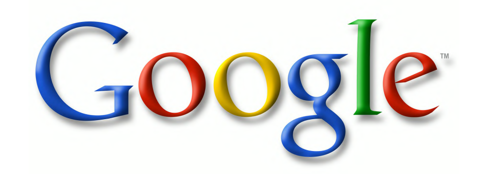


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

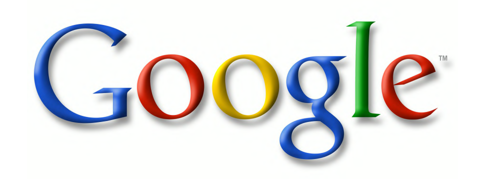
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Digitized by Google

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.
GIFT OF
S. A. Chambers
Class 813
G635
P

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



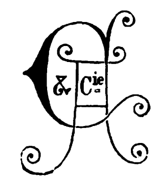
Pages choisies

des

Auteurs contemporains

E. et J. de Goncourt

(**Gustave Toudouze**)



813
G63
P

Paris, 5, rue de Mézières

Armand Colin & Cie, Éditeurs

Libraires de la Société des Gens de lettres.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Pages choisies

des

Auteurs contemporains

~~~~~~~~

E. et J. de Goncourt

Digitized by Google
~~~~~~~~

A LA MÊME LIBRAIRIE

Lectures littéraires

Pages choisies des Grands Écrivains

Nouvelle collection de volumes in-18 jésus, brochés ou reliés en toile anglaise.

H. de Balzac, par G. Lanson, broché, 3 fr. 50; relié. . . . . 4 »
Chateaubriand, par S. Rocheblave, broché, 3 fr. 50; relié. 4 »
Cicéron, par Paul Monceaux, broché, 3 fr. 50; relié. . . 4 »
Gustave Flaubert, par G. Lanson, broché, 3 fr. 50; relié. . 4 »
Th. Gautier, par P. Sirven, broché, 3 fr. 50; relié. . . . . 4 »
Guyau, par Alfred Fouillée, broché, 3 fr. 50; relié. . . . 4 »
Homère, par Maurice Croiset, broché, 3 fr. 50; relié. . . 4 »
Lesage, par P. Morillot, broché, 3 fr. 50; relié. . . . . 4 »
Michelet, par Ch. Seignobos, broché, 4 fr.; relié. 4 50
Mignet, par Georges Weill, broché, 3 fr.; relié. 3 50
Alfred de Musset, par P. Sirven, broché, 3 fr. 50; relié. 4 »
Rabelais, par E. Huguet, broché, 3 fr. 50; relié. . . . . . 4 »
Ernest Renan, broché, 3 fr. 50; relié. . . . . 4 »
J.-J. Rousseau, par S. Rocheblave, broché, 3 fr.; relié . . 3 50
George Sand, par S. Rocheblave, broché, 3 fr. 50; relié. . 4 »
Thiers, par G. Robertet, broché, 3 fr.; relié. 3 50

EN PRÉPARATION :

Beaumarchais, par Paul Bonnefon.
Bossuet, par A. Gazier.
Mérimée, par Henri Lion.
Guizot, par Mme de Witt.
Montaigne, par Paul Bonnefon.
Sainte-Beuve, par Bernès.

Pages choisies des Auteurs contemporains

Nouvelle collection de volumes in-18 jésus, brochés ou reliés en toile anglaise.

Pierre Loti, par A. Bonnemain, broché, 3 fr. 50; relié. . . 4 »
Tolstoï, par R. Candiani (*en préparation*).

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 533-96.

Digitized by Google

Pages choisies

des

Auteurs contemporains

E. et J. de Goncourt

(Gustave Toudouze)



PARIS
Armand Colin et Cie, Éditeurs
Libraires de la Société des Gens de lettres
5, rue de Mézières
1896

Tous droits réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

I

Hommes de lettres nous sommes, et rien de ce qui est Littérature ne doit nous être étranger,

Auraient pu dire les Goncourt, transformant et adaptant à leur idéal, à l'absorbante et dominante passion de toute leur vie, le fameux *Homo sum* de Térence.

De notre temps, en effet, dans toutes les formes de la Littérature — Journal, Roman, Histoire, Théâtre, Critique, Art, — ils ont été les Littérateurs par excellence, les grands artistes de lettres qui ont apporté leur esthétique bien à eux, leur vision aiguë, leur observation spéciale, et comme la frappe profonde d'un coin inimitable, de la médaille littéraire des Goncourt.

Seule la poésie ne les a pas attirés [1], bien entendu la poésie proprement dite, poésie au point de vue de la technique, de la coupure du vers, de la rime, car, ainsi qu'il sera facile d'en juger dans ce recueil, telle ou telle de leurs pages de prose, par son rythme, par son élévation, par sa cadence, par sa vibration musicale, appartient à la plus

1. Nous ne voulons pas tenir compte des quelques pièces de vers essayées au collège par Jules de Goncourt, tentative qui le décidait du reste à se consacrer exclusivement à la prose.

Digitized by Google

pure poésie, et autorise Edmond de Goncourt à écrire dans le tome VII du *Journal des Goncourt : Dimanche 21 juin 1885. — Il me vient l'idée de publier un volume de mes Mémoires sous le titre* Poésie d'un Prosateur.

Esprits curieux, indépendants, âmes avides de nouveauté, épris de vérité, mais d'une vérité cependant soumise à l'art, dans ce qu'il a de plus raffiné, de plus délicat, de plus vivant, ils ont certainement contribué dans une mesure considérable à l'une des plus sensibles évolutions qui se soient produites dans les lettres de cette seconde moitié du XIX[e] siècle.

Parce qu'ils n'ont pas trouvé dans les formules existantes ce qui leur semblait indispensable pour exprimer et rendre les sensations qu'ils éprouvaient et qui naissaient pour eux du contact avec des choses, non pas nouvelles peut-être, mais baignées dans une atmosphère neuve, et, pour cela, incomplètement observées, mal vues à l'aide des insuffisants procédés anciens ; — lorsque personne n'avait eu leur audace et leur liberté d'esprit ; — lorsque nul n'avait voulu ou n'avait su se débarrasser complètement des manières de voir imposées par les prédécesseurs, — ils ont osé, eux, toucher à notre langue, s'affranchir des liens trop étroits de notre grammaire, briser le moule des phrases toutes faites, se dégager des formes consacrées et essayer de créer. Ils ont été des novateurs, c'est-à-dire ces téméraires qu'on n'accepte, qu'on ne loue sans restriction et sans jalousie que quand ils ont disparu.

Aussi a-t-il fallu la mort de l'un d'eux, du plus jeune, qui a littéralement succombé à la tâche [1], et un demi-siècle de luttes incessantes, de luttes qui durent encore, une existence entière sacrifiée au même but, l'admirable vie de labeur, de conscience littéraire de l'autre, l'aîné, le survivant, sans un écart, sans un repos, sans une concession, sans une défaillance, malgré les attaques journalières et féroces, pour qu'ils arrivassent enfin à affirmer d'une façon éclatante, à imposer leur original et personnel cachet d'écrivains, — l'*écriture artiste*.

1. « A mon sentiment, mon frère est mort du travail, et surtout de l'élaboration de la forme, de la ciselure de la phrase, du travail du style. » *Lettre d'Edmond de Goncourt à Emile Zola*, juillet 1870.


Digitized by Google

Ah! cette écriture artiste, si attaquée par les uns, si défendue par les autres, — un assemblage de mots, une recherche, une souffrance qui appartiennent en toute propriété aux Goncourt et qui sont comme la quintessence de leur talent, le résumé lapidaire de ce qu'ils ont voulu, de ce qu'ils ont fait.

Ce n'est pas seulement la torture du mot juste, de l'épithète exacte, de la phrase sonore, impeccable, sans répétitions, sans alourdissement, qui suppliciait Gustave Flaubert; ce n'est pas uniquement la curiosité spéciale du mot neuf, inemployé et coloré, la préoccupation de joaillier sertisseur de pierres rares, qui tourmentait Théophile Gautier; ce n'est pas la savante, l'impassible poursuite du vocable archaïque qui guidait Leconte de Lisle, — mais quelque chose de plus et de très différent, un désir inassouvi de rendre dans leur style, d'enfermer dans leurs œuvres, toute l'émotion ressentie par des écrivains qui étaient en même temps des artistes rompus à toutes les finesses du dessin, de l'aquarelle, à toutes les morsures de l'eau-forte, peintres et graveurs avant d'avoir été hommes de lettres.

Ce qui pouvait satisfaire parfois cet éternel insatisfait qu'était Flaubert, quand il avait trouvé la phrase durement cherchée, n'aurait peut-être pas contenté les Goncourt, que le démon de l'art poussait à vouloir tout faire exprimer par les pages de leurs livres, dans lesquels ils ont tenté d'emprisonner ensemble le monde des sensations, le monde des couleurs et le monde des idées.

Il leur fallait à la fois se soumettre à certaines règles inviolables de la langue et cependant attaquer ces mêmes règles pour donner la commotion exacte, le frisson divin qu'ils éprouvaient comme artistes. De là des hardiesses qui ont pu étonner, dérouter et qui ne sont que la résultante d'une conscience poussée aux dernières limites, d'une continuelle soif de faire mieux, autant que d'un état d'âme particulier.

Si des critiques peu avisés, si des confrères même ont attaqué cette écriture artiste, c'est que, n'étant pas artistes eux-mêmes, ils ignorent la vision toute spéciale de cet être si difficile à définir, si impossible à contenter qu'on appelle un artiste, et que ravissent dans un tableau, dans une statue, dans un être, dans une chose, dans la nature enfin,

Digitized by Google

certaines formes, certaines colorations, invisibles pour ceux qui n'ont pas le don.

Artistes, comme l'étaient Watteau, Boucher, Fragonard, et ces étonnants Japonais, dont ils ont été les glorificateurs et les découvreurs, artistes créateurs d'images et révélateurs de sensations avec des choses vues, pénétrées, interprétées et rendues en une forme qu'on reconnaît, qui se distingue des autres et qui est leur originalité, leur marque de fabrique d'écrivains artistes.

Nous ne saurions du reste donner un témoignage plus frappant de notre assertion qu'en citant ces lignes tracées par Edmond de Goncourt à la fin de sa description du boudoir japonais de sa maison et qui montre sa manière actuelle de travailler :

A l'heure présente, c'est bizarre, quand je me prépare à écrire un morceau, un morceau quelconque,... pour m'entraîner, pour me monter, pour faire jaillir le styliste de l'écrivain paresseux et récalcitrant à l'arrachement douloureux du style, j'ai besoin de passer une heure dans ce cabinet et ce boudoir de l'Orient. Il me faut me remplir les yeux de la patine des bronzes, des ors divers des laques, des irisations des flambés, des éclairs, etc., etc...... et ce n'est que par cette contemplation d'éclats de couleur, que par cette vision excitante, irritante pour ainsi dire, que, peu à peu....., je sens mon pouls s'élever et tout doucement venir en moi cette petite fièvre de la cervelle sans laquelle je ne puis rien écrire qui vaille [1].

C'est la fièvre dans laquelle vivent les purs artistes, ces êtres naturellement vibrants, ayant une sensibilité, une nervosité d'écorchés, souffrant des bruits, des couleurs, des odeurs et, par contre, trouvant des béatitudes exquises, des jouissances profondes dans certaines délicatesses qui échappent aux natures moins affinées. Ils ressentent tout à l'excès, natures exceptionnelles, admirablement douées pour les plaisirs de l'esprit, mais non moins admirablement douées pour la souffrance.

Cette *fièvre de la cervelle*, mot terrible, mot de deuil et de larmes, c'est elle qui, poussée au paroxysme, a tué Jules de Goncourt, et brisé ce merveilleux instrument d'art.

1. *La Maison d'un artiste*, par Edmond de Goncourt, t. II, p. 349.


Digitized by Google

II

C'est de la frontière douloureuse, là bas vers l'Est héroïque et patriote, de Bourmont sur la Meuse, dans l'ancien petit pays de Bassigny-en-Barrois, près des Monts Faucilles, des marches de Lorraine, pas bien loin de Domrémy, de Vaucouleurs, de l'Argonne, des Vosges, de cette terre des nobles souvenirs et des grandes actions que vient la famille des Goncourt.

Le premier titulaire de la seigneurie qui leur donna ce nom fut leur arrière-grand-père, messire Antoine Huot de Goncourt, dont le prénom se transmettra ensuite d'aîné en aîné comme un legs pieux. Leur grand-père, né à Bourmont, est ce Jean-Antoine Huot de Goncourt, député à la Constituante, dont nous trouvons un croquis si original dans le premier volume du *Journal des Goncourt* [1], et qui eut deux fils, tous deux officiers, tous deux lancés dans le tourbillon terrible des batailles de l'Empire, de la manière la plus active et la plus brillante.

Mais tandis que l'aîné, Pierre-Antoine-Victor, ayant demandé sa retraite en 1810, puis ayant repris du service lors de l'invasion, était nommé plus tard député de l'Assemblée nationale de 1848 et de l'Assemblée législative, qu'il ne quittait qu'au coup d'État de 1851, le second, Marc-Pierre, chef d'escadron et officier de la Légion d'honneur en 1813, marqué pour le plus bel avenir militaire, voyait à vingt-huit ans sa carrière brisée par le désastre de Waterloo.

En juin 1821, Marc-Pierre, qui avait fixé sa résidence à Paris, épousait une Parisienne, Annette-Cécile Guérin; pris d'une velléité de vie provinciale, peut-être aussi pour se rapprocher d'amis qu'il possédait dans l'état-major de l'armée, il avait momentanément quitté la capitale et habitait rue des Carmes à Nancy, la vieille capitale des ducs de Lorraine, lorsque le 26 mai 1822 naquit son premier enfant, un fils, Edmond-Louis-Antoine Huot de Goncourt, celui qui devait survivre à tous les siens et rester l'unique héritier, le seul représentant du nom des Goncourt.

Presque aussitôt la famille revient s'établir à Paris,

1. *Journal des Goncourt* (1851-1861), t. I, p. 200.

Digitized by Google

22, rue Pinon, comme s'appelait alors la rue Rossini; une première fille y meurt, toute petite; une seconde, née en 1827, Emilie, est cette petite Lili, morte du choléra en 1832, sur les genoux de son frère, ainsi que le raconte une page navrante et apitoyée de *la Maison d'un artiste* [1]; et le 17 décembre 1830 naît le deuxième fils, celui qui allait partir le premier, Jules-Alfred Huot de Goncourt.

Un livre minutieux, précis et très complet de notre confrère Alidor Delzant [2], consacré entièrement aux Goncourt, nous fournit tous ces détails et suit l'existence des deux frères en quelque sorte jour par jour, en s'aidant de pièces communiquées par le survivant et de renseignements puisés à cette source intarissable, les œuvres d'Edmond et de Jules de Goncourt, surtout leurs mémoires, ce *Journal* précieux, dont le neuvième et dernier volume a paru cette année.

C'est donc en nous aidant à la fois de cette étude très étendue et des nouveaux documents mis à notre disposition par les volumes publiés depuis 1889 par Edmond de Goncourt que nous pouvons donner un rapide aperçu de leur vie et de leurs travaux.

Leur père mort, en 1834, c'est leur mère qui les élève, se consacrant entièrement à eux, et Edmond placé dans la pension Goubaux, où fut aussi Alexandre Dumas fils, elle concentre tout son dévouement, tous ses soins sur Jules, dont la santé était délicate, moins robuste que celle de son frère, comme si, nerveuse plante parisienne, il ne dût pas montrer la résistance, la vigueur de l'aîné, vigueur puisée en pleine terre lorraine.

Et la différence entre eux, ces deux frères si unis, se comprenant et se complétant si admirablement, vient peut-être en effet de ce que l'un est né à Paris, tandis que l'autre était né à Nancy, — cette origine donnant à l'aîné son sérieux, son calme un peu triste, sa haute stature, avec cette prestance qui le fait ressembler à quelque beau cavalier de la maison de Lorraine, quand le plus jeune, *un être de grâce* [3], de taille plus petite, très gai, très remuant, plein d'esprit et de vivacité, au visage dont on aurait dit

1. *La Maison d'un artiste*, par Edmond de Goncourt, t. II, p. 199.
2. *Les Goncourt*, par Alidor Delzant, 1889. Paris, Charpentier et Cie.
3. *Les frères Zemganno*, par Edmond de Goncourt, 1879, p. 74 et 199.


Digitized by Google

une lumière du matin[1], était, par son essence parisienne, un véritable *dérideur des fronts*[2] : distinction physique et morale qui n'empêchait pas les deux frères de n'avoir qu'une même communion de pensées, d'idées, qu'une seule manière de voir, qu'une grande passion, les lettres.

Cependant ce n'est pas dès la première enfance que se manifeste chez tous deux la vocation; c'est seulement vers la fin des études, par exemple pour Jules, en rhétorique, où il dessine en marge de ses livres et compose un *Étienne Marcel* en vers.

Pendant que Jules est un des plus brillants élèves du collège Bourbon, un lauréat du grand concours qui remporta la même année les seconds prix de version grecque, de version latine et le premier accessit d'histoire, son frère Edmond entre au ministère des finances, malgré l'attirance qu'il éprouve pour l'art, et subit la torture, lui l'homme le moins calculateur, le moins financier qui existe, d'aligner des chiffres toute la journée. Il faut lire les souvenirs qu'Edmond de Goncourt a conservés de ces époques cruelles : *Je pense à ce temps de Collège, plus dur pour moi, que pour d'autres, par un sentiment d'indépendance qui, toutes ces années, m'a fait battre avec de plus forts que moi, ou m'a fait vivre dans cette espèce de quarantaine qu'impose la tyrannie des tyrans en herbe aux lâchetés des hommes enfants. Je songe à ma vocation de peintre, à ma vocation d'élève de l'École des Chartes, brisées plus tard par la volonté de ma mère. Je me retrouve dans ma vie d'étudiant, de clerc d'avoué sans le sou..... Enfin me voilà, moi qui n'ai jamais su bien exactement combien font deux et deux et qui ai toujours eu l'horreur des chiffres, me voilà à la caisse du Trésor, condamné à faire des additions du matin au soir : deux années où le suicide a approché sa tentation bien près de moi*[3].

Mais arrive la mort de leur mère, en 1848, et le grand frère reçoit le legs de la mourante qui, *sans une parole, sans une caresse, sans un baiser, prenait la petite main... qu'elle mettait dans la main de son aîné, et ses doigts déjà froids serraient les mains des deux frères dans une étreinte que la mort ne desserra pas*[4].

1 et 2. *Les frères Zemgànno*, par Edmond de Goncourt, 1879, p. 74 et 199.

3. *Journal des Goncourt* (1870-1871), t. IV, p. 289-290.

4. *Les frères Zemganno*, par Edmond de Goncourt, 1879, p. 100.

Digitized by Google

Les voilà jetés dans la vie, seuls désormais, inséparables et libres de faire ce qui leur plait, avec la petite fortune que leur a laissée leur mère ; ils partent pour un long voyage à pied par la Bourgogne, le Dauphiné, la Provence, ayant pour but l'Algérie, et s'abandonnant tout entiers à leur passion pour la peinture, dessinant, aquarellisant, tout en jetant quelques notes pittoresques et colorées sur leur carnet de voyage. Ce carnet, c'est l'embryon de leur vocation définitive, l'œuf d'or d'où sortiront toutes leurs œuvres.

A leur retour d'Alger ils s'installent à Paris, rue Saint-Georges, passent tout leur hiver à peindre, à dessiner, à graver, font un nouveau voyage en Suisse, en Belgique, et, dans l'automne de 1850, se mettent, pour la première fois à écrire, débutant par un Vaudeville intitulé *Sans titre*, qui ne fut jamais joué et fut sacrifié avec quelques autres essais.

III

Le premier livre dû à la collaboration d'Edmond et de Jules de Goncourt, cette collaboration si curieuse qui n'avait pas encore eu de précédents dans l'histoire littéraire, s'appelle *En 18*** et devait paraître le 2 décembre 1851 ; retardé de deux jours à cause du coup d'État, il n'en fut pas moins publié en pleine période orageuse et disparut dans la tourmente. C'était, de l'aveu d'Edmond de Goncourt, qui en autorisa une réimpression en 1885, une œuvre imparfaite, subissant la double influence de Jules Janin et de Théophile Gautier.

Elle fut suivie de deux essais de théâtre, une revue proverbe, *la Nuit de la Saint-Sylvestre*, un opéra-comique, *Mam'selle Zizabelle*, et plus tard d'une pièce sur le Directoire et les merveilleuses.

C'est l'époque où, sous l'influence de leur cousin le comte de Villedeuil, ils entrent dans le journalisme et collaborent, avec Gavarni et les principaux écrivains du temps, à l'*Éclair*, bientôt accompagné du *Paris*, et publient une succession d'articles d'art, d'études, de critiques et d'exquis morceaux littéraires, que nous retrouverons réunis

Digitized by Google

en volumes dans *Pages retrouvées*, *Quelques créatures de ce temps*.

Désormais la seule littérature les absorbe, sans autre distraction que de changer de genre, de passer de l'histoire au roman, du roman au théâtre, pour revenir entre temps aux travaux historiques ou aux études d'art qui les passionnent, — le plus jeune se livrant corps et âme, cœur et cerveau, — l'aîné ayant au moins ce repos, ce dérivatif, la recherche des bibelots, des pièces précieuses du XVIII[e] siècle, des merveilles de la Chine et du Japon, poursuite dans laquelle son frère le suit par amitié, par déférence plutôt que par engouement véritable [1].

En 1854-1855, ils donnent leur *Histoire de la société française pendant la Révolution et pendant le Directoire*, deux volumes considérables, d'un intérêt particulier, grâce à la manière tout à fait neuve dont ils ont compris l'histoire, la documentation dont ils l'ont enrichie, la vie saisissante dont ils l'ont animée.

C'est une révélation qui leur attirera bientôt les éloges de Michelet et qui va lancer les curieux sur la piste des Mémoires, des Lettres, dans cette chasse à la vérité dont nous voyons aujourd'hui le complet et magnifique épanouissement, avec ces publications sur la Révolution et sur l'Empire surgissant de tous côtés.

Ce réveil de la vérité historique, c'est aux Goncourt qu'on le doit, et il est juste de ne pas l'oublier, de rappeler qu'il y a plus de quarante ans déjà ils ont été les précurseurs du mouvement, quand ils publiaient coup sur coup, d'après les lettres, les actes, les parchemins, les papiers de famille, les reliques précieuses ramassées un peu partout avec un flair extraordinaire, la première de leurs biographies d'actrices du XVIII[e] siècle, *Sophie Arnould*, puis leurs *Portraits intimes du* XVIII[e] *siècle*, et enfin l'*Histoire de Marie-Antoinette*, qui consacre définitivement leur talent d'historien, en lui donnant toute son ampleur, toute sa portée.

Ils y ont mis une ardeur, un enthousiasme d'art qui montraient qu'ils étaient mûrs pour cette fameuse *Histoire de l'art français du* XVIII[e] *siècle* qui demeurera un de leurs

1. *Lettres de Jules de Goncourt* (1885), *Préface* lettre à Emile Zola, p. XV.

Digitized by Google

plus purs titres de gloire. Qui donc aurait pu étudier Watteau et son école mieux que ces deux aquafortistes, rompus à toutes les finesses du métier, habitués à scruter les œuvres exquises des maîtres dans toutes leurs délicatesses, à en deviner, à en interpréter la pensée et comme l'âme même; à eux le triomphant mérite d'avoir admiré et découvert Watteau à une époque où nul ne s'en préoccupait, d'avoir ainsi ressuscité le plus séduisant et le plus original des peintres français, en le signalant aux admirations futures.

Et voici qu'ils abordent enfin le roman, où ils vont se montrer révolutionnaires et novateurs audacieux, par la hardiesse de la langue, par l'originalité de la forme, par ce style spirituel et curieux, coloré et vibrant, plein d'une véritable furie de mouvement, et dans lequel coule à pleines artères le sang rouge de la vie, à travers lequel passe le grand souffle de la réalité, de l'humanité.

Les hommes de lettres (1860) — qui s'appelleront, dans la suite, du nom du héros principal, *Charles Demailly*, — cela ne ressemble à rien de ce qui a été fait jusqu'alors, cela ne paraît procéder d'aucun ancêtre connu dans le roman, et donne une note neuve, savoureuse, tient une place à part au milieu des œuvres de la même époque, des romans de Gustave Flaubert, de Théophile Gautier, de George Sand, pour ne citer que ces maîtres écrivains. Cela étonne et attire, contrariant les habitudes, appelant cependant l'attention; mais il faudra toute une suite d'œuvres aussi magistrales, des années de labeur, avant qu'ils parviennent à imposer leur nom, à faire école et à devenir, un jour aussi, des classiques.

Il y a même un étrange et instructif contraste entre le peu de bruit que vont faire certains de leurs livres à leur apparition, et la place de haut rang qu'ils occupent aujourd'hui à la tête de la littérature; la lenteur du succès montre combien de patience, de ténacité, de courage il faut, même avec un talent de tout premier ordre, pour transformer ce qui existe, pour arriver et pour goûter la plénitude de la gloire. *Les hommes de lettres*, cependant, en plus de leur valeur littéraire, avec leurs portraits si vivants de Gustave Flaubert, Paul de Saint-Victor, Théophile Gautier, Champfleury, Arsène Houssaye, etc., avec leur peinture du journalisme contemporain, avaient causé une

Digitized by Google

réelle émotion dans le monde de la presse et des lettres, mais la curiosité et le succès n'allèrent pas au delà : l'heure n'était pas venue.

Sans se décourager, ils se remettaient à l'ouvrage, et, poursuivant de front leurs travaux historiques et leurs romans, lançaient (1860) ces trois consciencieuses et étincelantes études de femmes : *La duchesse de Châteauroux et ses sœurs*; — *Mme de Pompadour* ; — *la Du Barry*, puis cette navrante et tendre histoire de la souffrance, du dévouement et de l'amour muet qu'est *Sœur Philomène* (1861).

Continuant d'alterner leurs livres, c'est *la Femme au* XVIIIe *siècle* qui parait en 1862 et obtient les suffrages de Sainte-Beuve. Avec *Renée Mauperin* (1864) ils s'appliquent à peindre en des traits parfaits d'exactitude et de vérité *la jeune bourgeoisie* et tracent une figure de la jeune fille moderne, qui fera naître les *Fanfan Benoiton* et les *Froufrou*. Ils s'enhardissent, osent raconter l'histoire vraie, la vie de palpitantes souffrances et de joies misérables d'une humble entre les humbles, d'une domestique, et sous leur plume naît cette lamentable et douloureuse *Germinie Lacerteux* (janvier 1865), qui déconcerte les timidités de la critique et sera le point de départ de toute une école.

C'est à la fin de cette même année 1865, le 5 décembre, que le nom des Goncourt était pour la première fois jeté au public du haut de la scène, à la Comédie-Française, ou plutôt qu'un acteur intrépide essayait de le faire entendre, au milieu des clameurs, des sifflets, des applaudissements, des huées et des bravos d'une salle soulevée, à la fin d'*Henriette Maréchal*, acclamée vingt ans plus tard au théâtre de l'Odéon.

La cabale qui les avait ainsi fait échouer au théâtre, pour des raisons bien étrangères à la littérature, les rejetait à leur vie retirée et studieuse de romanciers. En 1867 paraissait *Manette Salomon*, qui s'appela un moment l'*Atelier Langibout*, et dans laquelle les deux frères étudiaient le lent et progressif envahissement d'une âme de peintre, d'une conscience d'artiste par la domination d'une femme. C'était déjà la même préoccupation que l'on rencontrait dans *Charles Demailly* l'absorption d'un cerveau, d'un talent, par cet être complexe, séduisant et dangereux, qui arrive peu à peu à annihiler, à tuer un artiste. Dans le premier ouvrage la folie paralysait l'écrivain; dans le

Digitized by Google

second, l'existence bourgeoise, nulle, terre à terre, misérable et purement animale détruit le travailleur, le penseur, dans le peintre né pour la gloire.

On n'avait pas encore décrit avec une pareille vivacité de couleurs, une aussi parfaite connaissance des artistes l'existence des peintres, leurs passions, leurs querelles; en lisant ce livre, on vit de leur vie, au milieu d'eux, dans le tumulte de leurs conversations pittoresques, endiablées, paradoxales et sincères. C'est le document le plus précieux que nous possédions sur cette lutte violente et passionnée des grandes écoles de peinture de cette époque, sur leurs rivalités, leurs enthousiasmes. Dans cette œuvre, les Goncourt ont mis toutes leurs convictions d'artistes, toute leur âme de peintres en même temps que leur grandissant talent d'hommes de Lettres.

Avec *Madame Gervaisais* (1869) ils se révèlent psychologues, eux qu'on a parfois essayé d'enfermer dans l'étroite prison du réalisme absolu; il n'est pas possible de trouver une œuvre plus spiritualisée, plus cérébralement belle que cette analyse de femme mystique et extatique. Peu de livres furent aussi durement attaqués par la critique, et Jules de Goncourt, déjà souffrant, en sentit s'aggraver la maladie nerveuse qui devait bientôt l'emporter.

Vers cette époque ils avaient, poussés par un obscur et divinatoire sentiment patriotique, écrit un drame en prose sur la révolution française; ce drame, *La patrie en danger*, ils essayèrent vainement de le faire jouer, l'imprimèrent inédit, et ce ne fut que plus tard, vingt ans après, en 1889, qu'il devait être représenté au Théâtre libre par Antoine.

Gavarni fut le dernier volume que les deux frères publièrent ensemble en janvier 1870, volume que le survivant devait donner ensuite complété.

L'état de Jules de Goncourt allait s'aggravant de semaine en semaine sans que rien pût arrêter la marche fatale du mal qui le dévorait, et le 20 juin 1870 cette haute et brillante intelligence s'éteignait, au moment où la renommée, la gloire, allaient enfin récompenser les Goncourt de leurs vingt années d'incessant travail, de luttes renouvelées, de talent accumulé.

Digitized by Google

IV

Ce fut un coup épouvantable pour celui qui demeurait seul, frappé lui-même dans sa chair, dans son cœur, dans son cerveau, comme s'il eût senti mourir la moitié de lui-même.

En effet, Edmond de Goncourt, après cette joie de trouver en son frère Jules l'intime et charmant ami que tous désirent avoir, le confident sûr des pensées les plus précieuses et les plus secrètes, avait eu ce bonheur rare de rencontrer en lui le cerveau complémentaire du sien, l'âme et le cœur qui vibraient à son unisson, ce qui leur permit d'offrir ce spectacle unique de deux collaborateurs si étroitement unis qu'il serait difficile de désigner, dans les nombreux et variés ouvrages qu'ils ont pensés, qu'ils ont écrits ensemble, la part exacte revenant à chacun d'eux.

Il n'appartenait qu'au survivant de l'indiquer avec quelque autorité, et c'est dans le dernier volume du *Journal* que nous allons prendre l'historique fidèle de leur collaboration [1] :

« Tout d'abord, deux tempéraments absolument divers : mon frère, une nature gaie, nerveuse, expansive; moi, une nature mélancolique, songeuse, concentrée — et fait curieux, deux cervelles recevant du contact du monde extérieur, des impressions identiques.

« Or le jour où, après avoir fait tous deux de la peinture, nous passions à la littérature, mon frère, je l'avoue, était un styliste plus exercé, plus maître de sa phrase, enfin plus écrivain que moi, qui alors n'avais guère l'avantage sur lui que d'être un meilleur *voyant* autour de nous, et dans le commun des choses et des êtres, non encore mis en lumière, de ce qui pouvait devenir de la matière à de la littérature, à des romans, à des nouvelles, à des pièces de théâtre.

« Et voici que nous débutions, mon frère sous l'influence de Jules Janin, moi sous l'influence de Théophile Gautier, et l'on peut reconnaître dans *En 18..* ces deux inspirations mal mariées, et donnant à notre premier livre le caractère d'une œuvre à deux voix, à deux plumes.

1. *Journal des Goncourt*, t. IX (1892-1895), p. 378-379, 380-382.

Digitized by Google

« Viennent après *Les hommes de lettres* (reparus sous le titre de *Charles Demailly*), livre appartenant plus à mon frère qu'à moi, par l'esprit mis dans le livre par lui, et ces brillants morceaux de bravoure, qu'il recommencera plus tard dans *Manette Salomon* — moi, ayant surtout travaillé, dans ce livre, à l'architecture et aux gros ouvrages de l'œuvre.

« Alors succédaient les biographies d'art et les livres historiques, écrits un peu sous ma pression, et la tendance naturelle de mon esprit vers la vérité du passé ou du présent : œuvres où il y avait peut-être un peu plus d'appoint de moi que de mon frère. Dans cette suite de travaux se faisait la fusion, l'amalgame de nos deux styles qui s'unissaient dans la facture d'un seul style, bien personnel, bien Goncourt...

« Dans cette concurrence fraternelle à bien écrire, il était arrivé que mon frère et moi avions cherché à nous débarrasser de ce que nous devions à nos aînés : mon frère à rejeter le papillotage du style de Janin, moi la matérialité du style de Gautier. Et nous étions à la recherche, tout en le voulant très moderne, à la recherche d'un style mâle, concret, concis, à la carcasse latine, se rapprochant de la langue de Tacite, que nous lisions alors beaucoup. Et surtout, il nous venait une horreur des grosses colorations, auxquelles j'avais un peu trop sacrifié, et nous cherchions dans la peinture des choses matérielles, à les spiritualiser par des détails moraux.

. . . .

« Maintenant il arrivait, peu à peu, dans cette fabrication de nos volumes, que mon frère avait pris plus spécialement la direction du style, et moi la direction de la création de l'œuvre. Il lui était venu une paresse un peu dédaigneuse à chercher, à retrouver, à inventer — tout en imaginant un détail plus distingué que moi, quand il voulait s'en donner la peine. Peut-être déjà souffrant du foie, et buveur d'eau de Vichy, était-ce un commencement de fatigue cérébrale? Du reste il avait eu, de tout temps, une répugnance pour la trop nombreuse production, pour la *foison des bouquins*, comme il disait. Et on l'entendait répéter : « Moi j'étais né pour écrire, dans toute ma vie, un « petit volume in-douze, dans le genre de La Bruyère, et rien « que ce petit in-douze! »

Digitized by Google

« C'est donc uniquement par tendresse pour moi qu'il m'a apporté le concours de son travail jusqu'au bout, jetant dans un soupir douloureux : « Comment! encore un « volume?... Mais vraiment n'en avons-nous pas fait assez « d'in-quarto, d'in-octavo, d'in-dix-huit! » — et parfois, pensant à cette vie abominable de travail, que je lui ai imposée, j'ai comme des remords, et la crainte d'avoir hâté sa fin.

« Mais tout en se déchargeant sur moi de la composition de nos livres, mon frère était resté un passionné de style, et j'ai raconté dans une lettre à Zola, écrite au lendemain de sa mort, le soin amoureux qu'il mettait à l'élaboration de la forme, à la ciselure des phrases, au choix des mots, reprenant des morceaux écrits en commun, et qui nous avaient satisfaits tout d'abord, les retravaillant des heures, des demi-journées, avec une opiniâtreté presque colère, ici, changeant une épithète, là, faisant entrer dans une période, un rythme, plus loin, refaçonnant un tour de phrase, fatiguant, usant sa cervelle à la poursuite de cette perfection, si difficile, parfois impossible à la langue française, dans l'expression des sensations modernes... et après ce labeur restant de longs moments, brisé sur un canapé, silencieux, dans la fumée d'un cigare opiacé.

« Et cet effort du style, jamais il ne s'y livra avec plus d'acharnement que dans le dernier roman qu'il devait écrire, dans *Madame Gervaisais*, où peut-être la maladie qui était en train de le tuer lui donnait, dans certains fragments, je le croirais, comme l'ivresse religieuse d'un ravissement. »

Avant de passer à l'œuvre spécial d'Edmond de Goncourt, il importe de parler de la correspondance pieusement réunie par lui et publiée en 1885 sous ce titre : *Lettres de Jules de Goncourt*. Bien que certaines portent la double signature fraternelle E. ET J. toutes ces lettres sont de la main de celui qui n'est plus.

On y suit étape par étape la vie des deux écrivains, on y retrouve le double reflet confondu en un seul de leurs idées, de leurs projets, de leur commune et identique passion littéraire, un rude et angoissant chemin de croix, dans lequel les soutient le culte de l'art.

C'est le flambeau promené à travers l'œuvre entière d'Edmond et de Jules de Goncourt, la flamme brillante qui éclaire leur talent jusque dans ses recoins les plus intimes,

Digitized by Google

dans ses plus secrets replis. On y assiste à la genèse de la transformation considérable amenée par eux dans la littérature moderne, cette rénovation commencée dans les luttes, les résistances, les inerties terribles, poursuivie à travers les outrages, les cris de stupeur ou de frayeur, et qui ne devait s'achever qu'à l'heure actuelle.

Celui qui est resté, le cœur lourd de larmes, perdant à la fois le frère adoré et le compagnon de toutes ses luttes, ne pouvait élever à celui qui n'est plus un monument plus glorieux que ce volume de lettres, écrites par un seul, pensées par tous deux, et les expliquant tous deux, ces jumeaux de la grande révolution littéraire moderne.

V

Le jour de deuil et de douleur, où il se trouva seul en face de l'œuvre inachevé, ce fut pour Edmond de Goncourt une brusque tombée dans l'horreur des ténèbres, et longtemps il demeura inerte, anéanti, sans autre sentiment que celui de la souffrance.

Ce ne fut qu'après de longs mois de recueillement, de dures hésitations qu'il commença enfin à se remettre au travail, revivant peu à peu de sa vie d'écrivain et d'artiste, notant d'abord sur son *Journal* les péripéties du siège de Paris, puis de la Commune, s'essayant ainsi à poursuivre tout seul le labeur autrefois commun, en continuant à sentir flotter autour de lui, vivre en lui l'âme du disparu.

Il fallut des années pour qu'il parvînt à supporter, avec un désespoir moins farouche, cette nouvelle existence, cette solitude cruelle, ne pouvant encore aborder le livre et s'occupant à des notes, à des catalogues d'art sur Watteau, Prud'hon; ce n'est que vers 1875-1876 qu'il entreprend un roman dont l'idée avait été ébauchée avec son frère. Mais le premier volume lui appartenant en propre, sans aucune collaboration, est ce roman des *Frères Zemganno* (1879), où, sous la rosée des larmes, palpite à chaque page la vie troublante d'une double autobiographie. Dans cette œuvre il a mis toute sa tendresse fraternelle, toute sa douleur, tous leurs souvenirs d'enfance, de jeunesse, de luttes côte à côte, comme s'il eût voulu ne pas

Digitized by Google

se séparer encore de celui qu'il avait tant aimé, l'assimiler de nouveau à son travail, le tenir là dans la chaleur de son cœur, ce jeune frère confié à lui par sa mère mourante, et prolonger l'illusion d'une collaboration posthume.

Maintenant qu'il avait élevé cet autel à la piété fraternelle, Edmond de Goncourt se sentait plus fort, plus libre pour poursuivre son labeur acharné, devenu plus rude, à présent qu'il devait en porter tout le poids, toute la responsabilité; mais la lutte seule pouvait l'empêcher de s'abandonner, de succomber, et il lança dans le public sa *Faustin* (1882), cette hardie et curieuse étude d'actrice qui devait soulever de nouveau les critiques passionnées et réveiller les colères assoupies.

La bataille recommençait; il y eut une averse d'articles pour ou contre le roman, une fureur des uns, un enthousiasme des autres, qui remettaient dans le courant littéraire le nom des Goncourt, et cette fois la jeunesse venait à lui, s'éprenait de passion pour le lutteur survivant, le poussait peu à peu vers l'apothéose, récompense de tant d'efforts et de tant de combats.

En même temps il n'abandonnait pas ses études d'art, ses recherches historiques, ses préoccupations dramatiques, donnant en 1873 le volume complété sur *Gavarni*, en 1881 les deux tomes consacrés à *la Maison d'un artiste*; l'étonnante reconstitution du passé qu'est *Madame de Saint-Huberty* (1885), cette triomphante princesse de théâtre, cette adorée reine d'opéra qu'il exhume d'un linceul taché de sang pour lui rendre la vie, le charme, la séduction et la voix, continuation admirable des biographies d'actrices, que suivront plus tard (1890) *Mademoiselle Clairon*, et (1893) *la Guimard*.

Puis, c'est *Chérie* (1884), cette peinture « psychologique et physiologique » de la jeune fille, l'analyse la plus difficile et la plus redoutable qu'il soit permis de tenter, et dans laquelle, toujours novateur, il cherche à se débarrasser, à se dépouiller plus encore que dans ses livres précédents de la forme usée et convenue du roman.

D'autres volumes paraissent, (1886) les *Pages retrouvées*, qui donnent bien l'essence même de leur talent, l'arome particulier du style des Goncourt, la notion exacte de leur nature complexe, possédant si parfaitement le XVIIIe siècle et se montrant si étonnamment, si réalistement moderne :

Digitized by Google

c'est un peu le coffret précieux qui renferme le germe de tout ce qui se débattait à l'origine dans le cerveau de ces deux grands écrivains.

En 1888, ce sont les *Préfaces et Manifestes littéraires*, un livre qui sent la poudre, un carnet ramassé sur un champ de bataille contenant les notes des combats livrés, des défaites et des victoires, des courageuses escarmouches d'avant-poste, persévérantes, renouvelées, — résumé grandiose et singulièrement éloquent de la vie littéraire des deux novateurs, Edmond et Jules de Goncourt.

Dans l'intervalle, entre les livres qui ont paru et ceux qu'il élabore lentement avec sa conscience habituelle, Edmond de Goncourt tente la redoutable aventure du théâtre, pris de ce désir, de ce besoin de bataille qui lui vient peut-être de son père, de son oncle, les officiers de la grande Armée et qu'expliquerait aussi son nom de Goncourt, *Gundcurtis*, un vieux nom germain signifiant, suivant Lorédan Larchey, *combattant*, *guerrier* [1]. Il donne à l'Odéon, en décembre 1888, une pièce tirée de *Germinie Lacerteux*, pièce qui deviendra centenaire, pièce qu'on reprendra, malgré une presse épouvantable, une critique déchaînée et furieuse.

Il se reposera ensuite des émotions du combat, émotions qu'il goûtera de nouveau en 1896 avec *Manette Salomon*, au Vaudeville, avec cette petite pièce satirique jouée en 1893 au Théâtre libre *A bas le progrès!* sans parler des pièces tirées de ses œuvres par des lettrés, des admirateurs, des disciples, *Sœur Philomène*, *Charles Demailly*, *Les frères Zemganno*, etc., en faisant paraître (1891) *Outamaro*, la première étude complète donnée en France sur les merveilles de l'art japonais au XVIIIe siècle, que complétera (1896) son volume sur *Hokousaï*; et c'est en 1894 un curieux volume illustré, *L'Italie d'hier*.

Mais si ces derniers livres ne rencontraient pas d'ennemis, il n'en était pas de même de la publication régulière qu'il faisait du *Journal des Goncourt*, *mémoires de la vie littéraire*, publication qui ne devait d'abord avoir lieu que vingt ans après sa mort, et qu'il se décidait à donner, en partie du moins, de son vivant, dès 1887, ces Mémoires allant de 1851 à nos jours.

1. *Journal des Goncourt* (1885-1888), t. VII, p. 162.

Digitized by Google

Lorsque le premier volume (1851-1861) parut, ce fut à la fois une révélation, une stupeur et le prétexte d'hostilités féroces de la part de ceux qui se trouvaient plus ou moins touchés par quelques passages de ces souvenirs écrits au jour le jour, sténographiés d'après nature. Imperturbablement, sans se laisser intimider, Edmond de Goncourt continua sa publication, qu'il vient d'arrêter à la fin de l'année 1895, et qui se compose de neuf volumes (1851-1895), près d'un demi-siècle d'histoire littéraire.

C'est, appliquée aux Mémoires, au Journal d'une vie, la méthode de travail créée par les deux maîtres romanciers et historiens, la méthode documentaire : c'est l'existence de chaque jour telle qu'elle est, sans apprêts, sans fard, sans atténuations, saisie dans l'instant où les faits se produisent, prise au vol, notée soigneusement par deux artistes, peinte par deux voyants de la nature, de la réalité, et continuée avec le même procédé par le dernier des Goncourt. Ce sera certainement l'œuvre du siècle qui fera le plus pour l'histoire littéraire de notre temps, pour l'intelligence et la compréhension du grand mouvement moderne de nos lettres.

VI

C'est cependant loin des bruits du boulevard, loin de la foule, loin de tout ce qui est cohue d'appétits ou d'intérêts, enfermé au milieu d'une des plus merveilleuses collections qui existe, entre ses bibelots uniques, ses estampes admirables et ses livres rares, en face des roses et des plantes choisies de son jardin, que se tient dans un fier isolement, à peine rompu par la visite d'admirateurs et d'amis, le grand survivant de ces deux artistes de lettres.

Mais il n'est pas un lettré, de quelque pays qu'il soit, qui ne connaisse de réputation, sinon de vue, cette maison du boulevard de Montmorency, à Auteuil, — remarquable par sa grille ouvragée enguirlandée de glycines, derrière laquelle tremblent et frissonnent des cimes d'arbres, — remarquable par son unique cheminée qui ramasse tous les feux de l'habitation, en bouche de volcan, au centre du toit, comme le symbole de l'unique et superbe coulée d'œuvres jaillie de deux cerveaux jumeaux, — remar-

Digitized by Google

quable par l'effigie de bronze incrustée au balcon de la fenêtre du premier étage, placée directement au-dessus de la porte d'entrée.

Modelé, ciselé par le statuaire Alfred Lenoir, auquel on doit également un très beau buste d'Edmond de Goncourt, ce médaillon de Jules de Goncourt, précieusement scellé dans la façade, semble le vivant cachet d'art de cette maison, où il est mort, de cette maison où vit son frère, de cette maison qui est, qui sera toujours la maison des Goncourt.

Ainsi que cette demeure, reconnaissable entre toutes, ne ressemblant à aucune autre, se séparant de la multitude par son poinçon d'art, nous apparait parmi les littérateurs de cette seconde moitié du siècle, la noble et attirante figure de l'écrivain, où il y a du gentilhomme de race par la belle allure cavalière, par la distinction un peu froide et le port altier de la tête, avec ses harmonieux cheveux blancs et ses moustaches floconneuses, — où il y a du penseur, une saisissante vision de rêveur dans le regard, dans la fixité parfois impressionnante de prunelles noires dont le rayon pèse et pénètre, — où il y a de l'artiste dans la parlante souplesse de mains qui traduisent et soulignent d'une manière si expressive les moindres paroles, prolongeant longtemps leur vibration.

Edmond de Goncourt, s'isolant par goût, ajoute à ses atavismes de patriote lorrain et de combattant, en dehors de ses travaux d'art ou de lettres, l'atavisme de « forestier, d'amoureux des arbres,..... de remueur de terre,.... de planteur..... [1] », qu'on voit chez beaucoup de Lorrains : ce goût, il le tient de cet arrière-grand-père, messire Antoine-Huot de Goncourt, « garde-marteau en la maitrise des eaux et forêts de Bourmont [2] », et comme son ancêtre passe ses loisirs à « récréer, à révolutionner, à replanter d'essences rares [3] » son jardin.

Il a toujours mis une sorte de coquetterie raffinée à se tenir ainsi à l'écart, à rester dans la vie, comme il aime à le dire, « un individu vivant hors cadre [4] », travaillant seul,

1. *Chérie*, par Edmond de Goncourt, p. 12.
2. *Les Goncourt*, par Alidor Delzant, p. 9.
3. *Chérie*, par Edmond de Goncourt, p. 12.
4. *Journal des Goncourt* (1892-1895), p. 112.

Digitized by Google

à présent qu'il a cette douleur éternelle de n'être plus deux, luttant tout seul, sans faiblir, poursuivant ce même combat commencé à deux, et comme un grand fleuve puissant, tributaire d'aucun autre, asservi à aucun autre, roulant directement ses eaux libres à cet océan, l'Humanité.

Aujourd'hui, que l'on salue dans les Goncourt des grands maîtres des lettres françaises, il se trouve seul pour l'apothéose, voyant, avec la publication de ce recueil de pages choisies, se justifier, à propos de l'ensemble des œuvres de son frère et de lui, ce cri enthousiaste, cette prédiction de leur ami, de leur émule Gustave Flaubert, entendant la lecture de *La patrie en danger* :

Dans cinquante ans on apprendra cela dans les classes.

GUSTAVE TOUDOUZE.

Vendredi 26 juin 1896.

Le dimanche 28 juin 1896, le dernier dimanche où Edmond de Goncourt recevait ses intimes du Grenier d'Auteuil, je venais lui annoncer que cette étude qu'il avait lue, ainsi que les *Pages choisies* de concert avec lui et reliées entre elles, par mes soins, à l'aide d'arguments explicatifs, avaient été remises par moi l'avant-veille entre les mains des éditeurs Armand Colin et Cie, et que le volume paraîtrait en automne. A six heures, je le quittais gai, bien portant, après une affectueuse poignée de main, avec un « au revoir à la réouverture du Grenier, en novembre comme d'habitude ».

C'était la dernière fois que je le voyais vivant; je ne devais plus le retrouver qu'à Champrosay, étendu sur son lit mortuaire, dans le cadre de fleurs dont M. et Mme Alphonse Daudet avaient entouré leur grand ami, mort subitement entre leurs bras, après quelques heures à peine de maladie, dans la nuit du mercredi 15 au jeudi 16 juillet 1896, et, aidé du peintre J.-F. Raffaëlli et de Nadar, procéder au douloureux honneur de mettre dans son cer-

Digitized by Google

cueil, sous les fleurs de Champrosay, le Maître que nous pleurons.

J'ai pensé que ce serait rendre un suprême et pieux hommage à la mémoire de mon illustre Maître et ami que de laisser telle qu'il l'a lue, telle qu'elle lui avait plu, cette étude biographique et littéraire sur les Goncourt.

G. T.

Lundi 21 juillet 1896.

Digitized by Google

PAGES CHOISIES

DE

E. ET J. DE GONCOURT


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

E. ET J. DE GONCOURT

ROMANS

En 18***

Ce premier roman des Goncourt a cela de curieux qu'il est, par certaines parties, comme l'embryon des romans qu'ils devaient écrire plus tard ; les deux extraits que nous en donnons montrent bien les deux inspirations, très différentes et très tranchées, de cette œuvre de début que Jules Janin salua dans son célèbre feuilleton des *Débats*, critiquant et louant tour à tour les auteurs : « *Ils sont jeunes, ils sont hardis, ils ont le feu sacré, etc....* » et déclarant : « *Eh Dieu, il y a pourtant une page enchanteresse dans votre livre, une certaine description du Bas-Meudon qu'on voudrait enlever de ces broussailles pour la placer dans un cadre à part, à côté d'un paysage de Jules Dupré.* » C'est le passage suivant :

BAS-MEUDON

Il y a là, au milieu des roseaux frémissants, au milieu des saules penchés sur l'eau, un vieux bac

Digitized by Google

moussu, la tète enfoncée sous les larges feuilles verdâtres des nénuphars qui enjambent ses planches dis jointes. Sur une barque, un marinier à la chemise blanche, silhouette éblouissante, tire péniblement le sable. Une croisière de canetons, flocons de plumes courant sur l'eau, cingle vers des bancs de plantes submergées, dont le vert pourpré brise seul l'image du ciel qui se regarde dans la rivière.

La rivière coule, douce, et s'endort dans ces îles bénies qui la reposent avant son courant de Saint-Cloud.

Il est midi. Le ciel est bleu, partout bleu. Des balayures de nuages, gouttes de lait épandues dans l'éther, s'envolent à l'horizon. De poudroyantes clartés illuminent l'espace, et, détachant les derniers voiles, accusent vivement les contours noyés sous l'estompe du matin. Tout rayonne. Le fleuve, comme un immense poisson tout cuirassé d'azur et d'or, secoue à tout moment, dans un pan d'ombre, ses millions de paillettes, comme d'étincelantes écailles.

Le soleil allume une à une les dernières émeraudes du feuillage, et, perçant les sombres masses de verdure, les pénètre de transparence, et ne laisse qu'une ombreuse percée dans cette verte saulée assise sur la rive de l'île au pied du vieux bac.

La rivière susurre; le bourdonnement des insectes, le *stri stri* incessant du grillon, les sourds battements d'ailes dans les hauts peupliers, les notes étouffées de lointaines chansons, le bruissement des germes qui s'élancent à la vie, joyeux et crépitants, remplissent le silence de ce murmurant hosannah que chante une belle journée.

Par instants, une brise sans haleine passe dans la feuillée; les branches amoureuses renversent l'une sur l'autre leurs feuilles qui s'argentent. Les roseaux s'inclinent et font, le long de la rive, onduler leurs arches vertes; l'eau frissonne et se ride de moires diamantines. Mille senteurs pénétrantes et vagues, tout ce parfum sans nom de plantes aquatiques flotte dans

Digitized by Google

l'air comme un invisible encens. Un ramier perdu dans le lointain soupire un long roucoulement. Sous l'écorce qui l'emprisonne murmure la sève; sur les plantes pâmées s'abat le pollen; de magnétiques effluves se dégagent de l'eau, des bois, des fleurs; une chaude ivresse embrase la création; l'universelle nature se parle d'amour et s'agite, palpitante sous les chauds baisers du midi.

ORIGINAL! OH!

Voici, comme contraste un autre morceau du même livre, qui est une véritable curiosité littéraire par le pittoresque de la phrase et de l'esprit :

Original? Qui? Quoi?

Original? neuf? Quoi?

Est-ce la [Trinité]? Et Brahma, Wichnou, Chiva, les trois hypostases de Parabrahma;

Les omnibus? Et les carrosses à cinq sous;

Le jury? Et les *recuperatores* de Rome;

La peinture à l'huile? Théophile en parle au xe siècle;

Le mâchicoulis? Il y en a à Pompéi;

Le coq gaulois? Il figure au blason des Carlovingiens;

La caque du hareng? Une ordonnance de Philippe VI en fait mention trois ans avant la naissance de Beuckelz;

La vapeur? Et le dessin de Léonard de Vinci;

La Divine Comédie du Dante après la vision romane de Tindal;

Le grasseyement des incroyables après le grasseyement d'Alcibiade;

Le fameux : « Ma main puisse-t-elle se dessécher », de Berryer, après le : « Ma main puisse-t-elle se dessécher », de Bartholo;

L'extrême-onction après l'initiation anté-mortuaire des Anciens;

Le *faire* de Diaz après les esquisses de Prudhon;

Digitized by Google

Les scènes populaires d'Henri Monnier après le *Bourgeois poli*, Chartres MDCXXI;

L'argot après le *frigidum faciam*, je te refroidirai, d'Horace;

Lavater après Michel Scot;

Le système cellulaire après le Ty-yo;

La propriété, c'est le vol; après « La richesse, c'est le vol » de Brissot de Warville.

Original? Qui? quoi?

Le guano? Il y a huit cents ans qu'Edrizy en a signalé le commerce;

Le rouge? L'ange Azariel en apprenait l'usage aux filles des hommes;

Le populaire : On ne passe pas! du Jean-Jean à l'empereur, un garde-française l'a dit à Louis XV, à la sortie du bal de l'Opéra du 4 mars 1737;

Les verres filigranés de Venise? Vous en trouvez dans les tombeaux égyptiens;

La théorie du tyrannicide? Elle est chantée dans les poésies sacrées de Lévinus Torrentius, évêque d'Anvers;

La romance de la dame au lévrier? Chrestien de Troyes vivait au XIIe siècle;

Le *suum cuique* de Frédéric, n'est-ce pas votre « Chacun chez soi », Monsieur Dupin?

L'ultimatum de Championnet à la fiole de saint Janvier est la réédition de celui de Daravannes pendant la guerre de succession;

La chevalière d'Éon? C'est l'histoire de sainte Pélagie;

Le style de messieurs tel et tel? C'est renouvelé du persan : « Fouillant dans le fond des récits larmoyants, en ouvrant avec le couteau de réminiscence les huîtres à perles de mes souvenirs »;

Le temple de Jérusalem était calqué sur celui d'Hiérapolis;

Savez-vous qui a appelé le premier hochet de la vanité la croix d'honneur? Napoléon, Conseil d'État, séance du 18 floréal an X;

Digitized by Google

Un dieu des Cambodgiens est représenté cloué sur une croix et couronné d'épines;

La féerie de Cendrillon? Et l'histoire du pharaon Amasis s'éprenant d'amour sur la pantoufle de Rhodope;

Les fonds secrets? Et ce qu'Aristophane dit de ceux de Périclès;

Le : Au voleur! au voleur! de Mascarille; et le : Au voleur! au voleur! du prince dans le *Chariot d'enfant* du roi Soudraka:

L'artillerie Lobau? Et les pompes qu'on fit jouer à Londres à l'exécution de l'assassin de Miss Ray;

Quoi encore! Un parisianisme : Du flan! Arétin dit : Des tanches frites!

Charles Demailly.

Charles Demailly, le héros de ce livre, qui s'appelait d'abord *les Hommes de Lettres,* résume en lui l'Homme de Lettres par excellence, avec ses qualités, ses défauts, ses enthousiasmes, ses souffrances si exceptionnelles et dues au culte de son Art. Lancé dans le Journalisme, il en subit les contacts, les compromissions, sans se laisser entamer par lui, se trouve entouré des tripotages, de la cuisine de la petite presse, que stigmatise une feuille appelée le *Scandale*; une suite de scènes prises sur le vif, pleines de très reconnaissables figures littéraires de l'époque, peignent admirablement le milieu où s'agite l'action jusqu'à ce que Charles Demailly, en se mariant, aille au-devant de son malheur, de la ruine de son intelligence, de la fin de son cerveau.

Et d'abord c'est l'explication de la petite presse, son historique implacable :

LE PETIT JOURNAL

Le petit journal était alors une puissance. Il était devenu une de ces façons de domination qui surgissent tout à coup par le changement des mœurs d'une nation.

Digitized by Google

Il faisait des fortunes, des noms, des influences, des positions, du bruit, des hommes, — et presque des grands hommes. Né de l'esprit royaliste de Rivarol, de Champcenetz, de Chamford, le petit journal n'avait point eu cette réussite tout d'abord. La *Chronique scandaleuse*, le petit journal de 1789, avait mené ses auteurs à la banqueroute, à l'exil, au suicide, à l'échafaud. Leurs héritiers du Directoire, les rédacteurs du *Thé*, du *Journal des Dix-huit*, n'avaient guère été plus heureux. Le 18 fructidor avait déporté à Cayenne la malice française. Ce fut seulement sous la Restauration et sous la Royauté de juillet que le petit journalisme commença à devenir un chemin; mais ce n'était encore qu'un chemin de traverse. A ceux qui s'y engageaient, il fallait mille choses, une étoile, des circonstances, de l'esprit, le mépris des préjugés du temps; et pour arriver à quoi? A une notoriété anonyme. Le petit journalisme de ces années, borné aux lecteurs des cafés, des établissements publics, des cabinets de lecture, restreint dans son cercle et sa publicité, n'entrait pas dans le public. Il n'entrait pas avec le *Constitutionnel* dans l'intérieur du bourgeois. Il était ignoré de la famille, exclu du foyer. Ne pouvant rien pour la personnalité littéraire de ses rédacteurs, que la loi Tinguy n'astreignait pas à signer, il ne pouvait rien pour l'enrichissement de ses rédacteurs avec un chiffre flottant, dans les mains les plus habiles, de 800 à 1200 abonnements. Mais, en 1852, la pensée publique, sevrée soudainement de ses émotions journalières, privée de tant de spectacles et de tant de champs de bataille où se battaient ses colères et ses enthousiasmes, condamnée à la paix du silence après le bruit de toutes les guerres de la pensée, de l'éloquence, des ambitions, après le tapage des partis politiques, littéraires, artistiques, des assemblées et des cénacles, la pensée publique, sans travail était en grève. Cette pensée dont la fièvre est la vie, cette pensée qui, dans le relais des révolutions, pendant l'entr'acte des débats parlementaires,

Digitized by Google

des duels d'école, des conflits d'Églises, des questions d'équilibre européen, fait pâture de tout et se rue aux pantins, aux silhouettes, au parfilage, à la potichomanie, aux procès émotionnants, aux tables tournantes; cette pensée de la France, on la vit se pendre un beau jour, tout entière, à la queue du chien d'Alcibiade! La victoire des hommes et des choses du nouveau pouvoir, défendant à l'opinion l'accès des hauteurs et la région des orages, toute l'opinion tourna en curiosité. L'attention, les oreilles, les âmes, l'abonné, la société, tombèrent aux cancans, aux médisances, aux calomnies, à la curée des basses anecdotes, à la savate des personnalités, aux lessives de linge sale, à la guerre servile de l'envie, aux biographies déposées au bas de la gloire, à tout ce qui diminue, en un mot, l'honneur de chacun dans la conscience de tous.

Le petit journal fut, en cette œuvre, admirablement soutenu et poussé par la complicité du public. Il le vengeait de ses dieux; il le libérait de ses admirations. Ces rires gaulois marchant derrière les plus minces triomphes comme l'insulte de l'esclave antique; ces *Nuées* punissant le bruit d'une œuvre ou d'un nom; cette torture hebdomadaire du talent, du travail, du bonheur conquis, du légitime orgueil; ces trop longues popularités assommées à coups de pierres, comme les vieillards chez les peuplades océaniennes; ces amours-propres mis aux mains dans le ruisseau, régalaient Paris des joies de Rome et des joies d'Athènes, des satisfactions de l'ostracisme et des voluptés du cirque. Le petit journal grattait et chatouillait par là une des plus misérables passions de la petite bourgeoisie. Il donnait une voix et une arme à son impatience de l'inégalité des individus devant l'intelligence et le renom, à sa rancune latente, honteuse, mais profonde et vivace des privilèges de la pensée. Il la consolait dans ses jalousies, il la renforçait dans ses instincts et dans ses préjugés contre la nouvelle aristocratie des sociétés sans caste : l'aristocratie des lettres.

Digitized by Google

Des éléments nouveaux, entrés dans le monde littéraire depuis une dizaine d'années, aidaient encore à la fortune du petit journal. Une race nouvelle d'esprits, sans ancêtres, sans bagage, sans patrie dans le passé, libre de toute tradition, était parvenue à la publicité et à l'étalage. Montée derrière le livre charmant d'un des siens, le *Voyage autour d'une pièce de cent sous*, la bohème, ce peuple besogneux, bridé et fouetté par le besoin, n'entrait point dans l'art comme y était entrée la génération précédente, les hommes de 1830, dont presque tous, et les meilleurs, appartenaient à la bourgeoisie aisée : la bohème apportait les exigences de sa vie dans la poursuite de ses ambitions; ses appétits tenaient ses croyances à la gorge. Condamnée à la misère par la baisse du salaire littéraire, la bohème appartenait fatalement au petit journal et le petit journal devait trouver en elle des hommes tout faits, une armée toute prête, une de ces terribles armées nues, mal nourries, sans souliers, qui se battent pour la soupe. Le fiel dévoré, le pain dur mangé, les aigreurs, les froissements, les éclaboussades des succès qui leur passaient dessus sans les voir, le foyer sans feu, le livre sans éditeur, les déménagements au mont-de-piété, les dettes hurlantes, tout à venger, tout à gagner, donnaient à la bohème les haines d'un prolétariat, il y eut dans le mouvement qui la jeta au *Scandale* quelque chose d'un peuple qui monte à l'assaut d'une société, et comme un écho du cri de la journée du 16 avril 1848 : *A bas les gants!*

Tout conspirait donc pour la fortune du petit journal. Il fut tout ce qu'il voulut être, un succès, une mode, un gouvernement, une bonne affaire. Il eut des registres qui ressemblaient à la fosse commune, tant les abonnés s'y pressaient. Il fut crié sur les boulevards, épelé par les cafés, récité par les femmes, lu en province. Le produit de ses annonces suffit à faire ses rédacteurs gras comme des chanoines et bardés de louis. Devant lui, tous tremblaient, l'auteur pour son livre, le musi-

Digitized by Google

cien pour son opéra, le peintre pour sa toile, le sculpteur pour son marbre, l'éditeur pour son annonce, le vaudevilliste pour son esprit, le théâtre pour sa recette, l'actrice pour sa jeunesse, l'enrichi pour son sommeil...

Dans cet avènement du petit journal, il y eut un pire mal que sa tyrannie. Il causa un malheur plus grand, d'ordre plus élevé, des suites plus déplorables et plus longues. Le mouvement littéraire de 1830 avait fait de la France un grand public. Par lui, la patrie de Boileau et de Voltaire, la fille aînée du bon sens, agrandissant son goût et son génie, échappant aux idolâtries de son éducation, traduisant Shakspeare et retrouvant Pindare, avait appris à vivre dans une Jérusalem céleste de poésie, de lyrisme, d'imagination. Elle était devenue le digne auditoire et la glorieuse complice des libres fantaisies et des révoltes magnifiques de l'Idée.

Le petit journal abaissait ce niveau intellectuel. Il abaissait le public. Il abaissait le monde des lecteurs. Il abaissait les lettres elles-mêmes en faisant du sourire de M. Prudhomme l'applaudissement du goût de la France.

L'HOMME DE LETTRES

Tous les jeudis, Mme de Mardonnet, un bas-bleu qui aime à recevoir, donne une soirée réunissant régulièrement artistes, journalistes et hommes de lettres; pour donner à ses réunions plus d'animation, de gaité, elle met à contribution ses invités en les chargeant d'amuser la société. Florissac et Bourniche, mêlés à la scène suivante, sont des collaborateurs du *Scandale*, des camarades de Demailly, ainsi que Nachette.

Un petit concialibule de femmes se forma dans un coin et après bien des chuchotements :

« Messieurs, dit Mme de Mardonnet, il s'agit d'une comédie, d'une charade, d'une parade, de tout ce que vous voudrez, sur... sur vous-mêmes. Notre sujet est : l'*Homme de lettres*... Vite les noms de tous ces messieurs dans un chapeau. »



Ce fut le nom de Demailly qui sortit.

« Vous avez un quart d'heure pour avoir de l'esprit, lui dit Mme de Mardonnet. Qu'est-ce qu'il vous faut?

— Une grosse caisse, Florissac et Bourniche.

— Accordé! Il me semble qu'il y a une grosse caisse et des costumes de mon dernier bal masqué dans les débarras, là-haut. Vous les demanderez à Joseph. »

Dix minutes après, la porte du salon s'ouvrait à deux battants, et le trio faisait une entrée solennelle.

Bourniche tambourinait sur la grosse caisse l'apothéose de Dumersan, — Son génie et Bobèche le mènent à l'immortalité, — ouverture à grand orchestre.

Florissac, en jeune *pitre*, un papillon balancé à un fil de fer lui dansant devant le nez, le feutre posé à la Jeannot, la souquenille de paillasse au dos, ressemblait à l'Antinoüs dans une toile à matelas.

Pour Demailly, il s'avançait drapé dans la dignité d'un Fontanarose à paillettes.

Bourniche, se laissant glisser, s'adossa au divan rond du milieu du salon et mit ses deux jambes par-dessus la grosse caisse.

Florissac et Demailly sautèrent à genoux, nez à nez, sur le divan.

« Mesdames et messieurs! cria Demailly avec l'accent d'un *boniment,* fantaisistes et réalistes! et vous, femmes charmantes! c'est pour avoir l'honneur de nous amuser que nous allons avoir celui de vous divertir par une grrrrrrande représentation du fameux *Catéchisme de l'homme de lettres!* morceau à deux voix! impromptu nouveau! écrit sans chandelle! par un auteur d'une renommée européenne!... Il est de moi, messieurs! et de cet imbécile de Vif-Argent! Saluez, Vif-Argent!... et en avant la musique! »

Bourniche joua par-dessous la jambe les trois premières mesures de la célèbre romance : *Zim! boum! boum!* — mélodie qu'il répéta en guise de répons tout le long de la parade.

Digitized by Google

« Vif-Argent! dit Demailly à Florissac, levez la toile! »

Florissac se moucha.

« La toile est levée, Vif-Argent?

— Bourgeois! dit Florissac.

— Pourriez-vous me dire un peu ce que c'est que la littérature?

— Bourgeois, c'est une industrie de luxe.

— Vif-Argent?

— Bourgeois!

— Pourriez-vous me dire un peu l'opinion de vos parents sur la littérature?

— L'opinion de mes parents sur la littérature! Ç'a été un grand coup de pied dans... ma vocation.

— Vif-Argent?

— Bourgeois!

— Pourriez-vous me dire un peu ce que c'est que l'Académie?

— Bourgeois, c'est l'immortalité en première instance.

— Et la postérité, Vif-Argent?

— Bourgeois, c'est comme qui dirait la cour de cassation.

— Vif-Argent, qu'est-ce que c'est qu'un homme de lettres?

— Bourgeois, c'est un homme qui fait danser la danse des œufs aux vingt-quatre lettres de l'alphabet, et qui lance jusqu'à l'avenir des idées qui lui retombent droit dans le gousset, en gros sous.

— Vif-Argent?

— Bourgeois!

— Faites-moi le plaisir de dire à l'honorable société à quoi on reconnaît un homme de lettres.

— A son déménagement, bourgeois.

— Et un grand homme de lettres, Vif-Argent?

— A son enterrement, bourgeois.

— Vif-Argent?

— Bourgeois!


Digitized by Google

— Par exemple, pourriez-vous nous dire ce que c'est qu'un livre?

— Un livre, bourgeois? C'est quelque chose comme un homme : ça a une âme, et ça se mange aux vers.

— Dites à ces messieurs ce que c'est que la réclame, Vif-Argent.

— C'est la poignée de main des hommes de lettres.

— Vif-Argent, pourriez-vous apprendre aux gens considérables qui nous écoutent ce que c'est qu'un éditeur?

— Le mont-de-piété des manuscrits.

— Mon petit Vif-Argent, il s'agit de nous dire à présent ce que c'est qu'un poète.

— Oui, bourgeois. C'est un monsieur qui met une échelle contre une étoile, et qui monte en jouant du violon.

— Et la critique, Vif-Argent, qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît?

— La poudre à gratter de l'opinion publique.

— Attention, Vif-Argent. Qu'est-ce qu'un vaudevilliste?

— Bourgeois, c'est un homme qui collabore.

— Vif-Argent, voilà la fin. Pourriez-vous nous dire seulement ce que c'est qu'un roman?

— Oui, bourgeois. C'est un conte de fées pour les grandes personnes.

— Un journal?

— Trois sous d'histoire dans un cornet de papier.

— Et un journaliste?

— Un homme de lettres à la journée, bourgeois.

— Ah! ah! ah! qu'est-ce que le public, Vif-Argent?

— Bourgeois, c'est celui qui paye.

— Vif-Argent?

— Bourgeois!

— Si nous demandions une tasse de thé?

— Oui, bourgeois. »

On rit, on applaudit. Mme de Mardonnet trouva la parade délicieuse, et remercia beaucoup Demailly, qui

Digitized by Google

fut comblé de tasses de thé par toutes les femmes.

Le grand jeune homme blond profita du mouvement pour s'esquiver, en glissant à l'oreille de Couturat :

« Vous m'excuserez auprès de Mme de Mardonnet... Je me sauve : je vais envoyer ça tout de suite à un journal belge. »

A une heure, Demailly et ses amis sortirent en bande de chez Mme de Mardonnet. Couturat, le long du chemin, éveillait en sursaut les cochers endormis sur leurs sièges, en leur criant avec les intonations de l'acteur Félix :

« Cocher ! Hé ! là-bas !... Nous sommes des fils de famille... en train de manger notre patrimoine !

— Est-ce qu'on se couche? dit Nachette.

— Entrons au bal de l'Opéra : ce sera un prétexte pour souper. »

LE BAL DE L'OPÉRA

Ils se rendent ensuite au bal de l'Opéra, où Charles Demailly retrouve son ami le dessinateur Giroust, avec lequel, des quatrièmes loges, il contemple le spectacle étalé sous leurs yeux.

Giroust s'allongea sur le rebord de la loge, mit les deux coudes sur le velours, et appuya son menton sur ses deux mains. Charles s'accouda, et tous deux contemplèrent quelque temps, sans rien se dire, la salle et le bal.

Au-dessus d'eux, au plafond, ici et là, un morceau de pourpre, une chair rose, un flanc de déesse, un pan de manteau, sortent confusément d'un ciel effacé et de nuées qui s'enfuient. Au-dessous d'eux, un ciel de lustres, un voile éblouissant de feux blancs; les guirlandes d'or des balcons, les cordons de feuillages balançant les instruments d'or; du haut en bas des loges, sur le repoussoir de leur fond rouge, des cravates blanches, des visages rougis par la chaleur, le

Digitized by Google

triangle blanc des chemises d'hommes, des chapeaux noirs, des habits noirs; des ombres de femmes noires, des paires de gants blancs qui rabattent ou relèvent en causant la barbe d'un masque sur un menton; en bas, aux deux côtés de la salle sur les deux escaliers rouges, entre les municipaux effarés, des flots de masques, des flots de femmes qui piétinent de marche en marche et piaffent déjà la danse; en bas, la salle qui engloutit tout; du blanc, du rouge, du rose, du vert, des plumes, des casques, des épaules, des jupes, des chamarres, des chapeaux, des bouffettes, des diamants faux... Une mer d'éclairs, qui toujours sautent! manches en l'air, jupes qui tournent, avant-deux brouillés et heurtés, galops brisés, plumets et rubans au vent... Et la musique, le déchaînement des cuivres, la batterie des tambours, le tonnerre de l'orchestre; et le bruit de la salle, les hourras, les vivats, les refrains, les chœurs, les huées, les appels du pied, le cri des crécelles, la claque des danseurs sur leur cuisse, et le plancher qui toujours ronfle sous la danse... — L'arc-en-ciel et le sabbat, tout leur monte aux yeux et aux oreilles dans un brouillard de rayons, dans un murmure de rumeurs, dans une nuée chaude, dans une vapeur fauve, dans la poussière et l'haleine d'une bacchanale...

« Est-ce beau! dit tout à coup Giroust, que ce spectacle de vertige semblait avoir dégrisé. Est-ce beau! Mais rendre ça!... le tripotis, le roulement, ça! Cristi! un rude monsieur qui fera danser ces chaudrons-là, ces soleils-là et ces fusées-là dans un dessin du diable!... Concevez-vous, hein, Demailly? quelque chose d'enragé comme cet avant-deux!... du poché, du claquant... et que ça tourbillonne! Peindre la musique, le cancan, tout! Et des coups de pistolet comme cette jupe jaune... Pan! pan! pan! »

Et, du pouce, Giroust fit le geste d'un homme qui pose des tons de premier coup sur une toile.

« Et penser à tant de belles choses modernes qui

Digitized by Google

mourront!... qui mourront, mon cher, sans un homme, sans une main qui les sauve!... Ah! que de crânes décors, et que de crânes bonshommes, les boulevards, les Champs-Élysées, les Halles, la Bourse, Mabille, est-ce que je sais!... C'est pourtant ce gredin de journal... Quand je pense que je suis assez lâche pour... Tenez! Demailly, vous vous dites : Pourquoi Giroust boit-il?... Si vous ne vous le dites pas, il y en a d'autres qui le disent pour vous... Eh bien! voilà pourquoi je bois... Parce que je sens, et que je ne peux pas!... Je vois des choses... impossible d'y monter! C'est comme pour l'escalier tout à l'heure... Je voudrais vouloir, et je ne peux pas... et je bois!... Oui, c'est beau ça!... »

PORTRAIT DU POÈTE

Charles Demailly, qui n'a « qu'un amour, qu'un dévouement, qu'une foi : les Lettres », qui s'y est voué tout entier, a fait un livre, qui est fortement attaqué par la critique. Il en souffre d'autant plus que « les lettres étaient sa vie; les lettres étaient son cœur »; il est désespéré, lorsqu'il rencontre un homme qui lui en fait l'éloge, cet homme « dont il aimait le talent et dont il enviait les sympathies », c'est le poète Boisroger (Théodore de Banville).

Boisroger était, de son état, poète lyrique. L'on ne saurait peindre un héros en moins de mots. Rien de son temps ne le troublait, rien ne le touchait, rien ne l'avertissait, ni l'habit noir, ni la Bourse, ni le public, ni M. Jourdain avec sa robe de chambre, ni les poésies d'ouvriers, ni les doctrines nouvelles, la religion de la prose, l'idolâtrie de la platitude, ni les émeutes contre la forme aristocratique de la pensée, contre l'idiome hiératique et sacré des lettrés et des délicats, ni ces utopies furieuses de vulgarisation et d'accessibilité du beau qui font l'industrie dans l'art, ni le livre descendant au lecteur, et la coupe étroite des hôtes choisis devenue la fontaine de vin de la place

Digitized by Google

publique. Debout, insoucieux, exultant et ravi, Boisroger versait l'âme de la lyre d'Orphée sur les notaires et les tambours de la garde nationale. Il chantait dans son nuage et sa sérénité : c'était Saadi ouvrant l'Olympe, — des roses et des dieux, des dieux et des roses encore! Le vers de Boisroger n'était point un cantique pour les catéchismes de persévérance. Il ne travaillait point non plus à la moralisation des masses. Il ne visait ni au paradis ni à l'Académie... Voiles de soie, cordages d'or, équipage d'Amours, cette poésie voguait sans plus de pavillon que la galère de Cléopâtre. Elle n'avait de morale que l'amour et de religion que l'évangile d'Hésiode. L'idée y souriait sur un lit d'or. C'était une poésie de pourpre et de soleil, un panthéisme infini et majestueux, qui avait le pas dansant et superbe d'une reine de Saba, l'éblouissement d'une mer de l'Inde, d'une mer enchantée, aux vagues de lumière, aux flots d'harmonie, qui roulerait pêle-mêle, dans des filets d'azur, des rayons, des coquillages, des marbres roses, des bracelets, des colonnes de temple, des portes de sérail, des rires de statue, des profils d'Astarté, des grottes de corail, des ombres de Colombine, des génies couverts de feu, des lutins bergamasques, des regards, des baisers, des parfums, des rubis, des diamants, des fleurs et des étoiles! Le rythme y semblait battu par la goutte d'eau qui tombe, à la villa Brunelleschi, des cheveux de bronze de la Vénus. Une lumière d'apothéose jouait dans les rimes fleuries. Une féerie, que ce poème : le songe de Polyphile dans des flammes de Bengale!

Puis, au revers de ce panthéon magique, Boisroger, de sa plume, faisait une griffe et un crayon. En marge même de son ode ailée, il jetait, dans une ode bouffonnante, une caricature grandiose et titanesque, le masque comique de quelque bourgeois Farnèse, une pochade, une vengeance où éclataient la rablure et la carrure épiques d'un dessin de Michel-Ange.

Digitized by Google

VISITE AU POÈTE

A la suite de cette rencontre, ayant promis d'aller le voir, il tient sa promesse.

« Ah! c'est gentil. Vous êtes un homme de parole... Mélie, débarrasse donc le fauteuil et donne-le à monsieur. »

Ainsi fut saluée par Boisroger l'entrée de Charles. Boisroger était dans son lit, blême, maigre, avec une barbe de huit jours. coiffé d'un de ces petits bonnets de cotonnade rayée de bleu, le bonnet des peintres en bâtiment, assis sur son séant, tout entouré de livres épars sur les draps et sur la table de nuit. Son petit œil, vif, inquiet, clair, furetait comme le regard d'un acteur par le trou d'une toile.

Aux murs de la chambre éclataient, sous verre, des costumes de théâtre éclaboussés de la gouache de Ballue, au milieu desquels, comme dans la niche d'une chapelle, se cachait un portrait de femme. C'était une figure charmante et douloureuse, un type frêle où se mêlaient Zéphyrine et Mignon, et qui, dans le noir et le deuil d'un daguerréotype, semblait l'âme morte de tous ces travestissements vivants, bruyants, enluminés de couleurs et de paillettes.

Dans la cheminée brûlait un grand feu. Une cuisinière de fer-blanc, toute neuve, chauffait devant. Auprès, une fraîche et grasse jeune fille, griffée d'une oreille à l'autre, et enveloppée dans la robe de chambre du poète, reposait sur ses genoux un roman coupé au bas d'un journal, pour regarder le poulet mélancolique qui rôtissait.

« Vous savez... c'est convenu, je vous ferai quelque chose quelque part... je ne sais pas où... mais nous trouverons... Je finirai peut-être par mettre la main sur une feuille de papier où l'on me permettra une opinion et un ami... Je dirai tout ce que je vous ai dit... Votre livre sait tout... Vous avez dû beaucoup

Digitized by Google

voir et très peu vivre. Il n'arrive rien que des idées aux hommes d'idée. Balzac s'est marié : c'est la seule aventure de son existence. On ne conçoit bien que dans le silence, et comme dans le sommeil de l'activité des choses et des faits autour de soi. Les émotions sont contraires à la gestation de l'imagination. Il faut des jours réguliers, calmes, un état bourgeois de tout l'être, un recueillement d'épicier, pour mettre au jour du grand, du tourmenté, du nerveux, du poignant, du dramatique... Les gens qui se dépensent dans la passion, dans le mouvement nerveux, ne feront jamais un livre de passion. C'est l'histoire des hommes d'esprit qui causent : ils se ruinent... Je vous disais donc... Nous devons vous soutenir... Il faut que vous vous vendiez. C'est, je ne vous le cache pas, un miracle à organiser. Il s'agit de forcer un homme, un homme parfaitement sain de corps et d'esprit, sérieux d'ailleurs, mûr peut-être, tranchons le mot, un homme qui sait refuser un châle à sa femme; il s'agit de le forcer à un acte étrange, fantastique, insensé... Oui, monsieur, cet être de raison, que Dieu a fait à son image, et qui le lui a bien rendu, — un grand mot qui n'est pas de moi, — cet homme va tirer de sa poche une pièce de trois francs... toute vivante!... Trois francs! il y a des jours où l'on donnerait trois millions pour avoir trois francs!... et la changer contre un volume... un de ces affreux petits volumes que la typographie moderne imprime avec les pieds et des souliers à clous!... Il y a là un mystère, quelque possession secrète, un envoûtement non encore étudié ni défini... peut-être, que sais-je? une endémie... le succès serait une contagion... Mais ce n'est rien que cela. Vous êtes un livre vendu; il faut maintenant que vous soyez un livre coupé... et puis — il y a des mondes entre tout cela, — un livre lu! L'homme aux trois francs vous a donc acheté, payé, emporté sous le coup de cette opération involontaire de sa volonté. Il rentre chez lui, il rentre en lui-même. Vous êtes un nom

Digitized by Google

tout neuf, il se défie de vous. Il se connaît, il se défie de lui; il a grand'peur de son jugement, il n'a pas l'habitude de penser lui-même, une opinion lui a toujours paru une propriété nationale, quelque chose que tous prêtent à chacun... Notez par là-dessus que cet homme est un public : il vous jalouse comme un lecteur jalouse un auteur. Il faut que vous passiez sur le corps à tous ces préjugés-là, et qu'à la dernière page de votre livre l'homme aux trois francs soit convaincu qu'il croit que vous avez du talent!... C'est ce qui fait du livre un mauvais moyen, une sotte chose. Laissez le livre, prenez le théâtre... »

LE SONGE DE SCIPION

Boisroger a présenté Demailly à des amis avec lesquels il dîne toutes les semaines, et qui sont les grands littérateurs et artistes, Lampérière (Gustave Flaubert), de Rémonville (Paul de Saint-Victor), Laligant, Grancey, Bressoré, Franchemont, aux conversations étincelantes.

C'était ce même cabinet du Moulin rouge où, un mois avant, Boisroger avait présenté Demailly. Le dîner finissait; les mêmes convives causaient autour du café.

« Le songe de Scipion, disait de Rémonville, le songe de Scipion! voilà mon manuel d'espérance! une belle méditation de la mort... le plus beau rêve que l'esprit de l'homme ait fait! le plus magnifique sermon sur le néant de notre vie et la vérité de notre divinité... Qu'on me laisse le songe de Scipion, et qu'on me guillotine : je mourrai bien... Il y a d'un bout à l'autre un souffle d'immortalité qui vous emporte... Vous ne croyez pas à l'immortalité de l'âme, Demailly?

— Pardonnez-moi... très souvent.

— Relisez le songe de Scipion... Vous êtes aux côtés de l'Africain, et vous voyez la terre au-dessous de vous comme un point dans l'espace, et le temps comme un



moment dans la durée... Vous planez : le concert des harmonies de tout ce qui est vous entoure; et les Arago auront beau démonter ce ciel antique, on y entendra toujours la musique des mondes sous l'embrassement de Dieu, le bruit des sphères qui se meuvent, et le son infini de l'orbe des étoiles... Et quel paradis d'un ordre moral plus élevé? Un panthéon de lumière et de sérénité, cette haute demeure d'éternité bienheureuse où la place est marquée pour tous ceux qui conservent, aident ou augmentent la patrie... Si j'avais à baptiser le songe de Scipion, je l'appellerais l'extase de la conscience humaine. Quel coup d'aile dans l'immensité!... Ne vous semble-t-il pas vous approcher de la Providence, quand le livre vous montre le regard du régisseur des mondes réjoui des assemblées et des sociétés d'hommes, associés par le droit sur toute la terre?... Et quelle grande leçon de vivre!... Ah! tout est là... Lisez le passage : *Au principe nulle origine...* Ce principe de Cicéron, né de lui-même, et d'où tout vient, c'est le berceau, l'aurore, l'annonciation du Verbe de saint Jean : *Au commencement était le Verbe. Le Verbe...*

PORTRAIT MORAL DE RÉMONVILLE.

Rémonville est ainsi peint :

Fait de corps et d'âme pour d'autres temps, mal à l'aise dans un habit noir, Rémonville était mal à l'aise dans son temps, dans sa sphère. Sa patrie ni son siècle ne lui convenaient, encore moins son métier. Critique théâtral du journal le *Temps*, il tournait cette meule d'annoncer tous les huit jours la pièce, le gros drame, le vaudeville, le clown, l'étoile, la danseuse, l'éléphant savant, le farceur délirant, l'actrice en fleur, le succès, le puff et la gloire de la semaine. Il subissait cette horrible loi moderne du journalisme qui attelle à la tâche inférieure et au travail périssable des plumes

Digitized by Google

qui, libres et ne se dépensant qu'à leur heure et dans leur voie, eussent donné une œuvre à la France, au lieu de donner des comptes rendus au public. Rémonville s'était donc plié à ce rôle; mais il l'avait grandi, en y apportant sa personnalité et y faisant entrer ses goûts, sa science et son talent. Ses feuilletons étaient les feuillets déchirés et volants d'un beau livre sans suite, une merveilleuse école buissonnière à propos de théâtre, de quinquets et de lazzi. — S'il entrait au Palais-Royal, c'était avec la chanson des grenouilles d'Aristophane. Avait-il vu Bouchardy, il vous contait Byron. Ainsi, jetant sur tout un pan de manteau de la Muse, rappelant quelque chose d'immortel à propos d'un calembour, mettant une treille de Lancret derrière un plat refrain d'opéra-comique, ce critique rare, dépensant souvent plus d'idées en un feuilleton qu'une pièce en cinq actes, laissait dire aux niais qu'il n'avait pas d'imagination, aux bonnes gens qu'il ne racontait pas les intrigues, à ses amis qu'il ne ferait jamais de livre. Il ne se souciait guère de tout cela, et de son feuilleton bâclé moins encore. Une fois qu'il avait jeté au papier, le samedi matin, ses douze colonnes — il travaillait vite, — ses douze colonnes, tantôt belles, rythmées, profondes et tendres comme un psaume, tantôt pleines de la vie, du feu, de la passion d'un témoin contemporain, quand à propos d'un drame historique il avait pu s'échapper dans l'histoire et griffer les morts à la Saint-Simon, Rémonville les oubliait; il n'en parlait jamais, c'était chose enterrée, et il coupait assez rudement les compliments là-dessus.

LA CRÉCY ET NINETTE

Puis les fondateurs du dîner dînent à tour de rôle les uns chez les autres, et l'un d'eux, Farjasse, les recevant chez lui à Neuilly, on y pend la crémaillère joyeusement.

« Tu sais bien... quand Gérard de Nerval s'est pendu... nous avons été voir... Oh! la sale rue, et un

Digitized by Google

temps!... te rappelles-tu, Farjasse? J'ai touché le barreau... Eh bien, c'est depuis ce jour-là... Ah! ça m'a fièrement porté bonheur d'y avoir touché!... »

La créature qui parlait était magnifiquement belle, belle à la façon de ces éphèbes de l'Italie au xvie siècle que Raphaël accoude dans le songe immortel de la jeunesse, et dont la tendresse et la pureté de lignes montrent comme une fleur de beauté mâle, comme l'adolescence d'un Dieu. Ses yeux noirs, profonds, brûlants et doux, n'étincelaient pas comme une flamme : ils rayonnaient comme un foyer. Toute pâle, le rose d'une rose thé transperçait par moments l'ambre de sa peau aux joues, au bout des doigts, aux coudes. Sa bouche était si rouge, qu'elle semblait fardée; elle demeurait entr'ouverte sans être bête : comme aux lèvres d'une femme endormie, le souffle d'un beau rêve semblait y voltiger. Une opulente chevelure noire où roulaient des reflets bleus se torsadait sur sa tête. Elle était tout en blanc. Une robe de dentelle d'Angleterre — une robe inouïe! — moutonnait autour d'elle comme une écume d'argent. Pour tous bijoux, un collier de perles noires se balançait à son cou, laissant pendre, où commençait la robe, une grosse perle en poire.

A côté de la Crécy, — ainsi s'appelait cette magnifique brune, — vous eussiez vu Ninette, une petite blonde. Le contraste était parfait, et le repoussoir trouvé par la Crécy parfaitement trouvé. Ninette ou plutôt la Ninette était blonde comme les blés. Elle diminuait le plus possible son front sous ses cheveux tortillés en boucles folles. Figurez-vous une petite figure toute rose, toute blanche, chiffonnée et chiffonnante, toujours en mouvement; des yeux bleus, des regards de toutes couleurs, malicieux, railleurs, pétillants ou voilés de ces tendresses et de cette incertitude que les peintres antiques donnaient au regard de Vénus; un nez fait comme le monde, de rien, mais mieux; vingt-quatre petites dents à mordre, qui riaient à tout propos dans

Digitized by Google

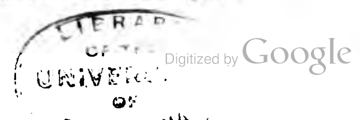
une bouche mutine et fraîche comme un fruit... un gamin, un lutin! mille grimaces, des coquetteries de perruche, des mines de singe gâté, un diable au corps par tout le corps, une rage de remuer, de plaire, de parler, de rire, de cabrioler, de grignoter, de changer de place, de caprice, de voix, de vin, de physionomie, d'assiette, d'humeur; un babil, une pantomime, une gentillesse à la longue agaçante, comédienne, nerveuse... bref, la Ninette était ce feu d'artifice que les Chinois tirent à table. Son costume était exactement le costume de la Crécy, à cela près que sa robe était une robe de mousseline des Indes, et son collier, un collier de marcassite.

LA LETTRE DE SAINT-SAUVEUR

A un bal costumé donné par un millionnaire, Demailly rencontre enfin celle qu'il doit épouser, la jeune actrice Marthe. Le supplice commence pour le mari. D'abord petites piqûres d'amour-propre d'auteur, ensuite le gaspillage, la guerre sourde de tous les instants; Charles tombe malade, va aux eaux avec sa femme et fait ses confidences à Chavannes, un vieil ami de province, sur la pièce qu'il a faite, sur sa vie.

Saint-Sauveur, 30 septembre.

« Qu'est-ce que ta pièce? m'écrivez-vous, mon cher Chavannes. Vous avez vu dans les journaux qu'on en parle pour la rentrée, et vous me demandez : Est-ce une comédie de mœurs, un drame de cœur, une conversation dans deux fauteuils? Où cela se passe-t-il? dans quel décor? Les personnages sont-ils bardés de fer ou de drap noir? Est-ce Athènes, ta pièce, ou bien Paris? Et vous me grondez d'être si peu bavard là-dessus avec vous. Ah! mon ami, il s'agit bien de ma pièce! Je ne sais plus ce qu'elle est, je ne sais pas où elle en est... et qu'il en advienne ce qu'il voudra! Et cependant je croyais, oui, j'avais trouvé un bon tremplin.


Digitized by Google

Dans un temps où le théâtre n'est plus qu'un daguerréotype plus ou moins réussi, remonter au vrai théâtre, au théâtre d'imagination, d'invraisemblance, à la poésie, à cette chose qui rit, se balance et chante au-dessus des réalités, mettre la scène entre le ciel et la terre, — c'était une idée, mon idée, ma pièce. Vous le savez, j'ai fait de l'observation comme les autres, mais à froid, sans être pris, et comme j'aurais suivi une mode. Mon esprit a d'autres amours, tout ce que blâment les professeurs de logique, les contes de la Fantaisie, les hasards et les aventures de la pensée un pied sur la vie, mais un pied qui vole à la façon du Mercure de Jean de Bologne, — et mon tremplin, mon ami, était le pays du Mercure aérien. Comprenez-vous un plus beau cadre pour une œuvre qui veut faire l'impossible vraisemblable, une meilleure patrie d'un monde imaginaire et vivant, que cette Italie moderne, ce coin de terre où s'est réfugié le roman? L'Italie du XIXe siècle, ah! mon cher... des danseuses qui font avec leurs pointes de l'opposition à la politique régnante; — des couples d'amoureux qui, après dix ans d'amour, se retirent à la campagne pour être plus à eux-mêmes; — des conseils de ministres pour décider si l'héritier présomptif doit faire gras un vendredi chez l'ambassadeur d'Angleterre; — des brigands qui prennent une salle de spectacle pleine, et vendent leurs charges; — des princesses d'un million de rentes qui supplient à genoux un ténor de les épouser; — les derniers collants abricot aux jambes des barytons; — un carnaval qui est une institution sociale; — des *stenterello* qui cachent la liberté de la presse sous la souquenille de Paillasse; — des impératrices tombées d'un royaume à une préfecture; — des rois retirés; — des rentiers de cinq mille livres de rentes qui ont équipage sans faire de dettes; — des femmes blondes qui semblent descendues des tableaux de Benozzo Gozzoli; — l'espérance et la loterie en permanence... On ferait un volume de litanies pareilles, et j'en avais fait ma pièce : *l'Ut enchanté*...

Digitized by Google

« Mais une pièce, ma pièce, qu'est-ce que c'est auprès de ma vie, auprès de mon bonheur!... Ah! tenez, mon ami, laissons cela. Je suis malheureux, bien malheureux, plus malheureux peut-être qu'un autre; car, chez moi, il n'y a ni colère, ni dépit, ni même irritation. Je ne suis plus un mari, je suis un public : je juge. J'analyse ma femme froidement, aussi froidement que la femme d'un autre. Je la regarde, je la vois comme si j'avais devant les yeux la coupe morale de son être. Ma femme n'a pas de cœur, pas un brin... Très bien, mon Dieu! le cœur dans la vie n'est pas d'un usage si journalier... Ce n'est pas, absolument parlant, un meuble de ménage. On vit très parfaitement avec des gens sans cœur; j'en connais de charmants dont l'intimité est très agréable. Je croyais que c'était un sens de la femme : il n'y en a pas de trace dans la mienne, voilà tout; et ce serait peu de chose... mais ma femme est bête, mon cher ami. Encore si c'était cette franche bêtise sans prétention de la femme inférieure, cette bonne bêtise naturelle à laquelle tant de gens d'intelligence ont accouplé leur vie... Hélas! non, ce n'est pas cela : c'est une bêtise contente d'elle-même, une bêtise coquette, maniérée, qui se travaille et fait des grâces, que vous dire? une bêtise endimanchée. Son esprit est un rendez-vous de banalités, de pensées communes et publiques, de superstitions bourgeoises, d'idées qu'on pourrait dire surmoulées, de préjugés épidémiques, cette terrible sottise enfin, la plus impatientante de toutes, la sottise éduquée et façonnée, l'ignorance acquise. Par exemple, elle ne croira pas que Louis XVIII a demandé la tête des chevaux café-au-lait du sacre de Napoléon, avant de revenir en France, ni que tous les chiffonniers meurent avec cinquante mille francs en or dans leur paillasse, ni qu'une comète annonce la fin du monde; elle ne croira pas aux tireurs de cartes; mais elle croira aux journaux, elle croira à ce qui est imprimé; elle croira au génie d'un homme qui a fait des annonces, à

Digitized by Google

l'esprit d'un autre qui a des amis; elle croira qu'il n'y a que les gens riches pour avoir du goût et de belles choses; elle croira que sous Louis XV les officiers français n'étaient pas braves; que Louis-Philippe a fait passer des millions en Amérique; que jamais on n'a fait aussi bien les meubles de Boule que maintenant... Elle aura des adjectifs qu'elle mettra à tout, des épithètes toutes faites, comme la sauce blanche des restaurants, et dont elle usera à satiété. Avec cela, un air insolent de tout comprendre, sous lequel on sent qu'il n'y a rien, rien que ce qu'il y a dans une tête de linotte: et si vous la poussez un peu, aussitôt des susceptibilités, une femme armée et en défense qui craint toujours une allusion ou une leçon dans votre parole: des entêtements d'amour-propre froids, mais ulcérés, qui s'opiniâtrent à mesure que vous lui démontrez qu'une chose n'est pas, ou n'est pas comme elle croit qu'elle est. Et vous avez beau mettre à cela toutes les mitaines possibles, lui dire qu'elle a tort en lui demandant mille pardons d'avoir raison, prendre un langage de courtisan qui ménage sa vanité jusqu'à la caresser... rien n'y fait, et c'est toujours la même scène : un ton pincé, une petite voix sèche : — C'est bien: je n'ai pas votre intelligence... — Puis une plaidoirie de mauvaise foi dans le faux, à côté de la question: et, si vous répondez, une pose opprimée, le silence de la femme auquel la femme sait si bien faire dire : Vous êtes un monstre!... un monstre, car vous avez voulu l'humilier, non point l'éclairer, la conseiller, la faire revenir d'une erreur — elle ne l'admet point. — mais vous donner le plaisir de lui faire une honte.

« Vous savez, mon ami, l'horreur qu'a tout homme, dont le cœur et l'esprit sont un tant soit peu bien plantés, pour les sentiments serinés et les phrases stéréotypées. Eh bien, ma femme dira, que sais-je? elle dira d'un mauvais vaudeville : *il y a du cœur et de la jeunesse dans cette œuvre...*; d'un tableau : *Cela a du style...*

Digitized by Google

Elle aura ces mots, ces phrases de fabrique qui traînent dans le feuilleton, le livre, la pièce. Et pensez que, s'il y a des gens blasés là-dessus, c'est nous qui écrivons! A la longue, c'est une chanterelle qui exaspère. Je n'ai pu m'empêcher de lui dire un jour, j'étais à bout de patience : Tu as lu cela... Comprenez-vous, mon ami? des redites, rien que des redites, un rôle, rien qui soit d'elle, rien qui soit l'individualité de son cœur et de son intelligence! Peut-être me traiterez-vous de lunatique: vous me direz que je creuse mon supplice et que je m'y enfonce. Que voulez-vous? Je suis ainsi fait, et j'aimerais mieux cent fois que ce tirage usé des façons de dire et des façons de penser qui circulent, la langue d'une grosse paysanne, une pensée à la grâce de Dieu, crue et brute, mais sincère et personnelle.

« Mais non, mon ami, je n'invente rien: je n'exagère rien. Je ne suis point un malade qui se crée des visions et des tourments. Le fond de ma femme est tel que je vous le dis. Vous lui voyez des grimaces, des mines, des comédies de délicatesse, des prétentions à être difficile, dégoûtée : elle ne sentira ni un poisson qui n'est plus de la première fraîcheur, ni un œuf qui n'a plus son lait, ni du beurre qui a trois jours : c'est un rien cela, et c'est toute ma femme. Elle vous semblera dans le nuage, perdue dans un rêve bleu; mais moi, je sais où elle est, et dans quel problème de prose elle est plongée: elle pense à rogner de cinquante centimes l'anse du panier de la cuisinière, ou à casser sa tirelire pour s'acheter un chiffon que n'a pas une de ses amies... On ne lui plaira pas par une belle âme montrée sur une bonne et loyale figure, pas même par une reconnaissance à voix haute de sa beauté, mais par une petite cour humble, mieux qu'une cour, des courbettes, l'adulation misérable d'un portier qui ferait la cour à une duchesse. Ma femme est une de ces natures de femme qui ne se trouvent à l'aise qu'avec des inférieurs. Elle a des apitoiements, des larmes presque,

Digitized by Google

pour les douleurs imaginaires du théâtre, les suicides racontés dans les faits divers, les paquebots qui éclatent sur les lacs d'Amérique; mais pour ce qui l'entoure, pour les gens de chair et d'os associés à sa vie, elle a des duretés, des sécheresses, des inflexibilités que je ne peux dire, des commandements terribles qui font tomber les assiettes des mains des domestiques; chez elle, nul souci de leur souffrance, nulle part faite à leur humanité; après une réprimande, rien qui sente l'âme tendre de la femme, jamais cette parole, ce pardon avec lequel elle rattache ce qu'elle a délié... Une occupation d'elle-même continue et que rien ne peut distraire; et en même temps un ennui qui a besoin du stimulant d'une gaieté ou plutôt d'une bouffonnerie dont elle s'amuse comme d'un joujou bruyant; un esprit qu'allèchent la grossièreté et la cruauté d'une plaisanterie, qui rira du ridicule des difformités ou du comique d'une grande douleur... Et toujours dans le faux, remarquez cela, mon ami! Vous parle-t-elle, vous encourage-t-elle, vous caresse-t-elle, vous console-t-elle? C'est toujours dans une note fausse, aussi fausse que ce piano d'un de mes amis, si incurablement faux, qu'il a fini par y mettre des poissons rouges... Et puis, pas une foi, pas une croyance dans tant de crédulités! Je ne suis pas Mahomet : je ne lui demande pas de croire à moi; mais son art au moins... Son art, mon ami! elle l'exerce comme une jolie femme, rien de plus. La musique? elle joue du piano, — et c'est tout. Rien qui la remue, qui la touche, qui l'émeuve, qui l'attendrisse, qui désarme seulement son caractère. La voici ici, à la campagne; elle voit cela comme elle verrait un musée de paysages : elle regarde comme on bâille. Vous savez pourtant, mon ami, que je ne suis pas bien exigeant sur cet article-là; je ne professe pas un bien grand enthousiasme pour la nature; mais, que diable! elle est femme elle!

« Elle est là à côté de moi. Je la vois d'ici, par la porte entr'ouverte, dans le salon, assise, avec un livre,

Digitized by Google

devant la glace, à chaque page regardant dans la glace, étouffant à demi un bâillement, revenant au livre... C'est bien cette même femme, ce sont bien ces mêmes yeux bleus si doux, cette bouche si petite, cette figure d'enfant; je vais rentrer dans le salon : ce front sera de marbre, cette bouche se fermera, ces yeux deviendront inflexibles, toute sa figure ne sera plus qu'un nuage, sa physionomie, un silence et une menace; elle s'enveloppera des pieds à la tête d'une froideur pire que la colère, d'un ressentiment sourd, d'un certain petit désespoir ennuyé, et par-dessus tout d'un air si malheureux, qu'il n'y a statue, peinture ou phrase au monde qui pourraient en donner l'idée! Les femmes, qui n'ont pas, comme l'homme, la vie, les ambitions, la carrière, les batailles du dehors pour rayonner et se déployer, toutes les femmes ont besoin, je le sais, d'une issue, d'une certaine dépense de leur activité bataillante et nerveuse. C'est ce qui explique et excuse l'âpre plaisir qu'elles prennent aux souffrances de celui qu'elles aiment, à leurs souffrances propres, aux larmes mêmes dont elles sortent renouvelées et rendues à leurs bons instincts, à la santé de leur cœur. Mais celle-ci, mon cher ami, passe son sexe en cela. Elle a du génie, véritablement du génie, pour imaginer, engager, et pousser à fond des terribles duels d'intérieur où l'on se bat avec des épingles empoisonnées. Elle a surtout après la lutte ces silences dont je vous parlais, silences, non de la bouche seulement, mais du regard et de tout le corps, ces résignations de victime... Non : il faudrait une patience qui n'est pas de l'homme pour y tenir! Le sang finit par vous bouillonner, il faut sortir, se sauver... Je suis chez moi. Je ne l'ai plus là. Elle vient sous un prétexte. Je l'ai entendue venir, à son pas, à un bruit de pleurs étouffés. Elle tourne autour de moi. Ce sera quelque chose qu'elle a laissé dans ma chambre et qu'elle cherche longuement en fouillant, en furetant, avec des mouvements désolés dont chacun est un gémissement et un reproche... A la

Digitized by Google

fin, lassé, vaincu par cette lente torture, il m'échappera un : « Mon Dieu, qu'avez-vous? » qu'elle attendait pour répondre un : « Je n'ai rien... », un de ces mots dont rien ne peut donner la note, et que ma femme sait dire comme une femme... Oh! ce : « Je n'ai rien!... »

« Le plus triste est que ma tête en souffre. Je ne puis rien faire de bon. Je crois que mon cerveau se dérange... Et que sera l'avenir? Il ne me reste plus la moindre illusion. Elle ne m'aime plus. M'a-t-elle jamais aimé seulement? Au commencement, ç'a été tout simplement le contentement d'être affranchie de sa mère, la reconnaissance d'une vie large et heureuse, d'une très humble adoration de sa beauté. Il lui faudrait trouver un brave garçon à ses ordres, à l'heure de ses caprices, qu'elle ferait tourner comme un moulin à vent, et qui passerait sa vie à lui chanter la romance à madame, les deux genoux sur le coussin de Chérubin. Après cela, elle a la vanité d'être une femme honnête dans son monde, une vertu montrée aux lorgnettes... Peu m'importe! Oh! c'est bien fini...

« Oui, il ne me reste que le travail, et je travaille mal. Enfin, grâce à Rémonville, je vais avoir ma pièce à la rentrée. Cela me sortira peut-être de moi-même. Vous savez ce que je vous ai demandé. Vous ne me refuserez pas. Il serait bien dur de n'avoir pas ce soir-là quelqu'un qui m'aime depuis mon enfance pour enterrer la pièce ou embrasser l'auteur.

« CHARLES DEMAILLY ».

LA FOLIE; LE LAVOIR CÉLESTE

La vie lamentable continue; la pièce mise en répétition est retirée; la femme de Charles l'a abandonné; il essaie vainement de lutter, la folie le prend.

Chaque jour augmentait en lui le trouble de ce bien-être intime que fait dans l'homme la conscience de la raison. Entre lui et les sensations se rompait peu à peu

Digitized by Google

la chaîne des rapports, et se glissait ce quelque chose d'interrompu et de mort qu'une mère folle sentait entre son baiser et la joue de ses enfants. Il se faisait lentement en lui le travail sourd d'une existence qui se décomplète, et où, dans une résolution indéfinissable de la constitution vitale, dans la disjonction des organes, chacun des sens, chaque partie du *moi*, désagrégée et isolée de l'être, semble perdre le pouvoir de se correspondre et de réagir de l'une à l'autre. Il sentait s'opérer en lui le désaccord de l'agent de l'intelligence avec les organes corporels. Il sentait sur toute la surface de son corps cette diminution de sensibilité, cet émoussement du sens du tact, qui commence sa perversion, et, par un phénomène bizarre, ses fonctions et ses actions lui semblaient privées de la sensation qui leur est propre, de la jouissance qui en est la suite.

Douloureux mystère! que la folie ne soit presque jamais la nuit complète des idées, la déportation d'une intelligence dans un monde de visions qui arrache le transporté au souvenir de sa patrie morale, de sa raison perdue! Dans ces âmes hallucinées, dans ces cerveaux qui se pétrifient, il y a des retours, des jours, des lueurs; il y a même chez quelques-uns la certitude, l'affreuse certitude que ce qui habite leur tête est un mensonge, que ce qui guide leurs actes est une possession, que ce qu'ils croient, que ce qu'ils entendent, que ce qu'ils touchent, que ce qu'ils goûtent, est un jeu cruel et qui les trompe! Elle existe, cette certitude, jusque dans les folies les plus prononcées; et l'exemple est là de ces fous qui, voyant le rire des visiteurs, leur souhaitent de n'être jamais fous! Mais, avant cela, avant le mal incurable, quand l'irraison commence, quand la folie n'est qu'une tentation, qu'un nuage, quand elle chatouille et tâte le cerveau qu'elle a marqué, mais qui ne dort pas encore dans sa main de plomb, — qui dira les étreintes, les souffrances, le débat épouvantable, ce duel désespéré de la pensée qui vacille et se sent glisser, et glisse, enivrée de l'air de

Digitized by Google

l'abîme et luttant encore, et s'accrochant à ses dernières idées saines, comme le vertige s'accroche à des broussailles? Qui dira l'humiliation de cette faculté d'orgueil, la torture de cette raison? Et maintenant, faites déchirer par toutes ces douleurs un homme ayant mis toutes ses espérances précisément là, dans ce cerveau, un homme qui s'était flatté d'en régler la fièvre et d'en tirer la fortune de son nom et l'immortalité de ses idées; qu'il sente entre lui et ce qu'il voulait faire le voile s'épaissir; qu'il sente la veille et le lendemain de sa pensée lui échapper; qu'il sente s'en aller pièce à pièce l'organe-roi de son existence, et l'harmonie d'un monde à naître se briser en lui, — vous aurez le supplice de Charles.

Il résista, lui aussi. Et, ramassant un jour ses forces et son énergie, il voulut lutter une dernière fois sur son terrain. Il se jeta à une table, et se mit à travailler furieusement, écrivant, écrivant, couvrant en courant des pages d'écriture, et jetant tout haut des mots sans suite en l'air.

Puis il laissa retomber la plume, et vint se rasseoir accablé, et comme vaincu, au coin de la cheminée, sur un fauteuil qu'il ne voulut plus quitter.

. . . .

Voici une des pages qu'il avait écrites :

« ... Je me trouvai dans un lavoir immense. Ce qui l'éclairait était semblable à une pierre de jaspe transparente comme du cristal. De l'eau du cuvier s'élevait cette odeur si suave, que Marie-Madeleine laissa derrière elle en rendant l'esprit. Tout autour, des anges, pâles et blancs, doucement rayonnants, semblables à un soleil d'hiver, vêtus de robes bleu tendre, ou de robes blanches, ou de robes roses, des anges aux ailes d'or, agenouillés comme des laveuses à la rivière, lavaient des âmes. Et le battoir dans leurs mains divines sonnait avec la douceur de la voix des harpes, et chantait comme un refrain de travail : *Amen! Alleluia!* D'autres anges demi-courbés déballaient les

Digitized by Google

mannes pleines d'âmes plus ou moins souillées, celles-ci innocentes et presque blanches, celles-là toutes salies et noircies par la vie, comme l'Inconnu noirci par le brandon enflammé de saint Grégoire. Et d'autres à la porte, un lis, une croix, ou une branche de verdure à la main, le sourire d'une infinie charité dans les yeux, recevaient les paquets d'âmes, tenant, pour livre de blanchisseur, un livre d'azur, le livre de vie de saint Jean. Des échelles blanches allaient jusqu'à la voûte où les plus jeunes anges, couronnés de marguerites, s'élançaient d'un pied volant et se croisaient, montant sécher au ciel la lessive des âmes, pendues comme des paires de bas... »

Ici, il avait abandonné son idée, et avait écrit jusqu'au bas de la page en grosses lettres : CHARLES DEMAILLY, CHARLES DEMAILLY, CHARLES DEMAILLY, — comme s'il avait craint que son nom n'échappât à sa mémoire!

Sœur Philomène.

Une délicate et touchante histoire arrivée à l'hôpital de Rouen et contée par Bouilhet, à un déjeuner chez Gustave Flaubert, fut l'origine de ce roman, l'un des plus émouvants et des plus exquis des Goncourt.

L'œuvre s'ouvre par la ronde de nuit de la Mère supérieure dans la salle d'hôpital; une jeune religieuse l'accompagne : c'est sœur Philomène.

LA SALLE D'HOPITAL

La salle est haute et vaste. Elle est longue, et se prolonge dans une ombre où elle s'enfonce sans finir.

Il fait nuit. Deux poêles jettent par leur porte ouverte une lueur rouge. De distance en distance des veil-

Digitized by Google

leuses, dont la petite flamme décroît à l'œil, laissent tomber une traînée de feu sur le carreau luisant. Sous leurs lueurs douteuses et vacillantes, les rideaux blanchissent confusément à droite et à gauche contre les murs, des lits s'éclairent vaguement, des files de lits apparaissent à demi que la nuit laisse deviner. A un bout de la salle, dans les profondeurs noires, quelque chose semble pâlir, qui a l'apparence d'une vierge de plâtre.

L'air est tiède, d'une tiédeur moite. Il est chargé d'une odeur fade, d'un goût écœurant de cérat échauffé et de graine de lin bouillie.

Tout se tait. Rien ne bruit, rien ne remue. La nuit dort, le silence plane. A peine si, de loin en loin, il sort de l'ombre immobile et muette un frippement de draps, un bâillement étouffé, une plainte éteinte, un soupir... Puis la salle retombe dans une paix sourde et mystérieuse.

Là-bas, où une lampe à bec est posée, à côté d'un petit livre de prières, sur une chaise dont elle éclaire la paille, une grosse fille qui a les deux pieds appuyés au bâton de la chaise se lève, les cheveux ébouriffés par le sommeil, du grand fauteuil recouvert avec un drap blanc, où elle se tenait somnolente. Elle passe, comme une silhouette, sur la lumière de la lampe, va à un poêle, prend la pointe de fer posée sur la cendre chaude, remue et tracasse deux ou trois fois le charbon de terre, revient à son fauteuil, repose ses pieds sur le bâton de la chaise, et s'allonge de côté.

Le feu, avivé, rayonne plus rouge. Dans leur godet de verre allongé, pendu à deux branches de fer arrondies, les veilleuses s'éteignent et se raniment. Leur lumignon se lève et s'abaisse, comme un souffle, sur l'huile lumineuse et transparente. Le fumivore, qui se balance à leur flamme mobile, projette sur les poutrelles du plafond une ombre énorme dont le cercle s'agite et remue sans cesse. Au-dessous, à droite et à gauche, la lumière coule mollement, du verre suspendu,

Digitized by Google

sur le pied des lits, sur la bande de toile froncée qui les couronne, sur les rideaux dont elle jette l'ombre en écharpe au travers d'un corps pelotonné sous une couverture. Les formes, les lignes s'ébauchent en tremblant dans le demi-jour incertain qui les baigne, tandis qu'entre les lits, les fenêtres hautes, mal voilées par les rideaux, laissent passer la clarté bleuâtre d'une belle nuit d'hiver, sereine et glacée.

De veilleuse en veilleuse, la perspective s'éloigne, les images s'effacent et se confondent. Aux endroits où la clarté de l'une cesse et où la clarté de celle qui suit ne luit pas encore, de grandes ombres noires se lèvent toutes droites et se joignent au plafond, mettant la nuit aux deux côtés de la salle. Au delà, l'œil perçoit encore une confuse blancheur; puis la nuit revient, une nuit opaque où tout disparaît.

Au plus épais de l'ombre, au fond, tout au fond de la salle, une petite lueur tressaille, un point de feu paraît. Une lumière qui sort du lointain, marche et grandit, comme une lumière perdue dans une campagne noire vers laquelle on va la nuit. La lumière approche, elle est derrière la grande porte vitrée qui ferme la salle et la sépare d'une autre; elle en dessine l'arceau, elle en éclaire le vitrage; la porte s'ouvre : on distingue une chandelle, — et deux femmes toutes blanches.

« Ah! la ronde de la Mère... » murmure à demi-voix une malade à moitié endormie, qui ferme les yeux à la lumière et se retourne de l'autre côté.

Les deux femmes en blanc passent lentement et doucement. Elles vont d'un pas si léger que leur pied ne fait pas même sur le carreau le bruit d'un glissement. Elles avancent, avec la chandelle devant elles, ainsi que des ombres dans un rayon.

Celle qui se tient du côté des lits marche les mains croisées devant elle. Elle est jeune. Sa figure a une douceur calme, un de ces sourires de paix que le rêve met en silence sur un visage qui dort. Elle porte sur

Digitized by Google

la tête le voile blanc des novices. Sa robe molletonneuse, et que jaunissent à leur contraste les blancheurs froides de la percale et de la toile des lits, est la robe blanche des Sœurs de Saint-Augustin.

Aux côtés de la sœur, la bonne de la communauté, en camisole blanche, en jupon blanc, en bonnet de nuit, suit son pas. Elle porte la chandelle, qui lui éclaire en plein le visage et donne à son teint de papier mâché la blancheur mate et froide d'une tête de vieille abbesse dans un tableau noir.

LE COUVENT

Fille d'une giletière et d'un serrurier, recueillie à leur mort par une tante en service chez une veuve, et d'abord choyée, gâtée par celle-ci, elle est placée en pension chez les sœurs, où elle est appelée Philomène; après d'intimes souffrances d'enfant, elle s'habitue peu à peu à cette existence et se fait une petite amie qui va transformer son caractère.

Philomène avait dix ans, lorsqu'entra au couvent une petite fille âgée de deux ans de plus qu'elle. Les deux enfants, en se voyant pour la première fois, allèrent l'une vers l'autre avec l'élan et l'instinct familiers d'enfants qui se retrouvent. Cette grande amitié de premier mouvement était scellée, à la récréation du lendemain, par un cadeau que la nouvelle venue, Céline, faisait à Philomène. Longtemps ce cadeau sembla à Philomène la plus jolie chose du monde. C'était d'abord une enveloppe de papier gaufré et dentelé, imitant le tulle et dessinant un vase sur lequel était écrit en or, au milieu d'ornements d'or : *Souvenir*; de l'enveloppe se tirait un bouquet de lilas, peint et découpé, qui s'ouvrait en éventail sur sept faces, où des petits médaillons, gravés en taille-douce, montraient le petit Jésus sur la paille de la crèche, entouré d'enfants agenouillés. Philomène avait serré et caché la belle image dans son paroissien; sans cesse, les premiers jours, elle y

Digitized by Google

revenait, la touchait, la dépliait, revoyant les images, relisant la litanie qui courait autour des médaillons : *O Jésus! divin Sauveur, pour mes étrennes, prenez mon cœur.*

L'intimité se fit entre les deux petites. Elles ne se quittèrent plus aux heures qui les rapprochaient; elles partagèrent ce qu'on leur apportait du dehors, leur sucre, leur beurre. Elles mirent en commun leurs pensées, leurs joies, leurs tristesses. Aux récréations, on les voyait toujours ensemble, parfois le bras de l'une passé autour du cou, ou glissé, dans la distraction de la causerie, sur la taille de l'autre; et elles allaient, d'un bout de la cour à l'autre, accouplées par quelques gestes d'une grâce enfantine, penchées confidentiellement l'une vers l'autre : Philomène, avec ses grands yeux et ses grands cils, son long regard, sa bouche charnue et entr'ouverte, ses joues rouges et un peu hâlées, où se dessinaient en boucles d'ombre les mèches folles de ses cheveux, échappées de son bonnet; Céline, avec son front saillant et bombé, ses cheveux retroussés naturellement, ses petits yeux gris, clairs et profonds, ses narines découpées, ses lèvres minces, son menton fendu, sa petite mine longue. Souvent, au bout de quelques tours, elles s'asseyaient sur le banc de pierre auprès de la pompe. L'hiver même elles y restaient des quarts d'heure; et, appuyant le bout de leurs chaussons de lisière trop larges sur la terre battue, empaquetées dans la robe d'indienne aux plis grêles sous laquelle l'œil devinait, tassé, un gros gilet de tricot, elles se laissaient gagner par le froid, prenant à cet engourdissement une sorte de plaisir paresseux, sans remuer, sans parler, les yeux en l'air, Philomène regardant un oiseau, Céline regardant un nuage.

Jusqu'à son entrée au couvent, Céline avait été la garde et la petite servante d'une grand'mère infirme. Son enfance avait été bercée et comme charmée par la *Vie des Saints*. La vieille femme lui en lisait tous les soirs quelques pages, rouvrant avec ses doigts goutteux le

Digitized by Google

vieux bouquin à la marque de la veille. Puis l'âge vint où, à son tour, Céline prit le gros livre sur ses genoux et fit la lecture à la grand'mère. Elle avait appris à lire dans ce livre : son imagination y avait épelé ses lettres, et sa vie commençait à ce premier alphabet comme à une première initiation.

Toutes ces saintes merveilles, aventures, dévouements, héroïsmes, agonies glorieuses, morts divines, cieux entr'ouverts, pluies de palmes, lui avaient donné l'éblouissement d'une féerie de miracles. Les légendes de la *Légende dorée* remplissaient sa tête et semblaient gonfler son front, semblable au front d'une petite vierge de Memling, et presque déformé par les bosses de la merveillosité. Un monde d'enchantements se leva pour elle de ces pages, aussi délicieux que celui où les contes des nourrices font jouer ensemble le premier rêve et la première pensée des enfants. Elle trouva dans ces histoires de saints, de martyrs, toutes pleines d'apparitions, de monstres, de métamorphoses, les ravissements, les obsessions, les émois, les douces épouvantes de fantasmagorie et de réalité idéale que les contes de fées apportent aux âmes de son âge. Comme rien ne vint troubler, aux côtés de la vieille femme, l'illusion de l'enfant; comme elle ne rencontra autour d'elle ni un doute, ni un sourire qui l'inquiétât dans la naïve ardeur de ses impressions, dans la première confiance de sa foi, pour elle, le chemin parsemé des miettes de pain du petit Poucet, c'était le chemin dans le désert, planté de roseaux de demi-lieue en demi-lieue par saint Macaire; l'oiseau qui parle, dans les contes indiens, c'était la sauterelle qui avertissait saint Grégoire de se lever; l'eau qui chante était le morceau de glace demandant à saint Théobald des messes pour l'âme qu'il renfermait. Il ne se dressait point devant elle de palais aux portes de diamants bâtis d'un coup de baguette, où dort depuis cent ans une Belle au bois dormant; mais elle songeait à ces échelles d'or appuyées à la terre, à ces chemins cou-

Digitized by Google

verts de tapis magnifiques et brillants de lampes, qui mènent une âme de saint de sa cellule à la gloire céleste. Ses peurs même, lorsqu'elle était au lit sans lumière, n'étaient point les peurs ordinaires des enfants; elle ne croyait point voir l'ogre ou Croquemitaine, ou des voleurs : ce que l'obscurité lui dessinait comme avec un charbon ardent, ce que l'insomnie approchait d'elle, c'était le diable, tel qu'elle l'avait vu dans la légende, lorsqu'il tente un saint.

Le jour, les pays des saints et des saintes se déroulaient devant elle en perspectives rayonnantes et confuses. Elle se répétait des mots qui faisaient à son oreille le bruit d'un coquillage venu d'une mer d'Orient; et le nom d'un roi Gondoforus lui apportait l'écho sonore d'un lointain royaume. Puis c'étaient des voûtes où tout à coup des voix d'anges faisaient taire des voix d'hommes... « Tu ne dis rien aujourd'hui? » lui disait parfois la grand'mère, tandis que l'aiguille de la petite ourlait une serviette ou rapiéçait un bas machinalement : la petite ne lui répondait qu'en lui souriant des yeux; elle rêvait solitude, désert, un ermitage dans un coin de la plaine Monceaux, passé la barrière, dans un endroit qu'elle savait.

A côté et au-dessus de la vie réelle, ces pensées, ces rêveries étaient devenues la vie bienheureuse de Céline. Bientôt ce ne fut pas assez pour elle qu'une communion passive et en idée avec cette histoire miraculeuse. Ce long martyrologe, ne montrant que sacrifices et oblations à Dieu, la sollicita aux immolations. Elle essaya de se martyriser, sans en rien dire, comme elle put. Elle châtia de son mieux ses innocents petits sens. Elle se priva des plats qu'elle aimait. Elle s'imposa un certain nombre d'*ave* dans le parcours d'une rue. Elle fit des vœux de silence d'une demi-journée. Quand elle se couchait avec une grosse envie de dormir d'enfant, elle se forçait à rester éveillée plusieurs heures jusqu'à une heure qu'elle s'était fixée. Parfois, lorsque la grand'mère lui offrait une promenade, un plaisir, elle

Digitized by Google

se punissait de l'envie qu'elle en avait eue, en se disant souffrante et en se mettant au lit. L'église, la confession, la première communion avaient développé les ardeurs de ce tempérament mystique. Céline avait raffiné ces petites immolations; et à force d'en aiguiser et d'en redoubler les taquineries, elle les avait poussées, par le détail et l'ingéniosité, presque jusqu'à la cruauté. Elle mettait un certain orgueil à mettre ainsi à l'épreuve son pauvre corps d'enfant, malingre, mais nerveux, et fort déjà pour souffrir. Il y avait toujours eu pour elle de grandes tentations dans ces histoires de jeunes filles chrétiennes amenées devant le proconsul, et dont les membres déchirés par les peignes de fer versaient à chaque blessure du lait au lieu de sang.

Philomène, plus délicate, plus sensible, moins rêveuse et plus tendre, était sans cesse doucement raillée et sermonnée par Céline. Céline, avec le zèle de prosélytisme qui enflammait et épurait déjà ses amitiés et camaraderies, avait pris à cœur de soutenir, de pousser, d'avancer cette âme qu'elle voyait paresseuse et faible. En usant de persuasions et de conseils, de l'ascendant de sa parole sérieuse, de la leçon de ses exemples, elle enlevait peu à peu sa compagne aux mollesses de son âge et de sa nature. Elle l'entraînait dans la voie des petits sacrifices, non sans combats et sans patience. Il lui fallait gagner le terrain pied à pied, toujours revenir le lendemain sur ce qu'elle avait emporté la veille, faire un incessant effort de raisonnements, d'ironies sans amertume, de prières et de supplications émues, contre les débats de Philomène, ses défenses timides, les résistances et les excuses de sa tiédeur. Philomène souvent se plaignait, disant qu'elle n'avait point assez de forces, qu'il ne fallait point lui en demander tant. Mais Céline n'était jamais à bout de réponses. Elle avait toujours, pour lui fermer la bouche, quelque modèle à lui citer, une vertu de saint ou de sainte à laquelle il fallait aspirer. Et elle répon-

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dait aux plaintes de son âme, comme elle avait répondu aux plaintes de son corps, le jour où Philomène avait du dégoût pour le bouilli qui était la viande de tous leurs dîners :

« Ah! ma chère, pense un peu à sainte Angèle... Trois noix, trois châtaignes, trois figues, trois poireaux, voilà tout ce qu'elle mangeait... et du pain seulement le dimanche... Et puis plains-toi encore! »

Les âmes pareilles à celles de Philomène sont faciles et toutes prêtes à de semblables influences. Philomène s'ouvrit à ce souffle dont Céline cherchait à l'animer et à l'enflammer. Aux récréations, quand les petites étourdies du couvent venaient lui chanter aux oreilles :

J'aime le vin!
J'aime l'oignon,
J'aime Suzon!

Elle leur chanta avec Céline :

Moi, j'aime le couvent!
J'aime le couvent!
J'aime le couvent!

La foi de son amie devint la sienne; mais son caractère lui donna des formes propres et des expressions personnelles. Ce qui était chez Céline un feu sourd, concentré, fut chez elle une flamme qui se répandit : son exaltation fut une expansion.

LA SOEUR A L'HOPITAL

La piété s'éveille en elle, s'avive; elle a des luttes avec elle-même, revient en service avec sa tante; là de grosses désillusions la rejettent au couvent; elle prononce ses vœux et entre à l'hôpital.

La sœur Philomène était entrée à l'hôpital avec un grand trouble. Elle avait vécu longtemps à l'avance avec cette idée d'hôpital, espérant par l'habitude se

Digitized by Google

familiariser avec elle; mais cette idée était devenue une obsession qui l'avait remplie de terreurs. De jour en jour, elle s'était sentie moins forte contre ces pensées, ces images poignantes qui assaillent le cœur du passant devant un grand mur d'hôpital troué de petites fenêtres. Son imagination, travaillant dans l'inconnu, se grossissait à elle-même l'horreur qui devait être là. Elle pressentait avec les yeux je ne sais quoi de pareil à ces planches d'anatomie coloriées qu'elle avait vues, étant enfant, quelque part, dans le quartier latin. Et dans le vague des choses, elle se créait, malgré elle, un idéal d'épouvante.

Un souffle lui passa sur les tempes et sur les pommettes en entrant pour la première fois dans la salle où elle devait faire son service de sœur. Elle aperçut sur les poêles les pointes de fer à attiser le feu : elle les prit pour des fers à cautériser. Elle croyait qu'elle allait voir des instruments d'acier tachés de taches épouvantables, des morceaux de vivants, tout ce qu'on rêve, en frissonnant, de la chirurgie à l'œuvre!

Elle ne vit rien de cela; mais des lits blancs, des rideaux blancs, du linge blanc. Il y avait partout la propreté, charmante à l'œil, d'une chambre de jeune fille. Sous le pied nu du frotteur, le carreau luisait. Les malades avaient sur les oreillers des poses tranquilles. Un joli jour d'automne presque rose se balançait dans la blancheur matinale des lits et dans les transparences des fonds. Des lumières jouaient sur le cuivre rouge des plats brillants et nets, ou dormaient sur l'étain clair des brocs et des fontaines. Les rires d'internes mettaient dans la salle un écho de jeunesse. La convalescence babillait à demi-voix dans les lits murmurants. Et dans toute la salle, il y avait tant de clarté, tant de paix et tant d'ordre, le voile était si habilement jeté sur les misères et l'ordure de tous ces corps, sur le martyre de tant de douleurs, la toilette de l'horreur était si bien faite, la souffrance était si calme, l'agonie faisait si peu de bruit, que la

Digitized by Google

sœur fut tout étonnée d'être rassurée et calmée par la réalité. Elle eut un sentiment de délivrance, de confiance, de joie; elle se crut sauvée des terreurs de son imagination, et elle fut presque fière de se trouver plus forte qu'elle ne l'avait espéré.

Elle redoutait beaucoup de voir un mort. Elle en vit un qui venait de mourir. Il avait les deux mains étendues et posées à plat sur le lit. Un tricot brun mal boutonné s'ouvrait sur sa poitrine. Deux oreillers lui soulevaient le corps; sa tête, un peu sur le côté, se renversait en arrière. On voyait le dessous de son cou, une barbe forte et noire, un nez pincé, des yeux creux. Autour de sa tête, ses cheveux plaquaient à l'oreille comme des cheveux en sueur. Sa bouche béante était restée toute grande ouverte, dans une aspiration suprême : la vie semblait l'avoir forcée pour en sortir. Il était là tout chaud, et déjà enveloppé et raidi dans le suaire invisible de la mort... La sœur regarda; elle resta, pour s'éprouver, longtemps à regarder : elle ne sentit pas plus d'émotion devant ce cadavre que devant une cire.

Elle se soutint pendant quelques jours dans cet état de fermeté naturelle et de courage sans effort. C'était une grande surprise et un grand contentement pour elle d'échapper si facilement à la lâcheté de ses sens, aux défaillances qu'elle avait redoutées. Elle commençait à se croire aguerrie déjà, lorsque regardant un soir une malade qui dormait toute pâle, le cœur lui manqua : elle fut obligée de se retenir à la colonnette du lit pour ne pas tomber. Jusque-là, par la volonté, par l'application de toutes ses forces à son rôle, à sa tâche de dévouement, elle s'était dérobée à l'impression et au contre-coup de ce qu'elle voyait. L'heure était venue où toutes les émotions, amassées en elle à son insu, éclataient sans motif. Elle cédait à un malaise indéfini, à l'ébranlement de toutes les secousses qu'elle n'avait pas perçues sur le moment. Ses nerfs, tenus par le spectacle de l'hôpital dans une

Digitized by Google

irritation continue, avaient un jeu fébrile, une sensibilité agacée et maladive; et certains bruits, comme la chute d'un gobelet d'étain, lui donnaient un tressaillement douloureux.

Puis elle voyait tous les jours un peu plus de ce que l'hôpital cache si admirablement aux premiers regards. Les têtes des jeunes étudiants penchés à la visite sur un lit n'étaient pas quelquefois si rapprochées que son œil, malgré elle, ne passât au travers, et ne touchât, sur un membre entrevu, une plaie nue et vive. La mort, elle la croisait à toute heure dans cette affreuse boîte brune, portée par deux infirmiers, qui voile le cadavre, et donne la terreur du mystère à l'horreur de la mort. Toutes sortes d'objets, dont le sens lui échappait aux premiers temps, prenaient pour elle une signification qui s'emparait de sa pensée au passage. Elle ne pouvait les rencontrer de l'œil, sans y trouver un souvenir qui lui faisait peur, une image qui lui faisait mal. Les choses évoquaient l'ombre des souffrances qu'elles avaient touchées. Elle revoyait sur le brancard de bois renversé en l'air dans l'antichambre, à l'entrée de la salle, ces femmes que presque chaque jour le brancard emportait pâles à la salle des opérations, et rapportait plus pâles. Tout alors lui parlant et allant jusqu'au fond de ses entrailles, elle éprouvait un serrement sous les côtes, et elle se sentait les jambes à la fois molles et légères, avec un froid dans les os descendant de la rotule au bout de l'orteil.

Au haut du large escalier tournant qu'elle montait et descendait si souvent pour aller à la salle Sainte-Thérèse et pour en sortir, il y avait un grand palier, et sur ce palier un mur contre lequel il lui fallait passer. Quand sa robe le frôlait, elle était prise d'épouvante, comme un enfant la nuit. C'était pourtant un mur comme tous les autres, un mur qui n'avait même point, comme d'autres murs de l'hôpital, ces traces brunes, laissées par une main sanglante au passage : mais derrière, la sœur le savait, était l'amphithéâtre...

Digitized by Google

L'ENFANT ADOPTÉ PAR BARNIER

Cependant elle s'intéresse à ses malades; l'une d'elles surtout, soignée admirablement par l'interne Barnier, vers lequel l'attire de plus en plus une mystérieuse et puissante sympathie.

La sœur Philomène avait parmi ses malades une femme encore jeune que d'abord on avait cru sauver, et dont l'état était désespéré. Dans la parole, dans la tenue de cette femme, inscrite comme ouvrière et qui ne parlait jamais du passé, il restait ce qu'il reste d'un commencement de vie heureuse, d'une éducation, d'une fortune. On devinait une ruine, une de ces misères qui forcent des mains blanches au travail. L'accent ému de ses remercîments, son désespoir tout à la fois profond et contenu, sa résignation, lui avaient attiré l'intérêt de tous, du chirurgien, des internes, des autres malades. Tous les jours, profitant de l'entrée accordée par les hôpitaux aux fils et aux filles de malades, un petit garçon, qu'on sut bientôt venir d'un garni de maçons de la rue de l'Hôtel-de-Ville, venait s'asseoir à la tête du lit de la pauvre femme qu'il appelait maman. Il avait des vêtements qui semblaient de vieux effets d'enfants de riche dans lesquels il aurait grandi. Il restait devant le lit, planté sur la chaise trop haute, les pieds ballants, avec la figure malheureuse des enfants tourmentés par l'envie de pleurer, regardant sa mère qui, trop faible pour lui parler, le couvait avec des yeux ardents pendant une grande heure, puis le renvoyait.

La sœur Philomène prit cet enfant en affection. Elle avait chaque jour un fruit, une friandise à lui donner, quelque surprise à lui faire. Elle l'emmenait par la main dans son cabinet. Là, elle causait avec lui; elle lui montrait les images d'un livre de piété, ou bien elle l'amusait en lui donnant un crayon, et l'asseyant à son bureau, elle le faisait griffonner sur les *bons* en

Digitized by Google

blanc. Parfois, elle le débarbouillait, lui faisait sa raie, et le ramenait ainsi propre et peigné au lit de la malade, qui avait pour la sœur le regard qu'elle aurait eu pour la Sainte Vierge, si elle lui était apparue avec la main de son fils dans la sienne.

La femme allait s'épuisant. Un jour l'enfant était auprès d'elle sur la chaise. Il la regardait presque effrayé, cherchant sa mère dans ce visage où il ne la retrouvait plus. La sœur essayait de le distraire en le caressant. Barnier, au pied du lit, posait sous le drap des sinapismes sur les jambes de la malade. Et la malade, tournée vers la sœur, disait, avec cette voix de l'agonie lente, basse, pénétrante :

« Non, ma mère, ce n'est pas... de mourir... qui me fait peur... je suis prête... si ce n'était que moi... mais lui, ma mère... — et d'un regard elle indiqua l'enfant, — quand je n'y serai plus... un enfant... et si jeune... qu'est-ce qu'il deviendra?

— Mais, dit la sœur Philomène, vous en reviendrez... nous vous sauverons, n'est-ce pas, monsieur Barnier?

— Certainement,.. nous vous sauverons... dit l'interne, avec une voix à laquelle les mots semblaient coûter.

— Oh! fit la malade avec un sourire désolé en fermant à demi les yeux. C'est que, voyez-vous, ma mère, vous ne pouvez pas savoir... un pauvre enfant qu'on laisse tout seul... Il n'avait que moi...

— Ma sœur, vous avez des sentiments chrétiens qui ne doivent pas vous laisser douter de la bonté de Dieu, de sa miséricorde... Dieu n'abandonnera pas votre enfant... »

Et la sœur Philomène laissant aller sur ses lèvres une exhortation qui prit à la fin le ton d'une prière, sembla, au-dessus de ce lit d'une mourante, élever dans ses bras et offrir à Dieu la misère d'un orphelin.

Quand la sœur eut fini, la malade resta quelque temps sans rien dire; puis elle se prit à soupirer.

Digitized by Google

« Oui, ma mère, je sais bien... mais s'en aller... sans savoir... si j'étais sûre qu'il eût seulement à manger... oui, du pain... si on me disait seulement qu'il aura du pain!... » — Et des larmes se mirent à couler de ses yeux que la mort commençait à voiler.

Barnier, après avoir posé les sinapismes, était demeuré contre le lit, les pieds cloués à terre, tournant le dos aux pleurs de la mourante. Ses mains, derrière lui, jouaient nerveusement avec la colonnette de fer du lit, quand tout à coup, emporté par un de ces mouvements qui font sauter aux plus forts le cœur hors de la poitrine, il se retourna, et d'une voix brève et brusque :

« Eh bien, dit-il à la mourante, s'il ne vous faut que ça, vous pouvez être tranquille... J'ai une brave femme de mère qui habite la campagne... La maison lui paraît un peu plus grande depuis que je n'y suis plus... C'est simple comme bonjour, votre gamin lui tiendra compagnie... Et je vous réponds qu'elle ne rend pas les enfants trop malheureux.

— Oh! dit la malade que la mort laissa revivre un instant, le bon Dieu vous récompensera! »

Et elle serra contre elle son enfant dans une étreinte ardente, comme si, avant de le céder à une autre femme, elle eût voulu lui faire entrer jusqu'à l'âme le dernier embrassement de sa mère.

« Oui, répéta la sœur en levant les yeux sur l'interne, le bon Dieu vous récompensera... »

LA MÈCHE DE CHEVEUX

L'enfant adopté par l'interne est devenu un lien entre la sœur et l'interne; constamment ils causent, font des projets; mais un drame de douleur passionnée pousse l'interne au désespoir; il se fait volontairement une piqûre anatomique. Philomène assiste à ces longs débats, puis à l'agonie de celui qu'elle aime secrètement, platoniquement, et qui

Digitized by Google

meurt, veillé par son ami Malivoire, sans avoir jamais connu cet admirable et saint amour.

Une chandelle éclairait la chambre.

Elle brûlait entre les quatre murs blancs, sur lesquels tranchait en jaune le badigeon d'ocre de la plinthe de la porte, et de deux buffets plaqués à la muraille. Un des buffets sans portes laissait voir des livres pressés et empilés sur ses planches; l'autre portait un pot à l'eau de faïence. Au-dessus de la cheminée peinte en marbre noir, une feuille de Gorgone pendait accrochée au milieu du trumeau nu. Dans un coin, à côté d'une place usée par le frottement des allumettes qui avaient rayé le plâtre, il y avait une petite glace encadrée de papier doré, souvenir de quelque partie à la campagne, de quelque fête des environs de Paris. La fenêtre, sans rideaux, laissait voir un toit et la nuit. C'était une chambre comme ces chambres d'auberge dans quelque faubourg de grande ville.

Sur le lit de fer aux rideaux blancs, le drap levait et plaquait sur un corps, dessinant avec l'inflexibilité d'une ligne éternelle la rigidité de ce qu'il couvrait, montant du bout des pieds à l'arête d'un profil aigu comme le moule d'un linge mouillé.

Près de la table de bois blanc, dans le grand fauteuil de paille, Malivoire veillait, sommeillant, à demi endormi et ne dormant pas encore.

Dans le silence de la chambre, on n'entendait rien que le bruit de la montre du mort.

Derrière la porte, quelque chose sembla tout doucement glisser et avancer; la clef tourna : la sœur Philomène était devant le lit. Sans regarder Malivoire, sans le voir, elle s'agenouilla et elle pria comme prient les statues d'église agenouillées dans le marbre : sa robe ne bougeait pas plus sur elle que le drap ne remuait sur le mort.

Au bout d'un quart d'heure, elle se releva, marcha sans se retourner, disparut...

Digitized by Google

Le lendemain, en se réveillant au bruit creux du cercueil cogné dans l'escalier trop étroit, Malivoire, se rappelant vaguement l'apparition de la nuit, se demanda s'il n'avait pas rêvé, et allant machinalement à la table de nuit, il chercha sur le marbre la mèche de cheveux qu'il avait coupée pour la mère de Barnier : la mèche de cheveux n'y était plus.

Renée Mauperin.

La double peinture de la *jeune fille moderne* et du *jeune homme moderne*, tel fut le but des auteurs de cette *Renée Mauperin*, qui s'appela un moment dans leur pensée la *Jeune bourgeoisie*; ils venaient de créer là un inoubliable type de jeune fille, aujourd'hui devenu classique.

Dès le premier chapitre se dessine son caractère de *mélancolique tintamarresque* dans une conversation originale avec Reverchon, un jeune prétendant dont Renée ne veut pas accepter la main.

LA CONVERSATION DANS L'EAU

« Vous n'aimez pas le monde, mademoiselle?

— Vous ne le direz pas? J'y avale ma langue... Voilà l'effet que me fait le monde, à moi. Peut-être ça tient à ce que je n'ai pas eu de chance. Je suis tombée sur des jeunes gens sérieux, des amis à mon frère, les jeunes gens *à citations*, comme je les appelle. Les jeunes personnes, on ne peut leur parler que du dernier sermon qu'elles ont entendu, du dernier morceau de piano qu'elles ont étudié, ou de la dernière robe qu'elles ont mise : c'est borné, l'entretien avec mes contemporaines.

— Vous restez, je crois, toute l'année à la campagne, mademoiselle?

— Oui... Oh! nous sommes si près de Paris... Est-ce joli ce qu'on a joué à l'Opéra-Comique ces jours-ci? Avez-vous vu?

Digitized by Google

— Oui, mademoiselle, charmant... une musique d'une *maestria*... Il y avait tout Paris à la première représentation. Je vous dirai que je ne vais qu'aux premières.

— Figurez-vous que c'est le seul spectacle où on me mène, l'Opéra-Comique... avec les Français... et encore aux Français, quand on y joue des chefs-d'œuvre... C'est moi qui trouve ça tannant les chefs-d'œuvre! Penser qu'on me défend le Palais-Royal!... Je lis les pièces, par exemple... J'ai passé un temps à apprendre les *Saltimbanques* par cœur... Vous pouvez aller partout, vous... vous êtes bien heureux... L'autre soir, il y a eu une discussion entre ma sœur et mon beau-frère, pour le bal de l'Opéra... Est-ce que c'est vrai que c'est impossible d'y aller?

— Impossible, mademoiselle?... Mon Dieu...

— Voyons, si vous étiez marié, est-ce que vous y mèneriez votre femme... une fois... pour voir?

— Si j'étais marié, mademoiselle, je n'y mènerais même pas...

— Votre belle-mère, n'est-ce pas?... C'est si affreux, vraiment?

— Mais, mademoiselle, il y a d'abord une composition...

— Panachée? Je connais ça. Mais c'est partout... On va bien à la Marche... Et il y en a là une composition, Dieu merci! des dames... un peu drôles... qui boivent du champagne dans les calèches... Et le bois de Boulogne, donc!... Que c'est bête d'être jeune personne, vous ne trouvez pas?

— Par exemple, mademoiselle! Pourquoi donc? Je trouve, au contraire...

— Je voudrais vous y voir! Vous verriez ce que c'est que cette scie-là, la scie d'être convenable! Tenez, nous dansons, n'est-ce pas? Vous croyez que nous pouvons causer avec notre danseur? Oui, non, non, oui... voilà tout! Il faut pincer le monosyllabe tout le temps... C'est convenable! Voilà l'agrément de notre existence...

Digitized by Google

Et pour tout, c'est comme ça... Ce qui est très convenable, c'est de faire la grue... Moi, je ne sais pas... Et puis de rester à bavardichonner avec les personnes de son sexe... Quand on a le malheur de les lâcher pour la société des hommes... j'ai été assez grondée pour ça par maman! Une chose encore qui n'est pas convenable du tout, c'est de lire. Il n'y a que deux ans qu'on me permet les feuilletons dans le journal... Il y a dans les *Faits divers* des crimes qu'on me fait sauter : ils ne sont pas assez convenables... C'est comme les talents d'agrément qu'on nous permet... il ne faut pas que ça dépasse une certaine petite moyenne : au delà du morceau à quatre mains et de la mine de plomb, ça devient du genre, de la pose... Tenez! je fais de l'huile, moi; ça désole ma famille... Je ne devrais peindre que des roses à l'aquarelle... Mais il y a du courant ici, n'est-ce pas? On a peine à se tenir... »

Ceci était dit dans un bras de la Seine, entre la Briche et l'île Saint-Denis.

La jeune fille et le jeune homme qui causaient ainsi étaient dans l'eau. Las de nager, entraînés par le courant, ils s'étaient accrochés à une corde amarrant un des gros bateaux qui bordaient la rive de l'île. La force de l'eau les balançait tous deux doucement, au bout de la corde tendue et tremblante. Ils enfonçaient un peu, puis remontaient. L'eau battait la poitrine de la jeune fille, s'élevait dans sa robe de laine jusqu'à son cou, lui jetait par derrière une petite vague qui n'était, un moment après, qu'une goutte de rosée prête à tomber du bout de son oreille. Attachée un peu plus haut que le jeune homme, elle avait les bras en l'air, les poignets retournés pour mieux tenir la corde, le dos contre le bois noir du bateau. Elle ressemblait ainsi, dans sa pose suspendue et fuyante, à ces divinités de la mer enroulées par les sculpteurs aux flancs des galères. Un petit tremblement, qui lui venait du mouvement de la rivière et du froid du bain, lui donnait quelque chose de l'ondulation de l'eau.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Digitized by Google

L'ABBÉ BLAMPOIX

La famille Mauperin se compose du père, ancien officier, un excellent homme, de Mme Mauperin, une bourgeoise provinciale, et de trois enfants, une fille mariée, un fils raisonnable et gourmé, d'esprit pratique, avocat, Henri, enfin de Renée, la favorite de son père qui lui passe tous ses caprices. Mme Mauperin, pour marier son fils, va trouver l'abbé Blampoix.

L'abbé Blampoix n'avait ni cure ni paroisse. Il avait une clientèle et une spécialité : il était le prêtre du monde, du beau monde et du grand monde.

Il confessait les salons, il dirigeait les consciences bien nées, il consolait les âmes qui en valaient la peine. Il mettait Jésus-Christ à la portée des gens éclairés, et le paradis à la portée des gens riches. « Chacun a son lot dans la vigne du Seigneur », disait-il souvent, en paraissant gémir et plier sous la charge de sauver le faubourg Saint-Germain, le faubourg Saint-Honoré et la Chaussée-d'Antin.

C'était un homme de sens et d'esprit, un prêtre facile et qui accommodait tout au précepte : *La lettre tue et l'esprit vivifie.* Il était tolérant et intelligent. Il savait comprendre et sourire. Il mesurait la foi au tempérament des gens, et ne la donnait qu'à petite dose. Il adoucissait la pénitence, il ôtait les nœuds de la croix, il sablait le chemin du salut. De la religion dure, laide, rigoureuse des pauvres, il dégageait comme une aimable religion des riches, légère, charmante, élastique, se pliant aux choses et aux personnes, à toutes les convenances de la société, à ses mœurs, à ses habitudes, à ses préjugés même. De l'idée de Dieu, il faisait quelque chose de confortable et d'élégant.

L'abbé Blampoix avait le charme du prêtre qui a de l'éducation, des talents et des grâces. Il savait mettre de la causerie dans la confession, du sel dans l'exhortation, de l'agrément dans l'onction. Il s'entendait à

Digitized by Google

émouvoir et à intéresser. Il connaissait les paroles qui touchent, les paroles qui caressent et les paroles qui chatouillent. Sa voix était musicale, son ton fleuri. Il appelait le diable le « prince du mal » et l'Eucharistie « l'aliment divin ». Il abondait en périphrases coloriées comme des images de sainteté. Il parlait de Rossini, il citait Racine, il disait « le bois » pour le bois de Boulogne. Il parlait de l'amour divin avec des mots qui troublaient, des vices du jour avec des particularités piquantes, du monde avec la langue du monde. De temps en temps, les termes à la mode et tout frais, les mots intimes de la langue, passaient dans ses conversations spirituelles, ainsi que des morceaux de journal dans un livre ascétique.

Son premier pas, son début dans la carrière ecclésiastique avait été marqué par une séduction, par un ravissement d'âmes, par un succès qui s'était élevé aux proportions d'un triomphe et presque d'un scandale. Au bout d'un an de catéchisme de persévérance dans la paroisse de***, l'archevêque l'ayant appelé à d'autres fonctions et l'ayant remplacé par un autre directeur, le catéchisme de persévérance se révoltait. Toutes les jeunes filles refusaient de recevoir, d'écouter le nouveau venu. Tous ces petits cœurs et toutes ces petites têtes se montaient. C'étaient des larmes dans tout le troupeau, une véritable émeute de regrets qui ne tardait pas à se tourner en résistance. Les plus âgées de la persévérance, les conseillères de l'Œuvre continuaient la lutte pendant plusieurs mois. Elles se coalisaient pour ne plus paraître aux réunions; elles allaient jusqu'à refuser au curé la caisse dont elles avaient le dépôt. On eut grand'peine à les apaiser.

La fortune que ceci annonçait et promettait à l'abbé Blampoix ne lui avait point manqué. Sa réputation s'était vite répandue. Cette puissance qui, à Paris, touche à tout, même à une soutane de prêtre, la mode, l'avait porté et lancé. On venait vers lui de tous côtés. Le fretin des fautes allait à d'autres; à lui, on appor-

Digitized by Google

tait les péchés de choix. Autour de lui, c'était un bruissement de grands noms, de grosses fortunes, de jolies contritions et de belles robes. Les mères le consultaient pour mener leurs filles dans le monde, les filles s'éclairaient auprès de lui avant d'y aller. Il était l'homme auquel on s'adressait pour avoir l'autorisation de se décolleter, l'homme qui réglait la pudeur des robes de bal et la décence des lectures, l'homme à qui l'on demandait le titre des romans à lire et la liste des pièces morales à voir. Il préparait à la première communion, et il conduisait au mariage. Les femmes méconnues et incomprises venaient gémir auprès de lui sur la matérialité de leur mari, et il leur fournissait un petit peu d'idéal qu'elles rapportaient dans leur ménage. Les désespoirs, les grands chagrins recouraient à lui, et il leur ordonnait un voyage en Italie, les distractions de la peinture et de la musique, avec une bonne confession à Rome.

Cette vogue, ce rôle, ce maniement intime de la femme, cette possession de tous ses secrets, tant de confidences et de connaissances, tant de relations en tous sens avec les dignitaires et les trésorières de bonnes œuvres, de continuels rapports, autorisés par les démarches et les intérêts de la charité, avec tout ce qu'il y avait de considérable à Paris, toutes les influences que peut amasser un prêtre discret, serviable et habile, avaient donné à l'abbé Blampoix un de ces grands pouvoirs qui rayonnent souterrainement. Les intérêts, comme le reste, se confessaient à lui. Les ambitions sociales recouraient à son obligeance. Et presque tout ce qu'il y avait de mariable dans la société s'adressait à ce prêtre n'affichant point de couleur politique, répandu dans tous les mondes et merveilleusement placé pour rapprocher des noms ou croiser des familles, associer des convenances ou équilibrer des positions, unir de l'argent à de l'argent, ou allier un vieux titre à une fortune neuve. On eût dit que le mariage de Paris avait comme une providence occulte

Digitized by Google

dans cet homme rare en qui se mêlaient le prêtre et l'avoué, l'apôtre et le diplomate, Fénelon et M. de Foy.

L'abbé Blampoix avait quarante mille livres de rente, dont il donnait la moitié aux pauvres. Il avait refusé un évêché pour rester ce qu'il était : un prêtre.

CONVERSATION DE M. BOURJOT

La famille se rend à Sannois pour faire une visite à leurs amis, les Bourjot, dans leur superbe propriété, Mme Mauperin ayant l'intention de faire épouser Noémi Bourjot, une amie de Renée, à son fils. Pendant que ces dames sont au jardin avec Henri, M. Mauperin reste avec M. Bourjot, ancien carbonaro devenu légitimiste, mais Voltairien, en qui « Béranger remontait sur de Maistre ».

« Si nous passions par là, nous? fit M. Bourjot en désignant la salle de billard qu'on voyait par la glace sans tain. — Monsieur Henri, nous vous laissons à ces dames... Ici, on fume, dit M. Bourjot en offrant un *cabanas* à M. Mauperin. — Nous jouons le carambolage, n'est-ce pas?

— Oui, le carambolage », fit M. Mauperin.

M. Bourjot ferma les blouses du billard.

« En vingt-quatre?

— En vingt-quatre.

— Vous n'avez pas de billard chez vous, monsieur Mauperin ?

— Non, mon Dieu, non.... Mon fils n'y joue pas...

— Vous cherchez le blanc?

— Merci... Et comme ma femme ne trouve pas que ce soit un jeu convenable pour une jeune personne...

— A vous.

— Oh! je suis bien rouillé... D'abord, j'ai toujours été une mazette...

— Mais vous ne me donnez pas de jeu du tout... Bon! voilà mon procédé parti... j'étais fait à cette queue-là, — et M. Bourjot lança un juron ronflant. Ces canailles d'ouvriers! pas pour un sou de cons-



cience! On ne peut plus rien avoir de bon... Eh bien! vous allez bien : trois, je vous marque... C'est qu'on est à leurs ordres! L'autre jour, je voulais faire poser des lustres dans la journée... Eh bien, monsieur Mauperin, je n'ai pas pu en trouver un... C'était une fête, je ne sais plus quelle fête... ils n'ont pas voulu venir... Ce sont de grands seigneurs à présent... Vous croyez qu'ici ils nous apportent ce qu'ils tuent ou ce qu'ils pêchent? Quand ils ont un bon morceau, ils le mangent. A Paris, moi je sais ce que c'est... Quatre! Eh! dites donc... Tout ce qu'ils gagnent ça passe au café... Le dimanche, ils dépensent des vingt francs... Le serrurier d'ici a un fusil Lefaucheux! il loue une chasse!... Enfin, deux pour moi... Et ce qu'on demande maintenant pour travailler! ils me prennent cent sous ici pour faucher... J'ai des vignes en Bourgogne : ils m'ont proposé de me faire les *façons* pendant trois ans, et puis, la troisième année, ils auraient été propriétaires... Voilà où nous allons! Enfin, heureusement, moi je suis trop vieux, je ne verrai pas ça, mais dans cent ans on ne trouvera plus à se faire servir; il n'y aura plus de domestiques... Je le dis souvent à ma femme et à ma fille : Vous verrez que vous serez un jour obligées de faire votre lit!... Cinq... six... mais vous savez faire les effets... Nous sommes tués par la Révolution, voyez-vous. »

Et M. Bourjot se mit à fredonner :

Et zonzon, zonzon zonzon
Zonzon, zonzon...

« Voilà des idées que vous n'aviez guère, il y a de cela une trentaine d'années, quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois; vous rappelez-vous? dit M. Mauperin avec un léger sourire.

— C'est vrai... j'en avais de plus belles... de trop belles dans ce temps-là, fit M. Bourjot en s'appuyant de la main gauche sur sa queue. — Ah! on était

Digitized by Google

jeune... Je crois bien que je m'en souviens... C'était au convoi de Lallemand, parbleu! C'est le plus beau coup de poing que j'ai donné de ma vie, un pare-à-virer! Je vois encore les clous de soulier du commissaire de police en écharpe que j'ai flanqué par terre pour traverser le boulevard! Au coin de la rue Poissonnière, je tombe dans une patrouille... on m'a pas mal échigné pour commencer... J'étais avec Caminade... vous avez bien connu Caminade? C'était un bon... celui qui allait fumer aux missions de l'église des Petits-Pères avec sa pipe d'écume de quinze cents francs. Lui a la chance de s'échapper, on me mène au poste à coups de crosse... Heureusement que Dulaurens m'aperçoit...

— Tiens! Dulaurens, dit M. Mauperin, nous étions de la même *vente*. Il avait un magasin de châles, il me semble...

— Oui, et vous savez comment il a fini?

— Non, je l'ai perdu de vue.

— Eh bien, un beau jour, c'était après toutes ces histoires-là, son associé se sauve en Belgique, en lui emportant deux cent mille francs. On envoie des agents à ses trousses..., pas de nouvelles. Mon Dulaurens entre dans une église et fait le vœu de se convertir s'il retrouve son argent. Il le retrouve, et il est maintenant d'une piété dégoûtante. Je ne le vois plus... Mais dans ce temps-là, c'était un chaud, vous savez, Je lui fais en passant un signe de l'œil... J'avais chez moi vingt-cinq fusils et cinq cents cartouches... Quand la police arrive, il avait tout déniché... Ce qui n'empêche pas que j'ai passé trois mois à la Force, dans le *bâtiment neuf*, et que deux ou trois fois j'ai été réveillé la nuit pour aller à l'instruction et que j'y allais avec une vague idée d'être fusillé... Vous avez passé par là, vous aussi; vous savez ce que c'était... Et tout ça pour arriver au socialisme! Pourtant, il y a un mot qui aurait bien dû m'éclairer... En sortant, un de mes amis de prison était venu me voir chez moi, à Sedan; il me

Digitized by Google

dit : « Mais qu'est-ce qu'on m'a dit à l'hôtel : il paraît « que ton père a des terres, de l'argent... Et tu te mets « avec nous ! Moi je croyais que tu n'avais rien... » Tenez, voyez-vous, monsieur Mauperin, quand je pense que ça ne m'a pas ouvert les yeux !... C'est que j'étais convaincu, dans ce temps-là, que tous ceux avec qui je marchais voulaient tout simplement ce que je voulais : l'égalité devant la loi, plus de privilèges, la fin de la Révolution de 89 contre la noblesse... Je croyais qu'on allait s'arrêter là, moi... Onze... Vous ai-je marqué le dernier ? je ne crois pas, mettons douze... Mais sapristi ! quand j'ai vu ma république, ça m'a dégoûté. Quand j'ai entendu, en février, deux hommes descendre des barricades et dire : « Nous n'aurions dû nous en aller de là que quand nous aurions eu cinq mille livres de rentes... » Et puis le droit au travail, et puis l'impôt progressif, une iniquité, l'hypocrisie du communisme ! Mais avec l'impôt progressif, fit éloquemment M. Bourjot en interrompant sa phrase, je les défie de trouver personne qui veuille se donner la peine de faire une grande fortune... Treize, quatorze, quinze, très bien ! Oh ! vous êtes trop fort... Tout ça m'a retourné, vous comprenez ?

— Parfaitement, dit M. Mauperin.

— Où est ma bille ? là ?... Mais complètement retourné... ça m'a rendu légitimiste positivement. Encore une fausse queue !... Seulement...

— Seulement ?

— Seulement il y a une chose... Ah ! là-dessus, par exemple... j'ai toujours les mêmes opinions... je vous dis ça à vous... mais tout ce qui est curé, pour moi... Dix-huit ! allons, je suis brossé... Nous invitons celui d'ici, parce que c'est un bon diable ; mais les prêtres... Un tas de jésuites, voyez-vous, monsieur Mauperin.

Hommes noirs, d'où sortez-vous ?
Nous sortons de dessous terre.

Digitized by Google

Ah! voilà mon homme! le *Dieu des bonnes gens*! Et tout! Et *Judas* :

Mes amis, parlons plus bas :
Je vois Judas, je vois Judas!

Vingt et un... Vous n'en avez plus que trois... Tenez, dans le pays où j'ai mes forges, il y a un évêque qui est très bon enfant... Eh bien, tous les cagots le détestent... Ah! s'il faisait le bigot, le cafard, s'il allait à la messe... »

LE DUEL

Un drame intime se déroule au milieu de cette société bourgeoise; M. Bourjot consent à donner sa fille à Henri Mauperin, mais à la condition que l'avocat ait un titre; ce dernier prend celui d'une ferme qu'il a achetée, à Villacourt, malgré l'opposition de son père et de sa sœur. Renée, pour le faire échouer et le forcer à garder le nom des siens, envoie à un de Villacourt, qu'elle a découvert, le numéro du *Moniteur* qui annonce que Henri s'appellera désormais Mauperin de Villacourt. Ce dernier, gentilhomme campagnard, sorte de sauvage, accourt à Paris et provoque brutalement Henri, qui est forcé de se battre avec lui; les témoins d'Henri sont Denoisel et Dardouillet, deux amis de sa famille.

Denoisel courait prévenir un jeune chirurgien de ses amis. Il allait retenir chez un loueur une voiture douce et bonne à ramener un blessé. Il passait chez Henri qui était sorti. Il courait au tir, et l'y retrouvait s'amusant à tirer sur de petits paquets de quatre ou cinq allumettes pendues à une ficelle, qu'il allumait en touchant le soufre avec sa balle.

« Oh! ça, ça ne signifie rien, dit-il à Denoisel, je crois que ça s'enflamme par le vent de la balle, mais tiens... »

Et il lui montra un carton dans le premier cercle duquel il venait de mettre une douzaine de balles.

Digitized by Google

« C'est ce soir... à quatre heures... comme tu voulais, lui dit Denoisel.

— Bon, fit Henri en rendant son pistolet au garçon, et bouchant avec les doigts deux trous dans le carton, un peu éloignés des autres : — Vois-tu, sans ces deux écarts-là, ce serait un carton à encadrer. Ah! je suis content que ce soit pour aujourd'hui... »

Et il leva le bras avec le geste d'un habitué de tir qui se prépare à tirer, et agita un instant sa main pour en faire descendre le sang.

« Figure-toi, reprit-il, que ça ne m'a fait de l'effet, l'idée de me battre, que ce matin dans mon lit... Cette diable de pose horizontale... Je crois que ça n'est pas bon pour le courage... »

On déjeuna chez Denoisel; puis on se mit à fumer. Henri était gai, expansif, parlait beaucoup. Le chirurgien arriva. Ils montèrent tous les quatre en voiture.

A mi-chemin, on avait gardé le silence jusque-là, Henri jeta, avec un mouvement d'impatience, son cigare par la portière.

« Donne-moi un cigare, Denoisel, un bon... Vous ne savez pas que c'est très important pour tirer, un bon cigare? Pour bien tirer, il ne faut pas être nerveux... c'est la première condition. J'ai commencé par prendre un bain ce matin... Si vous avez le moindre ébranlement... Tenez! de conduire, c'est détestable... Les chevaux vous scient la main... Je vous défie après ça de tirer en ligne... vous avez toujours un coup de doigt... Les romans sont stupides avec leurs duels où l'on arrive en jetant les guides à son domestique.... Si je vous disais qu'il y a besoin d'un système rafraîchissant? Mais c'est positif... Je n'ai jamais vu si bien tirer qu'un Anglais... mais il se couche à huit heures... jamais d'excitants... Il fait tous les soirs une petite promenade à la papa... Toutes les fois que j'ai été au tir dans une voiture dure, mes cartons s'en ressentaient... Au fait, elle est très bonne, ta voiture, Denoisel... Eh bien, le cigare, c'est la même chose : un cigare qui se

Digitized by Google

fume mal, vous êtes là à le travailler, à tout moment il faut porter le bras à la bouche, ça vous tracasse la main; au lieu qu'un bon cigare, demandez à un tireur, c'est apaisant, ça vous met les nerfs en bon état... Il n'y a rien de meilleur que cette cadence du bras qui l'ôte et le remet en mesure. C'est lent, c'est régulier... »

On était arrivé.

M. de Villacourt et ses témoins attendaient sur la chaussée entre les deux étangs.

La terre était blanche de la neige tombée toute la matinée. Le bois dressait dans le ciel des branches dépouillées, et au loin des filées d'arbres tout noirs rayaient un rouge coucher de soleil d'hiver.

On alla jusqu'au chemin du Montalet. Les pas furent comptés, les pistolets de Denoisel chargés, les adversaires mis en lignes. Deux cannes posées sur la neige marquèrent la limite des dix pas que chaque adversaire pouvait faire.

Au moment où Denoisel conduisait Henri à la place que le sort lui avait désignée, comme il lui rentrait un coin de son col de chemise qui dépassait sa cravate: « Merci, lui dit Henri à voix basse, le cœur me bat un peu sous l'aisselle... mais tu seras content... »

M. de Villacourt dépouillait sa redingote, arrachait sa cravate, jetait tout cela au loin. Sa chemise, largement ouverte, laissait voir sa forte et rude poitrine toute couverte de poils noirs et blancs.

Les adversaires armés, les témoins s'éloignèrent et se rangèrent du même côté.

« Marchez! » cria une voix.

A ce mot, M. de Villacourt s'avança, marchant presque sans s'effacer. Henri, demeurant immobile, lui laissa faire cinq pas. Au sixième, il tira...

M. de Villacourt tomba, assis par terre.

Les témoins virent alors le blessé poser son pistolet, appuyer avec force ses deux pouces sur le double trou que la balle lui avait fait en lui labourant le ventre, puis renifler ses pouces.

Digitized by Google

« Ça ne sent pas! ... Je suis raté! ... A votre place, monsieur! » cria-t-il d'une voix forte à Henri qui, croyant tout fini, avait fait un mouvement pour s'en aller; et ramassant son pistolet, il se mit à faire les quatre pas qui lui restaient jusqu'à la canne, en se traînant sur les mains et les jambes. Sur la neige, derrière lui, il laissait de son sang...

Arrivé à la canne, il appuya le coude à terre, ajusta lentement et longuement...

« Tirez donc! » cria Dardouillet.

Henri, effacé, se masquant le visage avec son pistolet, attendait. Il était pâle, avec un regard fier. Le coup partit ; il oscilla une seconde, puis tomba à plat, le visage contre terre, et ses mains, au bout de ses bras étendus, un moment fouillèrent la neige de leurs doigts crispés.

LA VIERGE DE MARICOURT

Renée a conscience du crime involontaire qu'elle a commis; le remords la consume lentement; elle se meurt d'une maladie de cœur. Arrive l'anniversaire de son frère, elle va à l'église de Maricourt prier pour lui.

« Mère, c'est aujourd'hui le jour de naissance d'Henri...

— Je sais, dit Mme Mauperin sans bouger.

— Si nous allions à la Vierge de Maricourt? »

Mme Mauperin se leva, sortit, et revint avec son châle et son chapeau.

Une demi-heure après, M. Mauperin aidait sa fille à descendre de voiture devant la grande porte de l'église de Maricourt. Renée alla à une petite chapelle où elle retrouva, sur un autel en marbre, la petite vierge miraculeuse de bois, toute noire, qu'elle priait, tout enfant, avec une émotion de peur. Elle s'assit sur un banc de catéchisme qui était toujours là, et dit tout bas une prière. Sa mère, à côté d'elle, debout, regardait l'église et ne priait pas. Puis Renée se leva, et, sans vouloir le bras de son père, elle traversa l'église

Digitized by Google

d'un pas presque ferme jusqu'à un petit porche latéral ouvrant sur le cimetière.

« Je voulais voir si ça y était toujours », dit-elle à son père en montrant au milieu des ex-voto accrochés un vieux bouquet de fleurs artificielles.

« Allons, mon enfant, fit M. Mauperin, ne reste pas trop sur tes jambes. Rentrons maintenant.

— Oh! nous avons bien le temps. »

Il y avait un banc de pierre sous le porche, où un rayon donnait. « C'est chaud, dit-elle en y posant la main. Mets-moi là mon tartan, que je m'asseye un peu... J'aurai le soleil dans le dos... Là.

— Ce n'est pas raisonnable, fit M. Mauperin.

— Oh! pour me faire plaisir... » Et quand il l'eut assise, s'appuyant sur lui, elle laissa échapper d'une voix aussi douce qu'un soupir: « Comme c'est gai, ici! »

Les tilleuls, bourdonnant d'abeilles, frissonnaient doucement. Des poules, dans l'herbe drue, allaient, cherchaient, picoraient. Au bas d'un mur, à côté d'une charrette et d'une charrue aux roues blanches de boue séchée, sur des souches d'arbres écorcés, des poussins s'ébattaient, des canards dormaient en boule. L'église avait comme un murmure de voix éteintes, l'azur jouait dans les vitraux. Des envolées de pigeons partaient à tout instant et couraient se nicher dans le creux des sculptures et les trous des vieilles pierres. La rivière qu'on voyait bruissait; un poulain blanc courait à l'eau, fou et tout bondissant.

« Ah! dit Renée au bout de quelques instants, on aurait bien dû nous faire en autre chose... Pourquoi le bon Dieu nous a-t-il faits tout en viande?... C'est affreux!... »

Ses yeux étaient tombés sur un peu de terre levée çà et là dans un coin du cimetière et que cachaient à demi deux cercles de tonneau croisés en berceaux, après lesquels montaient des liserons vivaces.

Digitized by Google

L'ÉLOGE DE LA SOUFFRANCE

Mais le mal poursuit sa marche implacable.

Un matin, en entrant chez Renée qui avait passé une mauvaise nuit, M. Mauperin la trouva dans un demi-sommeil. Au bruit de son pas, elle entr'ouvrit les yeux, et se tournant un peu : « Ah ! c'est toi, papa... » Et elle murmura confusément des mots au milieu desquels M. Mauperin entendit revenir le mot voyage.

« Qu'est-ce que tu parles de voyage?

— Oui... c'est comme si je revenais de loin... de bien loin... de pays dont je ne me souviens plus... »

Et ouvrant ses yeux tout grands, les deux mains posées à plat sur les draps, elle semblait chercher où elle avait été et d'où elle venait. Un souvenir confus, une pâle mémoire lui restait d'espaces, d'étendues, de lieux vagues, de ces mondes et de ces limbes où les malades s'en vont pendant les dernières nuits qui les détachent de la terre, et dont ils sortent tout étonnés, avec l'étourdissement et la stupeur de l'infini, comme si dans leur rêve oublié avaient battu les premiers coups d'ailes de la Mort !

« Ce n'est rien, reprit-elle au bout d'un instant, c'est l'opium... on m'en a donné cette nuit pour dormir. »

Et faisant un mouvement comme pour secouer sa pensée : « Tiens-moi la petite glace... que je fasse ma toilette... Plus haut... Oh ! les hommes, c'est-il maladroit !... »

Elle fit bouffer ses cheveux en y passant ses mains maigres. Elle ramena sa fanchon de dentelle qui s'était dérangée.

« Là... maintenant... dit-elle, parle-moi... J'ai envie qu'on me parle... »

Et elle ferma presque les yeux pendant que son père parlait.

« Tu es fatiguée, Renée, je vais te laisser », lui dit

Digitized by Google

M. Mauperin, en voyant qu'elle ne semblait pas l'entendre.

« Non; je souffre un peu... Dis toujours, ça me distrait.

— Mais tu ne m'écoutes pas... Voyons, à quoi penses-tu, ma chère petite?

— Je ne pense à rien... Je cherchais... Les rêves, ce n'est pas comme ça... C'était... je ne sais plus... Ah! fit-elle sous le pincement d'une souffrance aiguë.

— Tu souffres? »

Elle ne répondit pas.

M. Mauperin ne put retenir un mouvement de lèvres, et un regard de révolte jeté en l'air.

« Pauvre père, lui dit Renée après quelques instants. Moi, vois, je me résigne... Non, il ne faut pas en vouloir tant que cela à la souffrance... Elle nous a été donnée pour quelque chose, on ne nous fait pas seulement souffrir pour souffrir. »

Et d'une voix entrecoupée, et reprenant à tout moment haleine, elle se mit à lui parler de tous les bons côtés de la souffrance, de la source de tendresse qu'elle ouvre en nous, des délicatesses de cœur et des douceurs de caractère qu'elle donne à ceux qui acceptent ses amertumes et ne se laissent point aigrir par elle. Elle lui parla de toutes les misères et de toutes les petitesses qui s'en vont de nous lorsque nous souffrons, des instincts d'ironie qu'on perd, du méchant rire qu'on dépouille, du plaisir qu'on ne prend plus aux petites peines des autres, de l'indulgence qui vient pour tout le monde. « L'esprit, si tu savais comme cela me semble bête maintenant », lui dit-elle. Et M. Mauperin l'entendit remercier dans la souffrance une épreuve d'élection. Elle parlait de cet égoïsme et de toute cette matière dont nous enveloppe la santé, de cet endurcissement que fait le bien-être du corps, et elle disait comme dans la maladie il y a dégagement et délivrance, légèreté intérieure, aspiration de nous-mêmes hors de nous. Elle parla encore de la

Digitized by Google

souffrance comme du mal qui nous ôte l'orgueil, qui nous rappelle notre infirmité, qui nous fait humains, qui nous mêle à tous ceux qui souffrent, qui nous enfonce la charité dans la chair.

« Et puis, sans elle, ajouta-t-elle, il nous manquerait quelque chose !... d'être triste... »

Et elle sourit.

L'APPROCHE DE LA MORT

Et c'est la fin, l'expiation du crime.

La chambre rayonnait. Midi l'emplissait de chaleur et de clarté. Auprès du lit, sur une petite table arrangée en autel et couverte d'un linge, deux bougies brûlaient, dont les flammes palpitaient dans le jour d'or. Un silence de prière, coupé de sanglots, laissait entendre derrière la porte le pas lourd d'un prêtre de campagne s'éloignant. Puis tout se tut, et les larmes s'arrêtèrent tout à coup autour de la mourante, suspendues par un miracle de l'agonie.

En quelques minutes, la maladie, les signes et l'anxiété de la souffrance s'étaient effacés sur la figure amaigrie de Renée. Une beauté d'extase et de suprême délivrance, devant laquelle son père, sa mère, son ami étaient tombés à genoux. La douceur, la paix d'un ravissement était descendue sur elle. Un rêve semblait mollement renverser sa tête sur les oreillers. Ses yeux grands ouverts, tournés en haut, paraissaient s'emplir d'infini ; son regard, peu à peu, prenait la fixité des choses éternelles.

De tous ses traits se levait comme une aspiration bienheureuse. Un reste de vie, un dernier souffle tremblait au bord de sa bouche endormie, entr'ouverte et souriante. Son teint était devenu blanc. Une pâleur argentée donnait à sa peau, donnait à son front une mate splendeur. On eût dit qu'elle touchait

Digitized by Google

déjà de la tête un autre jour que le nôtre : la Mort s'approchait d'elle comme une lumière.

C'était la transfiguration de ces maladies de cœur qui ensevelissent les mourantes dans la beauté de leur âme, et emportent au ciel le visage des jeunes mortes!

Germinie Lacerteux.

C'est la première fois que dans le roman on a osé étudier la vie des humbles, des misérables dans leur nature intime, et su analyser la dégradation progressive d'un être vulgaire, en intéressant à ses souffrances. Aussi cette œuvre est-elle d'une importance capitale au point de vue de l'histoire littéraire contemporaine.

Germinie, bonne chez Mlle de Varandeuil, adore sa maîtresse, une vieille fille de haute noblesse, très originale.

RÉCIT DE L'ENFANCE DE GERMINIE

« Sauvée! vous voilà donc sauvée, mademoiselle! » fit avec un cri de joie la bonne qui venait de fermer la porte sur le médecin, et, se précipitant vers le lit où était couchée sa maîtresse, elle se mit avec une frénésie de bonheur et une furie de caresses à embrasser, par-dessus les couvertures, le pauvre corps tout maigre de la vieille femme, tout petit dans le lit trop grand comme un corps d'enfant.

La vieille femme lui prit silencieusement la tête dans ses deux mains, la serra contre son cœur, poussa un soupir, et laissa échapper : « Allons! il faut donc vivre encore! »

. . . .

« Eh bien! voilà ma bête de Germinie qui pleure? » dit au bout d'un instant la vieille femme en retirant ses mains mouillées sous les baisers de sa bonne.

« Ah! ma bonne demoiselle, je voudrais toujours

Digitized by Google

pleurer comme ça! c'est si bon! ça me fait revoir ma pauvre mère... et tout!... si vous saviez!

— Va, va... lui dit sa maîtresse en fermant les yeux pour écouter, dis-moi ça...

— Ah! ma pauvre mère!... » La bonne s'arrêta. Puis, avec le flot de paroles qui jaillit des larmes heureuses, elle reprit, comme si, dans l'émotion et l'épanchement de sa joie, toute son enfance refluait à son cœur : « La pauvre femme! Je la revois la dernière fois qu'elle est sortie... pour me mener à la messe... un 21 janvier, je me rappelle... On lisait dans ce temps-là le testament du roi... Ah! elle en a eu des maux pour moi, maman! Elle avait quarante-deux ans, quand elle a été pour m'avoir... papa l'a fait assez pleurer! Nous étions déjà trois, et il n'y avait pas tant de pain à la maison... Et puis il était fier comme tout... Nous n'aurions eu qu'une cosse de pois, qu'il n'aurait jamais voulu des secours du curé... Ah! on ne mangeait pas tous les jours du lard chez nous... Ça ne fait rien : pour tout ça, maman m'aimait un peu plus, et elle trouvait toujours dans des coins un peu de graisse ou de fromage pour mettre sur mes tartines... Je n'avais pas cinq ans quand elle est morte... Ce fut notre malheur à tous. J'avais un grand frère qui était blanc comme un linge, avec une barbe toute jaune... et bon! vous n'avez pas d'idée... Tout le monde l'aimait. On lui avait donné des noms... Les uns l'appelaient Boda, je ne sais pas pourquoi... Les autres Jésus-Christ... Ah! c'était un ouvrier, celui-là! Il avait beau avoir une santé de rien du tout... au petit jour il était toujours à son métier... parce que nous étions tisserands, faut vous dire... et il ne démarrait pas avec sa navette, jusqu'au soir... Et honnête avec ça, si vous saviez! On venait de partout lui apporter son fil, et toujours sans peser... Il était très ami avec le maître d'école, et c'était lui qui faisait les *sentences* au carnaval. Mon père, lui, c'était autre chose : il travaillait un moment, une heure, comme ça... et puis il s'en allait dans les champs... et puis quand il

Digitized by Google

rentrait, il nous battait, et fort... Il était comme fou... on disait que c'était d'être poitrinaire. Heureusement qu'il y avait là mon frère : il empêchait ma seconde sœur de me tirer par les cheveux, de me faire du mal... parce qu'elle était jalouse. Il me prenait toujours par la main pour aller voir jouer aux quilles... Enfin il soutenait à lui seul la maison... Pour ma première communion, en donna-t-il de ces coups de battant! Ah! il en abattit de l'ouvrage pour que je fusse comme les autres avec une petite robe blanche où il y avait un tuyauté, et un petit sac à la main, on portait alors de ça... Je n'avais pas de bonnet : je m'étais fait, je me souviens, une jolie couronne avec des faveurs et de la moelle blanche qu'on retire en écorçant de la canette : il y en a beaucoup chez nous dans les places où on met rouir le chanvre... Voilà un de mes bons jours ce jour-là... avec le tirage des cochons à Noël... et les fois où j'allais aider pour accoler la vigne... c'est au mois de juin, vous savez... Nous en avions une petite au haut de Saint-Hilaire... Il y eut ces années-là une année bien dure... vous vous rappelez, mademoiselle?... la grêle de 1828 qui perdit tout... Ça alla jusqu'à Dijon, et plus loin... on fut obligé de faire du pain avec du son... Mon frère alors s'abîma de travail... Mon père, qui était à présent toujours dehors à courir dans les champs, nous apportait quelquefois des champignons... C'était de la misère tout de même... on avait plus souvent faim qu'autre chose... Moi, quand j'étais dans les champs, je regardais si on ne me voyait pas, je me coulais tout doucement sur les genoux, et quand j'étais sous une vache, j'ôtais un de mes sabots, et je me mettais à la traire... Dame! il n'aurait pas fallu qu'on me prît!... Ma plus grande sœur était en service chez le maire de Lenclos, et elle envoyait à la maison ses quatre-vingts francs de gages... c'était toujours autant. La seconde travaillait à la couture chez les bourgeois; mais ce n'étaient pas les prix d'à présent alors : on allait de six heures du matin jusqu'à la nuit

Digitized by Google

pour huit sous. Avec ça elle voulait mettre de côté pour s'habiller à la fète le jour de Saint-Remi... Ah! voilà comme on est chez nous : il y en a beaucoup qui mangent deux pommes de terre par jour pendant six mois pour s'avoir une robe neuve ce jour-là... Les mauvaises chances nous tombaient de tous les côtés... Mon père vint à mourir... Il avait fallu vendre un petit champ et un *homme* de vigne qui tous les ans nous donnait un tonneau de vin... Quand mon frère fut malade, il n'y avait rien à lui donner à boire que du *râpé* sur lequel on jetait de l'eau depuis un an... Et puis il n'y avait plus de linge pour le changer : tous nos draps de l'armoire, où il y avait une croix d'or dessus, du temps de maman, c'était parti... et la croix aussi... Je me trouvai toute seule... Une cousine de ma mère me prit alors avec elle à Damblin; mais j'étais toute déplantée là, je passais les nuits à pleurer, et quand je pouvais me sauver, je retournais toujours à notre maison. Rien que de voir, de l'entrée de notre rue, la vieille vigne à notre porte, ça me faisais un effet! il me poussait des jambes... Les braves gens qui avaient acheté la maison me gardaient jusqu'à ce qu'on vînt me chercher : on était toujours sûr de me retrouver là. A la fin, on écrivit à ma sœur de Paris, que si elle ne me faisait pas venir auprès d'elle, je pourrais bien ne pas faire de vieux os... Le fait que j'étais comme de la cire... On me recommanda au conducteur d'une petite voiture qui allait de Langres à Paris; et voilà comme je suis venue à Paris. »

PORTRAIT DE Mlle DE VARANDEUIL

La vieille femme resta silencieuse : elle comparait sa vie à celle de sa bonne.

Étrange vieille fille! Les épreuves de toute son existence, le mal de vivre, les éternelles souffrances de son corps, une si longue torture physique et morale l'avaient comme détachée et mise au-dessus de la vie.

Digitized by Google

Son éducation, ce qu'elle avait vu, le spectacle de l'extrémité des choses, la Révolution l'avaient formée au dédain des misères humaines. Et cette vieille femme à laquelle ne restait que le souffle, s'était élevée à une sereine philosophie, à un stoïcisme mâle, hautain, presque ironique. Quelquefois elle commençait à s'emporter contre une douleur un peu trop vive; puis brusquement, au milieu de sa plainte, elle se jetait à elle-même un mot de colère et de raillerie sur lequel sa figure même s'apaisait. Elle était gaie d'une gaieté de source, jaillissante et profonde, la gaieté des dévouements qui ont tout vu, du vieux soldat ou de la vieille sœur d'hôpital. Excellemment bonne, quelque chose pourtant manquait à sa bonté : le pardon. Jamais elle n'avait pu fléchir ni plier son caractère jusque-là. Un froissement, un mauvais procédé, un rien qui atteignait son cœur, la blessait pour toujours. Le temps, la mort même ne désarmait pas sa mémoire.

De religion, elle n'en avait pas. Née à une époque où la femme s'en passait, elle avait grandi dans un temps où il n'y avait plus d'église. La messe n'existait pas, quand elle était jeune fille. Rien ne lui avait donné l'habitude ni le besoin de Dieu; et elle avait toujours gardé pour les prêtres une espèce de répugnance haineuse qui devait tenir à quelque secrète histoire de famille dont elle ne parlait jamais. Pour toute foi, toute force et toute piété, elle avait l'orgueil de sa conscience; elle jugeait qu'il suffisait de tenir à l'estime de soi-même, pour bien faire et ne jamais faillir. Elle était tout entière formée ainsi singulièrement par les deux siècles où elle avait vécu, mélangée de l'un et de l'autre, trempée aux deux courants de l'ancien régime et de la Révolution. Depuis Louis XVI qui n'était pas monté à cheval au 10 août, elle n'estimait plus les rois; mais elle détestait la canaille. Elle voulait l'égalité, et elle avait horreur des parvenus. Elle était républicaine et aristocrate, mêlait le scepticisme aux préjugés, l'horreur de 93 qu'elle avait vu aux vagues

Digitized by Google

et généreuses idées d'humanité qui l'avaient bercée.

Ses dehors étaient tout masculins. Elle avait la voix brusque, la parole franche, la langue des vieilles femmes du XVIIIe siècle, relevée d'un accent de peuple, une élocution à elle, garçonnière et colorée, passant par-dessus la pudeur des mots et hardie à appeler les choses par leur nom cru.

LE CIMETIÈRE

Un jour pourtant toutes les semaines, elle sortait. C'était même pour cette sortie, pour être plus près de l'endroit où elle voulait aller ce jour-là, qu'elle avait quitté son appartement de la rue Taitbout et qu'elle était venue se loger rue de Laval. Un jour chaque semaine, sans que rien pût l'en empêcher, même la maladie, elle allait au cimetière Montmartre, là où reposaient son père, son frère, les femmes qu'elle regrettait, tous ceux qui avaient fini de souffrir avant elle. Des morts et de la Mort, elle avait un culte presque antique. La tombe lui était sacrée, chère, et amie. Elle aimait, pour l'attendre et être prête à son corps, la terre d'espérance et de délivrance où dormaient les siens. Ce jour-là, elle partait de bonne heure avec sa bonne qui lui donnait le bras et portait un pliant. Près du cimetière, elle entrait chez une marchande de couronnes qui la connaissait depuis de longues années, et qui l'hiver lui apportait sa chaufferette sous les pieds. Là, elle se reposait quelques instants; puis, chargeant Germinie de couronnes d'immortelles, elle passait la porte du cimetière, prenait l'allée à gauche du cèdre de l'entrée, et faisait lentement son pèlerinage de tombe en tombe. Elle jetait les fleurs flétries, balayait les feuilles mortes, nouait les couronnes, s'asseyait sur son pliant, regardait, songeait, détachait du bout de son ombrelle, distraitement, une moisissure de mousse sur la pierre plate. Puis elle se levait, se retournait comme pour dire à revoir à la tombe qu'elle quittait,

Digitized by Google

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

allait plus loin, s'arrêtait encore, causait tout bas, comme elle avait déjà fait, avec ce qui dormait de son cœur sous cette pierre; et sa visite ainsi faite à tous les morts de ses affections, elle revenait lentement, religieusement, s'enveloppant de silence et comme ayant peur de parler.

LA RELIGIOSITÉ DE LA FEMME DU PEUPLE

La malheureuse Germinie a trouvé chez Mlle de Varandeuil, après une enfance déjà tourmentée, le repos, un asile; elle devient très pieuse.

Ceux qui voient la fin de la religion catholique dans le temps où nous sommes, ne savent pas quelles racines puissantes et infinies elle pousse encore dans les profondeurs du peuple. Ils ne savent pas les enlacements secrets et délicats qu'elle a pour la femme du peuple. Ils ne savent pas ce qu'est la confession, ce qu'est le confesseur pour ces pauvres âmes de pauvres femmes. Dans le prêtre qui l'écoute et dont la voix lui arrive doucement, la femme de travail et de peine voit moins le ministre de Dieu, le juge de ses péchés, l'arbitre de son salut, que le confident de ses chagrins et l'ami de ses misères. Si grossière qu'elle soit, il y a toujours en elle un peu du fond de la femme, ce je ne sais quoi de fiévreux, de frissonnant, de sensitif et de blessé, une inquiétude et comme une aspiration de malade qui appelle les caresses de la parole ainsi que les bobos d'un enfant demandent le chantonnement d'une nourrice. Il lui faut, aussi bien qu'à la femme du monde, des soulagements d'expansion, de confidence, d'effusion. Car il est de la nature de son sexe de vouloir se répandre et s'appuyer. Il existe en elle des choses qu'elle a besoin de dire et sur lesquelles elle voudrait être interrogée, plainte, consolée. Elle rêve, pour des sentiments cachés et dont elle a la pudeur, un intérêt apitoyé, une sympathie. Que ses maîtres

Digitized by Google

soient les meilleurs, les plus familiers, les plus rapprochés même de la femme qui les sert : ils n'auront pour elle que les bontés qu'on laisse tomber sur un animal domestique. Ils s'inquiéteront de la façon dont elle mange, dont elle se porte; ils soigneront la bête en elle, et ce sera tout. Ils n'imagineront pas qu'elle ait une autre place pour souffrir que son corps; et ils ne lui supposeront pas les malaises d'âme, les mélancolies et les douleurs immatérielles dont ils se soulagent par la confidence à leurs égaux. Pour eux, cette femme qui balaye et fait la cuisine n'a pas d'idées capables de la faire triste et songeuse; et ils ne lui parlent jamais de ses pensées. A qui donc les portera-t-elle? Au prêtre qui les attend, les demande et les accueille, à l'homme d'église qui est un homme du monde, un supérieur, un monsieur bien élevé, savant, parlant bien, toujours doux, accessible, patient, attentif et ne semblant rien mépriser de l'âme la plus humble, de la pénitente la plus mal mise. Seul, le prêtre est l'écouteur de la femme en bonnet. Seul, il s'inquiète de ses souffrances secrètes, de ce qui la trouble, de ce qui l'agite, de ce qui fait passer tout à coup dans une bonne, aussi bien que dans sa maîtresse, une envie de pleurer ou des lourdeurs d'orage. Il est seul à solliciter ses épanchements, à tirer d'elle ce que l'ironie de chaque jour y refoule, à s'occuper de sa santé morale; le seul qui l'élève au-dessus de sa vie de matière, le seul qui la touche avec des mots d'attendrissement, de charité, d'espérance, — des mots du ciel tels qu'elle n'en a jamais entendus dans la bouche des hommes de sa famille et des mâles de sa classe.

Entrée chez Mlle de Varandeuil, Germinie tomba dans une dévotion profonde et n'aima plus que l'église. Elle s'abandonna peu à peu à cette douceur de la confession, à cette voix de prêtre égale, sereine et basse, qui venait de l'ombre, à ces consultations qui ressemblaient à un attouchement de paroles caressantes, et dont elle sortait rafraîchie, légère, délivrée, heureuse,

Digitized by Google

avec le chatouillement et le soulagement d'un pansement dans toutes les parties tendres, douloureuses et comprimées de son être.

Elle ne s'ouvrait et ne pouvait s'ouvrir que là. Sa maîtresse avait une certaine rudesse masculine qui repoussait l'expansion. Elle avait des brusqueries d'apostrophes et de phrases qui renfonçaient ce que Germinie eût voulu lui confier. Il était dans sa nature d'être brutale à toutes les jérémiades qui ne venaient point d'un mal ou d'un chagrin. Sa bonté virile n'était point miséricordieuse aux malaises de l'imagination, à ces tourments que se crée la pensée, à ces ennuis qui s'élèvent des nerfs de la femme et des troubles de son organisme. Souvent Germinie la trouvait insensible : la vieille femme avait été seulement bronzée par son temps et par son existence. Elle avait l'écorce du cœur dure comme le corps. Ne se plaignant jamais, elle n'aimait pas les plaintes autour d'elle. Et du droit de toutes les larmes qu'elle n'avait pas versées, elle détestait les pleurs d'enfant chez les grandes personnes.

Bientôt le confessionnal fut comme un lieu de rendez-vous adorable et sacré pour la pensée de Germinie. Il eut tous les jours sa première idée, sa dernière prière. Dans la journée, elle s'y agenouillait comme en songe; et tout en travaillant il lui revenait dans les yeux avec son bois de chêne à filets d'or, son fronton à tête d'ange ailée, son rideau vert aux plis immobiles, le mystère d'ombre de ses deux côtés. Il lui semblait que maintenant toute sa vie aboutissait là, et que toutes ses heures y tendaient. Elle vivait la semaine pour être à ce jour désiré, promis, appelé. Dès le jeudi, des impatiences la prenaient; elle sentait, dans le redoublement d'une angoisse délicieuse, comme l'approche matérielle du bienheureux samedi soir; et le samedi venu, le service bâclé, le petit dîner de mademoiselle servi à la hâte, elle se sauvait et courait à Notre-Dame de Lorette. Les doigts mouillés à l'eau bénite,

Digitized by Google

une génuflexion faite, elle passait entre les rangs de chaises, sur les dalles, avec le glissement d'une chatte qui se coule sur un tapis. Inclinée, presque rampante, elle avançait sans bruit, dans l'ombre des bas-côtés, jusqu'au confessionnal mystérieux et voilé qu'elle reconnaissait, et auprès duquel elle attendait son tour, perdue dans l'émotion d'attendre.

Le jeune prêtre qui la confessait se prêtait à ses fréquentes confessions. Il ne lui ménageait ni le temps, ni l'attention, ni la charité. Il la laissait longuement causer, longuement lui raconter toutes ses petites affaires. Il était indulgent à ses bavardages d'âme en peine, et lui permettait d'épancher ses plus petites amertumes. Il acceptait l'aveu de ses inquiétudes, de ses désirs, de ses troubles; il ne repoussait et ne dédaignait rien de cette confiance d'une servante qui lui parlait de toutes les choses délicates et secrètes de son être comme on en parlerait à une mère et à un médecin.

Ce prêtre était jeune. Il était bon. Il avait vécu de la vie du monde. Un grand chagrin l'avait jeté, brisé, dans cette robe où il portait le deuil de son cœur. Il restait de l'homme au fond de lui, et il écoutait avec une pitié triste, ce malheureux cœur d'une bonne. Il comprenait que Germinie avait besoin de lui, qu'il la soutenait, qu'il l'affermissait, qu'il la sauvait d'elle-même et la retirait des tentations de sa nature. Il se sentait une mélancolique sympathie pour cette âme toute faite de tendresse. Éclairé par l'expérience de son passé, il s'étonnait, il s'effrayait quelquefois des lueurs qui se levaient d'elle, de la flamme qui passait dans ses yeux à l'élancement d'amour d'une prière, de la pente où ses confessions glissaient.

Cette fièvre de religion dura plusieurs années pendant lesquelles Germinie vécut concentrée, silencieuse, rayonnante, toute à Dieu, — au moins elle le croyait. Le prêtre la renvoya à un autre confesseur. Germinie alla se confesser une ou deux fois à cet autre

Digitized by Google

confesseur; puis elle n'y alla plus; puis elle ne pensa plus même à y aller; et de toute sa religion, il ne lui resta plus à la pensée qu'une certaine douceur lointaine et comme l'affadissement d'une odeur d'encens éteint.

Elle en était là quand mademoiselle était tombée malade. Pendant tout le temps de sa maladie, ne vouant pas la quitter, Germinie n'alla pas à la messe. Et le premier dimanche où mademoiselle tout à fait remise n'eut plus besoin de ses soins, elle fut tout étonnée de voir « sa dévote » rester et ne pas se sauver à l'église.

« Ah! çà, lui dit-elle, tu ne vas donc plus voir tes curés à présent? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait, hein?

— Rien », fit Germinie.

LA PROMENADE A L'ENTRÉE DES CHAMPS

Bientôt la Religion ne suffit plus à sa nature, elle rêve mariage, s'éprend d'un bellâtre, Jupillon, le fils d'une crémière, et, en attendant leur mariage, fait avec lui de sentimentales promenades.

Quand le printemps fut venu : « Si nous allions à l'entrée des champs? » disait presque tous les soirs Germinie à Jupillon.

Jupillon mettait sa chemise de flanelle à carreaux rouges et noirs, sa casquette en velours noir; et ils partaient pour ce que les gens du quartier appellent « l'entrée des champs ».

Ils montaient la chaussée Clignancourt, et avec le flot des Parisiens de faubourg se pressant à aller boire un peu d'air, ils marchaient vers ce grand morceau de ciel se levant tout droit des pavés, au haut de la montée, entre les deux lignes des maisons, et tout vide quand un omnibus n'en débouchait pas. La chaleur tombait, les maisons n'avaient plus de soleil qu'à leur faîte et à leurs cheminées. Comme d'une grande porte ouverte sur la campagne, il venait du bout de la rue, du ciel, un souffle d'espace et de liberté.

Digitized by Google

Au Château-Rouge, ils trouvaient le premier arbre, les premières feuilles. Puis, à la rue du Château, l'horizon s'ouvrait devant eux dans une douceur éblouissante. La campagne, au loin, s'étendait, étincelante et vague, perdue dans le poudroiement d'or de sept heures. Tout flottait dans cette poussière de jour que le jour laisse derrière lui sur la verdure qu'il efface et les maisons qu'il fait roses.

Ils descendaient, suivaient le trottoir charbonné de jeux de *marelle*, de longs murs par-dessus lesquels passait une branche, des lignes de maisons brisées, espacées de jardins. A leur gauche, se levaient des têtes d'arbres toutes pleines de lumière, des bouquets de feuilles transpercés du soleil couchant qui mettait des raies de feu sur les barreaux des grilles de fer. Après les jardins, ils passaient les palissades, les enclos à vendre, les constructions jetées en avant dans les rues projetées et tendant au vide leurs pierres d'attente, les murailles pleines à leur pied de tas de culs de bouteille, de grandes et plates maisons de plâtre, aux fenêtres encombrées de cages et de linges, avec l'Y d'un plomb à chaque étage, des entrées de terrains aux apparences de basse-cour avec des tertres broutés par des chèvres.

Çà et là, ils s'arrêtaient, sentaient les fleurs, l'odeur d'un maigre lilas poussant dans une étroite cour. Germinie cueillait une feuille en passant et la mordillait.

Des vols d'hirondelles, joyeux, circulaires et fous, tournaient et se nouaient sur sa tête. Les oiseaux s'appelaient. Le ciel répondait aux cages. Elle entendait tout chanter autour d'elle, et elle regardait d'un œil heureux les femmes en camisole aux fenêtres, les hommes en manches de chemise dans les jardinets, les mères, sur le pas des portes, avec de la marmaille entre les jambes.

La descente finissait, le pavé cessait. A la rue succédait une large route, blanche, crayeuse, poudreuse, faite de débris, de plâtras, d'émiettements de chaux

Digitized by Google

et de briques, effondrée, sillonnée par les ornières, luisantes au bord, que font le fer de grosses roues et l'écrasement des charrois de pierres de taille. Alors commençait ce qui vient où Paris finit, ce qui pousse où l'herbe ne pousse pas, un de ces paysages d'aridité que les grandes villes créent autour d'elles, cette première zone de banlieue *intra muros* où la nature est tarie, la terre usée, la campagne semée d'écailles d'huîtres. Ce n'était plus que des terrains à demi clos, montrant des charrettes et des camions les brancards en l'air sur le ciel, des chantiers à scier des pierres, des usines en planches, des maisons d'ouvriers en construction, trouées et tout à jour, portant le drapeau des maçons, des landes de sable gris et blanc, des jardins de maraîchers tirés au cordeau tout en bas des fondrières vers lesquelles descend, en coulées de pierrailles, le remblayage de la route.

Bientôt se dressait le dernier réverbère pendu à un poteau vert. Du monde allait et venait toujours. La route vivait et amusait l'œil. Germinie croisait des femmes portant la canne de leur mari, des vieilles en madras se promenant, avec le repos du travail, les bras croisés. Des ouvriers tiraient leurs enfants dans de petites voitures, des gamins revenaient, avec leurs lignes, de pêcher à Saint-Ouen, des gens traînaient au bout d'un bâton des branches d'acacia en fleur.

Tous allaient tranquillement, bienheureusement, d'un pas qui voulait s'attarder, avec le dandinement allègre et la paresse heureuse de la promenade. Personne ne se pressait, et sur la ligne toute plate de l'horizon, traversée de temps en temps par la fumée blanche d'un train de chemin de fer, les groupes de promeneurs faisaient des taches noires, presque immobiles, au loin.

Ils arrivaient derrière Montmartre à ces espèces de grands fossés, à ces carrés en contre-bas où se croisent de petits sentiers foulés et gris. Un peu d'herbe était là frisée, jaunie et veloutée par le soleil qu'on

Digitized by Google

apercevait se couchant tout en feu dans les entre-deux des maisons. Et Germinie aimait à y retrouver les cardeuses de matelas au travail, les chevaux d'équarrissage pâturant la terre pelée, les pantalons garance des soldats jouant aux boules, les enfants enlevant un cerf-volant noir dans le ciel clair. Au bout de cela, l'on tournait, pour aller traverser le pont du chemin de fer, par ce mauvais campement de chiffonniers, le quartier des limousins du bas de Clignancourt. Ils passaient vite contre ces maisons bâties de démolitions volées, et suant les horreurs qu'elles cachent; ces huttes, tenant de la cabane et du terrier, effrayaient vaguement Germinie : elle y sentait tapis tous les crimes de la Nuit.

Mais aux fortifications, son plaisir revenait. Elle courait s'asseoir avec Jupillon sur le talus. A côté d'elle, étaient des familles en tas, des ouvriers couchés à plat sur le ventre, de petits rentiers regardant les horizons avec une lunette d'approche, des philosophes de misère, arc-boutés des deux mains sur leurs genoux, l'habit gras de vieillesse, le chapeau noir aussi roux que leur barbe rousse. L'air était plein de bruits d'orgue. Au-dessous d'elle, dans le fossé, des sociétés jouaient aux quatre coins. Devant les yeux, elle avait une foule bariolée, des blouses blanches, des tabliers bleus d'enfants qui couraient, un jeu de bague qui tournait, des cafés, des débits de vin, des fritureries, des jeux de macarons, des tirs à demi cachés dans un bouquet de verdure d'où s'élevaient des mâts aux flammes tricolores; puis au delà, dans une vapeur, dans une brume bleuâtre, une ligne de têtes d'arbres dessinait une route. Sur la droite, elle apercevait Saint-Denis et le grand vaisseau de sa basilique; sur la gauche, au-dessus d'une file de maisons qui s'effaçaient, le disque du soleil se couchant sur Saint-Ouen était d'un feu couleur cerise et laissait tomber dans le bas du ciel gris comme des colonnes rouges qui le portaient en tremblant. Souvent le ballon

Digitized by Google

d'un enfant qui jouait passait une seconde sur cet éblouissement.

Ils descendaient, passaient la porte, longeaient les débits de saucisson de Lorraine, les marchands de gaufres, les cabarets en planches, les tonnelles sans verdure et au bois encore blanc où un pêle-mêle d'hommes, de femmes, d'enfants, mangeaient des pommes de terre frites, des moules et des crevettes, et ils arrivaient au premier champ, à la première herbe vivante : sur le bord de l'herbe, il y avait une voiture à bras chargée de pain d'épice et de pastilles de menthe, et une marchande de coco vendait à boire sur une table dans le sillon... Étrange campagne où tout se mêlait, la fumée de la friture à la vapeur du soir, le bruit des palets d'un jeu de tonneau au silence versé du ciel, l'odeur de la poudrette à la senteur des blés verts, la barrière à l'idylle, et la Foire à la Nature! Germinie en jouissait pourtant; et poussant Jupillon plus loin, marchant juste au bord du chemin, elle se mettait à passer, en marchant, ses jambes dans les blés pour sentir sur ses bas leur fraîcheur et leur chatouillement.

LA VISITE A SA PETITE FILLE

Lorsqu'elle devient mère, l'amour maternel se développe chez elle avec une sorte de fureur.

Tous les dimanches, quelque temps qu'il fît, elle s'en allait sur les onze heures : mademoiselle croyait qu'elle allait voir une amie à la campagne, et elle était enchantée du bien que faisaient à sa bonne ces journées au grand air. Germinie prenait Jupillon qui se laissait emmener sans trop rechigner, et ils partaient pour Pommeuse où était l'enfant, et où les attendait un bon déjeuner commandé par la mère. Une fois dans le vagon du chemin de fer de Mulhouse, Germinie ne parlait plus, ne répondait plus. Penchée à la por-

Digitized by Google

tière, elle semblait avoir toutes ses pensées devant elle. Elle regardait, comme si son désir voulait dépasser la vapeur. Le train à peine arrêté, elle sautait, jetait son billet à l'homme des billets, et courait dans le chemin de Pommeuse, laissant Jupillon derrière elle. Elle approchait, elle arrivait, elle y était : c'était là! Elle fondait sur son enfant, l'enlevait des bras de la nourrice avec des mains jalouses — des mains de mère! — le pressait, le serrait, l'embrassait, le dévorait de baisers, de regards, de rires! Elle l'admirait un instant, puis égarée, bienheureuse, folle d'amour, le couvrait jusqu'au bout de ses petits pieds nus des tendresses de sa bouche. On déjeunait. Elle s'attablait, l'enfant sur ses genoux, et ne mangeait pas : elle l'avait tant embrassé qu'elle ne l'avait pas encore vu, et elle se mettait à chercher, à détailler la ressemblance de la petite avec eux deux. Un trait était à lui, un autre à elle : « C'est ton nez... c'est mes yeux... Elle aura les cheveux comme les tiens avec le temps... Ils friseront!... Vois-tu, voilà tes mains... c'est tout toi... » Et c'était pendant des heures ce radotage intarissable et charmant des femmes qui veulent faire à un homme la part de leur fille. Jupillon se prêtait à tout cela sans trop d'impatience, grâce à des cigares à trois sous que Germinie tirait de sa poche et qu'elle lui donnait un à un. Puis il avait trouvé une distraction : au bout du jardin passait le Morin. Jupillon était parisien : il aimait la pêche à la ligne.

Et l'été venu, ils se tenaient là toute la journée, au fond du jardin, au bord de l'eau, Jupillon sur une planche à laver jetée sur deux piquets, sa ligne à la main, Germinie, son enfant dans sa jupe, assise par terre sous le néflier penché sur la rivière. Le jour étincelait; le soleil brûlait la grande eau courante d'où se levaient des éclairs de miroir. C'était comme une joie de feu du ciel et de la rivière, au milieu de laquelle Germinie tenait sa fille debout et la faisait piétiner sur elle, nue et rose, avec sa brassière écourtée, la

Digitized by Google

peau tremblante de soleil par places, la chair frappée de rayons comme de la chair d'ange qu'elle avait vue dans les tableaux. Elle ressentait de divines douceurs, quand la petite, avec ces mains tâtillonnantes des enfants qui ne parlent pas encore, lui touchait le menton, la bouche, les joues, s'obstinait à lui mettre les doigts dans les yeux, les arrêtait, en jouant, sur son regard, et promenait sur tout son visage le chatouillement et le tourment de ces chères petites menottes qui semblent chercher à l'aveuglette la face d'une mère : c'était comme si la vie et la chaleur de son enfant lui erraient sur la figure. De temps en temps, envoyant par-dessus la tête de la petite la moitié de son sourire à Jupillon, elle lui criait : « Mais regarde-la donc! »

Puis, l'enfant s'endormait avec cette bouche ouverte qui rit au sommeil. Germinie se penchait sur son souffle; elle écoutait son repos. Et peu à peu bercée à cette respiration d'enfant, elle s'oubliait délicieusement à regarder ce pauvre lieu de son bonheur, le jardin agreste, les pommiers aux feuilles garnies de petits escargots jaunes, aux pommes rosées du côté du midi, les *rames* où s'enroulaient, au pied, tordues et grillées, les tiges de pois, le carré de choux, les quatre tournesols dans le petit rond au milieu de l'allée; puis, tout près d'elle, au bord de la rivière, les places d'herbe remplies de *foirolle*, les têtes blanches des orties contre le mur, les boîtes de laveuses et les bouteilles d'eau de lessive, la botte de paille éparpillée par la folie d'un jeune chien sortant de l'eau. Elle regardait et rêvait. Elle songeait au passé, en ayant son avenir sur les genoux. De l'herbe, des arbres, de la rivière qui étaient là, elle refaisait, avec le souvenir, le rustique jardin de sa rustique enfance. Elle revoyait les deux pierres descendant à l'eau où sa mère, avant de la coucher, l'été, lui lavait les pieds quand elle était toute petite...

Digitized by Google

L'ARGENT DE LA CONSCRIPTION

Mais Jupillon a tiré au sort un mauvais numéro et Germinie se saigne aux quatre veines, emprunte à tous pour lui acheter un remplaçant.

De huit jours, Germinie ne remit pas les pieds dans la boutique.

Les Jupillon, ne la voyant pas revenir, commençaient à désespérer. Enfin, un soir, sur les dix heures et demie, elle poussa la porte, entra sans dire bonjour ni bonsoir, alla à la petite table où étaient assis la mère et le fils à demi sommeillants, posa sous sa main, fermée avec un serrement de griffe, un vieux morceau de toile qui sonna.

« Voilà ! » fit-elle.

Et lâchant les coins du morceau de toile, elle répandit ce qui était dedans : il coula sur la table de gras billets de banque recollés par derrière, rattachés avec des épingles, de vieux louis à l'or verdi, des pièces de cent sous toutes noires, des pièces de quarante sous, des pièces de dix sous, de l'argent de pauvre, de l'argent de travail, de l'argent de tirelire, de l'argent sali par des mains sales, fatigué dans le porte-monnaie de cuir, usé dans le comptoir plein de sous, — de l'argent sentant la sueur. Un moment, elle regarda tout ce qui était étalé comme pour se convaincre les yeux; puis avec une voix triste et douce, la voix de son sacrifice, elle dit simplement à Mme Jupillon :

« Ça y est... C'est les deux mille trois cents francs... pour qu'il se rachète...

— Ah! ma bonne Germinie! » fit la grosse femme en suffoquant sous une première émotion; et elle se jeta au cou de Germinie qui se laissa embrasser. « Oh! vous allez prendre quelque chose avec nous, une tasse de café...

— Non, merci, dit Germinie, je suis rompue... Dame!

Digitized by Google

OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

j'ai eu à courir, allez, pour les trouver... Je vais me coucher... Une autre fois... »

Et elle sortit.

Elle avait eu « à courir », comme elle disait, pour rassembler une pareille somme, réaliser cette chose impossible : trouver deux mille trois cents francs, deux mille trois cents francs dont elle n'avait pas les premiers cinq francs! Elle les avait quêtés, mendiés, arrachés pièce à pièce, presque sou à sou. Elle les avait ramassés, grattés ici et là, sur les uns, sur les autres, par emprunts de deux cents, de cent francs, de cinquante francs, de vingt francs, de ce qu'on avait voulu. Elle avait emprunté à son portier, à son épicier, à sa fruitière, à sa marchande de volaille, à sa blanchisseuse; elle avait emprunté aux fournisseurs du quartier, aux fournisseurs des quartiers qu'elle avait d'abord habités avec mademoiselle. Elle avait fait entrer dans la somme tous les argents, jusqu'à la misérable monnaie de son porteur d'eau. Elle avait quémandé partout, extorqué humblement, prié, supplié, inventé des histoires, dévoré la honte de mentir et de voir qu'on ne la croyait pas. L'humiliation d'avouer qu'elle n'avait pas d'argent placé, comme on le croyait et comme par orgueil elle le laissait croire, la commisération de gens qu'elle méprisait, les refus, les aumônes, elle avait tout subi, essuyé ce qu'elle n'aurait pas essuyé pour trouver du pain, et non une fois auprès d'une personne, mais auprès de trente, de quarante, auprès de tous ceux qui lui avaient donné ou dont elle avait espéré quelque chose.

Enfin cet argent, elle l'avait réuni; mais il était son maître et la possédait pour toujours. Elle appartenait aux obligations qu'elle avait aux gens, au service que lui avaient rendu ses fournisseurs en sachant bien ce qu'ils faisaient. Elle appartenait à sa dette, à ce qu'elle aurait à payer chaque année. Elle le savait; elle savait que tous ses gages y passeraient, qu'avec les arrangements usuraires laissés par elle au gré de ses créan-

Digitized by Google

ciers, les reconnaissances exigées par eux, les trois cents francs de mademoiselle ne feraient guère que payer les intérêts des deux mille trois cents francs de son emprunt. Elle savait qu'elle devrait, qu'elle devrait toujours, qu'elle était à jamais vouée aux privations, à la gêne, à tous les retranchements de l'entretien, de la toilette. Sur les Jupillon, elle n'avait pas beaucoup plus d'illusions que sur son avenir. Son argent avec eux était perdu, elle en avait le pressentiment. Elle n'avait pas même fait le calcul que ce sacrifice toucherait le jeune homme. Elle avait agi d'un premier mouvement. On lui aurait dit de mourir pour qu'il ne partît pas, qu'elle fût morte. L'idée de le voir militaire, cette idée du champ de bataille, du canon, des blessés, devant laquelle, de terreur, la femme ferme les yeux, l'avait décidée à faire plus que mourir : à vendre sa vie pour cet homme, à signer pour lui sa misère éternelle!

LA SORTIE DES PETITES FILLES

Malheureusement son enfant est morte et le désespoir la prend.

Une grande douleur de Germinie, — une douleur qu'elle cherchait pourtant — était de repasser, en revenant de chercher le journal du soir pour mademoiselle, avant dîner, dans une rue où était une école de petites filles. Souvent elle se trouvait devant la porte à l'heure de la sortie; elle voulait se sauver, — et s'arrêtait.

C'était d'abord le bruit d'un essaim, un bourdonnement, une envolée, une de ces grandes joies d'enfants qui font gazouiller la rue à Paris. De l'allée étroite et noire qui suivait la classe, les petites se sauvaient comme d'une cage ouverte, s'échappaient pêle-mêle, couraient en avant, gaminaient au soleil. Elles se poussaient, se bousculaient, faisaient sauter au-dessus

Digitized by Google

de leurs têtes leurs paniers vides. Puis les groupes s'appelaient et se formaient; les petites mains allaient à d'autres petites mains; les amies se donnaient le bras, des couples se prenaient par la taille, se tenaient par le cou, et se mettaient à aller en mordant à la même tartine. La bande bientôt marchait, et toutes remontaient la rue sale, lentement, en musardant. Les plus grandes, qui avaient dix ans, s'arrêtaient pour causer, comme de petites femmes, aux portes cochères. D'autres faisaient halte pour boire à la bouteille de leur goûter. Les plus petites s'amusaient à mouiller dans le ruisseau la semelle de leurs souliers. Et il y en avait qui se coiffaient d'une feuille de chou ramassée par terre, vert bonnet du bon Dieu sous lequel riait leur frais petit visage.

Germinie les regardait toutes et marchait avec elles : elle se mettait dans les rangs pour avoir le frôlement de leurs tabliers. Elle ne pouvait quitter des yeux ces petits bras sous lesquels sautait le carton de l'école, ces petites robes brunes à pois, ces petits pantalons noirs, ces petites jambes dans ces petits bas de laine. Il y avait pour elle comme un jour divin sur toutes ces petites têtes de blondines aux doux cheveux d'enfant Jésus. Une petite mèche folle sur un petit cou, un rien de chair d'enfant au haut d'un bout de chemise, au bas d'une manche, par instants elle ne voyait plus que cela : c'était pour elle tout le soleil de la rue, — et le ciel!

Cependant la troupe diminuait. Chaque rue prenait les enfants des rues voisines. L'école se dispersait sur le chemin. La gaieté de tous ces petits pas s'éteignait peu à peu. Les petites robes disparaissaient une à une. Germinie suivait les dernières; elle s'attachait à celles qui allaient le plus loin.

Une fois qu'elle marchait ainsi, dévorant des yeux le souvenir de sa fille, tout à coup prise d'une rage d'embrasser, elle se jeta sur une des petites, l'empoigna par le bras, avec le geste d'une voleuse d'enfant... —

Digitized by Google

« Maman! maman! » cria et pleura la petite en s'échappant. Germinie se sauva.

LE « PAS DE CHANCE »

En même temps les dettes qu'elle a contractées la tourmentent, l'assiègent, lui rendent la vie impossible.

Une heure arrivait dans cette vie où Germinie renonçait à la lutte. Sa conscience se courbait, sa volonté se pliait, elle s'inclinait sous le sort de sa vie. Ce qui lui restait de résolution, d'énergie, de courage, s'en allait sous le sentiment, la conviction désespérée de son impuissance à se sauver d'elle-même. Elle se sentait dans le courant de quelque chose allant toujours, qu'il était inutile, presque impie, de vouloir arrêter. Cette grande force du monde qui fait souffrir, la puissance mauvaise qui porte le nom d'un dieu sur le marbre des tragédies antiques, et qui s'appelle *Pas-de-Chance* sur le front tatoué des bagnes, la Fatalité l'écrasait, et Germinie baissait la tête sous son pied.

Quand, à ses heures découragées, elle retrouvait par le souvenir les amertumes de son passé, quand elle suivait depuis son enfance l'enchaînement de sa lamentable existence, cette file de douleurs qui avait suivi ses années et grandi avec elles, tout ce qui s'était succédé dans son existence comme une rencontre et un arrangement de misère, sans que jamais elle y eût vu apparaître la main de cette Providence dont on lui avait tant parlé, elle se disait qu'elle était de ces malheureuses vouées en naissant à une éternité de misère, de celles pour lesquelles le bonheur n'est pas fait et qui ne le connaissent qu'en l'enviant aux autres. Elle se repaissait et se nourrissait de cette idée, et à force d'en creuser le désespoir, à force de ressasser en elle-même la continuité de son infortune et la succession de ses chagrins, elle arrivait à voir une persécution de sa malechance dans les plus petits malheurs de sa

Digitized by Google

vie, de son service. Un peu d'argent qu'elle prêtait et qu'on ne lui rendait pas, une pièce fausse qu'on lui faisait passer dans une boutique, une commission qu'elle faisait mal, un achat où on la trompait, tout cela pour elle ne venait jamais de sa faute, ni d'un hasard. C'était la suite du reste. La vie était conjurée ontre elle et la persécutait en tout, partout, du petit au grand, de sa fille qui était morte, à l'épicerie qui était mauvaise. Il y avait des jours où elle cassait tout ce qu'elle touchait : elle s'imaginait alors être maudite jusqu'au bout des doigts. Maudite! presque damnée.

LA FOSSE COMMUNE

Elle tombe de plus en plus bas, minée par le désespoir, la maladie, jusqu'au jour où, portée à l'hôpital, elle est délivrée par la mort et jetée à la fosse commune.

Au loin, un mur s'allongeait, un mur de fermeture, tout droit, continuant toujours. Le filet de neige qui lignait son chaperon lui donnait une couleur de rouille sale. Dans son angle, à gauche, trois arbres dépouillés dressaient sur le ciel leurs sèches branches noires. Ils bruissaient tristement avec un son de bois mort entre-choqué par la bise. Au-dessus de ces arbres, derrière le mur et tout contre, se dressaient les deux bras où pendait un des derniers réverbères à l'huile de Paris. Quelques toits tout blancs s'espaçaient çà et là; puis se levait la montée de la butte Montmartre dont le linceul de neige était déchiré par des coulées de terre et de taches sablonneuses. De petits murs gris suivaient l'escarpement, surmontés de maigres arbres décharnés dont les bouquets se violaçaient dans la brume, jusqu'à deux moulins noirs. Le ciel était plombé, lavé de tons bleuâtres et froids de l'encre étendue au pinceau : il avait pour lumière une éclaircie sur Montmartre, toute jaune de la couleur de l'eau de la Seine après les grandes pluies. Sur ce rayon d'hiver,

Digitized by Google

passaient et repassaient les ailes d'un moulin caché, des ailes lentes, invariables dans le mouvement, et qui semblaient tourner l'éternité.

En avant du mur, contre lequel plaquait un buisson de cyprès morts et roussis par la gelée, s'étendait un grand terrain sur lequel descendaient, comme deux grandes processions de deuil, deux épaisses rangées de croix serrées, pressées, bousculées, renversées. Ces croix se touchaient, se poussaient, se marchaient sur les talons. Elles pliaient, tombaient, s'écrasaient en chemin. Au milieu, il y avait comme un étouffement qui en avait fait sauter en dehors, à côté : on les apercevait recouvertes et levant seulement, avec l'épaisseur de leur bois, la neige sur les chemins, un peu piétinés au milieu, qui allaient le long des deux files. Les rangs brisés ondulaient avec la fluctuation d'une foule, le désordre et le serpentement d'une grande marche. Les croix noires, avec leurs bras étendus, prenaient un air d'ombres et de personnes en détresse. Ces deux colonnes débandées faisaient penser à une déroute humaine, à une armée désespérée, effarée. On eût cru voir un épouvantable sauve-qui-peut...

Toutes les croix étaient chargées de couronnes, de couronnes d'immortelles, de couronnes de papier à fil d'argent, de couronnes noires à fil d'or; mais la neige les laissait voir en dessous usées, et toutes flétries, horribles comme des souvenirs dont ne voulaient pas les autres morts et que l'on avait ramassées pour faire un peu de toilette aux croix avec des glanures de tombes.

Toutes les croix avaient un nom écrit en blanc ; mais il y avait aussi des noms qui n'étaient pas même écrits sur un peu de bois : une branche d'arbre cassée, plantée en terre, avec une enveloppe de lettre ficelée autour, c'était un tombeau qu'on pouvait voir là !

A gauche, où l'on creusait une tranchée pour une troisième rangée de croix, la pioche d'un ouvrier rejetait en l'air de la terre noire qui retombait sur le blanc

Digitized by Google

du remblai. Un grand silence, le silence sourd de la neige enveloppait tout, et l'on n'entendait que deux bruits, le bruit mat de la pelletée de terre et le bruit pesant d'un pas régulier : un vieux prêtre, qui était là à attendre, la tête dans un capuchon noir, en camail noir, en étole noire, avec un surplis sale et jauni, essayait de se réchauffer en battant de ses grosses galoches le pavé du grand chemin, devant les croix.

La fosse commune, ce jour-là, c'était cela. Ce terrain, ces croix, ce prêtre disaient : Ici dort la Mort du peuple et le Néant du pauvre.

O Paris! tu es le cœur du monde, tu es la grande ville humaine, la grande ville charitable et fraternelle! Tu as des douceurs d'esprit, de vieilles miséricordes de mœurs, des spectacles qui font l'aumône! Le pauvre est ton citoyen comme le riche. Tes églises parlent de Jésus-Christ; tes lois parlent d'égalité; tes journaux parlent de progrès; tous tes gouvernements parlent du peuple; et voilà où tu jettes ceux qui meurent à te servir, ceux qui se tuent à créer ton luxe, ceux qui ont sué leur vie à travailler pour toi, à te donner ton bien-être, tes plaisirs, tes splendeurs, ceux qui ont fait ton animation, ton bruit, ceux qui ont mis la chaîne de leurs existences dans ta durée de capitale, ceux qui ont été la foule de tes rues et le peuple de ta grandeur! Chacun de tes cimetières a un pareil coin honteux, caché contre un bout de mur, où tu te dépêches de les enfouir, et où tu leur jettes la terre à pelletées si avares que l'on voit passer les pieds de leurs bières! On dirait que ta charité s'arrête à leur dernier soupir, que ton seul *gratis* est le lit où l'on souffre, et que, passé l'hôpital, toi si énorme et si superbe, tu n'as plus de place pour ces gens-là! Tu les entasses, tu les presses, tu les mêles dans la mort, comme il y a cent ans, sous les draps de tes Hôtels-Dieu, tu les mêlais dans l'agonie! Encore hier, n'avais-tu pas seulement ce prêtre en faction pour jeter un peu d'eau bénite banale à tout venant :

Digitized by Google

pas la moindre prière! Cette décence même manquait : Dieu ne se dérangeait pas! Mais ce que ce prêtre bénit, c'est toujours la même chose : un trou où le sapin se cogne, où les morts ne sont pas chez eux! La corruption y est commune; personne n'a la sienne, chacun a celle de tout : c'est la promiscuité du ver! Dans le sol dévorant, un Montfauçon se hâte pour les Catacombes... Car les morts n'ont pas plus ici le temps que l'espace pour pourrir : on leur reprend la terre, avant que la terre n'ait fini! avant que leurs os n'aient une couleur et comme une ancienneté de pierre, avant que les années n'aient effacé sur eux un reste d'humanité et la mémoire d'un corps! Le déblai se fait, quand cette terre est encore eux, et qu'ils sont ce terreau humide où la bêche enfonce... La terre qu'on leur prête? Mais elle n'enferme pas seulement l'odeur de la mort! L'été, le vent qui passe sur cette voirie humaine à peine enterrée, en emporte, sur la ville des vivants, le miasme impie. Aux jours brûlants d'août, les gardiens empêchent d'aller jusque-là : il y a des mouches qui ont le poison des charniers, des mouches charbonneuses et qui tuent!

Mademoiselle arriva là, après avoir passé le mur et la voûte qui séparent les concessions à perpétuité des concessions à temps. Sur l'indication d'un gardien, elle monta entre la dernière file de croix et la tranchée nouvellement ouverte. Et là, marchant sur des couronnes ensevelies, sur l'oubli de la neige, elle arriva à un trou, à l'ouverture de la fosse. C'était bouché avec de vieilles planches pourries et une feuille de zinc oxydée sur laquelle un terrassier avait jeté sa blouse bleue. La terre coulait derrière jusqu'en bas, où elle laissait à jour trois bois de cercueil dessinés dans leur sinistre élégance : il y en avait un grand et deux plus petits un peu derrière. Les croix de la semaine, de l'avant-veille, de la veille, descendaient la coulée de la terre; elles glissaient, elles enfonçaient, et, comme

emportées sur la pente d'un précipice, elles semblàient faire de grandes enjambées.

Mademoiselle se mit à remonter ces croix, se penchant sur chacune, épelant les dates, cherchant les noms avec ses mauvais yeux. Elle arriva à des croix du 8 novembre : c'était la veille de la mort de Germinie, Germinie devait être à côté. Il y avait cinq croix du 9 novembre, cinq croix toutes serrées : Germinie n'était pas dans le tas. Mlle de Varandeuil alla un peu plus loin, aux croix du 10, puis aux croix du 11, puis aux croix du 12. Elle revint au 8, regarda encore partout : il n'y avait rien, absolument rien... Germinie avait été enterrée sans une croix! On n'avait pas même planté un morceau de bois pour la reconnaître!

A la fin, la vieille demoiselle se laissa tomber à genoux dans la neige, entre deux croix dont l'une portait 9 novembre et l'autre 10 novembre. Ce qui devait rester de Germinie devait être à peu près là. Sa tombe vague était ce terrain vague. Pour prier sur elle, il fallait prier au petit bonheur entre deux dates, — comme si la destinée de la pauvre fille avait voulu qu'il n'y eût, sur la terre, pas plus de place pour son corps que pour son cœur!

Manette Salomon.

Le titre primitif de ce roman sur les peintres et sur la vie artistique, était l'*Atelier Langibout*, du nom du professeur chez lequel se sont formés les héros du livre, le créole Coriolis, le gamin parisien Anatole, le peintre académique Garnotelle, le critique visionnaire Chassagnol, etc.

Après une série de chapitres dans lesquels sont présentés les différents types de l'atelier, nous arrivons à ce passage spécialement consacré au professeur et à Anatole.

« PETIT COCHON, VOUS NE TRAVAILLEZ PAS! »

« Petit cochon, vous ne travaillez pas », répétait Langibout à Anatole quand il passait derrière lui dans sa


Digitized by Google

visite d'atelier. On aurait pu appeler Langibout le dernier des Romains.

Il était le survivant et le type pur de l'ancienne école. Il finissait la race où l'indépendance bourgeoise des artistes du XVIIIe siècle se mêlait au culte de 89 et des idées de liberté. Élève de David, il vivait dans la religion de son souvenir. Les antichambres ministérielles ne l'avaient jamais vu ni mendier ni attendre; et sa vie roide dans sa dignité affectait une certaine austérité républicaine, comme une sainteté rude, aujourd'hui perdue dans le monde des arts. Il tenait du vieux grognard et du militaire à la Charlet, avec son libéralisme bougon, ses mécontentements boudeurs et refoulés, son air, sa grosse voix mâchonnant les mots, sa dure et forte moustache, ses cheveux ras. Quand il entrait dans l'atelier, le respect et le salut du silence se faisaient devant sa tête robuste et penchée de côté, ses tempes grises sous son bonnet grec, ses yeux aux paupières lourdes, ses traits carrés, taillés largement dans les traits d'ouvrier, et où se voyait, sous l'air grognon, une bonté de peuple. Un souffle de recueillement passait sur toute cette jeunesse, et les plus gamins se sentaient une petite peur d'émotion quand le maître leur parlait. On l'estimait, on le craignait, et on le vénérait. Dans la gronderie de ses avertissements, il y avait une chaleur de cœur, une brusquerie de vive affection qui n'échappait point à ses élèves. On lui savait gré de ces colères impuissantes, de ces rages qu'il répandait en gros mots, quand son peu d'influence dans les jugements des concours de prix de Rome avait fait manquer à un de ses élèves un prix enlevé par l'intrigue et la partialité de ses confrères tenant atelier comme lui. On lui était encore reconnaissant de sa tolérance pour les vieux usages transmis par les ateliers de la Révolution aux ateliers de Louis-Philippe. Langibout était indulgent pour les farces, et même pour les charges un peu féroces. Il trouvait que cela essayait et trempait la virilité des gens, disant

Digitized by Google

que les hommes n'étaient pas « des demoiselles »; que de son temps, c'était bien autre chose, et que personne n'en mourait : que, dans l'art, il fallait se faire un peu la peau et le cœur à tout. Et il rappelait la sauvage école des artistes sous la république une et indisible, les misères mâles et farouches, où, n'ayant pas de quoi dîner, il se couchait, prenait une chique dans sa bouche, versait dessus un verre d'eau-de-vie, et mangeait la fièvre que cela lui donnait.

Enfin, dans tout l'atelier, Langibout était aimé pour la simplicité de sa vie, une vie de petit bourgeois, en manches de chemise, quotidiennement promenée sur ce trottoir de la rue d'Enfer, entre un *regard* des eaux d'Arcueil et la boutique d'un chaudronnier; une vie de famille, égayée de temps en temps d'un petit vin de Nuits qui arrosait les modestes et cordiaux dîners d'amis du dimanche.

Langibout s'était laissé prendre au charme d'Anatole, à la séduction qu'exerçait sur tous ce gai garçon qui semblait né pour plaire et arriver, ce jeune homme si brillant, si sympathique, dont les mères des autres élèves se parlaient entre elles, dans leurs petites soirées, avec une sorte d'envie. Son intérêt, son affection avaient été gagnés par l'entrain de ce farceur, et aussi par de certaines promesses de talent que ses études semblaient montrer. Tant qu'Anatole avait dessiné et peint d'après l'académie, rien n'avait attiré sur ce qu'il faisait l'attention de Langibout. Mais quand il arriva à ces concours d'esquisses de tous les quinze jours, où le premier recevait en prix de Langibout un exemplaire des Loges de Raphaël ou des Sacrements du Poussin, il se dégagea, montra des aptitudes personnelles, obtint presque toutes les fois la première place. Il avait un certain sens de la composition, de l'arrangement, de l'ordonnance. De beaucoup de lectures, il avait retenu comme des morceaux de reconstitution archaïques, des signes symboliques, des emblèmes, la mémoire d'animaux hiératiques et désignateurs, le

Digitized by Google

hibou de la Minerve athénienne, l'épervier d'Égypte. Il avait attrapé par-ci par-là, à travers les livres feuilletés, un petit bout d'antiquité, un détail de mœurs, un de ces riens, qui mettent du caractère et l'apparence du passé dans un coin de toile. Il connaissait le *modius*, emblème d'abondance, et le *strophium*, couronne des dieux et des athlètes vainqueurs. A ce qu'il savait de raccroc, il ajoutait ce qu'il inventait au petit bonheur, et ce qu'il défendait auprès de Langibout avec des citations imaginées, des arguments tirés d'un Homère inédit ou d'une Bible invraisemblable. « Il cherche, celui-là », disait naïvement aux autres élèves Langibout, confondu dans sa courte science d'érudition.

Par là-dessus, Anatole avait un certain instinct du groupement, l'intelligence du moment précis de la scène indiqué et souligné sur le programme du concours, une entente un peu banale, mais agréablement littéraire, du drame agité dans son sujet. A côté des autres esquisses, plus colorées, plus ressenties de dessin, son esquisse avait la clarté : ses bonshommes étaient en situation, son décor montrait une espèce de couleur locale, son ébauche de tableau faisait tableau. Et Langibout jugeait que, si jamais il pouvait parvenir à travailler, il était capable de faire aussi bien qu'un autre son trou et son chemin dans l'art. Aussi était-il toujours à le pousser, à le tourmenter, se plantant derrière lui et restant là à lui grommeler dans le dos : « Le garçon voit bien... Il interprète bien, très bien... Ça va bien... Bonne couleur... fin, solide, lumineux... La tête... la tête y est... le torse, bien construit, le torse... Et puis... Ah! voilà... quelque chose manque... Oui, la volonté... ne jamais aller jusqu'au bout... Faiblesse, paresse... plus de jambes... Tout qui fiche le camp... Plus personne!... En bas, rien... Des jambes? ça, des jambes! Rien... Est-ce que ça porte, ces jambes-là, voyons?... Non, plus rien... Le bas, bonsoir... »

Et la semonce finissait toujours par le refrain : « Petit

Digitized by Google

cochon, vous ne travaillez pas », qu'il jetait dans l'oreille d'Anatole en lui tirant assez rudement les cheveux.

LETTRE D'ADRAMITI

Coriolis, de l'Orient où il voyage, s'adresse à son intime ami, son inséparable :

Monsieur,
Monsieur ANATOLE BAZOCHE,
peintre,
31, *rue du Faubourg-Poissonnière.*
Paris.
France.

Adramiti, près et par Troie (*Iliade*).
Affranchir.

« Mon vieux,

« Figure-toi que ton ami habite une ville où tout est rose, bleu clair, cendre verte, lilas tendre... Rien que des couleurs gaies qui font : pif! paf! dans les yeux dès qu'il y a un peu de soleil. Et ce n'est pas comme chez nous, ici, le soleil : on voit bien qu'il ne coûte rien, il y en a tous les jours. Enfin, c'est éblouissant! Et je me fais l'effet d'être logé dans la vitrine des pierres précieuses au musée de minéralogie. Il faut te dire par là-dessus que les rues, dans ce pays-ci, servent de lits aux torrents qui viennent de la montagne, ce qui fait qu'il y a toujours de l'eau — quand ce n'est pas une boue infecte, — et que les femmes sont obligées de marcher sur des patins, et qu'il y a de grosses pierres jetées pour traverser... Tu permets? je lâche ma phrase : elle s'embourbe dans le paysage. Donc, il y a toujours de l'eau, et dans cette eau, tu comprends, tout ce carnaval se reflète, et toutes les couleurs tremblent, dansent : c'est absolument comme un feu d'artifice tiré sur la Seine que tu verrais dans le ciel et dans la rivière... Et des baraques! des auvents! des boutiques! un remuement de kaléidoscope, sans compter

Digitized by Google

ce qui grouille là dedans, le personnel du pays, des gens qui sont turquoise ou vermillon, des femmes turques, de vrais fantômes avec des bottes jaunes, des femmes grecques avec de larges pantalons, des chemises flottantes, un voile foncé qui leur cache la moitié de la figure, des mendiants... ah! mon cher, des mendiants à leur donner tout ce qu'on a pour les regarder!... et puis des bonshommes farces, bardés, bossués, chargés, hérissés de pistolets, de yatagans, avec des fusils trois fois grands comme les nôtres (ça me fait penser à la ceinture de l'Albanais qui me sert d'escorte, écoute l'inventaire : deux cartouchières, une machine à enfoncer les balles, un couteau, plus une blague et un mouchoir), un coup de jour là-dessus, et crac! ils prennent feu : ils font la traînée de poudre, ils éclairent, avec leur batterie de cuisine, comme un feu de Bengale!

« C'est mon vieux rêve, tu sais, tout cela. L'envie m'en avait mordu en voyant la *Patrouille turque* de Decamps. Diable de patrouille! elle m'avait tapé au cœur... Enfin, m'y voilà, dans la patrie de cette couleur-là... Seulement, il y a un embêtement, — ne le dis pas à ces animaux de critiques, c'est que c'est si beau, si brillant, si éclatant, si au-dessus de ce que nous avons dans nos boîtes à couleur, qu'il vous prend par moments un découragement qui coupe le travail en deux. On se demande si ce n'est pas un pays fait tout bonnement pour être heureux, sans peindre, avec un goût de confiture de roses dans la bouche, au pied d'un petit kiosque vert et groseille, avec le bleu du Bosphore dans le lointain, un narguilhé à côté de soi, des pensées de fumée, de soleil, de parfum, des choses dans la tête qui ne seraient plus qu'à moitié des idées, une toute douce évaporation de son être dans un bonheur de nuage... Et puis cet imbécile d'Européen revient dans la grande bête que tu as connue; je me sens prendre au collet par l'autre moitié de moi-même, le monsieur actif, le producteur, l'homme qui éprouve

Digitized by Google

le besoin de mettre son nom sur de petites ordures qui l'ont fait suer...

« Enfin, tout de même, mon vieux, c'est bien dommage de faire des tableaux quand on en voit continuellement de tout faits comme celui-ci. Tu vas voir.

« L'autre soir j'étais assis à la porte d'un café. J'avais devant moi un auvent de boucher. Le boucher, gravement, chassait avec une branche d'arbre les mouches des quartiers de viande saignante qui pendaient. Autour de lui, un voltigement de friperie, de vieux tapis multicolores; à côté des enfants aux cheveux en petites nattes, des chiens maigres, une douzaine de chèvres et de moutons pressés et se serrant dans une vague peur commune; une pierre ensanglantée avec du sang dégoulinant, des traces que les chiens léchaient en grognant. Je regardais cela et un petit chevreau noir et blanc, avec ses grosses pattes, qui se tenait presque collé sous une chèvre. Je vis mon boucher quitter sa branche, aller au pauvre petit chevreau qui voulut se débattre, poussa deux ou trois petits cris malheureux, étouffés par les chants et la guitare des musiciens de mon café. Le boucher avait couché le chevreau sur la pierre; il tira un petit yatagan de sa ceinture et lui coupa la gorge : un flot de sang jaillit qui rougit la pierre et s'en alla faire de grands ronds dans l'eau que lappaient les chiens. Alors un enfant qui était là, un bel enfant, au teint de fleur, aux yeux de velours, prit la bête par les cornes, attendant son dernier tressaillement; et de temps en temps il se penchait un peu pour mordre dans une pomme qu'il tenait dans une main avec la corne du petit chevreau... Non, je n'ai jamais rien vu de plus affreusement joli que ce petit sacrificateur avec son amour de tête, ses petits bras nus qui tenaient de toutes leurs forces, mordillant sa pomme au-dessus de cette fontaine de sang, sur cette agonie d'un autre petit... »

Digitized by Google

L'ÉCOLE DE ROME

Et nous assistons aux *blagues* que fait Anatole pour se distraire du chagrin d'être séparé de Coriolis, et c'est une terrible tirade contre l'École de Rome, l'un des éloquents, esthétiques et hallucinés morceaux de Chassagnol :

« Insensée!... là! insensée!... l'idée d'une fournée d'avenirs!... d'avenirs! Ah! ah!... Comment!... ce qu'il y a de plus divers et de plus opposé, natures, tempéraments, aptitudes, vocations, toutes les manières personnelles de sentir, de voir, de rendre, les divergences, les contrastes, ce qu'une Providence sème d'originalité dans l'artiste pour sauver l'art humain de la monotonie, de l'ennui; les contraires absolus qui doivent faire la contrariété des admirations, ces germes ennemis et disparates d'un Rembrandt et d'un Vinci à venir... tout cela! vous enfermez tout cela, dans un pensionnat, sous la discipline et la férule d'un pion du Beau! Et de quel beau! du Beau patenté par l'Institut! Hein! comprends-tu? Du talent, mais si tu avais la chance d'en avoir pour deux sous, tu ne le rapporterais pas de là-bas... Car le talent, enfin le talent, qu'est-ce que c'est, hein, le talent? C'est tout bêtement, et ça dans tous les arts, pas plus dans la peinture que dans autre chose..., c'est la faculté petite ou grande de nouveauté, tu entends? de nouveauté, qu'un individu porte en lui... Tiens! par exemple, dans le grand, ce qui différencie Rubens de Rembrandt, ou, si tu veux, de haut en bas, Rubens de Jordaëns, là, hein?... eh bien, cette faculté, cette tendance de la personnalité à ne pas toujours recommencer un Pérugin, un Raphaël, un Dominiquin, et cela avec une sorte de piété chinoise, dans le ton qu'ils ont aujourd'hui... cette faculté de mettre dans ce que tu fais quelque chose du dessin que tu surprends et perçois toi-même, et toi seul, dans les lignes présentes de la vie, la force et je dirai le courage d'oser un peu la couleur que

Digitized by Google

tu vois avec ta vision d'occidental, de Parisien du XIXe siècle, avec tes yeux... je ne sais pas, moi... de presbyte ou de myope, bruns ou bleus... un problème, cette question-là, dont les oculistes devraient bien s'occuper, et qui donnerait peut-être une loi des coloristes... Bref, ce que tu peux avoir de dispositions à être *toi*, c'est-à-dire beaucoup, ou un peu différent des autres... Eh bien! mon cher, tu verras ce qu'on t'en laissera, avec les prêcheries, les petits tourments, les persécutions! Mais on te montrera au doigt! Tu auras contre toi le directeur, tes camarades, les étrangers, l'air de la Villa-Medici, les exemples, les vieux calques de vingt ans que les générations se repassent à l'Ecole, le Vatican, les pierres du passé, la conspiration des individus, des choses, de ce qui parle, de ce qui conseille, de ce qui réprimande, de ce qui opprime avec le souvenir, la tradition, la vénération, les préjugés... tout Rome, et l'atmosphère d'asphyxie de ses chefs-d'œuvre! Un jour ou l'autre, tu seras empoigné par quelque chose de mou, de décoloré et d'envahissant, comme un nageur par un poulpe... le pastiche te mettra la main dessus, et bonsoir! Tu n'aimeras plus que cela, tu ne sentiras plus que cela : aujourd'hui, demain, toujours, tu ne feras plus que cela... pastiches! pastiches! pastiches! Et puis la vie, là!... Gardez donc de la flamme dans la tête, de l'énergie, du ressort, les muscles et les nerfs de l'artiste, dans cette vie d'employé peintre, dans cette existence qui tient de la communauté, du collège et du bureau, dans cette claustration et cette régularité monacales, dans cette pension! « Une cuisine bourgeoise », comme l'a appelée Géricault... Rudement juste, le mot! C'est là qu'il s'éteint bien le *sursum corda* de l'ambition poignante... Toi? mais dans ce douceâtre et endormant bien-être, dans la fadeur des routines, devant la platitude des perspectives tranquilles, l'avenir assuré, le droit aux commandes, les travaux qui vous attendent... toi? Mais la bourgeoisie la plus basse finira par te couler dans les moelles!... Tu n'oseras

Digitized by Google

plus rien trouver, rien risquer... Tu marcheras dans les souliers éculés de quelque vieille gloire bien sage, et tu feras de l'art pour faire ton chemin! Ah! tu ne sais pas ce qu'il a fallu de résistance, d'héroïsme, de solidité à deux ou trois qui ont passé par là... quatre, si tu veux, mais pas plus... pour résister au casernement, à l'énervement de ces cinq ans, à l'embourgeoisement et l'aplatissement de ce milieu! Non, vois-tu, mon cher, qu'on fasse toutes les tartines du monde là-dessus, ce n'est pas là l'école qu'il faut au talent : la vraie école, c'est l'étude en pleine liberté, selon son goût et son choix. Il faut que la jeunesse tente, cherche, lutte, qu'elle se débatte avec tout, avec la vie, la misère même, avec un idéal ardu, plus fier, plus large, plus dur et douloureux à conquérir, que celui qu'on affiche dans un programme d'école, et qui se laisse attraper par les forts en thème... Et pourquoi une école de Rome, hein? Dis-moi un peu pourquoi? Comme si l'on ne devrait pas laisser le peintre qui se forme aller où il lui semble qu'il y a des aïeux, des pères de son talent, des espèces d'inspirations de famille qui l'appellent... Pourquoi pas une école à Amsterdam pour ceux qui sentent des liens de race, une filiation avec Rembrandt? Pourquoi pas une école de Madrid pour ceux qui croient avoir du Vélasquez dans les veines? Pourquoi pas une école de Venise pour les autres? Et puis, au fond, pourquoi des écoles? Veux-tu que je te dise ce qu'il y a à faire, et ce qu'on fera peut-être un jour? Plus de concours, d'émulation d'école, de vieilles machines usées et d'engrenages de tradition : à l'œuvre libre, convaincue, personnelle, témoignant d'une pensée et d'une inspiration, à l'artiste jeune, débutant, inconnu, qui aura exposé une toile remarquable, que l'État donne une somme d'argent, qu'avec cet argent l'artiste aille où il voudra, en Grèce... c'est aussi classique que Rome, à ce que je crois... en Égypte, en Orient, en Amérique, en Russie, dans du soleil, dans du brouillard, n'importe où : au diable s'il veut! partout

où le poussera son instinct de voir et de trouver... Qu'il voyage, si c'est son humeur; qu'il reste, si c'est son goût; qu'il regarde, qu'il étudie sur place, qu'il travaille à Paris et sur Paris... Pourquoi pas? Pincio pour Pincio, quand il prendrait Montmartre? Si c'est là qu'il croit trouver son talent, le caractère caché dans toute chose qui se révèle à l'homme unique né pour le voir... Eh bien! celui qu'on encouragera ainsi, en le laissant tout à lui-même, en lui jetant la bride de son originalité sur le cou, s'il est le moins du monde doué, je puis bien t'assurer que ce qu'il fera, ce ne sera ni du beau Blondel, ni du beau Picot, ni du beau Abel de Pujol, ni du beau Hesse, ni du beau Drolling... pas du beau si noble, mais quelque chose qui aura des entrailles, du tressaillement, de l'émotion, de la couleur, de la vie!... ah! oui, qui vivra plus que toutes ces resucées de mythologies-là!... Allons donc! Il y aurait eu des Instituts partout avec des couronnes, que nous n'aurions peut-être pas vu se produire les excessifs, les déréglés, les géants, un Rubens ou un Rembrandt! On nous arrête le soleil à Raphaël! Ah! le prix de Rome!... Tu verras ce que je te dis : une honorable médiocrité, voilà tout ce qu'il fera de toi... comme des autres. Pardieu! tu arriveras à sacrifier « aux doctrines saines et élevées de l'art »... Doctrines saines et élevées! C'est amusant! Mais, nom d'un petit bonhomme! qu'est-ce qu'elle a donc fait ton école de Rome? Est-ce ton école de Rome qui a fait Géricault? Est-ce ton école de Rome qui a fait ton fameux Léopold Robert? Est-ce ton école de Rome qui a fait Delacroix? qui a fait Scheffer? qui a fait Delaroche? qui a fait Eugène Deveria? qui a fait Granet? Est-ce ton école de Rome qui a fait Decamps? Rome! Rome! toujours leur Rome! Rome? Eh bien, moi je le dis, et tant pis! Rome? c'est la Mecque du *poncif!*... oui, la Mecque du *poncif*... Et voilà! Hein? n'est-ce pas? ça va, le baptême y est... »

Digitized by Google

LE CANOTAGE AU BAS-MEUDON LA NUIT

Les mois, les années passent; Garnotelle a obtenu le prix de Rome; Anatole s'est découragé et *fait* de la misère, qu'il essaie d'égayer, entre des tentatives de travail, jusqu'à ce que l'été arrive et lui rende les joies de l'eau, sa passion du canotage :

Et le canot partit, fou et bruyant de la gaieté du café et des glorias, dans le tralala d'un refrain déchirant un couplet populaire.

Il était neuf heures, le soir tombait. Le ciel, pâlissant d'un côté, s'éclairait de l'autre du rose du soleil couché. Il ne semblait plus passer que des voix sur les rives; et sous les arbres du bord murmuraient des causeries basses de gens, de l'amour qu'on ne voyait pas. Tout s'estompait et grandissait dans l'inconnu et le doute de l'ombre. Les gros bateaux amarrés prenaient des profils bizarres, menaçants; de grands noirs d'huile s'étendaient sur l'eau dormante; les peupliers se massaient avec l'épaisse densité de cyprès, et soudain à la cime de l'un, la lune apparut, ronde, pareille à une lanterne jaune accrochée tout en haut d'un arbre. Lentement le repos de la nuit descendit en s'épandant sur le sommeil du paysage où les sonorités s'éteignaient. L'haleine des industries haletantes se tut aux fabriques. Le bruit du passant expira sur le chemin de halage. Rien ne s'entendit plus qu'un frissonnement de courant, un tintement, l'heure qui tombe d'un clocher de banlieue, l'agaçante crécelle d'une grenouille, le roulement lointain de tonnerre d'un train de chemin de fer sur un pont. La lune montait, marchait avec le canot, comme si elle le suivait, jouait à cache-cache derrière les arbres, surgissant à leur bord et découpant leurs feuilles, puis passant derrière leur masse, et brillant à travers en perçant leur noir de piqûres d'or. En allant, elle éclaboussait de

Digitized by Google

gouttes d'éclairs et d'argent un jonc, le fer de lance d'une plante d'eau, un petit bras de la rivière, une petite anse mystérieuse, une racine, un tronc mort; et souvent les rames, en entrant dans l'eau, frappaient dans sa lumière tombée et coupaient sa face en deux. Le ciel était toujours bleu, du bleu d'une robe de bal voilée de dentelle noire; les étoiles de l'été y faisaient comme un fourmillement de fleurs de feu. La terre et sa rumeur finissante mouraient dans le dernier écho de la retraite de Courbevoie. Le canot glissait, balancé, bercé par le clapotement continu de l'eau et par l'égouttement scandé de chaque coup d'aviron, comme par une mélancolique musique de plainte où tomberaient des larmes une à une. Une fraîcheur se levait dans le soir comme un souffle venant d'un autre monde et caressait les visages chauffés de soleil sous la peau. Des branches pendantes et balayantes de saules mettaient parfois contre les joues des chatouillements de chevelure...

Peu à peu l'obscurité, la vide et muette grandeur dans laquelle les canotiers glissaient, la douceur solennelle de l'heure, la majesté de sommeil de ce beau silence, glaçaient sur les lèvres la chanson, le rire, la parole. La Nuit, au fond de cette barque de Bohème, embrassait au front et dégrisait l'ivresse du vin bleu. Les yeux, involontairement, se levaient vers cette attirante sérénité d'en haut, regardaient au ciel... Et la bêtise même des femmes rêvait.

L'OUVERTURE D'UN SALON

Ce sont d'atroces années de misère noire qui lui font traverser les milieux les plus bizarres; enfin, après un espoir de voyage à Constantinople, Anatole, retrouvé à Marseille par Coriolis, est rapatrié par son ami, qui le ramène à Paris et l'installe chez lui dans son hôtel. Cela devient un amusant ménage d'artistes, composé de deux hommes et de Vermillon, un singe. Coriolis a rapporté

Digitized by Google

d'Orient un talent tout neuf et a exposé au Salon : c'est l'ouverture.

Un grand jour que le jour d'ouverture d'un Salon! Trois mille peintres, sculpteurs, graveurs, architectes l'ont attendu sans dormir, dans l'anxiété de savoir où l'on a placé leurs œuvres, et l'impatience d'écouter ce que ce public de première représentation va en dire. Médailles, décorations, succès, commandes, achats du gouvernement, gloire bruyante du feuilleton, leur avenir, tout est là, derrière ces portes encore fermées de l'Exposition; et les portes à peine ouvertes, tous se précipitent.

C'est une foule, une mêlée. Ce sont des artistes en bande, en famille, en tribu; des artistes gradés donnant le bras à des épouses qui ont des cheveux en coques; des chevelus arriérés, des élèves de Nature coiffés d'un feutre pointu; puis des hommes du monde qui veulent « se tenir au courant »; des femmes de la société frottées à des connaissances artistiques, et qui ont un peu dans leur vie effleuré le pastel ou l'aquarelle; des bourgeois venant se voir dans leurs portraits et recueillir ce que les passants jettent à leur figure; des vieilles faiseuses de copies, à la robe tragique, et qu'on dirait taillée dans la mise-bas de mademoiselle Duchesnois, s'arrêtant, le pince-nez au nez, à passer la revue des torses d'hommes qu'elles critiquent avec des mots d'anatomie. Du monde de tous les mondes : des mères d'artistes, attendries devant le tableau filial avec des larmoiements de portières; des actrices fringantes, curieuses de voir des marquises en peinture; des refusés hérissés, allumés, sabrant tout ce qu'ils voient avec le verbe bref et des jugements féroces; des frères de la Doctrine chrétienne, venus pour admirer les paysages d'un gamin auquel ils ont appris à lire. On ne voit que des nez en l'air, des gens qui regardent avec toutes les façons ordinaires et extraordinaires de regarder l'art. Il y a des admirations

Digitized by Google

stupéfiées, religieuses, et qui semblent prêtes à se signer. Il y a des coups d'œil de joie que jette un concurrent à un tableau raté de camarade. Il y a des attentions qui ont les mains sur le ventre, d'autres qui restent en arrêt, les bras croisés et le livret sous un bras, serré sous l'aisselle. Il y a des bouches béantes, ouvertes en *o*, devant la dorure des cadres; il y a sur des figures l'hébétement désolé, et le navrement éreinté qui vient aux visages des malheureux obligés par les convenances sociales d'avoir vu toutes ces couleurs. Il y a les silencieux qui se promènent avec les mains à la Napoléon derrière le dos; il y a les professants qui pérorent, les noteurs qui écrivent au crayon sur les marges du livret, les toucheurs qui expliquent un tableau en passant leur gant sale sur le vernis à peine séché, les agités qui dessinent dans le vide toutes les lignes d'un paysage, et reculent du doigt un horizon. Il y a des dilettantes qui parlent tout seuls et se murmurent à eux-mêmes des mots comme *smorfia*. Il y a des hommes qui traînent des troupeaux de femmes aux sujets historiques. Il y a des ateliers en peloton, compacts et paraissant se tenir par le pan de leurs doctrines. Il y a de grands diables à cravates de foulard, les longs cheveux rejetés derrière les oreilles, qui serpentent à travers les foules et crachent, en courant, à chaque toile, un lazzi qui la baptise. Il y a, devant d'affreux vilains tableaux convaincus et de grandes choses insolemment mal peintes, comme de petites églises de pénétrés, des groupes de catéchumènes en redingotes, chacun le bras sur l'épaule d'un frère, immobiles; changeant seulement de pied de cinq en cinq minutes, le geste dévotieux, la parole basse, et tout perdus dans l'extatisme d'une vision d'apôtres crétins...

Spectacle varié, brouillé, sur lequel planent les passions, les émotions, les espérances volantes, tourbillonnantes, tout le long de ces murs qui portent le travail, l'effort et la fortune d'une année!



GARNOTELLE

C'est un triomphe pour Coriolis le premier jour, puis suit une série d'attaques contrastant avec l'unanimité de la louange pour Garnotelle.

Garnotelle servait de drapeau et de ralliement à la critique purement lettrée, et au public qui juge un peintre avec des théories, des idées, des systèmes, un certain idéal fait de lectures et de mauvais souvenirs de quelques lignes anciennes, l'estime d'une certaine propreté délicate, une compétence bornée à un mépris acquis et convenu pour les tons roses de Dubuffe. L'école sérieuse, puissante et considérée, descendue des professeurs et des hommes d'État critiques d'art, l'école doctrinaire et philosophique du Beau, l'armée d'écrivains penseurs qui n'ont jamais vu un tableau même en le regardant, qui n'ont jamais goûté devant un ton cette jouissance poignante, cette sensation absolue que Chevreul dit aussi forte pour l'œil que les sensations des saveurs agréables pour le palais; ces juges d'art qui n'apprécient jamais l'art par cette impression spontanée, la sensation, mais par la réflexion, par une opération de cerveau, par une application et un jugement d'idées; tous ces théoriciens ennemis de la couleur par rancune, affectant pour elle le mépris, répétant que cela, cette chose divine que rien n'apprend, la couleur, peut s'apprendre en huit jours, que la peinture doit être simplement un dessin lavé à l'huile; que la pensée, l'élévation de l'Idée doivent faire et réaliser cette chose plastique et d'une chimie si matérielle : la Peinture, — tels étaient les gens, les théories, les sympathies, les courants d'opinion qui constituaient le grand parti de Garnotelle.

De là le succès des portraits de Garnotelle. Leur absence de vie, leur décoration passait pour du style; leur platitude était saluée comme une idéalisation. On

Digitized by Google

voulait trouver dans leur air de papier peint je ne sais quoi d'humble, de modeste, de religieux, l'agenouillement d'une peinture, pâle d'émotion, aux pieds de Raphaël. Il y avait une entente pour ne pas voir toute la misère de ce dessin mesquin, tiraillé entre la nature et l'exemple, timide et appliqué, cherchant aux personnages de basses enjolivures bêtes; car Garnotelle ne savait pas même tirer de ses modèles la forte matérialité trapue, l'épaisse grandeur de la Bourgeoisie : il arrangeait les bourgeois qu'il peignait en portiers songeurs, travaillait à les poétiser, tâchait de mettre une lueur de rêverie dans un ancien député du juste milieu et d'alanguir un ventru avec de l'élégance. Il maniérait le commun, et jetait ainsi sur la grosse race positive, dont il était le peintre presque mystique, le plus divertissant des ridicules.

Mais les portraits les plus applaudis de Garnotelle étaient ses portraits de femmes : minutieuses et laborieuses copies de traits et de plis de robes, images patientes de dames sérieuses et roides, dans des intérieurs maigres. Réunis, ils auraient fait douter de la grâce, de l'animation, de l'esprit qu'a toute la personne de la Parisienne du XIXe siècle. C'étaient des mains étalées gauchement sur les genoux avec les doigts forcés comme des pincettes, des physionomies ayant un air de calme dormant et de placidité figée, auquel s'ajoutait une sorte de mortification morne, provenant des longues et nombreuses séances exigées par le consciencieux portraitiste. Il semblait y avoir un travail pénible, très mal éclairé, un travail de prison, dans ce douloureux dessin, dans ces ostéologies s'enlevant sur des fonds olive, dans ces femmes décolletées qu'on eût dit posées par le peintre sous un jour de souffrance. Vaguement, devant ces portraits, l'idée vous venait de bourgeoises en pénitence dans les Limbes. Ce que Garnotelle leur mettait pour pensée et pour ombre sur le front avait l'air d'une préoccupation de ménage, d'un souci d'addition, ou plutôt de ces

Digitized by Google

réflexions de femme qui marchande une chose trop chère. Malgré tout, c'étaient les portraits à la mode. Les femmes, en dépit de toute la coquetterie qu'elles ont d'elles-mêmes et de cette immortalité de leur beauté, les femmes s'étaient laissé persuader que cette façon rigoureuse de les peindre avait de la sévérité et de la noblesse. Ce qu'elles perdaient avec Garnotelle en jeunesse et en piquant, elles pensaient qu'il le leur rendait en autorité de grâce et en transfiguration sérieuse. Et parmi les plus élégantes, les plus riches et les plus jolies, les portraits de ce peintre, à propos duquel elles avaient entendu nommer si souvent Raphaël, devenaient un objet de jalousie, d'envie, une exigence imposée à la bourse du mari.

LE PORTRAIT DE MANETTE

Sans se décourager Coriolis entame la lutte; mais un nouvel élément s'introduit dans sa vie et dans le ménage des deux hommes, la femme, le modèle, Manette Salomon,

Manette ressemblait aux juives de Paris. Chez elle, la juive était presque effacée; elle s'était à peu près oubliée, perdue, usée au frottement de la vie d'Occident, des milieux européens, au contact de tout ce qui fusionne une race dépaysée dans un peuple absorbant, avant de toucher aux traits et d'altérer tout à fait le type de cette race.

Par-dessus l'Orientale, il y avait, dans sa personne, une Parisienne. De ses langueurs indolentes, elle se réveillait quelquefois avec des gamineries. Sa belle tête brune, par instants, s'animait de l'ironie d'un enfant du faubourg; et dans le mépris, la colère, la raillerie, il passait tout à coup, sur la pure et tranquille sculpture de sa figure, des airs de crânerie et de petite résolution rageuse, le mauvais sourire des méchantes petites têtes dans les quartiers pauvres : on eût dit, à de certaines minutes, que la rue montait et menaçait dans son visage.

Digitized by Google

C'est avec cette expression qu'elle était peinte dans un portrait qu'elle avait voulu apporter chez Coriolis ; singulier portrait, où dans un caprice l'artiste l'avait représentée en gamin, une petite casquette sur la tête, le bourgeron aux épaules, le doigt sur la gâchette d'un fusil de chasse, regardant par-dessus une barricade, avec un regard effronté et homicide, le regard d'un moutard de quinze ans, enragé et froid, qui cherche un officier pour le *descendre*. La peinture était saisissante : on gardait dans les yeux, dans la tête, cette femme en blouse, jetée sur les pavés, et qui semblait le Génie de l'émeute en Titi.

Coriolis détestait ce portrait. Il n'y trouvait pas seulement le souvenir blessant d'un autre; il y reconnaissait encore malgré lui, et tout en voulant se le nier, une ressemblance mauvaise, une expression de quelque chose qu'il n'aimait pas à voir, et qui semblait se mettre entre lui et Manette, quand il regardait Manette après avoir regardé la toile. Il avait essayé vainement de décider Manette à s'en séparer, à le renvoyer chez sa mère; Manette disait y tenir. Alors il avait tenté de faire un portrait d'elle pour oublier celui-là; mais toujours s'arrêtant tout à coup, il avait laissé les toiles ébauchées. Il lui arrivait de temps en temps encore de les reprendre. Il s'arrêtait dans l'entrain et la chaleur d'un travail, allait à une des ébauches, la posait sur la traverse du chevalet, et la palette à la main, la tête un peu penchée de côté sur son appui-main, il regardait Manette.

Des cheveux châtains voltigeaient en boucles sur le front de Manette, un petit front qui fuyait un peu en haut. Sous des sourcils très arqués, dessinés avec la netteté d'un trait et d'un coup de pinceau, elle avait les yeux fendus et allongés de côté, des yeux dans le coin desquels coulait le regard, des yeux bleus mystérieux qui, dans la fixité, dardaient, de leur pupille contractée et rapetissée comme la tête d'une épingle noire, on ne savait quoi de profond, de transperçant,

Digitized by Google

de clair et d'aigu. Sous la pâleur chaude de son teint, transparaissait ce rose du sang qui paraît fleurir et pasteller de carmin la joue des juives, cette lueur de rouge en haut des pommettes pareil au reste essuyé de fard qu'une actrice s'est posé sous l'œil. Tout ce visage, le front creusant à la racine du nez, le nez délicatement busqué, les narines découpées et un peu remontantes, montrait un modelage ciselé de traits. La bouche, froncée et chiffonnée, légèrement retombante aux coins et dédaigneuse, à demi détendue, rappelait la bouche respirante, rêveuse, presque douloureuse, des jeunes garçons dans les beaux portraits italiens.

Coriolis voulait peindre cette tête, cette physionomie, avec ce qu'il y voyait d'un autre pays, d'une autre nature, le charme paresseux, bizarre et fascinant, de cette sensualité animale que le baptême semble tuer chez la femme. Il voulait peindre Manette dans une de ces attitudes à elle, lorsque, le menton appuyé au revers de sa main posée sur le dos d'une chaise, le cou allongé et tout tendu, le regard vague devant elle, elle montrait des coquetteries de chèvre et de serpent, comme les autres femmes montrent des coquetteries de chatte et de colombe.

« Ah! toi, finissait-il par lui dire en reposant sa palette, tu es comme la fleur que les faiseurs d'aquarelles appellent le « désespoir des peintres! »

Et il souriait. Mais son sourire était ennuyé.

LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU

Coriolis, tombé malade à force de travail, a besoin de la campagne pour se rétablir; le ménage s'installe à Barbizon, dans la forêt de Fontainebleau.

Coriolis passait ses journées dans la forêt, sans peindre, sans dessiner, laissant se faire en lui ces croquis inconscients, ces espèces d'esquisses flottantes

Digitized by Google

que fixent plus tard la mémoire et la palette du peintre.

Une émotion, une émotion presque religieuse le prenait chaque fois, quand, au bout d'un quart d'heure, il arrivait à l'avenue du Bas-Bréau : il se sentait devant une des grandes majestés de la Nature. Et il demeurait toujours quelques minutes dans une sorte de ravissement respectueux et de silence ému de l'âme, en face de cette entrée d'allée, de cette porte triomphale, où les arbres portaient sur l'arc de leurs colonnes superbes l'immense verdure pleine de la joie du jour. Du bout de l'allée tournante, il regardait ces chênes magnifiques et sévères, ayant un âge de dieux et une solennité de monuments, beaux de la beauté sacrée des siècles, sortant, comme d'une herbe naine, des forêts de fougère écrasées de leur hauteur : le matin jouait sur leur rude écorce, leur peau centenaire, et passait sur leurs veines de bois les blancheurs polies de la pierre. Coriolis se mettait à marcher sous ces voûtes qui éclataient au-dessus de lui, à des élévations de cent pieds, en fusées de branches, en cimes foudroyées, en furies échevelées et tordues, ayant l'air de couronnes de colère sur des têtes de géant. Il marchait sur les ombres couchées barrant le chemin, qui tombaient du fût énorme des troncs; et en haut, le ciel ne lui apparaissait plus que par des piqûres du bleu d'une fleur et de la grandeur d'une étoile, par de petits morceaux de beau temps que la verdeur de la feuillée faisait fuir et presque pâlir dans un infini d'altitude. Des deux côtés du chemin, il avait des dessous de bois, des fonds de ce vert doux et tendre qu'a l'ombre des forêts dans la transparence pénétrante du midi, et que déchire çà et là un zigzag de soleil, un rayon courant, frémissant jusqu'au bout d'une branche, voletant sur les feuilles, en ayant l'air d'y allumer une rampe de feu d'émeraude. Plus près de lui, des petits genévriers en pyramide étincelaient de luisants de givre; et les houx rampants remuaient sur le vernis de leurs feuilles une lumière métallique et liquide,

Digitized by Google

l'éblouissement blanc d'un diamant dans une goutte d'eau.

Le radieux spectacle, le bonheur de la lumière sur les feuilles, cette gloire de l'été dans les arbres, cet air vif qui passe sur les tempes, les senteurs cordiales, l'odeur de santé et la fraîche haleine des bois, ce qui passe de grave et de doux dans la caresse de la solitude, enveloppaient Coriolis qui sentait revenir à son corps l'allégresse d'être jeune. Il passait le long de tous ces arbres aux membres d'athlètes, au dessin héroïque, ceux-ci qui s'inclinaient avec les lignes penchées des grands pins italiens dans les villas, ceux-là qui montaient droits dans un jet de rigide élancement. Il y en avait de solitaires comme des rois; et d'autres qui, réunis, assemblés, mêlant et nouant leurs bras en dôme de verdure, semblaient dessiner un rond de danse pour des hamadryades. Le sable, derrière Coriolis, enterrait son pas; et il avançait dans ce silence de la forêt muette et murmurante, où tombe des arbres comme une pluie de petits bruits secs, où bourdonnent incessamment, pour le bercement de la rêverie, tous les infiniment petits de la vie, le battement du rien qui vole, le bruissement du rien qui marche. Et quand il s'étendait sur un tertre de mousse, le coude sur la terre, les yeux à l'éternel balancement des branches auprès du ciel, de petits souffles accouraient à lui, sur l'herbe et les feuilles tombées, avec le pas d'une bête.

L'allée qu'il reprenait avait au bout, sous la flamme du jour, la jeune clarté d'un bourgeonnement de printemps. Aux grands chênes succédaient les futaies, aux futaies les petits bois, où tout à coup, en passant, il faisait sauter, au milieu d'un arbre, un écureuil qui le regardait de là: où bien, c'était un grand bruit qu'il faisait lever, un grand remuement de branches d'où s'échappait au galop comme un grand cheval rouge, qui était un cerf.

Puis la forêt s'ouvrait : un âpre plein midi brûlait,

Digitized by Google

devant lui, dans le paysage découvert, les gorges sauvages d'Apremont, les rochers qui, sous le bleu africain du ciel et l'implacable intensité de la lumière, se dressaient en masses violettes, avec des cernées sèches. Alors, quittant le grand chemin, il grimpait à l'aventure au hasard de la route serpentante. Il se glissait entre les pierres d'où se dressait l'arbre sans terre et sans ombre, le grêle bouleau. Il s'enfonçait dans les fougères, presque aussi hautes que lui, faisait craquer sous son pied la mousse grillée et grésillante, se glissait entre des écartements de roc, marchait sous des tortils d'arbres étouffés, étranglés entre deux blocs et poussant de côté une branche sans feuille qui courait en l'air comme une mèche de fouet. Il sondait et battait de son bâton, au passage, l'inconnu de ces arbustes pareils à des nœuds de serpents lapidés, et dont la végétation se tord avec des airs d'animalité blessée, ces genévriers aux brindilles mortes, aux cassures de branchettes semblables à des fœtus de chanvre tillé, à l'emmêlement de chevelure noueuse et fileuse, aux rameaux serrés, excoriés, à travers lesquels se convulsionne le tronc vert-de-grisé avec ces arrachis d'où l'on dirait qu'il s'égoutte du sang.

Il allait par des sables, par de hautes herbes ondulantes de glissements furtifs et de rampements suspects, par des sentiers de chèvre, par des lits de torrents séchés, par des montées où les marches étaient faites de réseaux de racines pareilles à des squelettes de lézards, par des escaliers où de grandes dalles figuraient des affleurements de fossiles mal enterrés; et l'instinct de ses pas le portait presque toujours, au bout de ses courses errantes, dans la vallée étroite et creuse qui va à Franchart. Il prenait le petit chemin d'un blanc de chaux calciné, tout miroitant de micas, dont l'éclatante blancheur n'était rompue, çà et là, que par un morceau de mousse d'un vert humide et une tache de terre de bruyère qui avait le noir de la traînée d'un charroi de charbon. Et alors, à sa gauche et à sa

Digitized by Google

droite ce n'était plus que des roches. De la crête des deux collines, découpant sur le ciel la déchiqueture de leurs arêtes, jusqu'au bas de la pente, il croyait voir l'éboulement, l'avalanche, la cascade de morceaux de montagnes lâchés par une défaite de Titans. Un pan du Chaos semblait avoir croulé et s'être arrêté là; il y avait dans le tumulte immobile du paysage comme une grande tempête de la nature soudainement pétrifiée. Toutes les formes, tous les aspects, toutes les formidables fantaisies et toutes les terribles apparences du rocher, étaient rassemblés dans ce cirque où les grès énormes prenaient des profils d'animaux de rêves, des silhouettes de lions assyriens, des allongements de lamentins sur un promontoire. Ici, les pierres entassées figuraient un soulèvement, un écrasement de tortues monstrueuses, de carapaces essayant de se chevaucher; là deux sphinx camus serraient la route et barraient presque le passage. Les vastes galets d'une première mer du monde, des crânes de mammouths troués de leurs orbites immenses, le souvenir et le dessin des grands os du passé se levaient sur ce chemin bordé de roches creusées par des remous de siècles, fouillées et battues peut-être par une vague antédiluvienne.

Au haut de la montée, Coriolis s'arrêtait à cette grotte de Franchart, qui a à son seuil le désordre et le bousculement de sièges de granit, renversés par un festin de Lapithes. Il épelait ces pierres qui ont le fruste de murs anciennement écrits, ces pierres millénaires griffonnées par le temps d'indéchiffrables graphies [1], et où l'eau de l'éternité a creusé l'apparence de sculpture d'une cave d'Elephanta [2]. Il restait devant ces grottes béantes où le Désert semble rentrer chez lui,

1. Du mot grec *graphô*, j'écris. Le *graphium* était un poinçon avec lequel les anciens écrivaient.

2. Deux grottes célèbres de l'île d'Elephanta, dans le golfe de Bombay, renferment de merveilleux temples souterrains consacrés aux cultes de Brahma et de Boudha.

Digitized by Google

devant ces antres de bêtes féroces auxquels on s'étonne de voir aller, au lieu de pas de lion, des traces de breaks....

De rares oiseaux traversaient l'air, et Coriolis songeait involontairement à des oiseaux qui porteraient à manger à un saint dans une grotte de la Thébaïde.

Puis, il longeait la petite mare à côté, enfermant une eau fauve dans sa cuvette de pierre blanche, à la marge mamelonnée, ondulante et rongée. Il s'asseyait quelques minutes au petit café de Franchart, repartait, retrouvait les arbres, retraversait encore une fois le Bas-Bréau.

Il se faisait, à cette heure, une magie dans la forêt. Des brumes de verdure se levaient doucement des massifs où s'éteignait la molle clarté des écorces, où les formes à demi flottantes des arbres paraissaient se déraidir et se pencher avec les paresses nocturnes de la végétation. Dans le haut des cimes, entre les interstices des feuilles, le couchant de soleil en fusion remuait et faisait scintiller les feux de pierreries d'un lustre de cristal de roche. Le bleuissement, l'estompage vaporeux du soir montait insensiblement : des lueurs d'eau mouillaient les fonds ; des raies de lumière d'une pâleur électrique et d'une légèreté de rayons de lune, jouaient entre les fourrés. Des allées, du sable envolé sous les voitures, il se levait peu à peu un petit brouillard aérien, une fumée de rêve suspendue dans l'air, et que perçait le soleil rond, tout blanc de chaleur, dardant sur les arbres toutes les flammes d'un écrin céleste... La fenêtre de Rembrandt, où il y a un prisme, et où jouerait la Titania de Shakespeare dans une toile d'araignée d'argent, — c'était ce paysage du soir.

Mme CRESCENT

Il occupe une maison voisine de celle du grand paysagiste Crescent, qui vit là avec sa femme.

Mme Crescent était une petite femme grasse et courte, avec une tournure boulotte où il y avait quelque chose

Digitized by Google

de falot, de cocasse, de comique. Deux *couéttes* de cheveux en désordre, couleur de chanvre, s'échappaient sur son front de la ruche de son bonnet. Ses yeux bleus tout clairs montraient un grand blanc quand elle les levait. Elle avait un petit nez étonné, un teint tout frais avec des pommettes du rose d'une pomme d'api. Il restait de l'enfant dans ce visage d'une femme de quarante ans, où l'on croyait voir par moments comme la figure et la peau d'une petite fille sous un bonnet de grand'mère.

Paysanne, elle était restée paysanne en tout, de corps, d'habitude, de langue et d'âme. Ses robes, faites à Paris, rappelaient, sur son dos, les paquets et les plis du village. Elle portait des souliers qui faisaient le bruit d'un pas d'homme. Elle racontait que son premier chapeau l'avait rendue sourde, et qu'elle avait manqué deux fois d'être écrasée dans la journée. Ses idées étaient les idées têtues de l'ignorance du peuple; elle en avait d'excentriques sur la médecine, de républicaines sur le gouvernement, sur une façon de gouverner à elle, de françaises contre les étrangers, d'économiques pour empêcher les Anglais d'acheter ce qu'on mange en France. Contre les Anglais particulièrement, elle nourrissait toutes sortes de préjugés : elle était persuadée qu'on faisait de Paris une pension de cent mille francs à la fille de la reine d'Angleterre. Tout cela jaillissait d'elle pêle-mêle, avec des observations fines de paysan, en saillies drolatiques, dans une langue colorée des mots de son pays et des expressions faubouriennes de Paris, une langue moitié entendue, moitié créée, moitié inventée, moitié estropiée, une langue de raccroc et de chance brouillée avec la grammaire, et qui avait un fond d'arrière-goût des champs, l'originalité native et brute de cette nature restée champêtre.

Elle riait toujours et bougonnait toujours. C'était un mélange de bonne humeur et d'impatience, de grogneries sans amertume lui montant de la vivacité de

Digitized by Google

son sang, et d'accès d'hilarité pouffante, de vraies cascades de rire, qui faisaient dans son gosier un bruit d'écroulement de piles de cent sous, et l'étranglaient presque.

Mais le plus curieux de cette créature, c'est qu'elle ne pouvait rien retenir de sa pensée. Elle ne pouvait la garder, intime, secrète, enfermée, cachée, comme tout le monde. Une sensation, une impression, était immédiatement chez elle sur ses lèvres. Son cerveau pensait tout haut avec des paroles. Tout ce qui le traversait, les idées les plus baroques, les plus saugrenues, les plus « endiablées », comme elle disait, lui venaient au même moment au bout de la langue. Les mots de choses qui lui passaient dans la tête s'échappaient d'elle par un phénomène étrange, dans l'espèce de bouillonnement d'un pot sans couvercle. Et cela était chez elle aussi involontaire qu'instantané. Souvent, aussitôt après un mauvais compliment lâché à la première vue de quelqu'un, elle devenait rouge comme une cerise, et malheureuse comme les pierres.

Cette singulière organisation faisait qu'elle parlait du matin jusqu'au soir, et qu'elle parlait à tout, aux murs, à la pièce où elle se trouvait. Dans un éternel monologue de confession, elle disait innocemment toute seule ce qu'elle faisait, ce qu'elle allait faire, ce qui l'occupait, ce qu'elle regardait, tous les riens de son imagination, l'annonce de ses moindres intentions. En travaillant, en faisant la cuisine, elle causait avec son travail; elle dialoguait avec tout ce que touchaient ses mains : elle prévenait une pomme de terre qu'elle allait la faire cuire. Elle interpellait le charbon, la cheminée, les casseroles, grondait toutes sortes d'objets qui la mettaient en colère, et qu'elle appelait sérieusement *horreurs*, un mot universel qu'elle appliquait à tout.

Un amour, une passion remplissait la vie de Mme Crescent : l'adoration des animaux. Les bêtes faisaient son bonheur et comme ses enfants. Il semblait qu'il y eût

Digitized by Google

de la maternité dans sa charité et sa tendresse pour eux.

Elle avait été nourrie par une chèvre, qui ne la quittait pas, qu'elle menait avec elle aux champs, dans les bois. A douze ans, elle avait vu tuer et manger sa nourrice par ses parents. Depuis ce temps, la révolte, l'horreur de son estomac pour la viande avait été telle, qu'elle avait passé toute sa jeunesse sans pouvoir toucher à un *creton* de lard; et encore maintenant, elle ne mangeait pas volontiers de ce qui était de la chair, refusant de goûter au gibier, à ce qui lui rappelait un oiseau, vivant de légumes et de verdure, comme de la seule nourriture innocente et sans crime. Son instinct avait naturellement de la religieuse répugnance du brahme pour la bête qui a vécu et qu'on a tuée : pour elle, la boucherie ressemblait à de l'anthropophagie.

Les animaux lui tenaient comme physiquement au cœur. Il y avait d'elle à eux des liens secrets, une espèce de chaîne, des rapports comme d'une autre vie commune. Son allaitement par une chèvre, ce premier sang que fait une nourrice animale, ces mystérieuses attaches naturelles qu'elle met dans un être humain, lui avaient presque donné une solidarité de parenté, une communion de souffrances avec les bêtes. Leurs maux, leurs joies lui remuaient un peu les entrailles. Elle sentait vivre de sa vie en elles. Quand elle en voyait maltraiter une, il se levait de son petit corps, de sa timidité, des audaces, des colères, des apostrophes en pleine rue à se faire assommer. Contre les bouchers menant leurs bestiaux à l'abattoir, contre les charretiers abîmant de coups leurs attelages, elle entrait dans des fureurs qui la faisaient revenir au logis tout en feu, son bonnet de travers, avec des indignations terribles. Elle rèvait la nuit de tous les chevaux battus qu'elle avait vus dans la journée.

Elle ne pensait guère qu'à cela : les animaux. Sa grande joie était de voir un chien, un chat, n'importe quoi de vivant, de volant, de jouant, d'heureux d'un bonheur de bête sur la terre ou dans le ciel. Les oiseaux

Digitized by Google

surtout lui prenaient ses pensées. Elle avait peur pour eux du froid, de l'hiver, de la neige, de la faim, de l'orage qui les éparpille piaillants.

Un oiseau qui chantait sur un toit lui faisait passer une heure, à demi cachée derrière une persienne, distraite, intéressée, absorbée, sans bouger, perdue dans une attention amoureuse, charmée, avec une immobilité de ravissement dans les plis de sa robe. Et quand, par un joli soleil de printemps, gaie de tout le corps, elle trottinait allégrement, il lui sortait, avec une voix qui avait l'air de remercier le beau temps et les premières pousses de verdure comme la charité du bon Dieu pour ces petits pauvres : « Les oiseaux sont riches cette année, il y a du mouron; ils vont se faire de bonnes petites panses. »

L'ENTERREMENT DE VERMILLON

L'hiver les ramène à Paris, où ils ont laissé Vermillon; le singe mal soigné est très malade; il meurt et Anatole enterre lui-même son camarade de jeux, cet ami que Manette déteste.

Anatole attrapa une serge verte jetée sur un plâtre dans un coin de l'atelier. Il coucha dedans, avec des mains presque pieuses, le cadavre de Vermillon, ramena la serge, la noua aux quatre coins, passa un paletot sur sa vareuse, mit son chapeau.

« Où vas-tu? lui demanda Coriolis.

— Loin. Je vais où les concessions à perpétuité ne coûtent rien. »

Quand il fut dans la rue de Rivoli, il monta sur l'impériale d'un de ces grands omnibus qui jettent les Parisiens dans la campagne. Il tenait son paquet sur ses genoux, et regardait dedans, de temps en temps, en écartant un petit peu de la toile.

A la porte Maillot, il descendit, entra dans le bois de Boulogne, prit une allée à droite, marcha, cherchant une place, un petit morceau de solitude où l'on pût

Digitized by Google

faire une fosse en creusant un trou. Il y avait du monde partout, et pas un bout de désert.

Ce n'était pas l'heure. Il sortit du bois, s'en alla dans l'avenue de Neuilly, s'attabla dans un cabaret, et se mit à attendre l'heure du dîner en se faisant verser une absinthe.

Après le premier verre, il en redemanda un; après le second, un autre. Il suffisait d'un chagrin tombant dans un verre de n'importe quoi pour griser Anatole : au troisième verre d'absinthe, il était « raide comme la justice ».

Il mit sa tête contre le mur du cabaret, creusé, dans le plâtre, de trous de queues de billard qui y avaient fouillé du blanc. Il regarda le paquet de serge verte posé sur la paille d'un tabouret à côté de lui, et l'attendrissement de ses pensées lui échappant dans un monologue de pochard : « Mort! toi, mort! Pauvre bibi! hein, c'est vilain?... Penser que tu es là! ratatiné, tout froid... C'est ça, toi! ça!... plus que ça, rien que ça!... On me prend, vois-tu, pour un garçon bottier qui reporte de l'ouvrage en ville... Des imbéciles, laisse donc... Qu'est-ce que ça me fait? Pauvre vieux, te voilà donc lancé dans l'éternité, dans cette grande canaille d'éternité!... Te laisser ramasser par un chiffonnier, par exemple... comme elle voulait elle... pour que je te trouve empaillé sur le boulevard Montmartre, chez le naturaliste, dans une scène à personnages!... Ah! bien oui, plus souvent!... C'est moi qui vais te mettre à l'ombre quelque part où tu ne seras pas embêté... dans un joli endroit où tu n'auras pas des bottes de sergent de ville sur la tête... As pas peur!... Petit gredin! tu m'as pourtant mordu une fois... C'est vrai que tu m'as mordu, te rappelles-tu? »

Des maçons mangeaient un morceau à une table à côté de la sienne. Il demanda à manger à la fille qui servait. Mais quand il eut devant lui le *rata* du jour, il ne put y goûter. Il avait comme un malheur qui lui barrait l'estomac et lui bouchait l'appétit : il souffrait

Digitized by Google

d'une impression d'avoir perdu quelqu'un, qu'il n'avait jamais eue.

Il demanda un litre, après le litre de l'eau-de-vie, et en buvant : « Hein? Vermillon, fit-il en se penchant, — plus de petits verres, c'est fini... Nous ne mettrons plus notre petite langue rose là dedans... »

Et il se leva, dit à ce qui était dans le paquet : « Viens! » et alla payer au comptoir.

Dehors, c'était la nuit. Sur le ciel violet et froid, roulait et moutonnait le caprice d'un grand nuage blanc, une immense nuée flottante et transparente, traversée, pénétrée, rayonnante de la lumière diffuse de la lune qu'elle voilait.

Anatole se trouvait au milieu de l'avenue de l'Impératrice, quand un morceau de la lune jaillit du nuage déchiré.

« Bravo l'effet! fit Anatole. Le tableau de Girodet... l'enterrement d'Atala, gravé par monsieur... monsieur... Tiens, voilà que je ne sais plus le nom de la gravure d'Atala... Mais, regarde donc, Vermillon, vois-tu? Le soleil avec un crêpe... un enterrement nature, et soigné! Tu as le ciel à ton convoi... la lune, rien que ça! Première classe, franges d'argent, tenture et tout, les nuages dans des voitures... »

La lune pleine, rayonnante, victorieuse, s'était tout à fait levée dans le ciel irradié d'une lumière de nacre et de neige, inondé d'une sérénité argentée, irisé, plein de nuages d'écume qui faisaient comme une mer profonde et claire d'eau de perles; et sur cette splendeur laiteuse, suspendue partout, les mille aiguilles des arbres dépouillés mettaient comme des arborisations d'agate sur un fond d'opale.

Les massifs serrés et maigres du bois commençaient à s'étendre. Le ruban blanchissant des allées s'enfonçait très loin dans des taches de noir. Une voiture qui riait passa; puis un pas.

Anatole prit à gauche, entra dans un fourré, marcha cinq minutes, s'arrêta comme un homme qui a trouvé :


Digitized by Google

il était dans une petite clairière. L'éclaircie était mélancolique, douce, hospitalière. La lune y tombait en plein. Il y avait dans ce coin le jour caressant, enseveli, presque angélique de la nuit. Des écorces de bouleaux pâlissaient çà et là, des clartés molles coulaient par terre; des cimes, des couronnes de ramures fines et poussiéreuses, paraissaient des bouquets de marabouts. Une légèreté vaporeuse, le sommeil sacré de la paix nocturne des arbres, ce qui dort de blanc, ce qui semble passer de la robe d'une ombre sous la lune, entre les branches, un peu de cette âme antique qu'a un bois de Corot, faisaient songer devant cela à des Champs-Élysées d'âmes d'enfants.

Rien ne déchirait le silence qu'un appel de canards de loin en loin, et le bruissement de la nappe d'eau du lac, frissonnante, à l'horizon.

Une rochée de trois bouleaux se levait sur un côté de la clairière, se détachant du massif; la lune écaillait un peu le bas de leur écorce. Anatole défit tout auprès le nœud de son paquet : les paupières entr'ouvertes de Vermillon laissaient voir ses yeux, ces yeux horriblement doux de singe mort qui avaient encore un regard; ses dents blanches serrées avançaient un peu sur son museau contracté et retiré.

Anatole s'agenouilla, tira son couteau et se mit à creuser. Et tandis qu'il travaillait, un chantonnement nègre lui vint aux lèvres, une espèce de bercement funèbre, comme si, avec le gazouillis des chansons que Saïd chantait à l'atelier, il espérait s'approcher de l'oreille de Vermillon.

Il marmottait : « Dansez, Canada! fougoum! fougoum! Vermillon mouru, moi lui faire petit trou, petit nid, petit, petit... bien gentil! Paradis là dessous... Bienheureux, Vermillon... paradis! Dansez, Canada! Plus souffrir, Vermillon! bon petit singe s'en aller, s'envoler... dans le bleu! Asie, Afrique, Amérique, à lui! Dansez, Canada! dansez, Cocoli, Bengali, Colibri! Des Mississipi, des forêts vierges à Vermillon... boire aux

Digitized by Google

rivières, boire au soleil, boire aux fruits des arbres! des noix de coco, tout plein! Dansez, Canada! Pays où il n'y a pas d'hommes... Le bon Dieu pour les singes; tous les jours, toute la vie... Vermillon courir, Vermillon avoir bien chaud dans le dos... Vermillon retrouver ses amis... Vermillon là-haut! Vermillon, amour! oiseau! étoile!... petite fleur bleue! pervenche! Psitt!... plus rien! Dansez, Canada! »

Le trou était creusé : posant au fond le dos de sa main, Anatole tâta :

« Ah! mon pauvre frileux, dit-il sérieusement et tristement, avec un son de voix dégrisé, tu vas trouver la terre bien froide... »

Et le prenant dans ses bras, il lui ferma les paupières comme à une personne. Il lui déroidit les membres, plia sa queue sous lui, le mit dans la petite fosse, ramena avec les mains la terre sur le trou. Et, quand il eut marché et piétiné dessus, il se mit, assis à la turque, à fumer une longue cigarette silencieuse.

Il était plein d'idées qui ne pensaient à rien. Cependant quelque chose de lui lui paraissait mort et fini : il y avait de sa gaminerie sous terre.

Il se leva. Il était ému et barbouillé. Il avait le cœur ivre, étourdi et remué. Il tomba sur le premier banc dans une grande allée, s'allongea tout de son long, un bras, une jambe pendants, et là s'endormit.

Au bout de quelques heures, il se réveilla. Il n'y avait plus de lune, et il pleuvait. Il se tâta : il était trempé.

Il sauta sur ses jambes, courut devant lui, jusqu'à une porte du bois, vit de la lumière à un poste de douaniers, entra là, demanda à se chauffer, envoya chercher une bouteille d'eau-de-vie, but cette bouteille-là et une autre avec les douaniers; et quand il rentra le matin, Coriolis lui demandant ce qu'il était devenu, ne put rien tirer de ses souvenirs abrutis que cette phrase : « Les gabelous, très gentils!... très gentils, les gabelous!... »

Digitized by Google

LE MODERNE

La vie se poursuit, se modifiant insensiblement, Coriolis cherchant à renouveler sa manière; dans une causerie Chassagnol l'encourage dans cette voie nouvelle.

Coriolis devenait casanier, presque sauvage. Il avait l'horreur de s'habiller, refusait les invitations, n'allait plus nulle part. L'homme de travail, d'incubation, ne se plaisait plus que dans le recueillement de l'intérieur, la tranquillité du coin du feu, le négligé de la vareuse et des pantoufles.

Le soir, après dîner, dans son atelier, il fumait de longues pipes méditatives; puis, au milieu de la causerie de deux ou trois amis qui étaient venus manger sa soupe, il se mettait à dessiner et crayonnait jusqu'à minuit.

Un soir qu'il dessinait ainsi, seul avec Chassagnol et Anatole :

« Eh bien! lui dit Chassagnol, en regardant ce qu'il jetait sur le papier, un souvenir de la rue, toi qui me blaguais quand je te disais qu'il y avait quelque chose là... Il me semble que tu y viens...

— Eh bien! oui, j'y viens... Je me débattais contre moi-même en te combattant... Je me gendarmais, je ne voulais pas... J'étais dans une autre chose... C'est le diable... On ne veut pas reconnaître qu'on se blouse... Tiens! ç'a été fini à ma dernière maladie... La turquerie, bonsoir! Je lui ai fait mes adieux en croyant mourir... Maintenant, c'est mort... et tu me vois depuis ce temps-là... désorienté... Tiens! c'est le mot... un homme qui cherche... qui essaye de se raccrocher... Enfin, ce qu'il y a de sûr, c'est que je vais passer à d'autres exercices... Tu verras ce que je veux...

— Bravo! Le moderne... vois-tu, le moderne, il n'y a que cela... Une bonne idée que tu as là... Eh bien! vrai, ça me fait plaisir, beaucoup de plaisir... parce que... écoute... Je me disais : Coriolis qui a ça, un

Digitized by Google

tempérament, qui est doué, lui qui est quelqu'un, un nerveux, un sensitif... une machine à sensations... lui qui a des yeux... Comment! il a son temps devant lui, et il ne le voit pas! Non, il ne le voit pas, cet animal-là... Non, non, non... » répéta Chassagnol avec un rire bête et fou qui ricanait. « Mais, est-ce que tous les peintres, les grands peintres de tous les temps, ce n'est pas de leur temps qu'ils ont dégagé le Beau? Est-ce que tu crois que ça n'est donné qu'à une époque, qu'à un peuple, le Beau? Mais tous les temps portent en eux un Beau, un Beau quelconque, plus ou moins à fleur de terre, saisissable et exploitable... C'est une question de creusage, ça... Il se peut que le Beau d'aujourd'hui soit enveloppé, enterré, concentré... Il faut peut-être, pour le trouver, de l'analyse, une loupe, des yeux de myope, des procédés de physiologie nouveaux... Voyons, tiens, Balzac? Est-ce que Balzac n'a pas trouvé des grandeurs dans l'argent, le ménage, la saleté des choses modernes? dans un tas de choses où les siècles passés n'avaient pas vu pour deux liards d'art? Et il n'y aurait plus rien pour l'artiste dans l'ordre des choses plastiques, plus d'inspiration d'art dans le contemporain!... Je sais bien, le costume, l'habit noir... On vous jette toujours ça au nez, l'habit noir! Mais s'il y avait un Bronzino dans notre école, je réponds qu'il trouverait un fier style dans un Elbeuf. Et si Rembrandt revenait... crois-tu qu'un habit noir peint par lui ne serait pas une belle chose?... Il y a eu des peintres de brocart, de soie, de velours, d'étoffes de luxe, d'habits de nuage... Eh bien! il faut maintenant un peintre du drap : il viendra... et il fera des choses superbes, toutes neuves, tu verras, avec ce noir d'affaires de notre vie sociale... Ah! cette question-là, la question du moderne, on la croit vidée, parce qu'il y a eu cette caricature du Vrai de notre temps, un épatement de bourgeois : le *réalisme!*... parce qu'un monsieur a fait une religion en chambre avec du laid bête, du vulgaire mal ramassé et sans choix,

Digitized by Google

du moderne... bas, ça me serait égal, mais commun, sans caractère, sans expression, sans ce qui est la beauté et la vie du Laid dans la nature et dans l'art : le *style!* dont tu faisais si justement l'autre jour le génie, la griffe du lion, chez un peintre... Et puis quoi, le Laid? ce n'est qu'une ombre de ce monde-ci, si vilain qu'il soit. A côté de la rue, il y a le salon... à côté de l'homme, il y a la femme... la femme moderne... Je te demande si une Parisienne, en toilette de bal, n'est pas aussi belle pour les pinceaux que la femme de n'importe quelle civilisation? Un chef-d'œuvre de Paris, la robe, l'allure, le caprice, le chiffonnement de tout, de la jupe et de la mine!... et dire que cette femme-là, la femme du XIXe siècle, la poupée sublime, tu ne l'as pas encore vue dans un tableau d'une valeur de deux sous... Pourquoi? On n'a jamais pu savoir... Ah! les lisières, les exemples, les traditions, les anciens, la pierre du passé sur l'estomac!... Sais-tu sur quoi me semblent donner les ateliers d'à présent? tiens! sur le cimetière de l'Idéal... Mais vois donc David, David qui a jeté pour trente ans d'Hersilie dans les boîtes à couleurs, David n'a fait qu'un morceau de passion, qu'un tableau qui vit : son Marat!... Le moderne, tout est là. La sensation, l'intuition du contemporain, du spectacle qui vous coudoie, du présent dans lequel vous sentez frémir vos passions et quelque chose de vous... tout est là pour l'artiste, depuis l'âge d'Égine jusqu'à l'âge de l'Institut... Ah! je sais, il y a des articles de rêveurs, des enfileurs de phrases à sang blanc pour vous dire qu'il faut s'abstraire de son époque, remonter au répertoire du *canon* ancien des sujets et de l'intérêt! L'hiératisme alors? Des farces enfoncées par la vapeur et 1789!... ça rentre dans les individus métempsycosistes et transposés qui ont besoin que les choses ou les gens aient cinq cents ans sur le dos pour leur trouver de la noblesse, de l'actualité ou du génie... Le XIXe siècle ne pas faire un peintre! mais c'est inconcevable... Je n'y crois pas... Un siècle qui a tant souffert, le grand

Digitized by Google

siècle de l'inquiétude des sciences et de l'anxiété du vrai... Un Prométhée raté, mais un Prométhée... un Titan, si tu veux. avec une maladie de foie... un siècle comme cela, ardent, tourmenté, saignant, avec sa beauté de malade, ses visages de fièvre, comment veux-tu qu'il ne trouve pas une forme pour s'exprimer, qu'il ne jaillisse pas dans un art, dans un génie à trouver et qui se trouvera... Après ce grand grisailleur douloureux, Géricault, il y a eu un homme, tiens! Delacroix... c'était peut-être l'homme à cela... un tempérament tout nerfs, un malade, un agité, le passionné des passionnés... Mais il n'a rien vu qu'à travers le romantisme, une bêtise, un idéalisme de pittoresque... Et pourtant, que de choses dans ce sacré XIXe siècle!... C'est que, sacristi! il y en a pour tous les goûts... Si c'est trop petit pour vous, les mœurs du temps, les scènes, la rue qui passe, vous avez aussi du grand, du gigantesque, de l'épique dans ce temps-ci... Vous pouvez être un peintre d'histoire du XIXe siècle... et un fier! toucher à des émotions humaines qui seront un jour aussi classiques, aussi consacrées que les plus vieilles! L'empire, tenez! il y a de quoi se promener, même après Gros... Homère, toujours Homère! Et l'Homère de l'Institut! Mais nous avons eu, depuis Achille, un monsieur qui faisait des épopées à la journée, un certain Napoléon qui ramassait tous les jours de la gloire à peindre... L'incendie de Moscou, voyons, ça peut bien tenir à côté de l'embrasement de Troie... et la retraite des Dix Mille a peut-être un peu pâli depuis la retraite de Russie... Voilà des cadres! voilà des pages! Il y a tous les soleils là dedans, et de l'homérique tant qu'on en veut! Des grands tableaux, des tableaux d'histoire, mais le moderne en a donné des programmes aussi magnifiques que les plus beaux du monde... Depuis 1789 il en pleut des scènes dans les révolutions de France, qui sont grandes... comme nous!... La Terreur, ce sont nos Atrides!... Tiens! prends la Vendée, et dans la Vendée le passage de la

Digitized by Google

Loire à Saint-Florent-le-Vieux... Figure-toi l'*Iliade* et le *Dernier des Mohicans*!... le demi-cercle de la colline... la vaste plage... quatre-vingt mille personnes entassées... l'eau où l'on entre... les chevaux qu'on pousse... l'incendie, la fumée, les *bleus* par derrière... La Loire jaune, plate et large avec une île au milieu comme un radeau... et le bord, là-bas, noir de gens passés et plein de leur murmure... Une vingtaine de mauvaises barques pour passer tout cela... les barques de Michel-Ange dans le *Jugement d rnier*!... Devant, pêle-mêle, les prisonniers républicains, les chapeaux avec des sacrés-cœurs, Bonchamp qui agonise, Lescure mourant sur un matelas porté par deux piques, les pieds dans des serviettes... et des femmes, des enfants, des vieillards, des blessés, un peuple, la migration d'une guerre civile en déroute!... Et là dedans des déguisements, comme ces cavaliers en vieux jupons, ces officiers avec des turbans pris au théâtre de la Flèche, la défroque du *Roman comique* tombée sur l'épaule d'une légion thébaine... Quel tableau! hein! quel tableau!... C'est grand comme le Passage du Nil!

— Oui, dit Coriolis profondément absorbé, et ne paraissant pas entendre. Oui, rendre cela avec un dessin qui ne serait ni antique ni renaissance...

— Ça ne te satisfait pas, la main de Michel-Ange? » dit Anatole en levant le nez, dans le fond de l'atelier, d'un volume de l'*Illustration*.

« La main de Michel-Ange, qui n'en est pas d'abord, de Michel-Ange... Et puis, non, ce n'est pas ça... Il faudrait une ligne à trouver qui donnerait juste la vie, serrerait de tout près l'individu, la particularité, une ligne vivante, humaine, intime, où il y aurait quelque chose d'un modelage de Houdon, d'une préparation de La Tour, d'un trait de Gavarni... Un dessin qui n'aurait pas appris à dessiner, qui serait devant la nature comme un enfant, un dessin... Je sais bien, c'est bête ce que je dis... plus vrai que tous les dessins que j'ai vus, un dessin... oui, plus humain, ça me rend mon idée. »

Digitized by Google

LE LINGOT DE CENT MILLE FRANCS

Devenue mère, Manette se montre ambitieuse, avide d'argent, d'honneurs, et Coriolis, n'ayant pas obtenu avec ses études de Moderne *la Revision*, *le Mariage*, le succès rêvé, elle travaille à l'amener au métier, à gagner de l'argent, le forçant à se séparer d'Anatole, l'éloignant de ses amis pour mieux le tenir.

Un moment arrivait où le talent de Coriolis paraissait vaincu, dompté par Manette, docile à ce qu'elle voulait de lui. L'artiste semblait se résigner aux exigences de la femme. De l'art il se laissait glisser au métier. L'avenir qu'il avait rêvé, il l'ajournait. Ses projets, ses ambitions, la haute et vivante peinture qu'il avait eu l'idée de tenter, il les remettait, les repoussait à d'autres temps, quand un hasard vint, qui le rattacha violemment à ses œuvres passées, et, redressant l'homme dans le peintre, faillit lui faire briser d'un coup sa servitude.

Dans le débarras de tout le cher bric-à-brac que Manette avait su obtenir de son découragement, de son affaiblissement maladif, lors de leur départ pour le midi de la France, Manette avait encore voulu qu'il se dessaisît de ces deux toiles, *la Revision* et *le Mariage*, qu'elle disait encombrantes et invendables. Coriolis, auquel ces deux tableaux rappelaient un insuccès et des attaques, ennuyé et souffrant de les voir, n'avait pas fait grande résistance; et les deux toiles avaient été vendues, données à un marchand de tableaux. De là, l'une de ces toiles, *la Revision*, passait chez un amateur, homme du monde, élégant brocanteur en chambre, littérateur de revue à ses heures, lequel ramassait depuis dix ans une galerie de modernes avec un sang-froid calculateur, jouant sur les noms nouveaux comme un agioteur joue sur des valeurs d'avenir, et résolu à faire de sa vente un « grand coup ».

Cette vente annoncée, tambourinée fit grand bruit.

Digitized by Google

Un débutant littéraire, brillant et déjà remarqué, voulant faire son trou et du bruit, cherchant une personnalité sur laquelle il pût accrocher des idées neuves et remuantes, crut trouver son homme dans Coriolis. Trois grands articles d'enthousiasme tapageur dans le petit journal le plus lu attirèrent l'attention sur « le maître de *la Revision* ». Accouru à la vente, Paris, qui avait à peine retenu le nom de Coriolis et ne savait plus sur quel tableau le poser, fit la découverte de cette toile balayée par les regards indifférents du public à la grande exposition de 1855. Des polémiques s'enflammèrent, coururent de journaux en journaux. Coriolis prit les proportions d'une curiosité et d'un grand homme méconnu.

L'heure des enchères venue, deux concurrents se trouvèrent en présence : un monsieur possédé de la rage de se faire connaître, du désir furieux d'une publicité quelconque, et un agent de change ayant besoin, pour rasseoir son crédit et écraser des bruits désastreux, de faire une dépense folle bien visible et annoncée dans les journaux. Entre cet intérêt et cette vanité, le tableau monta à une quinzaine de mille francs.

Coriolis avait été se voir vendre. Quand il rentra, Manette aperçut en lui comme un autre homme. Sa physionomie avait une telle expression de dureté reconquise, de dureté résolue, presque méchante, qu'elle n'osa pas lui demander des nouvelles de la vente. Ce fut Coriolis qui, le premier, rompit le silence, en allant à elle.

« Ah! vous êtes une femme qui entendez les affaires, vous! » Et il laissa tomber avec un accent de mépris : *les affaires*.

« Ma *Revision* vient de se vendre... savez-vous combien? Quinze mille francs!... est-ce que vous croyez que ça me fait quelque chose?... Mais quand j'ai fait cela, vous n'étiez rien dans ma vie... Eh bien! alors, j'étais quelqu'un, j'étais un peintre... je trouvais... Ah! vous

Digitized by Google

avez eu une jolie idée de spéculation!... Savez-vous ce que vous avez fait de moi? Un homme de métier, un faiseur de peinture au jour le jour, le domestique de la mode, des marchands, du public!... un misérable!... Tenez! pendant qu'on promenait ma *Revision* sur la table, dans les enchères, je regardais... Il y a des choses là dedans... l'homme nu, le coup de lumière, le dos en bas dans l'ombre... Je me disais : Mais c'est beau, ça! Je sens que c'est beau!... On se pressait, on se penchait... et je voyais que c'était beau dans tous les yeux qui regardaient!... A présent? Mais je ne saurais plus *fiche* une machine comme ça, ma parole d'honneur! je crois que je ne pourrais plus... Il faut pouvoir vouloir... Et c'est vous! dit-il en s'avançant, d'un air menaçant, vers Manette, vous, à force de tourments, en étant toujours là derrière mon chevalet, avec vos paroles qui me jetaient du froid dans le dos... Ah! ce que je serais aujourd'hui avec les tableaux que vous m'avez empêché de faire!... et l'argent que vous auriez gagné, vous!... Vous ne savez pas tout l'argent... C'est que maintenant, j'y pense aussi, moi, à ça... Vous m'avez passé de votre sang, tenez! Dieu me pardonne!... Ah! vous avez bien vidé l'artiste!... Je vous hais, voyez-vous, je vous hais... Et voulez-vous que je vous dise! Il y a des jours... — et sa voix lente prit une douceur homicide, — des jours... où il me vient l'idée, mais l'idée très sérieuse de commencer par vous, et de finir par moi, pour en finir de cette vie-là!... »

Puis, après deux ou trois tours agités dans l'atelier, revenant à Manette, et lui parlant avec le ton d'une prière égarée :

« Mais parle donc!... dis au moins quelque chose!... Parle-moi!... ce que tu voudras!... mais parle-moi!... Tiens! j'ai peur de moi... Manette! Manette! »

Puis, partant d'une espèce de rire cruel et fou :

« De l'argent? Ah! de l'argent!... Vrai, tu l'aimes? tu l'aimes tant que ça?... Eh bien, attends. »

Il sonna.


LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF

Digitized by Google

Une des bonnes parut à la porte.

« Vous allez me descendre toutes les toiles qui sont dans la chambre en haut... »

La bonne ne bougea pas et regarda Manette.

Coriolis fit un pas vers elle, un pas terrible qui lui fit dire : « Oui, monsieur... »

Quand toutes les toiles furent descendues, Coriolis s'assit devant le poêle, l'ouvrit, y jeta une toile, la regarda brûler. Il prit une autre toile, l'arracha de son châssis. Manette, qui s'était levée, voulut la lui retirer des mains.

« Allons, mon cher, lui dit-elle avec son petit ton supérieur, vous avez assez fait l'enfant... En voilà assez... »

Coriolis saisit le poignet de Manette. Elle cria. Coriolis ne la lâcha pas, et la serrant toujours, il la mena jusqu'au divan, et là, de force, il la fit tomber dessus, assise, brusquement.

Puis il revint au poêle, arracha d'autres toiles, les jeta dans le feu. Il regardait le tableau plein d'huile et de couleurs qui se tordait, — puis Manette.

Un moment Manette fit un mouvement pour sortir.

« Restez là ! lui dit Coriolis, ou je vous attache avec une corde... »

Et lentement, avec un visage qui avait l'air de jouir de ce sacrifice et de cette agonie de ses œuvres, il se remit à brûler ses tableaux. Quand le dernier fut consumé, il tracassa lentement ce qui restait du tout, une espèce de morceau de minerai, le résidu du blanc d'argent de toutes les toiles brûlées ; puis, prenant cela entre les tiges de la pincette, il alla à Manette et le lui jeta brutalement dans le creux de sa robe.

« Tenez ! voilà un lingot de cent mille francs ! lui dit-il.

— Ah ! fit Manette avec un saut de terreur qui fit glisser à terre le lingot au bas de sa robe brûlée, me brûler !... Il a voulu me brûler !

— Maintenant, lui dit Coriolis, vous pouvez vous en aller... Je n'ai plus besoin de vous. »

Digitized by Google

Et il retomba, brisé, sur le divan.

Désormais il est perdu pour l'Art, et, un jour même, Anatole rencontré et conduit par lui devant sa dernière œuvre, se sauve désolé, croyant *qu'il venait de voir la folie d'un talent.*

Madame Gervaisais.

Malade, *Mme Gervaisais* est venue à Rome, avec son fils, un petit garçon intelligent, mais n'ayant pas le développement de cerveau et de langage qu'il devrait avoir à son âge, et elle fait connaissance avec la ville, en débutant par l'antiquité.

LE FORUM

« Au Forum... » dit Mme Gervaisais.

La calèche remonta une grande rue, bordée de boutiques, de palais, d'églises, puis une *via* étroite. Et tout à coup s'ouvrit un espace, une petite plaine abandonnée, un champ vague, une terre de poussière à l'herbe rase.

Le cocher avait arrêté ses chevaux : machinalement, instinctivement, Mme Gervaisais se leva.

C'était le *Campo Vaccino* : des portiques survivant à des temples écroulés, des colonnades isolées qui ne s'appuyaient plus qu'au ciel, des colonnes foudroyées soutenant des entablements où des graminées rongeaient des noms d'empereurs, des arcs de triomphe enterrés de vingt pieds et de vingt siècles, des fosses encombrées de fragments et de miettes d'édifices, d'énormes voûtes de basiliques, aux caissons effondrés, repercées par le bleu du jour; — au bout de la Voie sacrée, de grandes dalles gisantes, des quartiers de lave, pavés de feu refroidi, usés par le pas enchaîné des Nations, creusés par les ornières de la Victoire :

Digitized by Google

— ici, la vieillesse d'or des pierres; là, au devant d'églises, le marbre païen pourri, les troncs de cipolin dépolis, exfoliés, usés du temps, blessés de coups, ayant des entailles comme des armures et de grands trous comme de vieux arbres; — partout des débris formidables, religieux et superbes, sur lesquels semblait avoir passé la rouille de l'eau et le noir de la flamme, un incendie et un déluge, toutes les colères de l'homme et du ciel, — telle fut, dans sa grandeur invaincue, la première apparition de Rome antique à Mme Gervaisais.

Elle se promena longtemps sans fatigue, tirant par la main l'ennui traînard de son enfant.

Puis passant l'Arc de triomphe au bout du Forum, elle alla au Colisée. Elle marcha sous ces galeries, pareilles à de gigantesques catacombes à jour portant l'Amphithéâtre colosse sur ces arceaux bâtis de carrés cyclopéens où la furie des Barbares n'a pu faire d'autre entame que des trous de ver; et elle se trouva dans l'arène.

Le soleil y brûlait : elle alla s'asseoir dans l'ombre étroite, tombant d'un des petits autels, à peinture écaillée, qui font le tour du Cirque, et elle embrassa le théâtre immense qui écrasa d'abord son regard et sa pensée.

Des oiseaux volaient familièrement dans le monstrueux nid de pierre : là où pas une place, seulement grande comme une marguerite, n'a été sans sa rosée de sang, de l'herbe poussait, la même herbe indifférente que partout. L'abrupt du roc envahissait les gradins; les loges dégradées redevenaient des trous fauves, les cavernes même d'Afrique où Rome allait chercher les lions dont elle appauvrissait les déserts pour les plaisirs de son Peuple-Roi. Des arbres poussaient, des forêts de broussailles grimpaient de bancs en bancs, sautaient des trous de quatre-vingts pieds d'ombre. La ruine revenait à la nature, comme elle y revient à Rome, avec la pierre qui retourne au rocher,

Digitized by Google

le marbre qui retourne à la pierre, les thermes qui se transforment en grottes, les palais que le sol nivelle, les dômes que fait éclater une racine d'arbuste, les blocs que détache un grain tombé d'un bec de moineau; les colisées où se fouille la carrière comme au flanc inépuisable d'une montagne, les tombeaux qui s'ensevelissent eux-mêmes, les statues rechangées en cailloux, — toutes les revendications et toutes les reprises de la terre éternelle sur la Ville éternelle.

Peu à peu, Mme Gervaisais s'abîma dans une contemplation sévère et dans des méditations hautes. Des lectures lui revinrent, des pages d'histoire se réveillèrent dans sa mémoire. Lentement, il se fit en elle-même une évocation de ce qui s'était succédé là. Elle se rebâtit toute vivante cette grande scène où s'étaient rencontrées, comme des deux bouts et des deux extrémités du cœur humain, la passion de voir mourir et la folie de mourir... Elle rêvait, elle songeait, quand des cris déchirèrent le vaste repos du lieu cruel : des gamins déguenillés poursuivaient des lézards, en plaquant la corne sonnante de leur pied sur le gradin touché de la robe des Vestales, ou sur la voûte de travertin d'une Porte Libitine.

Le soir, la journée lui revint. Son fils couché, et reposant avec le souffle de ses bonnes nuits, elle partit pour revoir le Forum.

Elle s'appuya au parapet du chemin en escalier qui monte au Capitole : sa silhouette se dessina sur les cannelures cassées de l'Arc de Septime Sévère. Et perdue en une mélancolie pensive, elle regardait le sublime décor de l'obscurité, l'immobilité des ruines, leur profondeur sombre, l'auguste sommeil de la nuit sur leur solennité solide, l'ombre d'ébène du Capitole sur le groupe des trois colonnes, la majesté grandie et la solitude déserte de ce portique sur le vide barrant le ciel et ses étoiles. Au loin, sous la courbe du grand arc triomphal, parmi la clarté nocturne, blanchissait une espèce de vallée de Mânes, une sorte de prome-

Digitized by Google

nade élyséenne et virgilienne, où le rare passant du sentier devenait une apparence vaporeuse. Et tout eût dormi là, sans un grillon qui, avec le cri incisif d'un ciseau dur, coupait les secondes aux pieds des monuments ruinés, mais immortels et sourds aux heures.

LE PORTRAIT DE Mme GERVAISAIS

Elle s'initie peu à peu à l'existence qu'elle va mener, se laissant prendre insensiblement par les séductions de Rome qui vont l'arracher à elle-même, transformer sans qu'elle s'en doute le philosophe libre penseur qu'elle est sous la femme exquise et l'amener à la Foi.

La vie de Mme Gervaisais continuait, occupée, enfermée. Les longueurs des journées et des soirs, elle les oubliait dans les livres, restant assise sur son canapé souvent des heures, sans se lever, à lire, à prendre des notes dans ce qu'elle lisait, à se perdre dans des réflexions, à la fois distraites et tendues, qui lui faisaient de temps en temps relever sur ses tempes, de ses doigts longs, les bandeaux détachés et rigides de ses cheveux noirs.

A ces moments, sa beauté se levait d'elle, une beauté d'un caractère et d'un style supérieurs à l'humaine beauté de la femme : ses grandes masses plates de cheveux en nimbe, son front bombé et lisse, ses grands yeux qu'on eût dit lointains dans l'ombre de leur cernure, ses traits à fines arêtes, auxquels la maladie avait fait garder à trente-sept ans la minceur de leur jeunesse, une peau pâle, même un peu brune, mettaient chez Mme Gervaisais la séduction attirante et étrange d'une personne à part, inoubliable, profonde et magnétique, d'une pure vivante de pensée à peine terrestre, et dont le visage ne serait plus que celui d'un esprit. Et chez elle encore, la longueur du cou, l'étroitesse des épaules, l'absence de poitrine, le néant du haut du corps dans l'étoffe qui l'enveloppait en flottant, une maigreur sans sexe et presque séra-

Digitized by Google

phique, la ligne austère d'une créature psychique, ajoutaient encore à cet air au delà de la vie qui donnait à tout son être l'apparence d'une figure de l'extra-monde.

Sur la petite étagère en bois tourné, attachée au mur par quatre tresses de soie jaune, étaient, à portée de sa main, ses livres amis, portant ces noms graves : Dugald-Stewart, Kant, Jouffroy.

LA FRÉQUENTATION DE L'ÉGLISE

Les mois succèdent aux mois, et les églises l'attirent.

Quand elle sortait maintenant, par hasard, dans la journée, aux heures où les églises n'ont pas encore relevé sur leurs portes, pour la sieste de la prière, leurs portières de cuir, elle aimait à y entrer.

Ce qui l'y attirait et ce qu'elle allait y chercher, ce n'était point une impression religieuse, l'approche du Dieu chrétien dans sa maison, mais la sensation d'un lieu de tranquillité, paisiblement et silencieusement agréable, offrant le repos et l'hospitalité d'un palais pacifique. Sortir du soleil de la rue, entrer dans la fraîcheur, l'assoupissement de l'or et des peintures, les lueurs polies et les blancheurs errantes, c'était pour elle le rassérénement que pourrait donner un endroit d'ombre attendant le jet d'eau du Généralife. Et peu à peu, dans la ville des églises, allant à celle-ci, à celle-là, les visitant, prolongeant ses stations, elle se laissait aller à ce goût qui vient à l'étranger, à cette passion qui lui fait perdre les préjugés, les répugnances du catholique des églises gothiques et l'amène à prendre presque en pitié la pauvreté de pierre de ses cathédrales ; elle se laissait aller à l'amour du marbre, du marbre qui met là partout aux murs son éclat glacé, ses lumières glissantes, ses lisses surfaces caressées par le jour jouant sur leur dureté précieuse, filant le long des colonnes, des

Digitized by Google

pilastres, se perdant aux voûtes en éclairs brisés. A mesure qu'elle y vivait, elle prenait une habitude d'être, pendant le chaud du jour, au milieu de cette pierre veinée, brillante et à moitié bijou, de ce froid luisant des couleurs doucement roses, doucement jaunes, doucement vertes, fondues en une espèce de nacre irisant de ses teintes changeantes le prisme de toute une nef. Immobile, contemplative, elle avait un plaisir à se voir enveloppée de cette clarté miroitante où la chaude magnificence des dorures, l'opulence des parois et la somptuosité des tentures semblaient s'évaporer et se volatiliser dans un air agatisé par tous les reflets des porphyres et des jaspes.

LE DIMANCHE DES RAMEAUX

Elle assiste au Dimanche des Rameaux.

Mme Gervaisais s'était trouvée l'année précédente, en arrivant de France, trop fatiguée et trop faible pour suivre à Saint-Pierre les cérémonies de Pâques. Mais à cette seconde Semaine Sainte qu'elle passait à Rome, elle eut la curiosité d'en avoir l'impression.

Le jour du Dimanche des Rameaux, elle était, avec le costume d'étiquette, la robe noire et le voile noir attaché par une marguerite d'argent, dans une de ces grandes tribunes échafaudées pour les dames, à droite et à gauche du chœur. Sa vue, allant devant elle, passait à travers des fers de hallebardes, des casques, des cimiers d'or, des panaches de crins blancs; par-dessus les rangées de Patriarches, de Dignitaires, leurs chasubles tissées d'or; par-dessus les files assises des Cardinaux dont les robes coulaient en vagues somptueuses et noyaient presque, d'un flot de leurs queues, les caudataires assis à leurs pieds; par-dessus les ambassadeurs et les diplomates en uniforme, l'état-major en costume de parade des armées de la terre, cet illustre public d'Europe souvent mêlé, dans

Digitized by Google

son coudoiement, de Princes et de Rois; et ses yeux arrivaient, tout au fond du chœur, sombrement rouge, au Pape.

La Basilique était éclairée par un jour recueilli, pieux et froid, un jour de mars où le soleil, frappant et arrêté aux portes de bronze de l'entrée, n'allumait pas encore la gloire jaune du Saint-Esprit et son cadre de rayons dans le vitrail de la Tribune de Saint-Pierre; un jour triste qui se teintait du violet des vastes tentures enveloppant la messe et le demi-deuil de ce dimanche avec le deuil de la pourpre.

L'immensité de Saint-Pierre était silencieuse. On n'y entendait que le bruit des pas de la foule, pareil, sur le marbre glissant, au bruit sourd de grandes eaux qui s'y seraient écoulées. Tout à coup éclata et s'élança l'hymne du *Pueri Hebræorum*, souvenir des fils de Judée, venus au-devant du Seigneur, un cantique de jeune joie, un hosanna qui déchirait l'air de notes argentines, montant et se perdant à la hauteur des voûtes, y roulant au loin comme une criée d'enfants dans des échos de montagnes.

Au premier accent de ce chant et de son allégresse commençait la marche, la procession éternelle et toujours recommençante de toute cette cour de l'Église allant recevoir les rameaux des mains du Saint-Père : les Cardinaux, les Patriarches, les Archevêques, les Évêques non assistants et assistants, les Abbés mitrés, les Pénitenciers, le Gouverneur de Rome, l'Auditeur de la Chambre, le Majordome, le Trésorier, les Protonotaires apostoliques participants et honoraires, le Régent de la Chancellerie, l'Auditeur des contredites, les Généraux des Ordres religieux, les quatre Conservateurs, les Auditeurs de Rote, les Clercs de la Chambre, les Votants de la signature, les Abréviateurs, les Maîtres des cérémonies, les Camériers assistants, les Camériers secrets, les Camériers ordinaires, les Camériers extra, les Avocats consistoriaux, les Écuyers, les Chantres, les Clercs et les Acolytes de la

Digitized by Google

Chapelle, les Porteurs de la *Virga rubea*, — tout un peuple ecclésiastique et toute l'innombrable « Famille pontificale » allongeant son lent défilé comme en ces déroulements des milices chrétiennes allant cueillir au ciel la palme des élus.

Le Pape assis, offrant, aux baisers qui montaient, ses genoux couverts d'un voile brodé, sa main et son pied, distribuait à chacun la palme frisée de San Remo, avec un mouvement d'automatisme grandiose, un geste hiératique et ancien qui le faisait ressemblant, sous le dais de sa chaise, nuageux d'encens, à une statue sainte du Passé.

Merveilleuse mise en scène, admirable coup de théâtre de la liturgie, chef-d'œuvre du triomphal spectacle religieux du XVIe siècle, de son génie d'art catholique, de toutes ces grandes mains de ses artistes et de ses peintres inventant le dessin, l'ordonnance, l'arrangement, la composition et la symétrie des poses, le pyramidement des groupes, la beauté du décor vivant, étageant tous ces figurants magnifiques, en camail d'hermine, en surplis de dentelles, ruisselants de brocart et de soie, portant l'or pâle de leurs palmes tremblantes sur le cramoisi des fonds, sur les harmonies et les splendeurs sourdes d'un colossal Titien!

Mme Gervaisais arrivait à cet état vague et un peu troublé de faiblesse que font dans ces cérémonies la longue lassitude, l'attention fatiguée des sens. Sa contemplation était répandue et errante, quand tout à coup elle fut secouée et réveillée par un chant tel qu'elle n'en avait jamais entendu de pareil, une plainte où gémissait la fin du monde, une musique originale et inconnue où se mêlaient les insultes d'une tourbe furieuse, un récitatif lent et solennel d'une parole lointaine de l'histoire, une basse-taille touchant aux infinis des profondeurs de l'âme.

C'était, chanté par trois diacres, le plain-chant dramatisé de la passion de Jésus-Christ, selon l'Évangile de saint Mathieu.

Digitized by Google

Charmée nerveusement, avec de petits tressaillements derrière la tête, Mme Gervaisais demeurait, languissamment navrée sous le bruit grave de cette basse balançant la gamme des mélancolies, répandant ces notes qui semblaient le large murmure d'une immense désolation, suspendues et trémolantes des minutes entières sur des syllabes de douleur dont les ondes sonores restaient en l'air sans vouloir mourir. Et la basse faisait encore monter, descendre et remonter, dans le sourd et le voilé de sa gorge, la lamentation du Sacrifice de l'agonie d'Homme-Dieu, modulée, soupirée avec le timbre humain.

Pendant ce chant où retentit la mort de l'auteur de toute bénédiction, l'Église ne demande pas la bénédiction; pendant ce chant qui dit la nuit de la véritable lumière du monde, l'Église n'a pas de cierges allumés; elle n'encense pas, elle ne répond pas : *Gloria tibi, Domine.*

Mme Gervaisais écoutait toujours la basse, la basse plus pénétrante, plus déchirée d'angoisse et qui semblait la voix de Jésus disant : « Mon âme se sent plongée dans la tristesse jusqu'à la mort »; la voix de Jésus même qui fit un instant, sous les lèvres du chantre, passer à travers les poitrines le frisson de la défaillance d'un Dieu!

Et le récitatif continuait, coupé par les reprises exultantes du chœur, toute cette tempête de clameurs, le bruit caricatural. comique et féroce du peuple homicide, la joie discordante et blasphémante des foules demandant le sang d'un juste, les éclats de voix aigres au *Crucifige!* et au *Barrabas!* qu'écrasait la douloureuse basse sous un grand dédain résigné.

LA VIA APPIA

Allant mieux, elle commence à aller dans le monde romain et s'habitue aux cérémonies religieuses, à la cha-

Digitized by Google

pelle Sixtine, à Saint-Jean de Latran, à Saint-Pierre; elle visite les musées, les fouilles, la Rome morte.

Au milieu de ces études, une promenade qu'elle faisait, au déclin d'un jour de mai, à la via Appia, lui laissait un de ses plus grands souvenirs émus de l'antiquité.

Vers les sept heures, au milieu d'une murmurante harmonie, d'un susurrement universel, du recueillement las de la journée finie, elle se trouvait dans le grand champ de la plaine, vert désert de ruines héroïques que traverse encore le vol de l'aigle des Césars, semé, jonché de colonnes, de débris de temples, de lignes d'aqueducs, où se lèvent de l'ensevelissement de l'herbe à droite et à gauche, partout, à perte de vue, des morceaux de monuments et de l'Histoire mangée par la Nature. Devant elle s'étendait le spectacle de cette campagne mamelonnée dont les creux commençaient à s'emplir d'ombres qui y cherchaient leur lit, et dont le terrain velouté et doré d'une lumière frisante, montrait, jusqu'à l'infini de ses plans déroulés, des majestés d'architectures, des arcatures renaissant de leurs brisures, des ponts victorieux, éternels et sans fin, retenant, sur leur ton orange, la chaleur tombante du jour comme une apothéose. Et derrière encore recommençaient d'autres débris, d'autres restes, d'autres arcatures, rapetissés par l'éloignement de la perspective jusqu'au fond de l'horizon qui se perdait déjà au brouillard des montagnes du Latium, balayées et balafrées d'une nuée grise déchirée de rose.

Elle longea le mausolée de Cécilia Metella. La via Appia continuait. De la plaine, une brise du soir se leva ainsi que de la pierre soulevée d'un immense tombeau. Mme Gervaisais s'enveloppa de son châle contre la fraîcheur, songeuse, rêvant, pensant à cette grande Rome où menaient des avenues de tombes et qui plantait tout le long de ses routes, sur le pas du départ et du retour, au lieu de l'ombre de ses arbres,

Digitized by Google

l'ombre de ses morts. Elle passait sur les grandes dalles, entre les petits murs qui recevaient sur la crête une dernière lueur de soleil dans le rouge des coquelicots : autour d'elle, le paysage, les montagnes, le ciel s'éteignaient en couleurs vagues. Et lentement défilait, semblant marcher avec elle et suivre sa voiture, cette rue de sépulcres qui va toujours avec ses rotondes, ses pyramides, ses édicules, ses cippes, ses piédestaux sans statue, ses bas-reliefs frustes, ses morceaux de torse, enfoncés comme des héros coupés au ventre, dans des tas de gravats sculptés, ses familles de bustes au regard de pierre usé, ses tumulus dévastés, volés de leur forme même, les colombarium éventrés, les sarcophages déserts, la prière croulée du : *Dis manibus*. Çà et là elle se penchait vainement pour essayer d'épeler un nom, un de ces noms de Romain qui sont une mémoire du monde. Mais les inscriptions aux lettres tombées étaient toujours des énigmes du néant. Tout était muet, la mort et la terre; et dans le vaste silence pieux de la solitude et de l'oubli, elle n'entendit rien que le bruit de la faux d'un faucheur qu'elle ne voyait pas, et qui lui semblait faire le bruit de la faux invisible du Temps.

Elle retournait, elle revenait le long du pâle cimetière qui la reconduisait de chaque côté, par la campagne douteuse où se dressaient des fantômes d'oliviers. Et bientôt, entre deux murs de ténèbres, la découpure arrêtée et rigide des maisons, des bâtisses, des toits, des pins d'Italie, à travers le mystère du sourd et puissant neutre la teinte qui monte de la terre du pays dans l'air sans jour, elle poursuivait un chemin noir qui avait au bout, tout au bout, Rome et ses dômes, détachés, dessinés, lignés dans une nuit violette, sur une bande de ciel jaune, — du jaune d'une rose thé.

Digitized by Google

L'INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE

L'intérêt archéologique l'a prise, lui cachant la Rome catholique, mais l'y ramenant sans qu'elle le devine, et lorsque son enfant tombe malade, elle se laisse entraîner à San Agostino vers la Madone pour les enfants et pour les mères. L'enfant guéri, elle sent en elle un vide où sa pensée a peur. C'est l'instant où une amie lui remet un cahier de *Pensées religieuses*, sur lequel est ce nom : « Le P. Giansanti au Gesù »; et voici qu'un livre tombe entre ses mains qui va achever la transformation.

Au milieu de tout ce qui commençait et se préparait en elle, dans cette ouverture tendre, presque mouillée de son cœur, tombait la fraîche impression d'un petit livre qui semble parler, avec un langage et une voix de nourrice, à l'enfance chrétienne d'une âme. Tout était douceur dans ces pages du Saint et du Docteur de la douceur, tout y était caresse, tendresse, bercement; les mots y coulaient comme le miel et comme le lait; la piété y devenait un sucre spirituel. La dévotion y était peinte avec ses délices et ses intimes sources de courage, donnant à la vie une amabilité délicieuse, la facilité de toutes les actions, la bénédiction et la couronne de toutes les affections de famille, de ménage, d'amitié, un allégement heureux, allègre, du travail, du métier, des peines, des inquiétudes, des amertumes de chacun; suave attouchement d'une loi sans sévérité, sans exigence de détachement et de renoncement, qui, laissant l'homme au monde, lui donnait, pour passer à travers les choses du siècle, l'onction bénie d'une sorte d'huile sainte. A ceux qu'il sollicitait, le livre ne demandait que de se faire semblables aux petits enfants qui, d'une main, se tiennent à leur père, et de l'autre cueillent des fraises et des mûres le long des haies : une de vos mains dans la sienne, un *revenez-y* de votre regard au sien, il n'en fallait pas plus pour avoir à vous la bonté du Père

Digitized by Google

éternel. Style d'amour, langue enveloppante, familiarité des idées et des mots, naïveté bénigne, simplicité débonnaire, jolies images gracieuses, chatouillantes et douillettes, images du Tendre divin, rappels d'un objet de « galantise » ou d'un souvenir du lac d'Annecy, symbole du péché dans les épines de la rose, retour à Jésus par une œillade intérieure, fleurettes de gentillesses que sème à toutes les lignes l'Apôtre essayant d'enguirlander les âmes; il y avait là pour Mme Gervaisais un enlacement auquel elle se trouvait toute prète. Et à mesure qu'elle avançait dans l'*Introduction à la vie dévote* qui fait du Crucifié un bouquet à porter sur la poitrine, elle se sentait plus entourée de ce que saint François de Sales évoque, de l'enivrement de la terre et du ciel, d'œillets, de lys, de rossignols, de colombes, de musiques d'oiseaux, d'une aimante animalité, de parfums d'arbres, de toutes les félicités colorées, brillantes, chantantes, bourdonnantes, odorantes, d'une nature en sève sourcillante des petits ruisseaux de la Grâce; et elle éprouvait la molle séduction d'un jardin de Paradis où une bouffée de printemps rapporterait un écho d'une hymne de saint François d'Assise au Dieu chrétien de la nature.

CONTAGION SOURDE DE LA RELIGION A ROME

Elle va au Gesù, assiste aux messes; la métamorphose secrète s'accomplit, la faisant passer d'un théisme nuageux à un catholicisme rationnel, et une prédication décide de sa conversion complète.

Vaste embrassement, immense contagion sainte, que la Religion à Rome.

Rome, avec la majesté sacrée de son nom seul; Rome, avec ses monuments, ses souvenirs, son passé, ses légendes, avec ses églises aussi nombreuses que les jours de l'année, ses oratoires, l'escalier de ses prie-dieu jusque dans les ruelles, ses quatre cents Madones;

Digitized by Google

Rome, avec toutes les *funzione* religieuses et quotidiennes de son *Diario*, les messes capitulaires, les messes votives, les messes conventuelles, les chapelles cardinalices, les chapelles papales, les fêtes patronales, les fêtes fleuries, les fêtes septenaires, les offices capitulaires, les anniversaires de dédicaces, les bénédictions d'une ville où tout se bénit, bêtes et gens, les malades, les chevaux de la poste, les agneaux dont la laine fait les *pallium*; Rome, avec les sermons de la Sapience, les prédications permanentes, les distributions d'Eulogies, les conférences religieuses appelées *fervorino*, les chemins de croix, les *triduo*, les neuvaines, les stations, les processions diurnes et nocturnes, les communions générales, les Quarante heures, les expositions du Saint-Sacrement, les adorations annoncées par l'*invito sacro* collé sur un bout d'arc antique; Rome, avec ses martyrs, le soupir de leurs tombes dans les corridors du Vatican; Rome, avec ses grands ossuaires, ses ostensions et vénérations de reliques, les fragments de membres, les linges sanglants, les morceaux de saints et de morts miraculeux; Rome, avec son atmosphère, l'odeur de l'encens au seuil des basiliques, l'air sans cesse ému par les appels des cloches lassant l'écho du ciel; Rome, avec ses images, son musée d'art pieux allant, des tableaux de mains d'ange, aux paradis de Raphaël et aux enfers de Michel-Ange; Rome, avec ses portements publics d'eucharistie à domicile, son grand avertissement de la mort enterrée à visage découvert dans le sac commun de la confrérie; Rome, avec son peuple de prêtres et de moines habillés de la robe d'église qui traîne et descend jusqu'à l'enfant; Rome, avec sa populace de pauvres dont la bouche ne mendie qu'au nom de Jésus, de la Sainte Vierge et des âmes du purgatoire; — Rome enfin est le coin du monde où, selon le mot énergique d'un évêque, la Piété fermente comme la Nature sous les Tropiques.

Tout s'y rencontre pour vaincre et conquérir une

Digitized by Google

âme par l'obsession, la persécution, la conspiration naturelle des choses environnantes; tout y est rassemblé pour mettre un cœur près de la conversion, par la perpétuité, la succession ininterrompue des atteintes, des impressions, des sensations, et accomplir en lui à la fin ce fréquent miracle du pavé de la Ville éternelle, le miracle d'un chemin de Damas où les esprits les plus forts d'hommes ou de femmes, terrassés, tombent à genoux.

L'ÉGLISE DU TRANSTEVERE

Elle lit tous les livres religieux pour se convaincre, se persuader, ne sort du confessionnal du P. Giansanti que pour y retourner, lutte avec les souvenirs du passé, se confessant et communiant tous les dimanches; elle cherche un directeur plus dur, le P. Sibilla, qui s'acharne à opprimer en elle la pensée, et elle vient habiter dans son quartier. La maladie la reprend, s'aggrave d'autant plus qu'elle supplicie son corps pour mieux faire pénitence, et elle s'épuise en prières dans les églises.

Mme Gervaisais avait pris en affection, dans Sainte-Marie du Transtevere, un vieux coin de la vieille église, encombré et rapiécé de débris de siècles, un angle d'obscurité aux colonnes de porphyre sombre sous des chapiteaux de bronze, aux lambeaux d'art ancien, aux restes d'antiquité, aux inscriptions gothiques, aux cadavres de pierre de cardinaux plaqués dans les murs sous leurs chapeaux rouges; fragment de musée, de vétusté vénérable, où la présence de tous les passés de Rome se montre en un bric-à-brac sacré, ramassé à la démolition d'un Empire et à l'expropriation d'un Olympe.

Un petit sacristain, un enfant qui la guettait de la maison parochiale sur la place, sitôt qu'il la voyait sortir, allait lui ouvrir la petite porte aux rinceaux byzantins par laquelle Mme Gervaisais tombait dans l'église, au bas d'une marche boiteuse. Les doigts

Digitized by Google

mouillés à l'eau bénite du bénitier éclairé d'une veilleuse, elle montait à droite les cinq degrés qui conduisent à la Tribune; et s'agenouillant sur le marbre du dernier, elle avait, un peu à sa gauche, l'hémicycle de boiserie brune, au milieu duquel se levait le blanc mystère d'un siège de marbre, gardé par deux griffons, un trône redoutablement vide; en haut, à la voûte, le colossal Jésus, la longue Vierge géante, les apôtres courbés par la voussure et se penchant du ciel d'or avec des faces de martyrs sauvages blémies par les couleurs de pierres précieuses et les orfévreries de leurs costumes, les pieds sur la grande frise qui déroule de chaque côté de l'Agneau céleste le troupeau fantastique des brebis marchant sur un fond noir.

Elle était seule dans l'église fermée à cette heure.

Elle commençait à prier, à prier sur ses genoux, sur ses genoux écorchés. Et son adoration se mêlant d'un peu d'épouvante, ses yeux se perdaient dans la vision du plafond, sur ces images divines si différentes de toutes les autres, attirantes et douces, auxquelles les livres et les gravures l'avaient habituée; elle s'égarait dans ce rêve dur du ciel, dans ce paradis formidable, ce hiératisme barbare, cette beauté cherchée dans l'anti-humain, ce style de l'inexorable qu'ont ces figures, cet effroi du Christ pareil à un terrible Empereur de la souffrance; et peu à peu, enlevée au sentiment de la réalité, sa vue troublée, entrant en union avec ce qui brillait au-dessus d'elle dans l'or, elle croyait assister à un miracle de la lumière de quatre heures, frappant la mosaïque, les corps, les faces, les vêtements, les membres, d'un mouvement ondulant, là où le rayon les touchait. Elle se figurait apercevoir l'ombre baisser de son doigt la paupière lourde des griffons, et appesantir leur sommeil de marbre; et l'inconscience lui venant presque, elle se sentait, non sans un anxieux plaisir, comme celui de perdre terre, transportée au delà du lieu et de l'heure

Digitized by Google

dans un décor qui aurait été l'Apocalypse, dans cet espace de l'avenir où seront brisés les sept sceaux du Livre.

Presque toujours elle restait des heures agenouillée, droite et se roidissant. Par moments elle devenait blanche comme si tout son sang l'avait quittée; et à d'autres, un épuisement suprême, la fin de ses dernières forces, donnaient à son corps vaincu, à sa tête presque mourante sur son épaule, l'affaissement d'une personne qui va s'évanouir. Alors son fils, qu'elle gardait toujours près d'elle, approchait de ses narines un flacon de vinaigre qu'elle lui faisait emporter chaque fois, dans la prévision de se trouver mal. Le pauvre enfant était dressé à cela. Il était habitué à ces faiblesses de sa mère, et n'en avait plus d'inquiétude. Après quelques secondes d'aspiration, Mme Gervaisais se redressait, héroïque, et repriait. Et, au bout de sa prière, son visage, mortellement las et tiré, avait l'agonie de traits, les yeux rentrés, le regard cave et presque renversé en dedans du saint Jérôme recevant la communion dans le tableau du Dominiquin.

L'HABILLEMENT ET L'ALLÉE A L'AUDIENCE DU PAPE

Elle arrive ainsi à exalter son mysticisme au point de se détacher de son enfant, sa seule adoration, à « broyer son cœur » pour obéir à son confesseur. Enfin elle va se rendre à l'audience pontificale.

« Je saigne, je saigne... » dit le matin Mme Gervaisais à son frère qui venait d'entrer dans sa chambre.

« Ce n'est rien... Tu te seras écorché la gencive...

— Oh! non... c'est du sang de là... »

Et elle porta la main à sa poitrine.

« Eh! bien, il faut envoyer chercher le docteur Monterone...

— Je ne veux plus du docteur Monterone.



— Tu as tes poudres?

— Oui, c'est cela. Donne-moi la poudre, là... là...

— Ta nuit a été mauvaise?

— Mauvaise? non... Je ne me rappelle plus... Cette nuit, je ne sais pas où j'étais...

— Tu as eu une quinte à trois heures... Honorine t'a fait boire quelques gorgées d'eau qui t'ont calmée. Tu as encore toussé à cinq heures... Dans ce moment-ci, tu as la fièvre... Si tu étais raisonnable, chère sœur, tu remettrais cette audience... Nous retarderions un peu notre départ...

— L'audience? Mon audience du Pape? Non, non, j'irai ; il faut que j'y aille... »

Et elle se souleva un peu dans son lit, comme si elle essayait ce qui lui restait de forces.

« Je veux y aller... Il n'est pas dix heures... Veux-tu bien me laisser! Je vais tâcher de dormir... J'irai bien à trois heures... »

A trois heures précises, elle sonnait Honorine, se levait, se faisait habiller avec des pauses de repos où elle lui disait : « Attendez un peu... »

Puis après avoir trempé ses lèvres à une tasse de thé, se tournant vers son frère : « Allons! je suis prête, partons... »

Et elle passa devant lui, se redressant dans la volonté d'aller.

Pendant le trajet, dans la voiture, elle n'eut d'autre parole que : « Merci... bien... » quand il la regardait.

Sous la voûte de la colonnade de Saint-Pierre, le frère et la sœur se quittèrent. Mme Gervaisais, prenant son fils par la main, traversa la haie des hallebardiers Suisses montant la garde du Passé à la porte du Vatican; et elle se mit à gravir, avec une hâte haletante, le vaste escalier, où elle s'arrèta un moment pour respirer, appuyée d'une main sur l'épaule de Pierre-Charles.

Elle arriva à une première salle où étaient des gens en rouge, la tête nue.

Digitized by Google

Cette salle la mena à une autre qui lui sembla avoir des armes de vieux Papes sur les murs, et dedans, des vivants vagues et des costumes anciens éclairés par la trouble lumière d'une coulisse de théâtre pendant le jour.

Elle marchait vite, tenant si serrée dans sa main la main de son enfant qu'elle lui faisait mal.

Puis ce furent d'autres salles qu'elle traversa, frôlant des uniformes, des gardes, des dragons, et d'autres salles encore qui, à mesure qu'elle avançait, prenaient un aspect plus ecclésiastique, et où les allants et les venants devenaient de plus en plus des prêtres et des ombres.

Le palais, mystérieusement peuplé, s'allongeait devant elle, infini et confus comme le chemin d'un songe dans lequel elle allait toujours, avec un regard et un pas de somnambule.

Elle se trouva dans un salon, pareil à un salon d'officiers d'ordonnance, où un peloton de Gardes Nobles prenait les armes sur deux lignes et saluait de l'épée au passage des Cardinaux.

Là, elle donna sa lettre qu'elle vit emporter sur un plat d'argent. Et une autre salle lui apparut, une imposante salle du Trône, avec un dais de velours et un fauteuil doré, où glissaient, d'un pas silencieux. des huissiers noirs en justaucorps de soie, à manteau de velours, la fraise au cou.

Pendant qu'elle attendait là, le Grand Pénitencier de France, qui lui avait obtenu son audience, venait lui tenir quelques minutes compagnie et causait avec elle; mais les battements de son cœur à cet instant étaient si forts qu'ils l'empêchaient d'entendre, et la faisaient répondre par des mouvements de tête, un machinal sourire fixe.

Enfin, elle parvint à une dernière pièce, ne voyant plus rien, les yeux en arrêt sur une porte, — la porte derrière laquelle il y avait le Pape.

Subitement, un coup de sonnette la traversa, la

Digitized by Google

porte battante s'ouvrit : elle se dressa sur ses pieds en sursaut, courut presque au seuil, s'arrêta court devant l'éclair rouge et sombre de la chambre de pourpre, leva les bras en l'air, s'affaissa lentement sur son enfant.

L'enfant, qui l'avait prise à bras-le-corps, aperçut un filet de sang à ses lèvres, entendit, dans son oreille posée contre sa poitrine, la vie se vider avec le bruit étranglé de l'eau d'une bouteille...

Il la soutenait, écrasé de son poids, ayant au-dessus de lui le balancement de la morte dans le vide.

« M'man!... m'man!... » appela par deux fois Pierre-Charles sur le cadavre échappé d'entre ses petits bras, et roulé à terre.

Puis soudain, comme si, du cœur crevé de l'enfant, jaillissait, avec l'intelligence, une parole nouvelle, sa langue d'orphelin articula dans un grand cri déchiré :

« Ma mère! »

Quelques créatures de ce temps.

Sous ce titre les Goncourt ont peint de très curieuses physionomies, qui sont comme de véritables figures de roman, et, bien que nous n'en détachions pas de morceau, il est cependant intéressant de les signaler et de faire ressortir, à côté de créatures inconnues, des personnalités comme celles du sculpteur Roguet, de l'assassin Peytral, de l'écrivain Ourliac.

Digitized by Google

THÉÂTRE

La patrie en danger.

Ce drame en prose et en cinq actes met en scène les caractères et les sentiments les plus opposés et les plus exaltés de la tragique époque comprise entre 1789 et 1793. Nous donnons ici quatre scènes qui sont les points culminants et héroïques de ce beau drame si patriotique et si poignant. D'abord la scène IV du 1er acte, qui fait pressentir l'avenir.

SCÈNE IV

LA CHANOINESSE, BOUSSANEL

BOUSSANEL, saluant. Madame la comtesse!

LA CHANOINESSE. Bonjour, père Boussanel, bonjour... Comment! c'est vous, à Paris, sur le pavé de notre grande ville? vous l'homme des champs? Asseyez-vous donc, Boussanel. Ah! çà, quel intérêt...? qu'est-ce qui peut vous amener dans notre Babylone et vous faire promener vos boucles de cuivre sur nos boulevards?

BOUSSANEL. Une curiosité bien naturelle, madame la comtesse; je viens comme tant d'autres, pour voir.

LA CHANOINESSE. Et ça vous a pris à votre âge, cette curiosité-là? Enfin! Mais vraiment je suis bien aise de

Digitized by Google

vous voir. Et dites-moi, je n'ai pas rêvé ça, n'est-ce pas? vous avez quitté votre place de régent de philosophie au collège de Lyon que mon frère vous avait fait avoir?

BOUSSANEL. Depuis cinq ans, madame, c'est vrai.

LA CHANOINESSE. Et vous vous êtes mis à vivre, à ce qu'il paraît, dans une cabane, une hutte de bûcheron à la lisière d'un bois?...

BOUSSANEL. Entre le Lyonnais et l'Auvergne...

LA CHANOINESSE. Tout seul... en vrai sauvage, à savantiser, à cuisiner, je ne sais quoi... Tenez, ne m'a-t'on pas écrit de là-bas qu'on vous regardait un peu comme un sorcier?

BOUSSANEL. Oh! d'innocentes expériences de chimie...

LA CHANOINESSE. Je pense bien. Oh! je sais qui vous avez été. Je vous ai connu un grand chrétien, monsieur Boussanel, vous aviez une religion d'une ardeur!

BOUSSANEL. Oui, oui... Il y a toujours eu en moi une exaltation, une frénésie de conviction... Tout ce que j'ai cru et tout ce que j'ai aimé dans la vie m'a toujours dévoré le cœur : la foi... puis la science...

LA CHANOINESSE. Oh! vous n'étiez pas de ceux qui peignent la damnation en miniature et les flammes du péché en rose! Ah! monsieur le petit-collet, car vous le portiez alors, vous ne ressembliez guère à nos abbés du jour. Sac à papier! je me rappelle encore, à propos de je ne sais quelle algarade de votre élève, un sermon sur l'enfer. J'en ai attrapé un morceau par la porte, j'ai été trois nuits sans en dormir... Et que vous a semblé Paris, monsieur Boussanel?

BOUSSANEL. Une bien grande ville, madame la comtesse : la capitale de l'humanité.

LA CHANOINESSE. Vous préférez, je parie, votre cahute?

BOUSSANEL. Madame, je m'y trouve libre, content, satisfait; à ma tanière de charbonnier, à mes bois, madame, je dois les meilleures années de ma vie, ma

Digitized by Google

philosophie, ma solitude, le renouvellement de tout moi-même. Ah! Madame, le beau ciel de lit que la tête des arbres! Une maison de fagots, si vous saviez comme cela laisse bien passer et venir à vous le souffle et le vent du vrai Dieu, du Père Éternel de tout! (S'animant.) Mais rien qu'à marcher dans la campagne, au soleil, ou sous des feuilles, on se mêle à la bonté des choses, on devient meilleur et plus aimant. Souvent j'allais de ma forêt au sentier de la montagne, je montais, je montais, les nuages étaient sous moi, l'air se faisait plus pur, le ciel devenait de plus en plus ciel. Il me semblait que sous mes pieds les horizons de la terre s'effaçaient avec ses misères. Et quand j'étais tout en haut, me couchant sur une cime, suspendu dans l'infini, le pouls pressé, tout mon sang comme soulevé par la légèreté de l'air, presque envolé de moi-même, je restais, des heures que je n'entendais plus, le regard perdu, l'âme noyée, pleurant les mêmes larmes que pleurait saint Augustin... oh! des larmes délicieuses à pleurer!

La Chanoinesse. En vérité?

Boussanel. Puis je redescendais, je revenais avec des pleines brassées d'herbes et de fleurs, de ces fleurs qui poussent toutes seules, de ces bouquets que font les champs; j'en emplissais ma cabane, elles m'embaumaient et me suffoquaient, et peu à peu j'éprouvais une sorte d'asphyxie divine qui me montait à la tête, m'étourdissait le cœur, et me l'emportait à Dieu comme dans l'encens fumant de la terre!

La Chanoinesse, avec ironie. Bah! vous vous évaporiez, monsieur Boussanel? voyez-vous ça!...

Boussanel, s'exaltant. Oh! la nature! vous ne vous y êtes jamais perdus, vous les grands, les riches, les heureux! vous ne connaissez pas cette douceur de vous laisser couler dans cette grande vie de paix, de sève et de fraîcheur, d'y frissonner, d'y palpiter... vous ignorez ce monde de sentiments nouveaux, cet abîme de délices pour l'homme sensible et qui l'émeut jusqu'au fond;

Digitized by Google

le ciel, la terre, l'eau, la plante, l'oiseau, ce que Rousseau pourtant vous a montré, ce qu'il a révélé à votre vieux siècle consumé d'ennui et de sécheresse!

LA CHANOINESSE. Ah! si vous me parlez de votre Rousseau! un fou!... qu'on aurait dû brûler avec ses livres!

BOUSSANEL. Madame la comtesse!

LA CHANOINESSE. Oui, monsieur. Encore un qui vivait comme vous, comme un loup.

BOUSSANEL. C'est peut-être le seul moyen d'aimer les hommes, madame. Dans mon trou, je pensais à eux et je vivais pour eux. Les livres, les sciences, les systèmes, je feuilletais, je creusais tout pour y chercher du bonheur pour les autres. Je me figurais une société d'hommes simples, sages, heureux, frères... Et parfois dans mes rêves, en écoutant, il me semblait entendre le présent trembler et un avenir meilleur de tous les hommes remuer dans ces années-ci...

LA CHANOINESSE. Bon! des prophéties maintenant, Boussanel! je ne vous reconnais plus...

BOUSSANEL. Mais, madame la comtesse, est-ce que vous ne voyez pas des signes? est-ce que vous ne sentez pas que de nouveaux temps sont proches? est-ce qu'il n'y a pas pour vous un vaste roulement dans l'air? est-ce que vous ne voyez pas de grandes choses qui s'en vont et de grandes choses qui viennent? Le genre humain n'avait que des jambes et des bras; il lui pousse une tête, madame la comtesse!

LA CHANOINESSE. Ah! c'est pour ces États généraux que vous dites cela? Peuh! un détachement de gardes-françaises aura raison de toute cette robinaille... Tenez, monsieur Boussanel, je suis sûre que vous avez des insomnies, des battements d'artère, des feux dans la tête...

BOUSSANEL. C'est vrai, quelquefois, madame la comtesse.

LA CHANOINESSE. Eh bien, faites mon ordonnance, et vous vous en trouverez bien.

Digitized by Google

BOUSSANEL. C'est...?

LA CHANOINESSE. D'avaler deux grandes verrées d'eau fraîche tous les matins, d'entendre la messe et de vous faire ouvrir la veine tous les mois...

BOUSSANEL. Grand merci, madame la comtesse... Et monsieur le comte?

LA CHANOINESSE. Vous allez le voir. Eh! tenez... (On entend rentrer une voiture.) c'est sans doute lui; vous allez voir aussi ma nièce, vous savez bien, Blanche, cette poupée d'enfant que vous avez vue si petite.

LA PRISE DE LA BASTILLE

Puis la scène XI racontant la prise de la Bastille.

SCÈNE XI

LES MÊMES; la porte du fond s'ouvre, PERRIN apparait presque évanoui, soutenu par un garde-française et un homme du peuple. Une foule derrière lui; il a du sang à sa chemise.

LA CHANOINESSE. Qu'arrive-t-il donc, mon frère? et qui se permet d'entrer ici?

LE COMTE. Perrinet!

BLANCHE. Du sang?

PERRIN, se soulevant, se dressant et faisant un pas vers Blanche. C'était beau, voyez-vous, mademoiselle... Des hommes, des vieillards, des enfants... tout le monde... des bourgeois... des ouvriers... des gibernes sur des habits, des couteaux de chasse dans des mains noires... du peuple comme si la liberté sortait des pavés! A l'Hôtel de Ville, pas de balles : on achète des clous chez l'épicier du coin du Roi, pour charger les fusils, ceux qui en avaient!... Ah! la journée superbe!... Le bleu du ciel brûlait, il faisait chaud comme avant un orage, quand le ciel attend un tonnerre!... On crie : A la Bastille! et nous y voilà... Je grimpe sur un toit, je saute du corps de garde des invalides. On hachait déjà la porte du pont-levis, les balles sifflaient, il y avait là des voitures de

Digitized by Google

paille : j'y mets le feu pour enfumer ceux qui tirent, comme on enfume les renards dans mon pays... J'avais à côté de moi un garçon charron : une balle au front; il est tué,.. Je prends son fusil... ah! le baptême du feu... l'odeur de la poudre!... Je me suis senti le fils d'un soldat. Le canon roule... On se fusille par les trous, un tambour rappelle sur les tours; on ne l'entend pas. J'aperçois sur le donjon une serviette arborée au bout d'un fusil. Et en même temps, un papier passe par un petit carré grillé auprès du pont-levis. Un homme, en veste bleue, s'avance sur une planche, reçoit une balle... tournoie, glisse... Il n'était pas au fond du fossé que j'étais à sa place... J'attrape le papier, je le passe à un officier qui était là en uniforme... La Bastille nous menaçait de nous faire sauter avec les vingt milliers de poudre de sa sainte-barbe. Le feu recommence... Tout à coup les chaînes du pont-levis cassent : on s'y jette tous... moi j'y étais le cinquième! je vois une petite flamme blanche, et puis plus rien et je tombe... C'était ça... (Il montre sa blessure.) Alors je ne sais plus ce qui s'est passé... mais on m'a dit que je n'avais pas lâché mon fusil! J'ai rouvert les yeux... La Bastille était prise! la Bastille était prise!

CRIS DE LA FOULE. Vive le vainqueur de la Bastille!

LA CAPITULATION DE VERDUN. LA PATRIE

Le drame marche et voici la capitulation de Verdun au 3e Acte, Sc. IX, d'un souffle si élevé.

SCÈNE IX

LES MÊMES, UN FLOT DE PEUPLE envahissant la salle.

CRIS DE LA FOULE. La capitulation! la capitulation!

PERRIN. Si haut, vous osez le dire! si haut, vous osez le crier ici, ce mot que personne de nous, ni moi-même, n'avons le droit de prononcer! ce mot qui ne

Digitized by Google

doit se lever, et encore tout bas, que du bombardement d'une cité, de ses bastions rasés, de ses maisons en flammes, de sa garnison décimée, ainsi que le râle de l'agonie d'une ville! Capituler! capituler, citoyens, sans un assaut, sans une brèche, avant même que les boulets aient troué un chemin à l'ennemi, quand vos murs sont encore debout, que leurs pierres résistent, et nous montrent l'exemple!... Vous venez demander à votre commandant!... Eh! quoi, voulez-vous donner le spectacle d'une honte dont pas une ville française n'a voulu dans les temps passés! voulez-vous que, dans quelques jours, un décret de la France victorieuse et affranchie de l'étranger, car cela sera, voulez-vous qu'un décret rase vos murs, vos maisons, disperse la mémoire de votre ville comme les cendres d'un criminel, et qu'au voyageur qui passera sur vos ruines, on réponde : « Ici fut la ville des lâches! »

Cris du peuple. Assez! assez! Tais-toi! tais-toi! Silence au commandant!

Une voix. Qu'il parle!

Perrin. O Patrie! inspire-moi! que ton nom sacré leur parle dans ma voix! Patrie! donne-moi tes mâles accents! Souffle-moi les mots qui font qu'on meurt pour toi!... O Patrie! terre chérie à laquelle on tient par les entrailles comme à sa mère! ton amour, l'amour de tous les hommes pour le sol où ils sont nés, où ils ont le berceau, le foyer, la famille et la tombe, cet amour qui a mis, dès le premier jour du monde, des armes aux mains des forts, des pierres aux mains des faibles, tant de morts illustres semées pour toi dans le passé, tant d'héroïsme en ton honneur, de la Grèce, de Rome, de l'ancienne France, inscrits par l'humanité au livre d'or du patriotisme... rien de tout cela ne leur parle donc! Des hommes!... des hommes qui ont leurs bras et du fer! ils veulent ouvrir les portes de leur ville, ils veulent se rendre sans s'être seulement battus! Ils demandent cette humiliation! ils la réclament, ils l'exigent, ils la pressent, ils en ont soif! Et

Digitized by Google

ce sont des Français!... Des Français, vous! Avec la Révolution, il ne vous est donc rien poussé dans le cœur? Vous ne vous sentez pas grandir de dix coudées?... Vous rendre? ah! c'est déjà trop d'un Longwy!... et je ne suis pas un Lavergne!... Vous rendre!... Et à qui!... A Brunswick! à l'homme qui a promis de nous corriger comme des enfants révoltés, à l'homme qui vient pour fouetter la France? Et qui sait? s'il n'avait qu'à passer sur des poitrines comme les vôtres, il pourrait bien mener ses maîtres, les rois coalisés, à l'Opéra, le 15 septembre, dans ces loges qu'ils ont bien eu l'audace de louer d'avance!

Cris du peuple. A bas! à bas! La capitulation! la capitulation! A bas!

Perrin. Oh! vous m'écouterez jusqu'au bout : je suis votre honneur qui vous parle! Défenseurs de Verdun, retournerez-vous dans vos foyers pour que vos fiancées s'écartent de vous et que les enfants dans les rues vous crient par derrière : « Il a rendu Verdun! » Mes camarades, mes amis, vous tous, fils de la liberté naissante, enfants perdus de l'armée qui doit combattre pour elle et la faire triompher, les peuples de l'Europe vous regardent et vous espèrent, la Nation vous attend. Vous ne déserterez pas cette fortune que la guerre vous fait d'être la sentinelle avancée de vingt millions d'hommes libres! Républicains, mes frères, vous pouvez égaler les vertus des anciennes républiques; vous le devez à l'histoire! L'heure est suprême et ne recommencera plus. Vous êtes entre l'immortalité et l'infamie... Songez-y : c'est ici la porte de la France... A vous d'en faire les Thermopyles ou les Fourches Caudines! Choisissez : les clefs de la Patrie sont en vos mains. Que Verdun soit pris... et demain ce cri immense remplira toute la France : *La patrie est en danger!* Demain, les villes diront aux villes, les villages aux villages, les tocsins aux toscins, les vents aux horizons : *La patrie est en danger!*... Demain le drapeau noir flottera sur les tours de Notre-Dame!... Demain!... l'ennemi sera à une enjambée de Paris!...

Digitized by Google

L'APPEL DES CONDAMNÉS

Et enfin les dernières scènes de l'acte V, d'un tragique hautain.

SCÈNE VII

Un guichet s'ouvre dans la porte du fond. Entre un huissier du tribunal révolutionnaire, suivi de quatre gendarmes, au moment où un guichetier sonne une cloche. Tous les détenus arrivent. Un moment de profond silence.

L'Huissier. Toutes les chambres sont vides?... (Un guichetier revenant de la prison fait signe que oui.) Je vais commencer. Tous ceux qui vont être appelés passeront de ce côté. (Il feuillette longuement ses papiers et les actes d'accusation avec des regards ironiques qu'il promène sur les détenus.)

Le Comte. La ligne du Styx!... Allons, monsieur le crieur de la mort, dépêchons un peu.

L'Huissier. Voilà, citoyen... Hercule-Timoléon de Valjuzon, âgé de quarante ans, natif du Valjuzon, ci-devant noble, ci-devant comte, chevalier de Saint-Louis, capitaine au ci-devant régiment du Roi...

(Il remet son acte d'accusation au comte, qui le froisse et le met dans sa poche sans le lire. Même jeu de l'huissier pour chaque détenu qu'il appelle.)

Le Comte. Parfaitement... C'est on ne peut plus moi... Et voilà ce que j'appelle un extrait mortuaire bien en règle... Mesdames et messieurs, mille pardons, si j'ai fait parmi vous une apparition si courte, mais vous voyez qu'il n'y a vraiment pas de ma faute...

L'Huissier. Allons, passe!... Marie-Hélène-Bathilde de Valjuzon, âgé de quarante-quatre ans, native de Paris, ex-noble, ex-chanoinesse... (La comtesse se met en marche pour passer.) Madeleine Thévenot, âgée de vingt-quatre ans... (Madeleine se précipite et va pour passer devant la chanoinesse.)

La Chanoinesse. Eh bien, Thévenot? C'est la première fois, ma fille, que vous vous permettez de passer devant moi... (Madeleine se recule et la laisse passer devant.)

Digitized by Google

L'Huissier, continuant l'appel. Paul-Louis Perrin, âgé de vingt-quatre ans, natif du Valjuzon, ci-devant général de brigade des armées de la République. (Perrin passe et se met auprès du comte, les bras croisés.) Charles-Antoine Trudon, valet de chambre du ci-devant marquis de Coigny. (Les regards le cherchent.) Absent? Qu'on le cherche... Trophime Boussanel, âgé de cinquante-cinq ans, natif de Nîmes, et commissaire national à Lyon. (Boussanel lève la tête du livre où il lisait, fait une corne à la page commencée et pose le livre sur une chaise, puis passe.)

Un Guichetier, redescendant. Le citoyen Trudon s'est tué.

L'Huissier, repliant ses listes. Gendarmes, empêchez de communiquer les accusés... Ne laissez pas approcher les détenus... Je monte constater le décès.

Un prisonnier. Est-ce tout, citoyen?

Une femme. Plus personne, monsieur l'huissier? (L'huissier passe sans répondre.)

SCÈNE VIII

Les Mêmes, sauf l'Huissier.

Blanche, qui a regardé l'huissier s'éloigner avec l'air d'un hébétement stupide. Eh bien, et moi? moi? (Elle s'élance pour se jeter au milieu du groupe des détenus appelés, les gendarmes la retiennent et la repoussent.) Messieurs les gendarmes, je vous en prie! Laissez-moi passer... Il y a erreur, on s'est trompé... Je suis coupable, je vous jure... Je suis leur nièce à ces deux-là... C'est moi leur fille, puisque je n'ai plus ni père ni mère... Ce n'est pas juste, non, ce n'est pas juste. Les autres jours, tous ceux qu'on emmenait, on les emmenait ensemble : la fille avec la mère, le fils avec le père, les jeunes avec les vieux... On ne mourait pas l'un sans l'autre... Mais qu'est-ce que cela vous fait de m'emmener?... Mon Dieu! est-ce qu'on va me condamner à vivre à présent?

La Chanoinesse. Dieu ne veut pas encore de vous. Résignez-vous, ma nièce!

Digitized by Google

Le Comte. Ah ! çà, est-ce qu'une fois ils auraient eu pitié ?

Perrin. S'il y a encore ici un peu d'humanité, mais entourez donc cette pauvre enfant ! défendez-la d'elle-même. Arrachez-la à ce qu'elle voit, à ce qu'elle souffre ! épargnez-lui, au nom de ce que vous avez de cher, le déchirement de ces adieux ! Sauvez-la ! emportez-la !... Mais empêchez-la donc de tendre les mains vers nous, comme si elle mendiait notre échafaud !... (Les prisonniers entourent Blanche et la font retirer dans un coin de la cour.)

SCÈNE IX

Les Mêmes, l'Huissier.

L'Huissier, reparaissant, comptant les appelés. 1, 2, 3, 4, 5... Cinq ? mais ce n'est pas mon compte... Il m'en faut six, sans celui d'en haut... Voyons donc. (Il regarde sa liste.) Ah ! oui, c'est ça, j'en avais passé une... Blanche de Valjuzon, âgée de vingt ans !

Blanche, avec un geste de folie presque dansante. C'est moi ! c'est moi !

L'Huissier. Est-ce qu'elle extravague, celle-là ?

Blanche, se jetant dans les bras de son oncle et de sa tante. Avec vous ! (Et se dénouant du bras de son oncle et se penchant vers l'oreille de Perrin, bas.) Avec toi, égoïste !

(Cris au dehors de gens au-dessus de la grille.) Au tribunal ! à la guillotine ! à la guillotine !

La Chanoinesse. On y va, canaille !

Digitized by Google

HISTOIRE

Histoire de la Société française pendant la Révolution.

Deux extraits donneront une idée caractéristique de la manière dont les écrivains ont composé leur étude ; le premier est :

LA CONVERSATION EN 1789 DANS LES SALONS

La Révolution française commença dans l'opinion publique du XVIIIe siècle; elle commença dans les salons.

Lentement, depuis la mort de Louis XIV, les salons ont marché à l'influence. Ils ont eu l'Encyclopédie pour hôtesse; et de leurs portes mi-fermées, une armée d'idées, la philosophie, s'est répandue dans la ville et dans la province, conquérant les intelligences à la nouveauté, les familiarisant d'avance avec l'avenir. Et pendant que le trône de France diminue, et apprend l'irrespect aux peuples, les salons tirent à eux le regard et l'occupation du public. Dans l'interrègne des grandeurs royales, ils s'exercent à régner. Aux temps de Louis XVI, cette domination latente, non officielle, mais réellement et quotidiennement agissante, a grandi dans la volontaire abdication d'une cour purifiée, mais

Digitized by Google

sans éclat comme sans initiative. Ce n'est plus alors Versailles qui est l'instituteur et le tyran de Paris : c'est Paris qui fait penser Versailles, et les ministres prennent conseil des sociétés, avant d'ouvrir un avis à l'Œil-de-Bœuf.

Dès que la Révolution commence à émouvoir le royaume, dès qu'elle jette aux inquiétudes et aux aspirations les tressaillements précurseurs, les salons dépouillent leur légèreté, leur agrément; ils renoncent à leur charme d'école de politesse, de langage et de galanterie : ils deviennent salons d'État. Les bureaux d'esprit se mettent à distribuer la popularité; et la politique, faisant désormais les lendemains de la société française, réglant désormais l'avenir des fortunes et jusqu'à la durée des existences, la politique entre en victorieuse dans les esprits, les envahit, les asservit, chassant brutalement la conversation comme une femme chasserait une fée.

Ce n'est plus alors ce jugement des hommes et des choses, voltigeant, vif, profond parfois, mais toujours sauvé par le sourire ; c'est une mêlée de voix pesantes, où chacun apporte non le sel d'un paradoxe, mais la guerre d'un parti. Les femmes, qui devaient des grâces si précieuses au train de société du vieux temps, ont déserté la conversation; et elles ont usé vis-à-vis d'elle de toute l'ingratitude qu'elles mettent d'ordinaire à quitter une mode embellissante, mais vieille, pour une mode désavantageuse, mais nouvelle. Comme tout à l'heure, elles étaient affolées des montgolfières, de Mesmer, de Figaro, elles sont maintenant éprises de la Révolution. Elles se font sourdes à ces conseils de l'expérience qui leur disent de ne point se commettre en de si grands intérêts; que ni la nature ni l'éducation ne les ont faites mûres pour ces disputes, apanages et soucis virils; « qu'elles ne voient dans les choses que les personnes, et que c'est de leur affection qu'elles tirent leurs principes... que de leur société elles font une secte, de l'esprit public un esprit de

Digitized by Google

parti, et qu'elles ne vont même au bien que par l'intrigue ». On ne voit plus que femmes jouant sérieusement avec l'abstrait et la métaphysique des institutions d'empires. « Aujourd'hui — persifle *l'Échappé du Palais* — tout le beau sexe est politique, ne traite que de la politique, et tourne tout en politique; et il n'est pas jusqu'aux soubrettes, ces Agnès désintéressées, qui n'en raisonnent pertinemment d'après leurs maîtresses. » Une maîtresse de maison n'est plus cette modératrice d'un cercle tranquille, et qui, en son hospitalière impartialité, accueillait chaque dire d'une oreille patiente. « C'est — dit une femme — une Penthésilée assise près d'une table à thé, tremblante de fureur, et, au milieu des violents débats, se brûlant les doigts, et répandant une tasse de thé sur sa robe. » Les femmes ont bientôt fait les jeunes gens à leur image; les jeunes gens ne rient plus, ne courtisent plus : ils récitent les gazettes : « La même loi qui oblige aujourd'hui à avoir le gilet court et la culotte courte, commande la démocratie. Il vaudrait autant avoir les bras roulés sur les genoux que de ne pas appeler le roi : *le Pouvoir exécutif.* » Toute l'ambition des jeunes gens est de jeter en entrant dans un salon bien garni : « Je sors du club de la Révolution »; et s'ils peuvent conter qu'ils se sont élevés jusqu'à une petite motion, ils ont, pour toute une soirée, tous les yeux et tous les cœurs. Car ce n'est plus pour l'écrivain, plus pour le peintre, plus pour le musicien que sont toutes les prévenances d'accueil : c'est pour le député, le confident de la Constitution, qui raconte le journal avant qu'il n'ait paru. C'est le Bathylle grave dont les femmes raffolent ; et de quelles voix elles lui commandent : « Dès ce soir, je veux que vous me récitiez votre motion , je veux vos mêmes gestes , vos mêmes accents ! » Et des jeunes femmes aux jeunes hommes, les étranges mots qui s'échangent en ces années : « Je n'ai pas oublié la brochure que vous m'avez recommandée : *Qu'est-ce que le Tiers?* Ce matin, pendant ma

Digitized by Google

toilette, une de mes femmes m'en a lu une partie... » — ou bien encore : « Savez-vous que depuis que vous êtes dans le tiers, je ne gronde plus mes gens? » — Alors, dans les boudoirs discrets et secrets, « le rose tendre du meuble disparaît sous le noir de mille follicules éparses et de brochures circonstancielles ». Alors les élégantes manquent le spectacle pour l'Assemblée nationale; si bien que les billets de tribune s'échangent contre des billets d'Opéra ou des Bouffons français, et encore avec six livres de retour. — Presque toutes, les femmes adoptent l'opinion de l'Opinion. Ces cœurs que Rousseau avait, suivant l'expression de d'Escherny, *fondus et liquéfiés*, se lancent au mouvement avec la vivacité d'ardeur passionnée et sans règle de la nature féminine. Femmes de banquiers, femmes d'avocats embrassent la Révolution, pour remercier la fortune de leurs maris. De ces duchesses, de ces marquises, de ces comtesses, que leurs titres, leurs intérêts, leurs traditions de famille devaient tenir attachées au passé, devaient faire réservées pour le présent, beaucoup sautent par-dessus leur nom et applaudissent les événements qui se déroulent. Celles-là qui étaient jeunes ont été entraînées, lâches et sans résistance contre un engouement si général. Plus d'une que les années avertissaient de mourir aux plaisirs de la société, et de se reconcilier, sinon avec Dieu, du moins avec un directeur, et qui allaient, ne pouvant mieux, se ranger aux coquetteries de conscience et aux tendresses de la foi, se vouent à la Révolution comme à une religion rajeunissante, et à un salut mondain. — Grand nombre aussi de dames nobles de noblesse peu ancienne ont gardé rancune à la royauté des preuves de noblesse jusqu'à l'an 1400 sans trace d'anoblissement, récemment exigées, à la sollicitation du maréchal de Duras, pour monter dans les carrosses du roi; et elles font accueil au tiers état comme à une vengeance, et à une satisfaction de leur amour-propre blessé. — Bien peu de femmes « sont d'assez bonne

Digitized by Google

foi pour convenir que des trois Pouvoirs dont on leur parle sans cesse, il n'y en a pas un qui leur fasse plaisir; et qu'un temps de révolution est un très mauvais temps; et qu'on les ruine et qu'on les ennuie. » Et chaque jour, sur cette société tombée en politique et en cacophonie, Gorgy voit « de petits diablotins bien hargneux, bien ergoteux, bien chamailleux, jeter une pomme de discorde sur laquelle est écrit : *Question du jour* ».

LES GUILLOTINADES

Le second est tiré du dernier chapitre : La guillotine.

En ce temps-là, les jurés *feu de file* régalés à la buvette de la Conciergerie, Antoine Fouquier-Tinville écrivait dans la nuit à l'exécuteur des jugements criminels l'ordre du lendemain, le nombre des charrettes du lendemain.

Le lendemain Sanson arrivait à quatre heures, les charrettes roulaient dans la cour de la prison, les huissiers du tribunal appelaient, les appelés étaient comptés, les charrettes étaient pleines, les chevaux étaient fouettés.

Et les charrettes tombaient lourdes dans l'ornière d'hier, et la faisaient plus creuse pour l'ornière du jour suivant; et lentement, charroyant ces agonies prolongées, elles gagnaient le Pont-Neuf, et lentement la rue de la Monnaie, et lentement la rue Honoré; et là, où le pavé de la rue montait, au coin de la rue Honoré et de la rue Florentin, la promenade se ralentissait encore; et longtemps, des salons d'Héron, les rires et les insultes tombaient sur les charrettes embourbées.

A l'heure où le soleil allait laisser la ville aux ténèbres, à l'heure des firmaments rouges, dans le cliquetis de la ferraille et le galop des chevaux, débouchait sur la place de la Révolution la grande hécatombe.

Digitized by Google

Sur cette place, autour de la guillotine debout, autour de la Liberté de plâtre, déjà bronzée par la vapeur du sang, des milliers de têtes coiffées de rouge ondulaient comme un champ de coquelicots. Toutes ces têtes regardaient; des grappes d'hommes accrochés au socle de la statue de Louis XV regardaient; des Tuileries et des Champs-Élysées le Plaisir regardait toutes grandes ouvertes, les fenêtres du Garde-Meuble regardaient.

Les charrettes se vidaient, et ceux qui en descendaient gravissaient l'escalier; ils étaient sanglés, bouclés, basculés... Le couteau tombait; et chaque fois que le couteau tombait, le balayeur Jacot mettait en branle ses grandes jambes, et grimaçant sur son piédestal humide, la bouche fendue, de son balai rougi jetait à la foule des gouttelettes d'un sang tout chaud. La foule, clamante, agitait en l'air cannes et chapeaux.

Sous la guillotine, les petits gâteaux étaient criés, les clochettes des marchands de tisane tintaient, le vol travaillait, dans *les chemises rouges* la mode se taillait des châles.

La noblesse passait, et elle ne daignait pas entendre qu'on l'injuriait.

Les parlements passaient, portant la statue brisée de la Loi.

Le poète passait, désespéré que la Postérité lui vînt au milieu de son œuvre, et jetant à la foule ses manuscrits ébauchés, et criant qu'on lui volait l'avenir.

La science passait, pleurant de ne pas léguer les découvertes entrevues.

L'éloquence passait, emportant, en son gosier sonore, les foudres muettes.

Il y avait des hommes qui semblaient « friands d'une si belle mort », et qui regardaient le ciel, comme s'ils y étaient attendus par la Liberté, et qui chantaient au pied de l'échafaud.

Il y avait des hommes qui saluaient à droite et à gauche avant de mourir.

Digitized by Google

Il y avait d'autres hommes qui demandaient à mourir les derniers, pour mourir mieux convaincus que l'homme n'est que matière; d'autres encore qui s'agenouillaient sur la première marche de l'échafaud.

Et quelquefois une charrette suivait où rien ne remuait, où un mort était jeté qui avait fait banqueroute au bourreau.

Il y avait des femmes qui mouraient mieux que des hommes. Il y avait des femmes qui égayaient leurs compagnons pendant la route. Il y avait des femmes qui leur cédaient leur tour à l'arrivée.

Il y en avait qui étaient toutes belles, toutes glorieuses de jeunesse, qui tournaient en leur bouche un bouton de rose, et le jetaient à une larme mal essuyée.

Il y en avait qui se serraient contre leurs vieux pères, pour s'abriter de leur vieillesse et de leurs longues vertus.

Il y avait des femmes qui avaient quatre-vingts ans. Et il y en avait de paralytiques que les aides étaient forcés d'aider à mourir, et qu'on portait à bras sur la plate-forme de l'échafaud.

Il y avait, dans ces femmes, toutes sortes de femmes séparées par leur vie, rapprochées et voisines par leur mort : des femmes dont le nom était né avec la France, des brelandières anonymes, d'autres qui avaient tué, d'autres qui avaient aimé; des comédiennes qui avaient conspiré, des prostituées qui avaient crié : Vive le roi!

Et les hommes qui avaient promis d'approvisionner la guillotine envoyaient vers les villes qui sont dans les plaines, vers les villes qui sont sur les montagnes, vers les villes du nord, vers les villes du midi, chercher de quoi lui mettre sous son couteau. Et ils envoyaient dans la ci-devant Bretagne, et ils envoyaient à Coulommiers, et ils envoyaient à Troyes en Champagne, et ils envoyaient à Clamecy, et ils envoyaient à Dijon, et ils envoyaient à Verdun, et ils envoyaient dans la

Digitized by Google

Moselle, et ils envoyaient à Angers, et ils envoyaient à Sedan, et ils envoyaient trois fois à Toulouse, et partout là ils demandaient des têtes, et de partout là on leur en envoyait.

Tous les jours un peu de la France était mené sur la place pour saluer la statue.

Tous les jours l'amour de la vie allait s'éteignant dans les hommes.

. . . .

La terre ne pouvait boire tout le sang de la guillotine. Ceux qui revenaient de la place de la Révolution traînaient par la ville deux semelles sanglantes. Un architecte dessinait au compas le plan d'un aqueduc qui devait mener le sang à la rivière. Le procureur général syndic écrivait au citoyen Guidon : « Je vous fais passer, citoyen, copie d'une lettre du citoyen Chaumette, procureur de la commune, par laquelle vous verrez que l'on s'y plaint qu'après les exécutions publiques des jugements criminels le sang des suppliciés demeure sur la place où il a été versé, que des chiens viennent s'en abreuver... »

Et la nuit venue, quelques-uns de ceux qui avaient vu ces choses, de ceux qui par mégarde avaient heurté des yeux les charrettes, retrouvaient et revoyaient dans les troubles du sommeil ce qui s'était fait. En leur rêve, poursuivi de souvenir, il leur semblait, comme à Fouquier-Tinville au sortir du tribunal, voir la Seine couler du sang. De rouges visions les assaillaient, toutes réelles et toutes pleines d'épouvantement; et ils en étaient venus, ces hommes, à mettre entre eux et le cauchemar des nuits une corde qui les protégeât du somnambulisme de leur terreur.

Un de ces hommes qui dormait ainsi, gardé par une corde tendue d'un chevet de son lit à l'autre, par une de ces nuits de silence, où ne montaient de la ville morte que le bruit des crosses de fusil contre les portes, et les derniers baisers des pères aux enfants endormis embrassés, éveillés orphelins; au temps de messidor

Digitized by Google

de l'an II, un de ces hommes, éperdu de fièvre, se jeta de son lit à sa table de travail. Une nuit, et l'autre, et l'autre encore, il laissa sa lampe aller jusqu'au matin. C'était un abbé dont la plume écrivait ainsi fiévreuse. Et quoi? — Ce philologue, ce délicat, cette intelligence toute nourrie de goût, cet esprit de bonne famille, il écrivait *le Préjugé vaincu, ou Nouveau moyen de subsistance pour la nation, proposé au comité de salut public.* Il proposait — cet homme qui tenait là dans sa mansarde au faubourg Saint-Honoré, dans son secrétaire fermé à triple tour, et qui gardait comme reliques risquant sa tête pour les garder, les papiers, les archives, l'acte de naissance de l'Académie française; il proposait, ce malicieux de tradition et de routine distinguée, ce moqueur dont Voltaire avait bien voulu prendre en parrainage deux ou trois moqueries; ce vieillard bouleversé par le spectacle des temps, et allant au plus extrême d'une ironie à la Swift, il proposait aux patriotes qui font une boucherie de leurs semblabes de manger la chair de leurs victimes. Pour railler en l'an II, il avait trouvé « tous les mots sans énergie, toutes les expressions ternes, tous les moyens de style sans effet »; et il apportait tout cru et saignant le festin de Thyeste, cet ami de l'abbé Delille et de l'abbé Barthélemy, cet académicien! Et suivant et divisant par chapitres son épigramme anthropophage, poussant à bout cette imagination monstrueuse qui semble bercée en un cabanon de Bicêtre, il proposait l'établissement d'une « boucherie nationale sur les plans du grand artiste et du grand patriote David ». Il réclamait « une loi qui obligeât les citoyens à s'y pourvoir au moins une fois chaque semaine sous peine d'être emprisonnés, déportés, égorgés comme suspects ». Il demandait, l'abbé Morellet, que « dans toute fête patriotique il y eût un plat de ce genre qui serait la vraie communion des patriotes, l'eucharistie des Jacobins! »

Digitized by Google

Histoire de la Société française pendant le Directoire.

LES DÉNONCIATIONS DES JOURNAUX

« Comment! — dit le gros Lacroix, — on possède une charogne, et on ne trouve pas un endroit de la terre où l'on puisse la dévorer en paix ! » — Et la charogne est belle, savez-vous! la charogne, c'est Paris et ses hôtels! la charogne, c'est la banlieue et ses châteaux. Ces apôtres de Sparte, ces prêcheurs de simplicité républicaine, ces proscripteurs de la ci-devant opulence nobiliaire, aujourd'hui fermiers généraux de la République, ils scandalisent de leurs fortunes ces jours de l'an II, de l'an III, de l'an IV, de l'an V, de l'an VI, de l'an VII! La voilà réalisée par les destins moqueurs, au delà même de la pensée du prophète, la prophétie de Dumouriez, « qu'une nouvelle aristocratie allait remplacer celle de la monarchie; que Chabot habiterait Chantilly; Bazire, Rambouillet Merlin, Chanteloup! » — Promenez-vous aujourd'hui par la grande ville, à tout hôtel à cour d'honneur, à fronton sculpté, demandez le nom du propriétaire : un nom de conventionnel, de ministre, de directeur, vous sera jeté. Sortez par toutes les portes de la grande ville, à ces châteaux clôturés d'une lieue de verdure, demandez le nom du propriétaire : un nom de directeur, de ministre, de conventionnel, vous sera jeté. Oui, ce que l'architecture a de merveilles; oui, ce que la nature a de magnificences : le palais et ses splendeurs, la terre et ses richesses, la forêt et ses ombres, ç'a été les jetons de cette académie de sang, — la Convention!

Qu'un petit avocat à brevet ait amassé quinze ou dix-huit millions; que le républicain, père de quatre enfants, mette dans la corbeille de mariage d'une de ses filles huit cent mille livres ; que, sortant du Directoire, le républicain emporte pour ses galas futurs un

Digitized by Google

service de porcelaine de douze mille livres, — qui dit cela à la France? Un journal.

Qu'un fournisseur de sabots pour l'hospice de la Pitié achète un des plus beaux hôtels de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, et que l'heureux conventionnel, sous les bosquets de ce jardin borné par les Champs-Élysées, se plaigne des doctrines de Babeuf, qui dit cela à la France? Un journal.

Qu'un chicaneau, qu'un maigre défenseur de maisons religieuses, achète et paye comptant deux cent cinquante mille livres la terre et le château de la Chevrette, où naguère les lettres et les arts venaient faire leur cour à Mme d'Épinay, — qui dit cela à la France? Un journal.

Qu'un ancien enfant de chœur de l'abbaye d'Anchin, élevé par charité, achète le Calvaire; qu'il le remanie et le transforme à grands frais; qu'il fasse le château retentissant des aboiements d'une meute, des piaffements d'une écurie pleine, des fredons d'un chœur de filles, — qui dit cela à la France? Un journal.

Que l'un soumissionne pour trois cent mille livres le château de Grosbois, un château de trois millions, — qui dit cela à la France? Un journal.

Que l'autre ait fait construire toute une rue, ait dépensé deux millions à la bâtir, — qui dit cela à la France? Un journal.

Qu'un autre accapare les plus belles terres de Seine-et-Oise; qu'un autre accumule quatre châteaux; qu'un autre..., qu'un autre... — qui dit cela à la France? Le journal.

Pourtant, ils sont arrivés pauvres, tous ces hommes; pourtant, ils sont entrés besogneux au service de la Révolution; pourtant tout à l'heure encore, ils se plaignaient de l'insuffisance de leurs traitements... Comment donc millionnaires subits, ces commis de la patrie? Est-ce par les petites ventes de leurs chandelles, de leur morue, de leur huile, au temps où ils étaient *myriagrammistes*? — Non. — Comment donc?

Digitized by Google

Qui dit, qui dit à la France, qui dit à ce peuple misérable et leurré, volé de sa part dans le butin du bonheur, qui dit à ce peuple dont les enfants, aux armées, meurent des marchés conclus à Paris mieux que du fer de l'ennemi; — qui dit les sources honteuses de tant et de si colossales fortunes? Qui dit les *pots-de-vin* passés entre les rois de la République et les fermiers de la vie de ses défenseurs? Qui dit ces opulences bâties sur des guêtres à couvrir à peine la jambe d'un petit enfant, bâties sur ces chemises écourtillées dont les grenadiers parviennent à se faire des bonnets de nuit, bâties sur des semelles de souliers en carton, bâties sur le fourrage en roseaux de marécage, bâties sur les chevaux affamés, sur les pieds ensanglantés, sur les membres perclus, sur les rhumatismes, sur les jeûnes, sur l'amaigrissement, sur les maladies, sur le martyre des armées de la France?... Qui dit ces soixante mille bombes vendues dix-huit livres le millier? ces quarante-huit canons de bronze passés de l'arsenal de Metz chez un ferrailleur? ces cent cinquante mille canons de fusil vendus à un autre ferrailleur comme fer de rebut? Qui dit ces tentes militaires vendues dix-huit livres, ces habits neufs trois livres, ces vestes deux livres, ces gibecières cinq centimes, ces sacs de peau un décime? Qui dit ces arrestations de chariots crevant d'effets militaires? Le journal.

Qui dit ces marchés où du drap acheté par une compagnie six francs est vendu à l'État dix-sept livres dix-sept sous? ces marchés où le quintal de farine acheté par une compagnie dix livres est vendu au ministre de la marine vingt et une livres? ces marchés qui laissent à une compagnie, après quatre millions restitués, huit ou neuf millions de bénéfices? ces marchés dont les concessionnaires deviennent propriétaires d'une rente de onze millions de francs pour un état de fournitures qui monte à onze millions six cent quatre-vingt mille francs? — Qui dit cela? Le journal.

Digitized by Google

Qui dit encore celui-ci emmagasinant à sa maison de Suresnes cent cinquante mille francs d'objets d'art appartenant à l'État? celui-là payant son boucher avec des tapisseries des Gobelins? celui-là emportant de Versailles quatre voitures de meubles pour meubler le parloir de sa pension? celui-là...? celui-là...? — Qui dit cela? Le journal.

Qui dit encore les spoliateurs de biens particuliers, et force les Abolins à restituer les biens des demoiselles d'Espagne? Le journal.

Tranquilles, ces hommes vivaient dans le repos de la fortune conquise, dans la paix de la possession, dans le luxe qui distrait la conscience; et pendant que, repus, ils dormaient le sommeil de leurs remords, par la rue, une criée nette et claire retentit, qui est l'acte de naissance de ces richesses impardonnables; par la rue, ces contrats de propriété sont exposés, sur lesquels des doigts rouges marquent encore! sur lesquels des mains voleuses ont laissé trace! — Feront-ils comme Legendre? afficheront-ils ce qu'ils possédaient avant, ce qu'ils possèdent après? — Non! — Qu'importe! Le bilan des fortunes révolutionnaires est affiché dans toute la France, partout, comme la sentence criminelle de l'opinion publique. — Alors, toutes ces jouissances troublées se pressent autour du Directoire, et menacées, et tremblantes, et furieuses, et honnies, elles le poussent, elles l'entraînent à licencier la Vérité! .

Portraits intimes du XVIIIe siècle.

Parmi les vingt portraits contenus dans ce très curieux volume qui donne les physionomies intéressantes de Bachaumont, de Mme Geoffrin, de Piron, de Beaumarchais, de Théroigne de Méricourt, etc., nous extrayons le début de celui de l'abbé d'Olivet :

L'ABBÉ D'OLIVET

Parfois le génie de la France semble dormir : il

Digitized by Google

enfante. Alors que le XVIIe siècle était mort, alors que le XVIIIe siècle naissait et n'était pas encore né, entre Molière et Voltaire, il y eut un interrègne de la pensée française. De leurs gloires d'hier, les lettres marchaient sans gloire à leurs gloires de demain. Elles n'allaient plus aux sources vives : elles ne témoignaient plus de l'imagination nationale; penchées sur les lettres mortes, elles n'attestaient plus que l'effort, la patience, l'application de quelques esprits studieux. Elles étaient l'érudition, la glose, le commentaire. Elles ne s'inspiraient pas de l'antiquité : elles en vivaient.

Les Santeuil, les Saumaise, les Ménage revivaient, cette fois seuls et maîtres de toute la scène, de tout le public, de tous les applaudissements, occupant la France, l'Europe, les places, le succès et l'Académie, Paris était devenu la maison de Philaminte. Il avait des « femmes savantes », et il avait des « hommes savants ». Le grec et le latin régnaient, les traducteurs gouvernaient, les restituteurs de textes florissaient, les annotateurs passaient grands hommes, les conseilleurs de sens hommes célèbres. Le latin était la passion, il était la mode du temps. Les Ninons ne se faisaient plus lire les comédies, mais du latin mis en français. La contagion passait les mers et gagnait Londres. La princesse de Galles étudiait le *De Natura deorum*. Le monde, le beau monde était en mouvement pour une leçon, en révolution pour une correction. Il y avait des insurrections pour un contresens, des batailles sur un monosyllabe, des victoires sur un mot. Il y avait des correspondances entières sur le *Hanc* de l'abbé Guyet. Il y avait des mémoires, il y avait presque un concile pour le *circa res divinas* de Cicéron. Les attaques étaient vives, les ripostes furieuses. Atteint d'un vers du *Pœnulus* de Plaute, on lançait une phrase de Nonius Marcellus. On s'abordait à brûle-pourpoint entre amis : « Comment prenez-vous le *Tollendum* d'Hortensius? » Et l'on se serait

Digitized by Google

battu à la fin de la discussion si l'on ne s'était embrassé. C'était l'âge d'or des scoliastes, et aussi leurs guerres de religion. Huit lettres, un beau jour, faillirent brouiller la ville avec la ville et la cour avec la cour. Il s'agissait du *protinus* de Tirésias, dans Horace. Deux sens, deux partis, deux généraux étaient en présence : d'Aguesseau commandait à la moins grosse armée. Aux Tuileries, un fat accourt, brodé des pieds à la tête, essoufflé, s'essoufflant : « Réjouissez-vous, monsieur, réjouissez-vous (et il saute au cou de d'Aguesseau) ! je viens de Versailles ; je vous apporte la meilleure nouvelle du monde. — Eh ! quoi donc ? — M. de la Loubère se déclare pour votre sens ! »

Dans ce monde amoureux de latin, une petite société se forma qui tenta une grande entreprise. Six amis se cotisèrent pour comprendre les *Tusculanes* de Cicéron, les traduire, les annoter, les publier ; allant d'Auteuil à Saint-Cloud, de chez l'abbé Fraguier, un des quarante, chez M. de Valincour, un des quarante. Un abbé, qui s'occupait des *Tusculanes* depuis 1721, avait eu l'idée de cette œuvre collective et méritoire. La tâche fut distribuée, entre tous, à l'amiable. Le premier livre demeurait à l'auteur du projet, qui était l'abbé d'Olivet. Le second, *De tolerando Dolore*, était attribué au pauvre abbé Fraguier, qui avait grand besoin de faire, contre la maladie, provision de stoïcisme. Le troisième était donné à M. le président Bouhier, le quatrième à M. de Valincour, le cinquième à l'abbé Gedoyn, tous gens de savoir, ou bien de zèle. M. Rémond était chargé de présenter l'œuvre au public, de dire d'agréable façon sa naissance et ses pères, et voilà six hommes heureux. Chacun se jette à la besogne, les plus jeunes brûlant d'ardeur, les plus vieux jaloux de n'être pas dépassés et de donner à Cicéron leurs veilles dernières et le dernier souffle de leur esprit. L'abbé Fraguier était de ceux-ci. Le corps épuisé, l'intelligence obscurcie, il forçait son âme et commandait à sa volonté, épiant, pour ainsi

Digitized by Google

OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

dire, ses heures les moins mauvaises, pour traduire et pour dicter, ramassant ses forces et les usant pour faire une page en quatre ou cinq matinées; et, à la fin, vaincu, désespérant de sa tête, s'affaissant sur le livre, il fondait en larmes comme un enfant. L'abbé d'Olivet accourait le consoler et lui défendre de se tuer. Il lui affirmait le projet abandonné et deux des associés déjà quittant la partie. L'abbé Fraguier se rendait à grand'peine. Il se rendait pourtant. Un magistrat, grand ami de l'abbé d'Olivet et des lettres, M. d'Oby, avocat général au Grand Conseil, relayait l'abbé Fraguier. La troupe était recomplétée. Mais le premier feu était passé. L'abbé Gedoyn était rebuté par la quantité de vers jetés dans la deuxième Tusculane. M. de Valincour, qui n'aimait guère à traduire seul, perdait M. Boivin; et M. Boivin mort, c'était beaucoup du latin de M. de Valincour dans la tombe. Cependant tant de gloire était promise à l'entreprise, elle était une œuvre si académiquement pie, qu'un autre abbé Fraguier, le vieux La Monnoye, entrait dans la société, « consultant son cœur plus que ses forces », et s'établissait dans la deuxième Tusculane. A peine M. de la Monnoye entrait-il dans la confrérie, que l'abbé d'Olivet était forcé d'en exclure son ami d'Oby pour refus de corrections, manque de docilité et de capacité. Bientôt il y eut plus de déserteurs que de recrues. L'abbé d'Olivet courait et se démenait dans la débandade. Il battit le ban et l'arrière-ban des latinistes. Il revint à l'abbé Gedoyn, qui fut inexorable. Il vint à l'abbé Mongault, qui lui avoua ingénument ne plus rien faire. Une des meilleures maisons de Paris avait prié l'abbé d'Olivet de venir lire sa deuxième Tusculane; il vint, il lut, on bâilla : « Cicéron fut peu goûté. On jugea qu'en ôtant les répétitions et les inutilités, il ne lui resteroit pas trois bonnes pages... Il ne faut pas vouloir pousser l'amour pour Cicéron jusqu'à vouloir qu'on se moque de nous à son occasion. » Pour un peu l'abbé, qui était fort esclave de l'opinion,

Digitized by Google

eût laissé les *Tusculanes*. Mais quoi! tant de commencements, tant d'ébauches, tant de promesses, un livre projeté, fait et défait pendant des années, une si longue attente du public, ne défendaient-elles pas le renoncement et le découragement à l'abbé d'Olivet? Et l'abbé reprenait son courage et ses plans. Il songeait à l'abbé Sallier pour la cinquième Tusculane; il n'avait pas d'éloignement à retoucher à frais communs, avec le président Bouhier, la Tusculane de La Monnoye et la Tusculane de M. Adam, quand une pensée fort simple lui vint, celle de dissoudre la société et d'être, avec le président Bouhier, le successeur de la société, son représentant et son légataire. L'entreprise aboutit enfin de cette sorte. L'abbé d'Olivet l'avait conçue en juillet 1726. Onze ans après, mois pour mois, en juillet 1737, il avait l'honneur de remettre au Dauphin ces *Tusculanes* si contrariées. Le Dauphin ouvrait les volumes l'un après l'autre, disant, selon l'endroit où il ouvrait le livre : « Voilà du latin! voilà du français! » et ayant vu du grec : « Celui-là est bien mal écrit; je ne sais ce que c'est. » Puis il posa les volumes sur un tabouret, fit deux ou trois gambades, alla dans une embrasure de fenêtre, parla à M. de Mirepoix. Après quoi, d'un petit air de présomption, il revint à l'abbé d'Olivet : « Vous croyez peut-être, monsieur, que je ne sais pas ce que c'est que les Tusculanes? Ce sont des discours tenus à Tusculum, qui est une ville auprès de Rome qu'on appelle aujourd'hui Frascati. » La visite valut à l'abbé quinze cents livres de pension sur la cassette.

Depuis quatorze ans, l'abbé d'Olivet était de l'Académie française. Dès la première promesse des *Tusculanes*, il avait été élu. Pourtant, si puissant que fût le latin à pousser les gens, la promesse et la menace d'un autre livre avaient, mieux encore, recommandé l'abbé aux suffrages du docte corps : c'était l'*Histoire de l'Académie française depuis 1652*. L'idée de cette histoire venue à l'abbé en 1720, l'abbé avait été embarrassé

Digitized by Google

pour la mettre à exécution. D'Academus à certains académiciens français, il ignorait, ainsi que les plus savants, beaucoup de choses, et, ainsi que le public. bien des noms. Quand il fut à peu près édifié par Suidas et Diogène Laërce sur l'ancêtre grec de l'Académie, sur son surnom de *héros*, sur son parc et sur l'année où Platon y ouvrit école, il rencontra de bien autres difficultés. Il lui fallait retrouver tous les illustres inconnus de l'Académie, retrouver leurs titres, retrouver leurs livres, retrouver l'acte de naissance de leur gloire, de leurs talents, de leurs droits, en un mot reconstruire la biographie de beaucoup d'anonymes pour justifier tous les choix de l'Académie. Dure besogne! « *J'ai divisé mon histoire en deux parties,* — écrivait-il; — *la première contient l'histoire générale de l'Académie, et la seconde l'histoire personnelle des académiciens morts. Quant à la première, elle est faite, et c'est peu de chose; mais je serai peut-être dix ans à faire la seconde, parce qu'il y a beaucoup d'académiciens sur lesquels je ne trouve rien à dire, et il faut attendre que le hasard me présente des matériaux. D'ailleurs, je ne veux point me presser, de peur qu'on ne soupconne que je fais cet ouvrage dans la vue d'avoir une place à l'Académie. Je vous dirai là-dessus franchement : 1° que, si j'en avois envie, je croirois la pouvoir demander sans ce titre-là; 2° que je comprends bien qu'on peut en avoir envie pour trouver une société avec qui causer deux ou trois fois la semaine, quand on est vieux; mais comme j'ai encore bon pied et bon œil, je trouve encore à faire un plus agréable emploi de mes après-dînées. C'est feu M. Huet qui m'exhorta à entreprendre ce travail, me promettant de m'aider; mais quand je m'y déterminai, il n'étoit presque plus en état de me fournir les lumières dont j'avois besoin. Cependant, comme j'avois recueilli et mis par écrit diverses choses qu'il m'a contées, je n'ai pas voulu les laisser périr, parce qu'au fond un autre que moi ne trouvera rien de plus, et que si je ne fais pas cet ouvrage, il ne sera jamais fait.* » Et le courageux abbé de se mettre en chasse, de s'enquérir, de fureter, de dépister ces popularités tombées dans

Digitized by Google

l'oubli par l'injustice des temps, de chercher la vie et les œuvres des moins immortels, et même les manuscrits des plus modestes. Mais n'avait-il pas eu le fauteuil sur parole? Il fallait le mériter; et l'abbé fouillait dans la mémoire des uns et dans le savoir des autres, quêtant ses notices de côté et d'autre. Il y en eut sept à huit pourtant qui firent damner le Plutarque, un surtout, le premier académicien exclu de l'Académie pour cas pendable. « *Je sais* — disait d'Olivet — *que ce fut pour avoir nié un dépôt, et qu'il se nommoit Auger de Mauléon, sieur du Granier. Mais de quel endroit de Bresse étoit-il? Quand est-il mort? Et de quel ouvrage a-t-il procuré l'édition? car je doute qu'il ait rien composé.* » Cette pénible exhumation ne dura que neuf ans : aussi faut-il dire que l'abbé d'Olivet s'était résolu à faire de peu ses personnages et de rien ses éloges. Il avait plus grand souci des convenances que de l'histoire, et il croyait ne devoir la vérité qu'à ses critiques. S'il trouvait en son chemin, dans les lettres manuscrites de Chapelain, quelque grande et vilaine querelle académique, par exemple la querelle de Pellisson et de Gilles Boileau, il ne s'avisait point d'en régaler la malignité du public ni de ressusciter la mémoire d'un schisme de mauvais exemple.

Marie-Antoinette.

L'éloge n'est plus à faire de ce livre désormais classé dans l'histoire; il suffira donc de donner d'abord :

LA JOURNÉE DE LA REINE

Le beau rêve en effet, ce palais et ce jardin enchantés, où Marie-Antoinette pourra ôter sa couronne, se reposer de la représentation, reprendre sa volonté et son caprice, échapper à la surveillance, à la fatigue, au supplice solennel et à la discipline invariable de sa

Digitized by Google

vie royale, avoir la solitude et avoir l'amitié, s'épancher, se livrer, s'abandonner, vivre! Pour montrer tout le bonheur que la Reine se promet, pour faire entrer dans ses impatiences, je dirai une des matinées de la Reine à Versailles, telle qu'une de ses femmes de chambre nous l'a conservée. Aussi bien, cette matinée suffira peut-être à faire pardonner Trianon à Marie-Antoinette.

La Reine se réveillait à huit heures. Une femme de garde-robe entrait et déposait une corbeille couverte, appelée le prêt du jour, et contenant des chemises, des mouchoirs, des frottoirs. Pendant qu'elle faisait le service, la première femme remettait à la Reine, qui s'éveillait, un livre contenant un échantillon des douze grands habits, des douze robes riches sur paniers, des douze petites robes de fantaisie pour l'hiver ou l'été. La Reine piquait avec une épingle le grand habit de la messe, la robe déshabillée de l'après-midi, la robe parée du jeu ou du souper des petits appartements. Les Archives nationales possèdent un curieux volume qui porte sur un de ses plats de parchemin vert : *Madame la comtesse d'Ossun. Garde-robe des atours de la Reine. Gazette pour l'année 1782.* Ce sont, collés à des pains à cacheter rouges sur le papier blanc, les échantillons des robes portées par la Reine de 1782 à 1784. C'est comme une palette de tons clairs, jeunes et gais, dont la clarté, la jeunesse, la gaieté ressortent davantage encore, quand on les compare aux nuances feuille morte et carmélite, aux couleurs presque jansénistes des toilettes de Mme Élisabeth, que nous montre un autre registre. Reliques coquettes, et comme parlantes à l'œil, où un peintre trouverait de quoi reconstruire la toilette de la Reine à tel jour, presque à telle heure de sa vie! Il n'aurait qu'à parcourir les divisions du livre : *Robes sur le grand panier, robes sur le petit panier, robes turques, lévites, robes anglaises, et grands habits de taffetas*; grandes provinces du royaume que se partageaient Mme Bertin garnissant les grands habits de

Digitized by Google

Pâques, Mme Lenormand, relevant de broderies de jasmins d'Espagne les robes turques couleur *boue de Paris*, et la Lévèque, et la Romand, et la Barbier, et la Pompée, travaillant et chiffonnant, dans le bleu, le blanc, le rose, le gris-perle semé parfois de lentilles d'or, les habits de Versailles et les habits de Marly qu'on apportait chaque matin à la Reine dans de grands taffetas.

La Reine prenait un bain presque tous les jours. Un *sabot* était roulé dans sa chambre. La Reine, dépouillée du corset à crevés de rubans, des manches de dentelle, du grand fichu, avec lesquels elle couchait, était enveloppée d'une grande chemise de flanelle anglaise. Une tasse de chocolat ou de café faisait son déjeuner, qu'elle prenait dans son lit lorsqu'elle ne se baignait pas. A sa sortie du bain, ses femmes lui apportaient des pantoufles de basin garnies de dentelles et plaçaient sur ses épaules un manteau de lit en taffetas blanc. La Reine, recouchée, prenait un livre ou quelque ouvrage de femme. C'était l'heure où, la Reine couchée ou levée, les petites entrées avaient audience auprès d'elle, et de droit entraient le premier médecin de la reine, son premier chirurgien, son médecin ordinaire, son lecteur, son secrétaire de cabinet, les quatre premiers valets de chambre du roi, leurs survivanciers, les premiers médecins et premiers chirurgiens du Roi.

A midi la toilette de présentation avait lieu. La toilette, ce meuble et ce triomphe de la femme du XVIIIe siècle, était tirée au milieu de la chambre. La dame d'honneur présentait le peignoir à la Reine; deux femmes en grand habit remplaçaient les deux femmes qui avaient servi la nuit. Alors commençaient, avec la coiffure, les grandes entrées. Des pliants étaient avancés en cercle autour de la toilette de la Reine pour la surintendante, les dames d'honneur et d'atours, la gouvernante des enfants de France. Entraient les frères du Roi, les princes du sang, les capitaines des gardes, toutes les grandes charges de la couronne de

Digitized by Google

France. Ils faisaient leur cour à la Reine, qui saluait de la tête. Pour les princes du sang seuls, la Reine indiquait le mouvement de se lever, en s'appuyant des mains à la toilette. Puis venait l'habillement de corps. La dame d'honneur passait la chemise, versait l'eau pour le lavement des mains; la dame d'atours passait le jupon de la robe, posait le fichu, nouait le collier.

Habillée, la Reine se plaçait au milieu de sa chambre, et, environnée de ses dames d'honneur et d'atours, de ses dames du palais, du chevalier d'honneur, du premier écuyer, de son clergé, des princesses de la famille royale, qui arrivaient suivies de toute leur maison, elle passait dans la galerie et se rendait à la messe, après avoir signé les contrats présentés par le secrétaire des commandements, et agréé les présentations des colonels pour prendre congé.

La Reine entendait la messe avec le Roi dans la tribune, en face du maître-autel et de la musique.

La Reine, rentrée de la messe, devait dîner tous les jours seule avec le Roi en public; mais ce repas public n'avait lieu que le dimanche.

Le maître d'hôtel de la Reine, armé d'un grand bâton de six pieds orné de fleurs de lis d'or et surmonté de fleurs de lis en couronne, annonçait à la Reine qu'elle était servie, lui remettait le menu du dîner, et, tout le temps du dîner, se tenant derrière elle, ordonnait de servir ou de desservir.

Après le dîner, la Reine rentrait dans son appartement, et, son panier et son bas de robe ôtés, s'appartenait seulement alors, autant du moins que le lui permettait la présence en grand habit de ses femmes, dont le droit était d'être toujours présentes et d'accompagner partout la Reine.

La Reine espérait se sauver de tant d'ennuis à Trianon. Elle voulait fuir là cette toilette, la cour des matins, et le dîner public, et les jeux de représentation si ennuyeux du mercredi et du dimanche, et les mardis des ambassadeurs et des étrangers, et les présenta-


Digitized by Google

tions et les révérences, les grands couverts et les grandes loges, et le souper dans les cabinets le mardi et le jeudi avec les ennuyeux et les prudes et le souper de tous les jours en famille chez Monsieur.

La Reine pensait qu'à Trianon elle pourrait manger avec d'autres personnes que la famille royale, unique société de table, à laquelle toute Reine de France avait été condamnée jusqu'alors; qu'elle y aurait, comme une particulière, ses amis à dîner sans mettre tout Versailles en rumeur. Elle songeait à se faire habiller là dans sa chambre par M[lle] Bertin, sans être condamnée à se réfugier dans un cabinet par le refus de ses femmes de laisser entrer M[lle] Bertin dans leurs charges. Son mari au bras, sans autre suite qu'un laquais, elle parcourrait ses États; et même, à table, s'il lui prenait fantaisie, elle jetterait au Roi des boulettes de mie de pain sans scandaliser le service. Voilà les espoirs et les ambitions de cette princesse élevée et nourrie dans les traditions patriarcales du gouvernement de Lorraine, et qui contait avec un si doux attendrissement la naïve levée d'impôts de ses anciens ducs, agitant leur chapeau en l'air à la messe après le prône, et quêtant la somme dont ils avaient besoin. Ses désirs et ses idées confirmés par l'abbé de Vermond, la Reine était convaincue que la grande popularité des princes de la maison d'Autriche venait du peu d'exigence d'étiquette de la cour de Vienne. D'ailleurs, quel besoin de conseils, de raisonnements, de souvenirs d'enfance, pour faire détester à la jeune princesse une telle tyrannie ? Quelle patience eût résisté à des tourments quotidiens, pareils à celui-ci : la femme de chambre, un jour d'hiver, prête à passer la chemise à la Reine, est obligée de la remettre à la dame d'honneur qui entre et ôte ses gants; la dame d'honneur est obligée de la remettre à la duchesse d'Orléans qui a gratté à la porte; la duchesse d'Orléans est obligée de la remettre à la comtesse de Provence qui vient d'entrer, pendant que la Reine

Digitized by Google

transsie, tenant ses bras croisés sur sa poitrine nue, laisse échapper: *C'est odieux! quelle importunité!*

DÉPART DE LA CONCIERGERIE

Ensuite ses dernières heures, le départ de la Conciergerie, la mort.

La Reine n'est point ramenée à sa chambre, mais au cabinet des condamnés, pratiqué à l'un des angles de l'avant-greffe. En arrivant elle demande à Bault de quoi écrire, et elle écrit ses adieux à Mme Élisabeth, à ses enfants, à la vie, ce testament royal d'une reine chrétienne, prête à la mort, prête à Dieu, prête à la postérité. Et si des larmes ont taché le papier, ce ne sont point des larmes de femme, ce sont des larmes de mère sur ce pauvre enfant qu'Hébert a fait parler contre l'honneur de sa mère, contre l'honneur de Mme Élisabeth, son autre mère! De quel ton de prière Marie-Antoinette supplie Mme Élisabeth de pardonner, de laisser son cœur à ce malheureux enfant qui l'a fait rougir! Et depuis qu'il est des créatures humaines attendant le bourreau, quel supplice a tourmenté leurs dernières heures, pareil au supplice de cette dernière pensée d'une mère?

La Reine remet sa lettre à Bault, à Bault qui dira dans la journée à sa femme : « Ta pauvre Reine a écrit; elle m'a donné sa lettre; mais je n'ai pu la remettre à son adresse, il a fallu la porter à Fouquier ».

Puis, la Reine songe au spectacle qu'il lui faudra donner dans quelques heures. Elle craint que son corps, épuisé par la fatigue, affaibli par la maladie, ne trahisse son âme, et, voulant avoir la force de son courage, elle demande quelque nourriture : on lui sert un poulet, dont elle mange une aile. Elle demande ensuite à changer de chemise : la femme du concierge lui en donne une; et, s'étant jetée toute vêtue sur le

Digitized by Google

lit, la Reine s'enveloppe les pieds avec une couverture et s'endort.

Elle dormait. On entre. « Voilà, lui dit-on, un curé de Paris qui vient vous demander si vous voulez vous confesser. — *Un curé de Paris?...* murmure tout bas la Reine, *il n'y en a guère...* » Le prêtre s'avance. Il dit à la Reine qu'il s'appelle Girard, qu'il est curé de Saint-Landry, dans la Cité, et qu'il lui apporte les consolations de la religion. La Reine s'est confessée à Dieu seul. Elle remercie le prêtre assermenté, sans le renvoyer pourtant. Elle descend de son lit; elle marche dans le cabinet pour se réchauffer, et se plaint de souffrir aux pieds un froid mortel. Girard lui conseille de mettre son oreiller sur ses pieds : la Reine le fait. « Voulez-vous que je vous accompagne? dit le prêtre. — *Comme vous voudrez* », répond la Reine.

A sept heures, Sanson se présente : « *Comme vous venez de bonne heure, Monsieur*, lui dit la Reine, *ne pourriez-vous pas retarder?* — Non, Madame, j'ai ordre de venir. » Cependant la Reine était toute prête : elle avait elle-même coupé ses cheveux.

La Reine déjeune d'une tasse de chocolat apportée du café voisin de l'entrée de la Conciergerie, et d'un de ces petits pains appelés alors *mignonnettes*, si petit que le gendarme Léger n'ose l'éprouver en le goûtant, de peur de le diminuer.

Vers onze heures, la Reine est conduite au greffe, à travers une haie de gendarmes rangée depuis la porte du cabinet où elle a couché jusqu'à la porte du greffe : on lui lie les mains derrière le dos.

Dans Paris, à cinq heures du matin, le tambour bat; le rappel roule dans toutes les sections. A sept heures, trente mille hommes sont sur pied; des canons aux extrémités des ponts, des places et des carrefours. A dix heures, la circulation des voitures est interdite dans toutes les rues, du Palais jusqu'à la place de la Révolution, et des patrouilles sillonnent Paris.

Trois cent mille hommes ne se sont pas couchés;

Digitized by Google

le reste s'est éveillé avant le tambour. La cour de la Conciergerie, les abords de la Conciergerie, le grand perron du Parlement, le pavé, la fenêtre, le parapet, la grille, la balustrade, le toit, le peuple a tout envahi; il emplit tout, et il attend.

Onze heures sonnent dans le murmure de cette foule silencieuse. Toutes les têtes, tous les regards, tous les yeux sont en arrêt et dévorent la charrette acculée à quelques pieds des portes, ses roues crottées, sa banquette faite d'une planche, son plancher sans paille ni foin, son fort cheval blanc, et l'homme à la tête du cheval. Les minutes semblent longues. Un bruit sourd court parmi la foule, un officier fait un commandement, la grille s'ouvre : c'est la Reine en blanc.

Derrière la Reine, tenant les bouts d'une grosse ficelle qui lui retire les coudes en arrière, marche Sanson. La Reine fait quelques pas. Elle est à la petite échelle qui monte au marchepied trop court. Sanson s'avance pour la soutenir de la main. La Reine le remercie d'un signe, monte seule, et veut enjamber la banquette pour se placer en face du cheval, lorsque Sanson et son aide lui disent de se retourner. Le prêtre Girard, en habit bourgeois, monte dans la charrette, et s'assied aux côtés de la Reine. Sanson se place derrière, le tricorne à la main, debout, appuyé contre les écalages de la charrette, laissant, avec un soin visible, flotter les cordes qui tiennent les bras de la Reine. L'aide de Sanson est au fond, debout comme lui et le tricorne à la main. Il ne devait y avoir en ce jour de décent que les bourreaux.

La charrette sort de la cour, et débouche dans la multitude. Le peuple se rue, et se tait d'abord. La charrette avance, au milieu des gendarmes à pied et à cheval, dans la double haie des gardes nationaux.

La Reine est vêtue d'un méchant manteau de lit de piqué blanc, par-dessus un jupon noir. Elle porte un ruban de faveur noire aux poignets, au cou un fichu

Digitized by Google

de mousseline unie blanc; elle a des bas noirs, et des souliers de prunelle noire, le talon haut de deux pouces, *à la Saint-Huberty*. La Reine n'a pu obtenir d'aller à l'échafaud tête nue : un bonnet de linon, sans barbes, un bonnet repassé par elle le matin, cache au peuple les cheveux que la Révolution lui a faits, des cheveux tout blancs. La Reine est pâle; le sang tache ses pommettes et injecte ses yeux, ses cils sont roides et immobiles, sa tête est droite, et son regard se promène, indifférent, sur les gardes nationaux en haie, sur les visages aux fenêtres, sur les flammes tricolores, sur les inscriptions des maisons.

La charrette avance dans la rue Saint-Honoré. Le peuple fait retirer les hommes des fenêtres. Presque en face de l'Oratoire, un enfant, soulevé par sa mère, envoie de sa petite main un baiser à la Reine... Ce fut le seul moment où la Reine craignit de pleurer.

Au Palais-Égalité le regard de la Reine s'allume un instant, et l'inscription de la porte ne lui échappe pas.

Quelques-uns battent des mains sur le passage de la Reine; d'autres crient.

Le cheval marche au pas. La charrette avance lentement. Il faut que la Reine « boive longtemps la mort ».

Devant Saint-Roch, la charrette fait une station, au milieu des huées et des hurlements. Mille injures se lèvent des degrés de l'église comme une seule injure, saluant d'ordures cette Reine qui va mourir. Elle pourtant, sereine et majestueuse, pardonnait aux injures en ne les entendant pas.

La charrette enfin repart, accompagnée de clameurs qui courent devant elle. La Reine n'a pas encore parlé au curé Girard; de temps à autre seulement elle lui indique, d'un mouvement, qu'elle souffre des nœuds de corde qui la serrent; et Girard, pour la soulager, appuie la main sur son bras gauche. Au passage des Jacobins, la Reine se penche vers lui et semble l'inter-

Digitized by Google

roger sur l'écriteau de la porte, qu'elle a mal lu : *Atelier d'armes républicaines pour foudroyer les tyrans.* Pour réponse, Girard élève un petit christ d'ivoire. Au même instant, le comédien Crammont, qui caracole autour de la charrette, se dressant sur ses étriers, lève son épée, la brandit, et, se retournant vers la Reine, crie au peuple : « *La voilà, l'infâme Antoinette!... Elle est f....., mes amis... !* »

Il était midi. La guillotine et le peuple s'impatientaient d'attendre, quand la charrette arriva sur la place de la Révolution. La veuve de Louis XVI descendit pour mourir où était mort son mari. La mère de Louis XVII tourna un moment les yeux du côté des Tuileries, et devint plus pâle qu'elle n'avait été jusqu'alors. Puis la Reine de France monta à l'échafaud, et se précipita à la mort...

« *Vive la République!* » cria le peuple : c'était Sanson qui montrait au peuple la tête de Marie-Antoinette, tandis qu'au-dessous de la guillotine le gendarme Mingault trempait son mouchoir dans le sang de la martyre.

Le soir, un homme, son ouvrage du jour fini, écrivait ce compte, que les mains de l'Histoire ne touchent qu'en frissonnant :

« *Mémoire des frais et inhumations faits par Joly, fossoyeur de la Madeleine de la Ville-l'Évêque, pour les personnes mis à mort par jugement dudit tribunal :*

Sçavoir :

Du 1er mois......................................

....

Le 25, *idem.*

La Ve Capet pour la bierre........... 6 livres

Pour la fosse et les fossoyeurs......... 25 —

Digitized by Google

La duchesse de Châteauroux et ses sœurs.

Parmi les passages de cette étude, nous avons pris

LE CHATEAU DE CHOISI

En ces années le Roi acquérait, de la succession de la princesse de Conti, Choisi, ce petit château qui commençait cette ceinture de rendez-vous de chasse et de petites maisons que la royauté allait jeter autour de Versailles et de Paris.

Délicieuse retraite que ce petit château de Choisi, si bien fait pour délivrer la royauté de l'étiquette de Marly et lui permettre les aises et les amusements de la vie privée! Sa situation au bord de la Seine, à proximité de la forêt de Sénart, entre des arbres et de l'eau, au pied d'un coteau, à l'abri des vents du midi, ses agréments intérieurs, les remaniements exécutés en trois mois, les communications faciles et dérobées, les portes discrètes et secrètes, la salle à manger si gaie en ses élégances, « la sculpture, l'or, l'azur, un meuble des mieux entendus », la profusion des glaces, la commodité, le bon goût, la galanterie dont l'art du temps avait le secret et le génie, tout faisait de ce petit château une adorable cachette d'amoureux.

Le Roi s'y plaisait singulièrement : il y donnait carrière à ses goûts de bâtisse, à ses idées d'arrangement. Il y prenait des plaisirs de propriétaire, regardant les ouvriers travailler, faisant planter sous ses yeux un jeu d'oie sur le modèle de celui de Chantilly, marquant les arbres à couper pour dégager les points de vue. Il y menait la vie d'un particulier; il y permettait autour de lui la liberté d'une vie de château; et Choisi donnait aux courtisans de la vieille cour de Louis XIV l'étonnement de voir le gouverneur du château prendre place à côté du maître, la société du Roi s'asseoir sur des chaises à dos, les femmes se promener en robe de chambre, parfois même au scan-

Digitized by Google

dale du duc de Luynes, en robe à peigner et sans paniers. Les jours où le Roi ne chassait pas, et où la petite calèche fermée n'emportait pas les dames à sa suite : c'était la messe à midi, le déjeuner à une heure, sur les trois heures le jeu chez les dames, où le Roi se rendait comme un maître de maison; à sept heures et demie ou huit heures venait le souper, puis un cavagnole [1] à dix tableaux qui durait une heure et demie ou deux.

LA MORT DE LA DUCHESSE DE CHATEAUROUX

La duchesse de Châteauroux expirait à l'âge de vingt-sept ans, le mardi 8 décembre 1744, à sept heures du matin, après avoir été saignée une fois à la gorge, une fois au bras et neuf fois au pied sans que la perte de tout ce sang pût parvenir à maîtriser cette agonie furibonde et la rage de ce corps épuisé.

Elle mourait, la favorite, selon le vœu qu'elle avait formé dès l'enfance, un jour de fête de la Vierge, le jour de la Conception.

Le jeudi 10 décembre, la duchesse de Châteauroux était inhumée dans la chapelle de Saint-Michel à Saint-Sulpice, à six heures du matin, une heure avant l'usage, et le guet sous les armes, pour sauver son cercueil des fureurs de la populace.

Mort étrange, fatale, et qui, rapprochée de tant d'autres morts, de tant d'autres disparitions subites de la grande scène de Versailles, de tant d'autres foudroiements, promène, derrière la comédie, la folie et le sourire de ce siècle, derrière ce carnaval enchanté du plaisir, de la galanterie, de l'esprit, les soupçons et les terreurs d'une Italie du XVIe siècle! Fins hâtées, brusques dénouements de jeunes existences, renversements des plus beaux rêves, les coups de la Provi-

1. Espèce de *Biribi*, jeu apporté de Gênes, se jouant avec de petits tableaux à cinq cases contenant des figures et des numéros, et des boules renfermées dans des sacs.


Digitized by Google

dence ont en ce temps une violence qui ne semble appartenir qu'aux mains de l'homme : la mort y semble véritablement humaine, tant elle se montre jalouse et précipitée ! Princes, princesses, maîtresses de roi, sont enlevés si vite et dans de si particulières circonstances, qu'on les dirait emportés par l'ombre de Locuste. Le poison ! un poison inconnu et *ad tempus*, voilà la grande épouvante léguée par la cour de Louis XIV à la cour de Louis XV. Le poison c'est le cauchemar des agonies de ce XVIIIe siècle, qui verra plus tard le successeur de Louis XV entre un homme accusé de l'empoisonnement du Dauphin, de la Dauphine, et encore entre un homme accusé de l'empoisonnement de Mme de Châteauroux : entre Choiseul et Maurepas !

Mme de Pompadour.

Le portrait de Mme de Pompadour :

LA MARRAINE DU ROCOCO

Et maintenant allez au Louvre, et regardez le portrait de la Tour. Dans la fleur et la poussière de vie du pastel, une tout autre femme vous apparaîtra. Habillée d'un satin blanc où courent les branchages d'or, les bouquets de roses et les fleurettes, robe d'argent aux grandes manchettes de dentelles s'ouvrant au coude, au corsage fleuri d'une échelle de rubans dont le violet pâle est tendre comme le calice d'un pavot lilas, Mme de Pompadour est assise sur un fauteuil de tapisserie, dans une attitude familière qui retrousse un peu sa jupe et laisse voir un bout de jupon de dentelle, et sous le jupon deux pieds qui croisent l'une sur l'autre deux mules roses au haut talon. Sa main droite appuie à peine, d'un geste qui voltige, sur le papier d'un cahier de musique qu'elle tient de l'autre main, le bras plié et accoudé sur une

Digitized by Google

console. Un œil de poudre est jeté dans ses cheveux. Son regard n'est point au cahier de musique; doucement distrait, il semble écouter quelque joli rêve, tandis qu'un demi-sourire, d'une sérénité délicieuse, errant sur ses lèvres, rayonne sur tout son visage. Derrière elle, c'est une tenture bleue, coupée de baguettes dorées qui encadrent sur un côté un panneau de peinture : une marche de paysans dans un chemin de montagnes. Auprès d'elle, sur un canapé, une guitare encore frémissante dort sur un cahier de musique. Sur la console où son coude repose, des volumes reliés en veau, comme des livres d'usage et des amis de tous les jours, montrent, à portée de sa main, la compagnie de son esprit : c'est le *Pastor fido*, sorti des presses d'Elzevir en 1659, la *Henriade* vendue à sa mort sous le n° 721 de sa bibliothèque, le tome III de l'*Esprit des loix*, et le tome IV de l'*Encyclopédie*. A côté d'une sphère, un livre à couverture bleue à demi ouvert, portant sur le dos : « Pierres gravées », laisse pendre sur la console au pied d'or une gravure au bas de laquelle on lit : *Pompadour sculpsit*, et ces mots : « Représentation de la situation où est le graveur en pierres fines et des divers instruments... » Au bas, un carton noué de bleu et armorié aux trois tours, est le carton de l'Œuvre gravé de Mme de Pompadour. Quelle image adorable de la favorite, peinte et vivante dans sa beauté spirituelle, dans les amitiés de son intelligence, dans le règne de ses goûts! Toutes ces choses qui l'entourent et qu'elle aima lui prêtent leurs séductions, leur reflet et leur lumière. Portrait magique! qui semble personnifier sa mémoire, et figurer la charmante immortalité qui lui restera : l'immortalité de l'Art.

Mme de Pompadour a véritablement aimé l'Art. Elle l'a protégé, elle l'a pratiqué, et ses eaux-fortes, si peu qu'elles vaillent, si maladroites qu'elles soient quand sa pointe n'a point d'aide, témoignent au moins de son zèle et de ses goûts d'amateur. Une passion d'ama-

Digitized by Google

teur, voilà ce que Mme de Pompadour apporta dans le patronage des arts de son temps. Ce n'est point chez elle l'encouragement banal et de convenance commandé aux personnages qui règnent comme une grâce de leur rôle et comme un devoir aimable de leur pouvoir. Mme de Pompadour met à toutes les choses de l'art un goût et un zèle dont les caractères sont frappants et ne peuvent tromper. Elle donne à l'art les meilleurs loisirs de sa pensée, tout le temps qu'elle dérobe aux affaires, une part de sa vie, tout son cœur. L'art, l'art français de son temps, est sa distraction, son passe-temps, sa consolation même. Il est sa dépense et sa ruine. Par le ministère de son frère, la favorite répand sa faveur et les grâces du Roi sur le monde des artistes. Peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, montrent ses bienfaits et s'honorent de son applaudissement. L'art du XVIIIe siècle est son client, de Boucher à Chardin, d'Oudry à Vien, de Cochin à Guay, de Soufflot à Gabriel, et de Gabriel à L'Assurance. Elle suit ce petit peuple de grands noms dans ses efforts, dans ses travaux. Elle apporte à les juger la vivacité de son sentiment; elle leur distribue la critique ou la louange selon la conscience de son impression. Elle leur donne son imagination, ses idées; elle leur montre des chemins nouveaux. Elle enlève un moment à l'Olympe et au monde de la Fable son peintre favori, le dessinateur et le conseiller de ses eaux-fortes, Boucher, dont si souvent les trois crayons entourent des attributs des arts le médaillon de la marquise. Elle exige de lui des dessins de la vie commune, des personnages familiers, une jardinière, une batteuse de beurre, une laitière, dont elle fera des statues à son château de Crécy. Inspiration remarquable, et dont on a oublié de lui rapporter le mérite, elle indique, elle dicte à Vanloo la *Conversation espagnole*. Elle veut tirer l'art français de la servitude et de la monotonie des sujets de tradition; elle veut délivrer notre école des Alexandres, des Césars, des Scipions,

Digitized by Google

des héros grecs et romains. Elle rappelle enfin les artistes à une représentation de la vie contemporaine; elle les pousse, malgré leurs résistances, leurs objections, leurs préjugés et leurs habitudes, à faire de leur temps leur proie et le royaume de leur génie.

Et pour que cette gloire de Mme de Pompadour ait plus de gages de durée, des rappels plus journaliers, un caractère particulier de rayonnement, ce ne sera point seulement l'Art qui protégera et accompagnera sa mémoire. Pour vaincre le temps, elle n'aura point seulement pour elle la toile, le marbre, le cuivre gravé. Elle aura aussi l'industrie de l'art; et son souvenir restera attaché à l'art de son temps dans tout ce que cet art a eu d'intime, de familier, de pratique et de particulièrement lié à la vie de l'homme. Il semble en effet que la grâce et le goût de toutes les choses de son temps lui appartiennent. Elle a marqué à son cachet, on pourrait presque dire à ses armes, ce monde de matière que semble animer d'un bout à l'autre l'idéal des habitudes d'un peuple et des besoins d'une société. Tout le siècle est comme une grande relique de la favorite. Sa personnalité vit dans tous ces témoignages du passé que la curiosité garde dans le musée des mœurs. Elle préside à cette variété et à cet ensemble d'objets, si divers dans l'universalité de leur type, que le XVIIIe siècle créa à son image pour entourer son existence, la servir et la parer. La mode, ce grand domaine de gloire des maîtresses, est sa plus petite popularité. Vivante, elle ne baptise pas seulement les élégances et les coquetteries, le déshabillé qu'elle imagine, le nœud d'épée qu'elle refait au maréchal de Saxe; elle baptise encore toute la main-d'œuvre de son temps, tout le mobilier et tous les accessoires d'une civilisation exquise et raffinée. Elle baptise le carrosse, la cheminée, le miroir, le sopha, le lit, la chaise, la boîte, l'éventail, jusqu'à l'étui, jusqu'au curedent du XVIIIe siècle : chefs-d'œuvre ou babioles que, morte, elle touche encore de son nom comme d'un

Digitized by Google

rayon et d'une baguette magique. De la tapisserie de Beauvais à la chinoiserie jetée sur l'étagère, de la tasse de Sèvres au pot à oille d'argenterie, du panneau de boiserie au lustre de Bohême, du cartel à la glace en trumeau, du grand à l'infiniment petit du goût, des bois chantournés et dorés au vernis Martin d'une navette à frivolité, tout le beau et tout le joli, toutes les recherches et tous les charmes du siècle, se recommandent d'elle comme d'une patronne du luxe et de la rocaille. C'est là la grande fortune de Mme de Pompadour : elle représente ce caractère inimitable et constant étendu à toutes les modes d'un temps et à toutes les applications d'un art, un style; elle est la marraine et la reine du *Rococo*.

Ce sera dans ce cortège et dans ce triomphe aimable, entourée de toutes les grâces de son temps, que Mme de Pompadour s'avancera vers la Postérité. Le temps en s'éloignant d'elle jettera un voile sur la favorite, l'histoire oubliera la femme, et il restera de la maîtresse de Louis XV une ombre radieuse et charmante, assise dans un nuage de Boucher, au milieu d'une cour divine et de cette famille de Muses, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Gravure, la Musique, les Beaux-Arts, tous les Arts que Vanloo jetait suppliants aux genoux du Destin pendant la maladie de Mme de Pompadour.

La du Barry.

L'EXÉCUTION DE Mme DU BARRY

A cette lecture, terrassée, accablée par la stupeur et l'horreur, Mme du Barry perdit soudainement le sang-froid et le reste de dignité qu'elle avait montrés dans ses réponses. Quand elle vit que tout était fini, qu'on allait l'emmener, et que les témoins entendus se frottaient les mains et jouissaient sans pudeur de son

Digitized by Google

agonie, elle fut prise d'une telle faiblesse, que les gendarmes étaient obligés de la soutenir sous les bras, et que le public prit peur qu'elle n'eût point la force de mourir toute vivante.

Le trouble, l'effroi, l'épouvante, l'anéantissement, la prostration devant la mort, et devant cette mort, furent si grands chez cette femme qui toute sa vie n'avait pensé qu'à vivre, qu'en un moment elle oublia tout, amitié, reconnaissance, dettes de cœur, engagements sacrés, le secret et le dévouement de ceux qui s'étaient compromis pour elle. Espérant sauver sa vie en vendant la vie des autres, croyant acheter sa grâce, un sursis au moins, en livrant ce qui lui reste de cachettes et de trésors, le lendemain de son jugement, le jour de sa mort, la voici, à dix heures du matin, toute pâle d'une nuit de terreur, tremblante et suppliante entre les deux guichets de la Conciergerie, jetant au bourreau qui vient, à l'heure qui presse, à la guillotine qui approche, la dénonciation précipitée et haletante de tout ce qu'elle a enfoui, dérobé, soustrait au flair de la République, aux cupidités de la patrie de l'an II! Au juge Denisot, à Claude Roger, substitut de l'accusateur public, Mme du Barry fait le détail des objets précieux enterrés dans le jardin de Luciennes, enterrés dans les bosquets, cachés dans la resserre des instruments de jardinage, cachés dans l'escalier de la garderobe, cachés dans les corridors, dans la cave, dans le jardin de son valet de chambre, ce fidèle Morin, qui payera de sa tète la déclaration de sa maîtresse, cachés chez la femme Déliant, cachés chez le citoyen Montrouy. Sous le coup de l'épouvante, elle se rappelle, elle retrouve tout, pièce à pièce, louis à louis, jusqu'à une assiette, jusqu'à une cuiller, car c'est sa vie qu'elle croit retrouver. Dans son zèle, dans ses angoisses, craignant que tout ce trésor ne suffise pas encore à payer sa grâce, elle s'engage à écrire à Londres, si c'est le bon plaisir du tribunal, à recouvrer tous les articles du vol de 1791 déposés chez Morland, Mon-

Digitized by Google

celet et Ramson... Malheureuse! elle oubliait que la Révolution devait hériter d'elle!

C'était le temps où le courage n'avait plus de sexe. Condamnée comme des hommes, les femmes mouraient comme des hommes. On les eût dit jalouses du droit de mourir. Celles-ci montaient à l'échafaud comme au sacrifice, celles-là comme à une tribune. Les unes paraissaient marcher à la postérité, les autres à une patrie. Chacune était digne de toutes. Les bourgeoises mouraient en Romains, les grandes dames mouraient en grands seigneurs, les Reines mouraient en Roi... Mais toutes avaient la force d'une idée, d'un principe, d'une foi, d'un devoir, d'un droit, d'une passion, d'une illusion, de quelque chose enfin qui soutient l'âme et porte l'agonie. Mme du Barry n'avait rien de cela pour l'aider à mourir; et, s'il est dans son histoire un scandale qu'on doive lui pardonner, c'est le scandale d'une mort qui attendrit la Terreur.

En montant sur la charrette, Mme du Barry, à laquelle le matin, lors de sa déclaration entre deux guichets, le juge Denisot avait vaguement promis sa grâce, et qui, les cheveux déjà coupés, ne croyait pas mourir, Mme du Barry devenait blanche comme la robe qu'elle portait.

La foule, la foule d'un dimanche, attendait la malheureuse femme. Et dans cette foule, au premier plan, la condamnée put apercevoir Greive, qui le soir disait : « Je n'ai jamais tant ri qu'aujourd'hui, en voyant les grimaces que faisait cette belle... pour mourir. »

Les chevaux se mettaient à marcher lentement.

Le peuple se pressait pour regarder passer *la courtisane du ci-devant tyran.*

Celle qu'on regardait ne voyait rien, n'entendait rien; elle ne faisait que soupirer, sangloter, étouffer. Ses compagnons de route, qui devaient être ses compagnons d'arrivée, les Vandenyver, cherchaient à la soutenir de leurs paroles, le conventionnel Noël s'efforçait de lui donner son courage : elle ne leur répondait que par des regards morts, des mouvements de lèvres inertes.

Digitized by Google

Tout à coup, auprès du Palais-Royal, à la barrière des Sergents, levant les yeux, elle apercevait le balcon d'un magasin de modes où les ouvrières s'étaient rangées pour voir une dernière fois au passage celle qui avait été Mme du Barry : ce magasin était la maison où elle avait été ouvrière en modes... Peut-être alors, dans un de ces éclairs de l'agonie, dans une de ces lucidités de la dernière heure qui précipitent le souvenir et les images de toute une vie, Mme du Barry revivait tout son passé, sa jeunesse, puis Versailles, puis Luciennes... Rêve d'une seconde dont elle sortait en poussant des cris, des cris perçants, des cris déchirants qui s'entendaient d'un bout à l'autre de la rue Saint-Honoré.

L'exécuteur et ses deux aides avaient peine à maintenir la condamnée, à retenir sur la charrette la frénésie de son corps que les convulsions de la peur poussaient à se précipiter à bas.

Aux violences, aux cris, succédaient les implorations mêlées de larmes; et la femme, le front et les yeux balayés de ses courts cheveux, se penchait au-dessus des curieux de sa mort pour leur dire : *Mes amis... sauvez-moi... je n'ai jamais fait de mal à personne... au nom du ciel, sauvez-moi!*

La foule s'étonnait. On était habitué à si bien voir mourir, à voir mourir *à la bravade*, que cette femme semblait pour la première fois une femme qu'on allait tuer.

Elle, cependant, toujours en larmes, répétait : *La vie! la vie!... qu'on me laisse la vie, je donne tous mes biens à la nation.*

« Tes biens! mais tu ne donnes à la nation que ce qui lui appartient déjà... » Un charbonnier placé devant l'insulteur se retournait et, sans dire un mot, lui appliquait un soufflet.

Il se levait dans les groupes silencieux, stupéfiés, cette première émotion qui est dans un peuple comme l'ébranlement de la pitié.

Digitized by Google

L'officier faisait fouetter les chevaux de la charrette et brusquait le spectacle...

La charrette arrivait place de la Révolution à quatre heures trente minutes de relevée.

Mme du Barry descendait la première. On l'entendait sur l'escalier de l'échafaud, éperdue, désespérée, folle d'angoisse et de terreur, se débattre, supplier, demander grâce à l'exécuteur, demander : *Encore une minute, monsieur le bourreau!* puis, sous le couteau, crier : *A moi! à moi!* comme une femme assassinée par des voleurs.

La femme au XVIIIe siècle.

L'AME DE LA FEMME

Quand le XVIIIe siècle, ses conventions, ses exemples, le bon goût, le bon ton du monde, les leçons de la vie, ont renouvelé complètement l'éducation et presque la nature de la femme, quand ils l'ont dépouillée de tout naturel, de toute timidité, de toute simplicité, la femme devient ce type des mœurs sociales : la *caillette*.

Le croquis que Duclos en a tracé, d'un tour de plume et à main levée, dans les *Confessions du comte de* ***, n'est qu'une esquisse légère et superficielle. Il a seulement effleuré cette physionomie dans son apparence, et l'on ne voit guère se dessiner, sous sa touche vive mais banale, que la femme légère, étourdie et vide de tous les temps.

La *caillette* est au XVIIIe siècle une figure plus particulière, plus significative. Elle n'est point seulement la suprême expression de la femme, de ses sens généraux, de son humeur commune; avec les nerfs, la cervelle, les fièvres et les inconstances de son sexe, elle représente son temps et le particularise en ce qu'il a de plus propre et de plus délicat. Elle est avant tout le produit, le résultat, l'exemple le plus sensible, l'image la plus achevée des recherches et des caprices

Digitized by Google

d'esprit de la France. Et peut-être ne saurait-on entrer plus avant dans la connaissance familière de ce siècle de la femme, le toucher de plus près, que par ce personnage où semblent se montrer à la fois comme une exagération de la femme et comme un excès du temps.

Ce qu'on pourrait appeler l'âme extérieure du XVIIIe siècle, la mobilité, la vivacité, tout ce mouvement de petites grâces, tout ce bruit de petits riens, c'est l'âme même de la caillette. La caillette représente en elle le dédain du monde qui l'entoure pour le sérieux de la vie, le sourire dont il couvre tout, sa peur des choses graves, des devoirs pesants, sa manie d'être toujours à voltiger sur ce qu'il dit, ce qu'il fait, ce qu'il pense. Idées courtes, réflexions qui sautent, folies volantes, passe-temps légers, l'étourderie de la tête et du cœur, elle a le fond, tous les dehors, l'affectation de l'inconsistance et de la légèreté évaporée. Elle reflète, elle affiche la nouvelle philosophie de son sexe, son horreur de toute pensée commune, grossière, bourgeoise, gothique, son détachement de tous les préjugés dans lesquels les siècles précédents avaient fait tenir le bonheur, les devoirs, la considération de la femme. Son idéal en toutes choses et de tous les côtés est fait de petitesse, de brièveté, d'agrément : il le lui faut piquant, si l'on peut dire, et comme taillé sur la grandeur et la longueur d'une brochure à la mode. Une récréation courante qu'on prend, qu'on feuillette et qu'on rejette, il n'est que cela pour parler à son imagination. On croirait voir, dans cette créature factice, la poupée modèle des goûts de cette civilisation extrême. Ce ne sont que jacasseries, minauderies, gentillesses raffinées. Il y a dans toute sa personne comme une sorte de corruption exquise des sentiments et des expressions. A force de se travailler, elle arrive à personnifier en elle « cette quintessence du joli et de l'aimable », qui est alors dans les personnes la perfection de l'élégance, comme il est, dans les choses, l'absolu du beau. Elle dégage d'elle-même, ainsi que d'une grossière enve-

Digitized by Google

loppe, un nouvel être social auquel une sensibilité plus subtile révèle tout un ordre d'impressions, de plaisirs et de souffrances inconnu aux générations précédentes, à l'humanité d'avant 1700. Elle devient la femme aux nerfs grisés, enfiévrée par le monde, les paradoxes des soupers, les mots pétillants, le bruit des jours et des nuits, emportée dans ce tourbillon au bout duquel elle trouve cette folle et coquette ivresse des grâces du XVIIIe siècle : *le papillotage*, — un mot trouvé par le temps pour peindre le précieux de son amabilité et le plus fin de son génie féminin.

Digitized by Google

ART

—

En plus des Salons de 1852 et de 1855, réimprimés et réunis en un précieux volume sous le titre d' « Études d'Art » par l'érudit critique Roger Marx, qui les a fait précéder d'une éloquente et très littéraire Préface, les Goncourt ont fait paraître de nombreux volumes sur l'Art; nous choisirons dans l'*Art du* XVIII*e siècle*, où figurent Watteau, Chardin, Boucher, Latour, Greuze, les Saint-Aubin, Gravelot, Cochin, Eisen, Moreau, Debucourt, Fragonard et Prudhon, les morceaux suivants :

LA MYTHOLOGIE DE WATTEAU

Mais à quoi bon tirer son imagination du spectacle du monde, quand on peut inventer un monde et un poème? poème unique et ravissant du Loisir qui se balance, des Entretiens et des Chants du bel âge, de l'Amusement pastoral et du Passe-temps assis! poème de paix et de tranquillité, où le jeu de l'escarpolette même se meurt, la corde traînant sur le sable... Thélème partout! et partout Tempé! Iles, îles enchantées, qu'un ruban de cristal sépare de la terre! îles sans soin ni cure, où le Repos cause avec l'Ombre! promenades sans but et au petit pas; repos accoudé devant le repos des nuages et devant le repos de l'onde! Champs-Élysées du maître! L'heure dort là-bas à l'horizon sous ce toit rustique. Dans un lieu au hasard et sans

Digitized by Google

place sur la carte de la terre, il est une éternelle paresse sous les arbres. La vue et la pensée s'y assoupissent dans un lointain vague et perdu, comme ces barrières profondes et flottantes dont Titien ferme le monde et ses tableaux. Un Léthé roule le silence par ce pays d'oubli, peuplé de figures qui n'ont que des yeux et des bouches : une flamme et un sourire! Sur les lèvres ouvertes voltigent des pensées, des musiques, des paroles semblables aux paroles des comédies d'amour de Shakespeare; et les voilà à l'ombre, toutes ces âmes vêtues de satin, charmeresses baptisées, habillées par les poètes : les Linda et les Gulboé, les Héro et les Rosaline, les Viola et les Olivia, toutes les reines du *Ce que vous voudrez*. Des marchandes de fleurs passent doucement qui fleurissent à la ronde les corsets et les bouquets de cheveux noués au haut de la tête. Rien de bruyant que des jeux d'enfants aux grands yeux noirs, sautant au pied des couples comme des oiseaux; petits génies que le poète jette au seuil de ce rêve et de cet enchantement. Ne rien faire qu'écouter son cœur, et laisser parler son esprit, et laisser venir les rafraîchissements, et laisser marcher le soleil, et laisser le monde aller, et laisser les petites filles tourmenter des chiens qui n'aboient pas.

Voilà l'Olympe et la mythologie nouvelle; l'Olympe de tous les demi-dieux oubliés par l'antiquité. Voilà la déification des idées du XVIIIe siècle, l'âme du monde et du temps de Watteau amenée au Panthéon des passions et des modes humaines. Ce sont les nouvelles humeurs de l'humanité vieillissante, la Langueur, la Galanterie, la Rêverie que Watteau incarne en des allégories habillées, et qu'il accoude sur le *pulvinar* d'une nature divine; ce sont les muses morales de nos âges dont il fait les femmes, on pourrait dire, les déesses de ces divins tableautins.

L'amour est la lumière de ce monde. Il le pénètre et l'emplit. Il en est la jeunesse et la sérénité; et passez les fleuves et les monts, les promenades et les

Digitized by Google

jardins, les lacs et les fontaines, le paradis de Watteau s'ouvre : c'est Cythère. Sous un ciel peint des couleurs de l'été, la galère de Cléopâtre se balance à la rive. L'onde est morte. Le bois se tait. De l'herbe au firmament, battant l'air sans haleine de leurs ailes de papillon, un essaim de Cupidons vole, vole, qui se joue et danse, nouant ici avec des roses les couples nonchalants, nouant là-haut la ronde des baisers de la terre montés au ciel. Ici est le temple, ici est la fin de ce monde : « l'Amour paisible » du peintre, l'Amour désarmé, assis à l'ombre, que le poète de Téos voulait graver sur une douce coupe du printemps; une Arcadie sourieuse; un Décaméron de sentiments; un recueillement tendre; des attentions au regard vague; des paroles qui bercent l'âme; une galanterie platonique, un loisir occupé du cœur, une oisiveté de jeune compagnie; une cour d'amoureuses pensées... Adieu les bacchanales que menait Gillot, ce dernier païen de la Renaissance, né des libations de la Pléiade aux dieux agrestes d'Arcueil! Adieu l'Olympe du *Io Pæan*, les chalumeaux enroués et les Dieux chèvre-pieds, le rire du *Cyclope* d'Euripide et de l'*Évohé* de Ronsard; les licencieux triomphes, les joies couronnées de lierres,

Et la libre cadence
De leur danse.

Ces dieux s'en sont allés, et Rubens, qui revit dans cette palette de chair rose et blonde, erre dépaysé dans ces fêtes où se tait l'émeute des sens, — caprices animés qui semblent attendre un coup de baguette pour perdre leur corps et disparaître dans la patrie du caprice comme un songe d'une nuit d'été! C'est Cythère; mais c'est la Cythère de Watteau. C'est l'amour; mais c'est l'amour poétique, l'amour qui songe et qui pense, l'amour moderne, avec ses aspirations et sa couronne de mélancolie.

Digitized by Google

LE PEINTRE BOURGEOIS DE LA BOURGEOISIE : CHARDIN

Qu'est Chardin, en effet? Le peintre bourgeois de la bourgeoisie. C'est à la petite bourgeoisie qu'il demande ses sujets ; c'est dans la petite bourgeoisie qu'il trouve ses inspirations. Il enferme sa peinture dans cet humble monde dont il est, et où sont ses habitudes, ses pensées, ses affections, ses entrailles. Il ne cherche point au delà de lui-même, ni plus haut que son regard : il s'en tient au spectacle et à la représentation des scènes qui l'avoisinent et le touchent. L'accessoire même chez lui est pour ainsi dire de sa familiarité et de son intimité : il mettra dans ses tableaux sa fontaine, son doguin, les êtres et les choses accoutumées de son intérieur personnel. Il peindra de même les personnages à sa main, les visages d'habitude journalière, non point les types de cette bourgeoisie déjà ambitieuse et si loin du peuple qui commence à prendre au XVIII[e] siècle l'orgueil, l'apparat, le luxe, l'air de fortune d'une noblesse en sous-ordre, mais les simples et pures figures de la bourgeoisie de peine et de travail, heureuse dans sa paix, son labeur et son obscurité. Le génie du peintre sera le génie du foyer.

Peinte de si près, et par un homme ayant son âme, cette petite bourgeoisie du temps, la forte mère du tiers état, est là vraiment vivante, immortelle, dans ces toiles, dans ces planches de Chardin. Qu'on feuillette les livres, les histoires de la vie privée, qu'on aille, pour connaître les mœurs bourgeoises du temps, des nouvelles de Challes aux romans de Rétif, et de ceux-ci aux mémoires de M[me] Rolland, on n'aura point cette lumière que donne un seul tableau du peintre. On ne verra point si bien la bourgeoisie que dans ce fidèle et sincère miroir, vers lequel accourait la Parisienne du temps pour se regarder, et dans lequel elle était tout étonnée de se reconnaître, des pieds à la tête et de la

Digitized by Google

robe jusqu'au cœur. « Il ne vient pas là une femme du tiers état, dit une curieuse brochure du temps, en parlant des tableaux de Chardin, qui ne croie que c'est une idée de sa figure, qui n'y voie son train domestique, ses manières, ses occupations journalières, sa morale, l'humeur de ses enfants, son ameublement, sa garde-robe. »

Et comment la femme du tiers état ne se fût-elle pas reconnue dans ces tableaux tout pleins d'elle? Ses manches relevées à la saignée du bras, son tablier à bavette, sa guimpe, sa croix à la Jeannette, sa jupe de calemande rayée, le peintre n'oublie rien de son costume. Il l'habille de ses habits, de ses couleurs; il la montre dans sa tenue austère, *presque évangélique*, selon le mot d'une femme du temps. Il la fait se mouvoir dans le décor et les actes de sa vie ordinaire et quotidienne. Il la représente dans le travail domestique, dans ces occupations ouvrières que la petite bourgeoise garde du peuple. Il la peint à la cuisine, épluchant les gros légumes de la soupe. Il la surprend au retour du marché avec le gigot dans la serviette. Il la fait voir lessivant, savonnant. La ménagère revient sans cesse dans son œuvre. Elle se détache de ses fonds à la Pierre de Hooch où le peintre met le balayage ou le séchoir du ménage. Elle sort lumineusement de ces fournils où il y a une resserre de bois, des viandes accrochées, des chandelles des six au mur, de vieux tonneaux exhalant comme une odeur de vinée. Puis la voici dans les travaux d'aiguille, penchée sur le panier plein de pelotons où elle raccorde sa laine, ou bien reprenant en grondant la tapisserie d'une petite fille, ou vergetant le tricorne du petit garçon qui part pour l'école, ses livres ficelés sous le bras. C'est toute la vie de la bourgeoisie que Chardin déroule ainsi, son activité, ses fatigues, l'ordre de son ménage, la règle de ses heures, sa tranquillité de désirs, le contentement de sa dure existence, ses voluptés modestes, les joies et les devoirs de sa maternité, une Mme Phlipon les

Digitized by Google

retrouve là, dans ces tableaux qui lui en rapportent le souvenir, l'expression, l'émotion vive.

Images riantes et familièrement pieuses qui, des murs, où on les accroche, semblent laisser tomber une bénédiction sur la famille! Ici, c'est une mère qui d'une main prenant une assiette, de l'autre plongeant la cuiller dans la soupière d'étain, d'où s'envole la fumée chaude de la soupe, fait dire le *bénédicité* à une petite fille qui, les yeux sur les yeux, les mains jointes, dépêche en marmottant sa petite prière. Là, une autre mère fait réciter son évangile à une petite fille un peu plus grande, debout, toute embarrassée, les mains sottes, et cherchant sa réponse au parquet. Voici *la Toilette du matin* dans ce petit cadre, où cette mère, à laquelle revient toujours Chardin, donne le dernier accommodage à sa petite fille. L'ombre de la nuit commence à s'en aller de la pièce. Sur la toilette, encombrée de désordre, la chandelle qui a éclairé le lever et le commencement de l'habillement brûle encore, décrivant dans l'air des ronds de fumée. Un peu de jour tombant de la fenêtre, glisse sur le parquet entre-croisé, et va mettre une lueur argentine, là-bas, sur l'encoignure où pose une pendule marquant sept heures. Au-devant de la ventrue bouilloire d'eau chaude, du tabouret portant le gros livre de messe de la maman, la mère en coqueluchon noir, la jupe au retroussis, arrange des deux mains sur la tête de sa fille le nœud de sa fanchon, tandis que la petite, impatiente de sortir, et déjà le manchon à une main, coule de côté les yeux vers la glace, en retournant la tête et en souriant à demi. Le Dimanche, tout le Dimanche bourgeois, tient dans cette toile.

Et que d'autres scènes l'on pourrait encore rappeler de Chardin, ayant ce rayonnement dans la douceur, cette naïveté dans la coquetterie, ce naturel dans le décor, cette pénétrante impression de vérité! Toutes vous attachent, vous retiennent, vous charment avec je ne sais quel agrément sain, personnel à Chardin,

Digitized by Google

unique dans ce temps de peinture libre, voluptueuse, friponne par la touche même. Comme l'Ordre même qu'elle représente, on dirait que sa peinture a échappé aux corruptions du XVIII[e] siècle, et qu'elle a gardé quelque chose de la santé et de la sincérité des vertus bourgeoises. Chardin aime, il fait plus, il respecte, on le sent, ce qu'il peint. De là cette atmosphère de pureté qui entoure ses personnages, ce parfum d'honnêteté qu'on respire dans ses intérieurs et qui semble sortir de tous les coins de ses toiles, des arrangements de ses meubles, de la sobriété de leurs formes, de la rusticité de ses chaises, de la nudité de ses murs, de la tranquillité des lignes autour de la tranquillité des personnes.

LES TÊTES DE LA TOUR

Ces têtes de La Tour ne vivent pas seulement par la vérité de leur construction, la réalité de leur dessin, l'illusion matérielle du physique de l'individu; le peintre observateur saisit le moral de la ressemblance. Il fait, en prodigieux physionomiste, le portrait du caractère dans le portrait de l'homme. Ses visages pensent, parlent, s'avouent, se livrent. A tous, La Tour donne cet esprit et cette âme des yeux, le *mens oculorum*, l'expression par où sort et jaillit la personnalité. Les contemporains disaient justement : Qu'on ôte à Mondeville son violon, il restera la figure de l'enthousiasme musical; qu'on dépouille Manelli de son costume théâtral, qu'on le décoiffe de sa perruque ridicule, ce sera toujours le type du bouffon ultramontain; et qu'on regarde le portrait de M. de la Condamine, on sentira, on verra la surdité. Diderot méconnaît ce grand côté du talent de La Tour, quand un jour il ne veut reconnaître en lui qu'un grand praticien, un machiniste merveilleux. La Tour est plus que cela. Il disait lui-même de ses modèles : *Ils croient que je ne*

Digitized by Google

saisis que les traits de leurs visages, mais je descends au fond d'eux-mêmes à leur insu, et je les remporte tout entiers. Voilà ce qui chez le portraitiste dépasse le praticien; c'est l'effort et l'ambition d'être, avec ses crayons, un confesseur d'humanité. Entrer dans la peau de ceux qu'il peint par la fréquentation et un pénétrant commerce, les sortir d'eux-mêmes, par la conversation, les tirer à lui, les accoucher du fond et du secret d'eux-mêmes, les « remporter tout entiers », comme il dit, c'est là ce qu'il lui faut pour ses portraits : embrasser toute l'individualité d'un personnage, signifier tout l'homme par le dedans comme par le dehors par la pose habituelle, le mouvement de nature, le geste échappé, l'attitude révélante, caractériser jusqu'à l'homme social par les marques de l'état ou les signes du métier, tels furent la haute idée, le grand rêve poursuivis par La Tour, et qui élèvent sa vue et sa gloire d'artiste au-dessus de celle d'un simple grand ouvrier d'art. Écoutez-le lorsqu'il en parle : *Il n'y a dans la nature, ni par conséquent dans l'art, aucun être oisif. Mais tout être a dû souffrir plus ou moins de la fatigue de son état. Il en porte l'empreinte plus ou moins marquée. Le premier point est de bien saisir cette empreinte, en sorte que s'il s'agit de peindre un roi, un général d'armée, un ministre, un magistrat, un prêtre, un philosophe, un portefaix, ces personnages soient le plus de leur condition qu'il est possible. Mais comme toute altération d'une partie a plus ou moins d'influence sur les autres, le second point est de donner à chacun la juste portion d'altération qui lui convienne, en sorte que le roi, le magistrat, le prêtre ne soient pas seulement roi, magistrat, prêtre de la tête ou du caractère, mais soient de leur état depuis la tête jusqu'aux pieds...*

Comme l'homme, La Tour peint la femme du temps en la pénétrant. Dans les portraits qu'il fait d'elle, il exprime les pensées et les réflexions qui occupent la tête de ces « liseuses de Newton ». Il lui donne la profondeur, la diversité et la complexité de sa physionomie. Tout en lui gardant sa poudre, ses mouches et

Digitized by Google

ses modes, il l'élève au-dessus de ce joli de convention dont abusent les portraitistes d'alors. Il lui ôte ces airs de poupée éveillée qui font d'elle, dans la peinture courante, le type vide, creux et fripon, qu'on imaginerait à une « caillette » d'*Angola*. Le peintre de Marie Leczinska et de la Dauphine de Saxe sait donner à la femme la douceur attentive, la bonté réfléchie, le sérieux de la grâce, les plus délicates significations du visage féminin au repos. J'ai là sous les yeux, un portrait de femme inconnue, au collier de ruban bleu, au corsage de velours et de dentelles et de cygne : dans ses yeux clairs, aux paupières un peu abaissées et presque clignotantes, il y a le plus doux recueillement d'idées que l'on puisse imaginer, et sur la lèvre sérieuse glisse le plus méditatif des sourires. A côté de ce pastel, voici une préparation : la Dangeville; l'expression ici est tout autre : c'est la mystérieuse et énigmatique expression d'une Joconde sensuelle, une Joconde des Menus-Plaisirs. Dans ce carton entr'ouvert, cette image de la Sylvia, est-ce la folâtre et piquante figure qu'on attend d'une comédienne italienne? Non, dans ces traits fins, ce regard perçant, ce masque délicat de perspicacité, on croirait voir le portrait d'un diplomate habillé en femme. Et comparez tous les sourires de femmes de La Tour, aucun n'est banal; chacun est personnel, appartient à la personne, dessine et souligne un peu de son caractère, de son humeur, de son intelligence, de son âme, de son cœur. Voyez par exemple, à Saint-Quentin, l'opposition de ces deux femmes qui sourient à côté l'une de l'autre. — Là, comme dans tous ses portraits de femmes. La Tour se montre le dessinateur le plus exquis de la plus fine expression féminine : de la bouche.

Digitized by Google

L'EAU-FORTE DE GABRIEL DE SAINT-AUBIN LE SALON LOUIS XV

Parler des dessins de Gabriel de Saint-Aubin, c'est faire l'éloge de la moitié de son talent; aussi voulons-nous parler de ses eaux-fortes, de ces planches charmeresses qui font, du petit maître du XVIIIe siècle, le seul, l'unique aquafortiste français.

Ce que nous avons dit de ses dessins dit assez que le dessinateur était né pour l'eau-forte. L'eau-forte est l'œuvre du démon et de la retouche. Le prime-saut, le premier coup, la vivacité, le diable au corps de la verve et de la main, il faut avoir toutes ces grâces, être plein du dieu — et de patience. Gabriel était l'homme de ce procédé libre, courant, volant, rempli de caprice et d'imprévu avec sa cuisine empoignante, avec ses mystères de chimie, avec les surprises ou les déceptions de la morsure, avec les dégoûts et les reprises de goût pour une planche qu'on jette et qu'on reprend dix fois. Il se jeta au cuivre, et se trouva aussitôt une pointe à lui, allante et venante et toute fourmillante d'amusants travaux, brouillée parfois, mais se retrouvant toujours, et presque insolente de furia et de brio dans des égratignures fines comme des cheveux, douces comme des rayures de pointe sèche; — et toute menue même qu'elle est, cette pointe, elle griffe, quand elle veut, profondément le cuivre et pousse aux noirs de Rembrandt, sans aucun souci de la propreté et du *brillanté* de la gravure du commerce.

Que Gabriel promène ses masques sur les chemins, ou qu'il groupe les nouvellistes dans un café, ou qu'il noue une ronde sous les ormeaux du bal d'Auteuil, c'est toujours même crayon, même tapage, même badinage, même pétillement, même signature de Gabriel de Saint-Aubin à tous les coins de la planche; petites œuvres d'aventure, faites d'un rien, en se jouant, qui

Digitized by Google

— elles toutes seules — méritent à Gabriel de Saint-Aubin une place dans l'histoire de l'art.

Regardez l'aristocratique et la quintessenciée représentation du monde des chaises des Tuileries. Ce ne sont que deux étroites bandes où l'aiguille, une aiguille à coudre, a roulé quelques heures, de-ci de-là. Voici cependant, sous l'ombre des grands marronniers, au-dessous des groupes d'Anchise et d'Arrie, tout le beau et le joli monde d'alors, qui vous apparaît, comme si vous le voyiez par le petit bout d'une lorgnette retournée, dans le train et le manège d'une promenade de Lilliput. Par quelle magie? on ne sait vraiment. Et l'on se demande comment dans un pareil gribouillage et comment sur un si petit théâtre, Gabriel a pu montrer le *Spectacle des Tuileries.*

Mais la petite merveille de Gabriel est la planche d'art par excellence au XVIIIe siècle, c'est le *Salon du Louvre en l'année 1753.* La montée du grand escalier de l'exposition, sur les marches le colloque de ces deux amateurs barrant le passage à la foule, avec l'arrèt méditatif et contemplateur de cette femme à la main si mollement abandonnée, avec l'ascension paresseuse de cette autre, se faisant porter par un bras amoureux, avec les accoudements de toutes celles-là sur la rampe d'en haut, derrière le petit suisse à la petite hallebarde; la montée du grand escalier dans toutes les attitudes de nature, dans toutes les poses naïves d'une curiosité, le nez en l'air et l'œil déjà aux tableaux, dans toute la variété des mouvements de grâce que met l'action de gravir des marches, en des corps et des jupes de femme : c'est là la planche de Gabriel, et c'est toute cette coquette mimique dessinée par les alternatives d'ombre et de lumière, que font des jours de fenêtre, dans des tournants d'escalier, par le pittoresque éclairage en écharpe. Un vrai tour de force que cette lumière, qui, au milieu des ténèbres de l'image, paraît remuante comme un vrai rayon pe soleil, en la demi-nuit d'une chambre aux volets fermés;

Digitized by Google

une lumière qui met comme un tremblement de vie sur tout ce qu'elle baigne, sur tout ce qu'elle effleure. Le travail est des plus simples cependant; rien que des rayures verticales ou horizontales, qui prennent des courbes un peu transversales sur les vêtements des personnages, une attaque du cuivre un peu rêche, la dureté des noirs d'une vieille eau-forte; et cela fait cependant si bien, si bien, qu'il semble avoir sous les yeux une estampe de Rembrandt dans laquelle un moment aurait badiné l'esprit du dessin français.

LA PEINTURE DU MIDI CHEZ FRAGONARD

Jean-Honoré Fragonard est né à Grasse en Provence (5 avril 1732). Riante patrie! un verger de lauriers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers, d'amandiers, de cédratiers, d'arbousiers, de myrtes, de bergamotiers, d'arbres à parfum; un jardin de tulipes, d'œillets éblouissants de couleurs inconnues du Nord, et poussant seulement dans le parterre des Alpes; une campagne embaumée des aromes du thym, du romarin, de la sauge, du nard, de la menthe, de la lavande, et toute murmurante du jet de ses innombrables fontaines; une terre « entre-tissue de vigne », — c'est le mot dont la peint le prêtre de Marseille, Salvien, — de vignes sous lesquelles passent et repassent les grands troupeaux promenés de la basse à la haute Provence; une terre ayant cet horizon d'azur : la Méditerranée! Nature de joie, pays de plaisir, égayé de bruit, de rires, de musiques et de musettes, plein du bonheur gai, bavard, chantant et dansant, de ce peuple qu'on voit au XVIIIe siècle, mener la vie comme une fête de Pan, sous le ciel le plus pur et le plus doux de l'Europe! Et quel berceau, dans ce jardin, que le berceau du peintre, sa ville nourricière : Grasse! cette distillerie dans un paradis; la Grasse des odeurs, des sucres et des essences. de la parfumerie et de la bon-

Digitized by Google

bonnerie; Grasse avec ses étages de jardins, les fruits d'or et les floraisons d'argent de ses hautes forêts d'orangers libres, et le serpentement de la Foux dans la verdure de ses immenses prairies, et sa vue au midi, dont le large embrassement touche Monans, la Mougins, Châteauneuf, la plaine de Laval, le sombre Esterel, et s'en va mourir au loin, dans cette infinie douceur de bleu, — qui est la mer où baigne l'Italie!

Fragonard naît là, et il naît de là. Il puise à cette terre, dont il sort, sa nature, son tempérament. Il grandit en s'imprégnant de cette atmosphère des pays chauds, de ce climat qui remplit le pauvre et le nourrit presque de sa sérénité. Et l'on reconnaît dans tout son Œuvre le peintre qui a reçu tout jeune la bénédiction d'un ciel méridional, le coup de jour de la Provence. Il reflète la gaieté, le bonheur de la lumière, comme un homme qui y a trempé pendant toute son enfance. Rien qu'à voir une esquisse de lui, on sent une chaleur, presque un parfum, l'odeur du pays dont il vient. Il a dans la main le reflet, dans l'esprit la flamme de son soleil. Sa palette ne joue que sur le blanc, le bleu, le brun rouge du Midi. L'éclair de ses tableaux, c'est l'éclair qui court sur les orangers; et qu'il ouvre une fenêtre dans un de ces intérieurs ou dans le fond d'un conte de La Fontaine, sa fenêtre semble toujours donner sur un paysage de Provence et s'ouvrir à l'Italie. Ses personnages rustiques ont le déshabillé de la vie en plein air, la demi-nudité des pays bénis où l'on foule le blé en plein champ. Ici et là, dans un coin de son Œuvre, passe le chapeau blanc provençal, le bonnet du marin de la Méditerranée. Ses scènes, il aime à les placer, à les grouper sous ces architectures cintrées, ces voûtes basses, ces cavées, ces antres romans où le Midi cherche l'ombre et le frais. Ses fonds, il les meuble de la vaisselle de terre cuite que retrouvent ses souvenirs, et, le plus souvent, il y dresse les grandes jarres qui, là-bas, gardent le vin et l'huile. Peint-il une scène de nature, il y jette sa

Digitized by Google

patrie, il y brouille, il y enlace la végétation ivre, les broussailles folles et fortes; il y emmêle le fouillis vert et fleuri qui croît et se mouille aux fontaines de Traconnade, de la Foux, de Merveilles; et sa plante bien-aimée, la plante qui revient toujours dans ses compositions avec le caprice et le retour qu'elle a dans un album japonais, c'est la grande herbe frissonnante, légère, échevelée, d'élancement oriental, qui frappa ses yeux d'enfant aux bords des canaux de la Provence : le roseau. Il semble en avoir rapporté des brassées pour encadrer son œuvre.

Tout ainsi chez lui, sa palette, son imagination, sa fleur d'idées, de sentiments, de couleurs, vient du Midi; et ne dirait-on pas que toute sa peinture a été improvisée, sous l'azur du ciel, sur un chevalet posé dans un jardin, entouré du bonheur de l'air, de la respiration de l'été, de musique et d'échos où s'éteignaient ensemble une chanson de troubadour, une *canzone* de Pétrarque, le dernier soupir des Cours d'amour et le bruit d'harmonie des eaux de Vaucluse?

Gavarni.

Tout Gavarni sera expliqué par ce chapitre qui donne Le Monde de Gavarni.

LE MONDE DE GAVARNI

Le rêve du jeune homme de vingt-quatre ans, le rêve qu'il caressait les yeux ouverts, sur la terrasse de Montmartre, devant l'immense cité étalée devant lui, s'était réalisé.

De Paris, Gavarni avait fait sa proie et sa conquête, et Paris était à lui. Paris! — un monde, et tous les mondes! Paris, — des hommes, des femmes, et du peuple à poignée; — des marchands d'habits chargés

Digitized by Google

de pantalons, de fleurets et de guitares; — des crieurs de canards; — des commissionnaires portant des bouquets et de l'amour; — le saltimbanque en habit de ville, une souquenille de paillasse sous une redingote d'occasion; — des croquemorts qui devisent; — des blouses, des bourgerons, des brûle-gueule, — et des bourgeois! — Le sergent de ville élancé en avant, traînant un délinquant avec la furie de l'ange vengeur de Prudhon qui amène le Crime à la Justice; — des têtes de propriétaires sculptées dans un marron d'Inde; — de vieux jockeys diplomatiques fourbus; — des gamins gouailleurs; — les chanteuses poitrinaires qui, dans la rue, poussent des notes de cigale, le dos au mur, pour que la bise ne les balaye pas; — le bouquiniste en plein vent, au teint d'un brugnon de vigne; — les petites qui musent par les rues et badaudent, une mèche de cheveux dans l'œil, un reste de châle au dos et la jupe au talon; — les jolis enfants des riches, maîtres d'un canapé, blottis dans les coussins en compagnie d'un Polichinelle tombé à la renverse, les bras, les jambes en l'air; — l'actionnaire *en faction devant un dividende*; — les balayeurs et les balayeuses, au petit jour qui blanchit derrière les maisons grises; — au bras des mères grimaçantes, regardant de côté avec un sourire d'enseigne et un œil d'usurier, les jeunes personnes, coiffées à la chinoise, avec un regard en dessous, un nez effronté et une bouche au coin de laquelle se cache la queue de lézard que voyait Henri Heine au coin de certaines bouches; — des binettes qui n'appartiennent qu'à l'institution de la garde nationale; — de gras cuisiniers, des gibelottiers grandioses drapés dans leur majesté d'éligibles; — de triomphants rentiers, épanouis dans la Terre promise par Sieyès au Tiers-État; — les joueurs allongés sur le billard, en équilibre sur la pointe de la botte gauche et que l'œil enfile par la semelle de la botte droite; — le tailleur accroupi sur son établi sous le jour froid de la fenêtre; — l'homme d'affaires au nez de proie, à la

Digitized by Google

bouche mince, pareille à une raie au-dessous d'une addition; — des jeunesses éblouissantes; — des ménages vieillots, ratatinés, fluxionnés, qui semblent, dans la rue, le vieil air de *Monsieur et Madame Denis* sur un orgue édenté; — les hommes noirs du protêt, de la signification, du commandement, de l'opposition, du jugement, de la contrainte, les figures plates et effacées des recors qui brossent leurs chapeaux en sonnant : la Saisie en personne naturelle; — le monde du monde, les habits noirs et les cravates blanches de la diplomatie en visite dans les coulisses de l'Opéra; — les fashionables dans le buisson ardent de leurs favoris en côtelettes, un suprême de sourire aux lèvres; — de jeunes blondins, couchés sur un divan, le regard en coulisse, tout pleins de grâces de chat, et rayonnants de lumière fauve; — .... Paris? des barbes convaincues où tient une doctrine; — des pétrins phtisiques respirant la nuit sur le pas des portes! — des bourgeois gentilshommes et des gentilshommes bourgeois; — des endimanchés qui portent, en se dandinant, un brin d'arbre de la banlieue sur une épaule; — des vieilles agrafant leurs tartans avec des mains parcheminées et osseuses, semblables à des serres; — les vagabonds, penchés avec des poses d'orateur sur le banc de la police correctionnelle; — les vieilles commères de la regratterie, les marchandes des quatre saisons, le madras sur les yeux, les pieds en truelle de maçon, l'éventaire à ce ventre dont le tablier tombe comme d'une bosse. — Populace et bohême! — les chiffonniers barbotant dans le ruisseau; — la plèbe faubourienne, avec ses cheveux retroussés, son petit œil en vrille, le nez relevé comme d'un coup de poing, et deux pinceaux de moustache aux lèvres; — ces lignes de visage qui redescendent de la ligne faciale de Cramer, de l'homme à la brute, ces cerveaux obtus, ces fronts bas, ces crânes plats coiffés et calottés d'un bonnet de cheveux laineux...
— Paris! la misère, les salières qui creusent les

Digitized by Google

épaules, les pauvresses grelottantes et les mains dans le giron : le haillon haillonnant... Paris! les quinquets et la rampe, et les baguettes des fées taillées dans le manche à balai d'un portier, la comédie à l'envers, l'alcôve de la tragédie, les hommes vineux et graisseux du monde de la contre-marque, la cuisine du fard, des larmes et des faux mollets, les actrices jetant leur regard par le trou de la toile, les pompiers qui causent avec les Buridan!

Tout ce peuple, tout ce monde de Gavarni est vivant, parlant. Ces têtes écoutent, répondent, méditent. Elles ont des perplexités, des stupéfactions, des épanouissements venant d'une parole à l'oreille, des éclairs, des silences, un éveil et un *guet* de l'œil qui sont la nature même en action. Toutes sont révélatrices du *moi*, des mouvements de l'âme de l'individu; et le sous-entendu de cette interrogation d'un bout de nez, le sous-entendu de ce sourire, vous le lirez à première vue sans que la légende de Gavarni ait besoin de vous le dire. Chacun de ses personnages affiche sur son visage son caractère, ses instincts, son tempérament, presque son état, et révèle à l'observateur le diagnostic de ses passions et de ses habitudes morales. La vieillesse, par exemple, n'est jamais, dans son œuvre, l'éternelle et banale tête d'expression du vieillard et comme un masque tout fait qui va à tous. Elle a ses nuances, ses manières de ruine et ses degrés de mort. Elle ne fait que sculpter plus profondément les traits de ceux-ci, elle abâtardit les traits de ceux-là. Il y a des visages qu'elle a émerillonnés, et où les restes de la sensualité sont une goguenardise. Tantôt elle est la belle vieillesse dont l'âme semble respirer dans un sourire de grand-père; tantôt la vieillesse chauve de l'argent et sa figure fermée à clef; tantôt encore la vieillesse de l'expérience, où l'âge et la vie ont dégrossi dans les chairs le fin profil de l'ironie.

Aussi nettement qu'il a exprimé les variétés de la vieillesse de l'homme, Gavarni exprime les diversités

Digitized by Google

des décadences de la femme. Il rend les différences d'un passé de débauche avec un passé de misère, et empêche toujours de les confondre. Les dégénérescences des individus ont des caractères spéciaux et désignatifs. Il y a dans la tourmente de cette face, dans l'écroulement de ces traits, ou de la souffrance, ou du chagrin, ou de l'hébétement alcoolique. Partout on retrouve chez lui cette particularité des expressions propres à chacun, et cette dissemblance, admirablement saisie, des manifestations d'un même mouvement chez deux natures différentes. Met-il en présence deux colères de peuple? Il opposera à la force brute qui rugit, en grinçant des dents dans un mufle de Goliath, la rage blanche serrant les lèvres du petit savatier qui médite un *ramassement de jambe*. Et il différenciera aussi bien les têtes et les physionomies mondaines que les têtes et les physionomies du populaire : cet élégant sera « le beau », cet autre « le bellâtre ». C'est par là que le dessinateur donnera à son Œuvre, par une observation merveilleuse, par une physiognomonie pratique digne de Gall et de Lavater, la variété continue et intarissable de ses types.

L'Italie d'hier.

Dans ce livre, illustré à l'aide des croquis de Jules de Goncourt, une cinquantaine de dessins et d'aquarelles jetés par lui sur le carnet de voyage des deux frères, se trouve pour Venise, ce rêve délicieux, l'Enterrement de Watteau.

L'ENTERREMENT DE WATTEAU A VENISE

Aussitôt ce loup sur ma figure, je vis des couleurs, des couleurs, des couleurs... des masques! masques allant, masques venant, masques courant, masques sautant, masques galopant, masques gambadant,

Digitized by Google

masques frétillant, masques allègres, alertes, prestes, tout le corps déchaîné, gracieusé, saluant la joie : masques, masques, masques! un arc-en-ciel en vif-argent!

Dans toutes les bouches sonnait l'incessant appel : *hou! hou!* Sur le pavé, le tapage de soie de tous les souliers de satin, de tous vos *zoccoli*, masques de la vieille Venise! chantait une éternelle chanson. Voilà que, pêle-mêle, et se heurtant, passaient devant moi les collants à bandes muticolores, moulant dans leur étau splendide, les fines jambes des jeunes nobles; les colliers de perles des mariés d'un an; les aiguillettes aux ferrets d'or sonnant aux épaules des compagnons de la CALZA; les *bavaro* en toile de Courtrai d'où sortaient les blanches épaules; les pectoraux d'or entr'ouverts en carré sur les seins opulents des patriciennes; les *zindado* voletant sur les chevelures; les jupes de velours marron, à grands retroussis de soie gorge-de-pigeon, relevés par derrière les têtes, en un nimbe aux mille plis, imitant la conque de Vénus; les couronnes de lis d'argent, tremblant dans les chevelures des épouses; les *zimara* flottantes; les chutes de plis théâtrales et grandioses, les brocarts amples, et royalement drapés...

Passaient les *innamorati* sveltes dans leur pourpoint de velours blanc, constellé de croix, déchiré de crevés de sang, lesquels tenaient une rose à la main; passaient les vierges de Venise, voilées et dérobées dans une nuée jalouse de soie noire.

Alors le carnaval allait sur l'eau.

Et l'on voyait des gondoles, des gondoles, des gondoles, du monde, du monde, du monde; tant de gondoles et tant de monde que l'eau n'apercevait plus le ciel. A peine si, par-ci par-là, le jour trouvait un petit coin d'onde, grand comme un morceau de miroir cassé, pour y danser à cloche-pied.

A la proue de toutes les gondoles, assise, une femme nue et coiffée de nénuphars, penchée sur les rênes,



conduisait, du bout d'un roseau vert, des chevaux marins qui battaient l'eau de leur queue de poisson et de leurs paturons en nageoires. Autour, des dauphins vivants et dorés se jouaient. Toutes les gondoles avaient des formes de coquille. Elles étaient sculptées et peintes, et triomphalement enguirlandées de fleurs. Leurs flancs portaient, dans des couronnes de lierre, des mascarons admirables; c'était Romagnesi avec son masque de faune et sa barbe en queue de vache; c'était Jareton qui inventa Pierrot; c'était Luigi Riccoboni, Giuseppe Balleti et Tommaso Vizentini; c'était Ernand en Sganarelle; c'était Giacomo Ranzini; c'était Crépin l'Étonné; c'était Angelo Constantini; c'était Dangeville père en niais; c'étaient Gherardi le Flautin, et Pietro Albogheti, et Giovanni Bissoni; c'était Quinson en serre-tête blanc; c'était Duchemin père et son chapeau enrubanné et fleuri; c'étaient le grand Dominique, et Carlin, et Lélio, et Sylvia!

Dans les gondoles étaient réunies toutes les livrées du Rire et toutes les robes de la Folie : la garde-robe de Momus, pillée à Bergame, comme elle revenait d'Atelles!

Il y avait Fricasso et Fracasso. Il y avait Coviello, qui gambadait comme un ægipan. Il y avait la Signora Fracisquina, qui faisait les cornes à trois Cassandres. Il y avait Brighella se sauvant devant Spezzafer, qui voulait le tuer encore une fois. Il y avait des bohémiennes qui disaient l'avenir à l'Amour, et des Colombines qui demandaient l'Amour à l'avenir. Il y avait de vieux Trastullo qui baisaient, en extase, la pantoufle des Lucia. Il y avait des médecins grotesques chantant *Signor Monsu*, il y avait des Marameo, la seringue en joue, des capitaines Cardoni, poursuivis par des armées de matassins. Il y avait des Égyptiens vêtus en Maures et portant des singes. Il y avait Zerbinette, il y avait Violletta, aux pieds de laquelle roucoulait, avec son chapeau en plat à barbe, ses longs cheveux, son long rabat, et sa chemise passant au défaut du pourpoint,

Digitized by Google

le beau Narcissin de Malalbergo. Il y avait des Biscayens dansant, des capitaines Cocodrillo dansant, des Cucurucu et des Cucurogna dansant et chantant. Il y avait des femmes en robe turque, et des femmes avec un masque à moustaches, un chapeau pointu, un goitre de mousseline tombant du masque jusqu'au sein. Il y avait des Tartaglia, face jaune et fleurie, besicles sur le nez, qui bredouillaient, nasillaient et embrouillaient d'impossibles histoires. Il y avait des muftis et des trivelins, des dervis et des lutins faisant le saut périlleux. Il y avait les trois masques basanés : Fenocchio, Fiqueto et Scapin — oui, l'effronté Scapin qui, les cheveux frisés, la moustache de chat effarouché, le manteau roulé autour du bras droit, une odeur de potence par toute sa personne, et l'œil noir comme sa conscience, offrait avec une courtoisie gouailleuse ses loyaux services au galant chevalier Zerbino.

Gian-Fritello se montrait tout fier dans son sac. Gian-Farina enseignait un menuet de tous les diables à Franca-Trippa. Autour de Beltrame, chassé de Milan, et contant ses affaires d'honneur avec la justice, béaient tous les Gradelins, Tracagnins et Traffaldin du monde.

Dans les gondoles se trouvaient des clavecins, des violes d'amour, des théorbes. Il s'y trouvait aussi des lazzis, des refrains, des rires, des paroles à l'oreille, des bouquets, des baisers, des cartes, des dés, des jeux de stofe, de lansquenet, de piquet, de brelan, de petits paquets.

Les deux frères Arlequin, l'aîné avec sa toque à crevés, son masque noir à barbe de roi ninivite, le cadet avec sa petite queue de lièvre à son petit chapeau et des verrues noires à son masque noir, chacun, un bras sur l'épaule de l'autre, posé tous deux sur la pointe du pied droit, jouaient à un pharaon tenu par la Farce, leurs deux battes contre un coup de pied.

Et des *intartinamenti*, des charlatans à chaîne d'or,

Digitized by Google

et des saltimbanques cravatés de serpents savants, et des montreurs d'ours et de ridicules, et des parades et des parodies, où Bernis parlait de Dieu, Casanova de l'amour Platonique!

Puis des triomphes de Pulcinelle, droit comme son feutre, ayant grand air, malgré son nez rouge et son petit ventre pointu, et brandissant fièrement son sabre de bois, à cheval, plus solennel qu'un Balbus, sur un Pulcinelle en travers porté par deux Pulcinelles. Puis des Razulto chantant des Olympiques, en grattant trois ficelles d'une guitare, dont le manche plus long qu'un poème, accrochait sur la route les cheminées en mortier. Puis des Pantalons en bonnet de laine, en gilet rouge, en culotte coupée en caleçon, en bas rouges, et en pantoufles, et qui, le pied en avant, la barbe pointue et menaçante, la grande robe noire relevée d'un bras replié sur le dos, énuméraient au public les vertus de leurs filles sans dot...

Suivaient des Mezzetins aux draperies zébrées, suivaient des Pierrots tombés de la lune, suivaient des Scaramouches, dont les plumes de coq balayaient les étoiles...

Et des tricornes et des tricornes : des tricornes, coquins, coquets, crânes et charmants. Les hommes portaient des tricornes, et les femmes des tricornes inclinés sur le front, qui mettaient, sur leur masque blanc, l'ombre du vol d'une hirondelle. Blancs étaient tous les masques. Blancs étaient les masques des hommes et des femmes, avec le bord des paupières teinté de carmin, avec de grosses lèvres peintes en rouge brique, et le carton des joues brutalement fardé. Les hommes en fins bas de soie, en talons rouges, le domino noir retroussé, penchés et pliés en de moqueuses révérences, provoquant les *donne* sous le nez, offraient leur cœur dans un éclat de rire, ironiques du haut en bas de l'échine. Les *donne*, la tête en arrière, et de profil intriguant la cantonade, muettes et superbes, riaient dans la barbe de leur

Digitized by Google

masque, ballonnaient de la jupe, battaient la mesure d'un vieil air à petits coups de leur mule cachée sous les falbalas, jouaient avec le cri de leur éventail.

Un beau jeune homme, — je le vois encore! — Oh! le Janus étrange et charmant! — Il avait rejeté son masque contre son oreille, et montrait côte à côte, le profil d'un Satyre, la face d'un Apollon.

Cependant, auprès de lui, d'autres *paroncini* faisaient de grands jeux : ils attrapaient des mouches sur le nez immense du noble homme de Calabre, Giangurgolo, et des araignées sur la rapière interminable du capitaine Spavento.

Mon œil sautait de gondoles en gondoles. Il arriva à la première, à la gondole que toutes les gondoles suivaient : elle portait une bière sur un drap blanc, et un essaim d'Amours! Amours qui, s'appuyant des deux mains derrière eux, et glissant avec les reins le long de la gondole, les ailes frissonnantes, lutinaient d'un seul pied les caresses de l'eau; Amours, qui, le cul nu posé sur les talons, joignaient leurs mains nouées à leurs genoux tout ronds; Amours qui regardaient au ciel un nuage aller; Amours, la tête en bas, tenant d'un bras le bout de leur gentil pied rose, un pli de graisse au ventre, un pli sous le jarret; Amours, les bras croisés, comme de petits hommes, ou le menton aux mains et les doigts aux deux joues, écoutant quelque chose; Amours, qui, sur leur arc passé sous une cuisse, balançaient une jambe allante et revenante; Amours agenouillés, posés sur leurs deux coudes, attentifs à traîner sur la face de l'onde les grands cordons du poêle; Amours, les frisons de leurs petits cheveux au vent, au vent leur ventre blanc, debout et droits sur leurs mollets tremblants; Amours, le dos au soleil, couchés et vautrés, et la joue écrasée, qui s'amusaient avec des immortelles d'or; Amours jouant à cache-cache, en se cachant un peu dans les coins du drap blanc; Amours accoudés sur la bière, sur leur bras replié couchant leur face blonde, et dor

Digitized by Google

mant sur la Mort! tandis qu'aux deux bouts de la gondole, quatre Amours, leurs carquois renversés au dos, laissaient distraitement tomber la baguette sur la peau d'âne, voilée d'un crêpe, des hauts tambours des armées de Louis XIII.

Un homme, je ne l'avais pas vu d'abord, était perché sur le rostre de la gondole. C'était le peintre Longhi, mon ami, qui raclait un violon d'ébène; un singulier violon! d'où s'échappaient, à chaque coup d'archet, deux notes ensemble, et qui montaient dans le ciel, enroulées l'une sur l'autre : une note rose, une note noire...

Et l'air blutait, comme de la farine, mille petits morceaux de papier blanc qui tombaient des toits, des fenêtres, du ciel, de partout. Au vol j'en attrapai un sur lequel était :

GRAND ENTERREMENT

DE WATTEAU

Par le Carnaval de Venise
aux dépens de la Sérénissime République.

Pour Rome, ce morceau terrible, le Meurtre de Rossi.

MEURTRE DE ROSSI

Le matin, le pape parlait au comte Rossi, de bruits menaçants pour sa vie, Rossi lui répondait : « J'ai vu les Français en révolution... Qui a vu ce peuple-là, dans ces moments, n'a pas peur des Romains », — et s'agenouillant aux pieds du pape, lui disait :

« Saint Père, donnez-moi votre bénédiction. »

. . . .

Aux portes du palais de la Chancellerie, où un médaillon en camaïeu représentait le Pape accordant la Constitution, la foule était immense, et la voiture

Digitized by Google

du ministre avait peine à passer. La voiture arrivée sous le péristyle, Rossi en descend, son portefeuille sous le bras.

Or, dans cette foule attendant là, il y avait au moins une trentaine d'hommes sachant tuer un cochon, et l'un de ces hommes avait dit à un autre, la veille : « Moi, je me mettrai à gauche avec mon couteau, toi, tu te mettras à droite avec ton bâton... Tu frapperas sa jambe droite, ainsi comme cela... et quand il se retournera de ton côté pour te voir, je lui mettrai dans son cou tendu, mon couteau tout entier, ainsi comme cela. »

Et les lèvres muettes de tout ce monde, qui était dans le secret de ce qui allait se passer : les lèvres des femmes penchées sur les balcons, les lèvres des enfants perchés sur les toits, disaient au couteau de l'homme de la foule : « Qu'il soit tué! qu'il soit tué! qu'il soit tué! »

Quand le comte vit les yeux de toute cette plèbe, derrière la haie des soldats, de cette plèbe contre le petit mur du palais, de cette plèbe aux pieds des vieilles colonnes du temple de Pompée, il laissa échapper à voix basse : *Fiat voluntas*, — et résigné et droit dans sa grande taille, et portant haut sa belle tête décharnée, il s'avança, le regard dédaigneux.

Un bâton frappa sa jambe droite, et lorsqu'il se retourna pour voir celui qui l'avait frappé, un couteau entra tout entier dans la gauche de son cou. Et le sang jaillit de la carotide, souffletant les soldats au visage, et passant par-dessus leurs têtes, alla rougir la fausse petite porte, tout nouvellement rebadigeonnée.

Dans la foule, ni un cri, ni une parole, pendant que l'ensanglanté tirait de sa poche un mouchoir, dont il boucha le trou du couteau, puis se remettant à marcher... Il marcha un pas, deux pas.... Le silence avait quelque chose d'effrayant... Les regards attendaient... Le comte marcha encore deux pas, au milieu

Digitized by Google

de tous ces yeux qui comptaient les minutes de sa vie... Puis encore, il monta trois marches du petit escalier à la rampe de bois, les jambes fermes, les papiers d'État serrés plus fort contre sa poitrine.

Cependant les yeux du peuple qui le regardaient monter, commençaient à s'impatienter. Vingt-deux marches étaient devant lui. Il continua à monter, mais la seconde marche, il la monta plus lentement, que la première, la troisième plus lentement que la seconde, la quatrième plus lentement, que la troisiéme.

Alors de lèvres en lèvres, d'abord un murmure alla disant : « Le cochon est égorgé! » puis des voix : « Le cochon est égorgé! » enfin mille cris : « Le cochon est égorgé! »

Le comte Rossi montait toujours, dans les voix, dans les vociférations, plus lent à chaque marche. A la vingt-quatrième marche, il vacilla, couvé par tous les regards de la place. A la vingt-cinquième marche, il tomba sur le palier, la face contre terre, en poussant un profond soupir.

Digitized by Google

JULES DE GONCOURT

LETTRES

De la Correspondance de Jules de Goncourt pieusement recueillie par son frère, nous donnons les lettres suivantes :

A Gavarni.

Rome, 28 février 1856.

Mon cher ami,

Vous auriez inventé le carnaval, et vous avez inventé Chicard. Je serais donc à peu près ingrat comme un public, si je ne vous envoyais à vous qui avez fait croire Paris au bal de l'Opéra, un fusain d'après nature d'un carnaval italien.

La scène, si vous le voulez bien, se passe à Florence. La rue : du soleil. Des cris passent et des passants s'arrêtent. Un masque, deux masques, cent masques, quinze mille masques. Une voiture, deux voitures, mille voitures, éclaboussant de poussière et de bouquets, les trottoirs, les balcons et les fenêtres. Chevaux, jockeys, livrées d'or et d'argent allant et roulant, portés par des flots de peuple des volées de dominos bleus, roses, jaunes, noirs, rouges, dansant, bondissant, sautant comme des dragées de baptême,

Digitized by Google

vannées sur un tamis de pavés; des pantalons et des bottes passant sous le calicot glacé et miroitant; de vieux gants blancs tenant la barbe des masques; des camisoles faisant un costume; des madras un turban; un soleil dans le dos, un Turc. Voyez-vous le décor? La pièce, mon ami, ah! la pièce, mon ami! C'est tout bonnement le dialogue d'une grande armée de cravaches qui ne disent rien, avec une petite armée de chapeaux noirs qui ne leur répondent pas. Liberté, saillie, esprit du mot, la langue en joie, la langue salée, le catéchisme de l'engueulement, la drôlerie armée, — les Italiens ont remplacé cela par un sempiternel : hou! hou! qui impatiente comme un gloussement. Pas une parole : la chanterelle éternelle d'une pratique de Polichinelle faussée, appuyée d'une éternelle claque de fouet sur un gibus! Il y avait une charretée de pierrots, descendue de vos lithographies, en le costume sacramentel que vous leur avez fait, couronnes de feutre blanc, droits comme une pyramide. Je leur ai demandé vos légendes : ils m'ont fait : hou! hou!

Et le bal masqué, — les *Veglioni!* Figurez-vous un bal masqué, où le grand-duc de Toscane peut mener sa fille de quatorze ans, où les gens ne s'amusent qu'à s'amuser, où le papier des loges ne rougit pas de confusion, où l'on entend : Frédéric, fais donc danser ta sœur! où le café suffit aux consommations, où les dominos ne savent à quoi employer leurs yeux, où le seul sergent de ville, suffisant à l'inspection des pas risqués par toute la salle, et pendant toute la nuit, est lui-même le ministre de la police... Tenez, un bal masqué italien, c'est ce mari, anglais et grave, à qui j'ai vu porter sérieusement, dans un foulard rouge, le domino de location de sa femme, — et le carnaval, c'est ce bonheur des enfants qui consiste à aller dans la cuisine, se nouer le tablier du cuisinier autour du cou et sa serviette sur la tête.

La chose dure quinze jours, — et *pas nourris* — mon

Digitized by Google

cher Gavarni. Figurez-vous que je demande un soir au garçon de la *trattoria*, chez qui nous dînions : « Ah! çà, vous resterez ouvert les nuits de bal « masqué? — Oh! non, monsieur, nous fermons... il « viendrait trop de monde! »

Je voudrais vous avoir tous les jours, et j'ai été désolé de ne pas vous avoir aujourd'hui, monsieur Lenôtre. Nous avons été voir la villa Pamphili, une villa tout aimable et tout admirable, et le plus joli modèle du jardin italien, qui mêle, comme votre Auteuil, l'accident pittoresque du jardin anglais à l'apparat du jardin français. Un bois de pins d'Italie, les plus beaux du monde, et des verdures noires à poignée, des verdures noires que vous adoreriez, des *leccio*, des forêts de chênes verts, des murs de buis, des garde-fous d'aloès et de cactus, et des camélias en pleine terre avec plus de fleurs que de feuilles — à cacher un tambour-major.

Comment va le polisson? Croit-il en *z'hachures* devant Dieu, les hommes et son pion? Embrassez-le pour Edmond sur la joue gauche et pour moi sur la droite. Une lettre, ou je ne suis plus.

Votre Littreboit [1].

T. S. V. P. T.

A Flaubert.

Bar-sur-Seine, ce 16 juin 1860.

. . . .

Donc nous voici ici. Ne trouvez-vous pas qu'il arrive un moment dans l'année, où l'on voudrait être légume et se planter pour reverdir? Nous végétons à cœur joie. Nous mangeons, nous faisons des armes dans une grange sur un bon sol battu, nous habitons presque sur l'eau dans un bateau, — voilà pour l'être physique. Pour l'être moral, je ne crois pas que nous

1. Pour *little boy*, en plaisanterie.

Digitized by Google

ayons pensé à rien qui ressemble à une idée, depuis quinze jours. Cela nous paraît, par instants, un métier héroïque que de s'atteler à une plume. Mettez le soir un lansquenet de famille, et de loin en loin, la lecture d'une page de Pascal ou des *Liaisons* de Laclos, vous aurez toute notre vie.

A votre tour à présent. Où en êtes-vous? Où en est la reconstruction de votre monde imaginaire et vraisemblable de cette Carthage, dont vous devez nous donner le peuple, les mœurs, les passions, les religions, les femmes, les hommes, les passants et leurs ombres sur les murs? Montez-vous encore la montagne d'un gros chapitre du milieu? Où bien en êtes-vous à ce point de l'œuvre où l'on embrasse sa pensée et où l'on roule la pente avec elle?

Que nous parlez-vous de travailler sur du néant, dans votre lettre! Le vrai néant, mon cher ami, c'est peut-être l'histoire, parce que c'est la mort... Au fond, à la longue, dans l'autopsie du passé, l'imagination prend froid, ainsi que sous un air de cave. Il y a autour de ces mémoires qu'on désemmaillotte, comme une odeur de momies embaumées dans de la poudre à la maréchale... Aussi avons-nous hâte de revenir à l'air, au jour, à la vie — au roman qui est la seule histoire vraie après tout.

. . . .

De tout cœur,

J. DE GONCOURT.

A Michelet.

13 novembre 1864.

Monsieur,

Nous voulons vous remercier, avant de vous voir, du livre [1] que vous avez eu la bonté de nous envoyer, et du bonheur qu'il nous a donné ces jours-ci. Il ressemble à la Bible indienne dont vous parlez; il a

1. *La Bible de l'Humanité*. Chamerot, 1864.

Digitized by Google

les dessins du cachemire et les ampleurs de la tente. Il est charmant et vaste.

Vous avez, nous le savions déjà, pour accoucher les mystères des religions, des mains de femme et des paroles de fée; vous rendez une âme aux Hermès; vous cueillez le sens des cultes dans le cœur des peuples et des races. Et puis vous avez des phrases de lumière, des pages de soleil, des épithètes qu'on respire, des idées qui frémissent sur la tige des mots. On ne dirait pas que vos livres sont imprimés, tant ils semblent vous parler tout près de vous — et comme à l'oreille de la pensée.

Permettez-nous de vous féliciter et de vous serrer la main.

Ed. et J. de Goncourt.

A Flaubert.

Mardi, 9 mars 1869.

Mon bon vieux,

Vous me demandez *pourquoi que* nous n'avons pas l'air *rigolo* dans nos lettres? La réponse est bien simple : c'est que nous ne le sommes pas — rigolo, pour un sou. Edmond est presque toujours souffrant, et moi, je suis très littéralement malade d'une gastralgie qui me fait un supplice de mes digestions et à peu près une insomnie de mes nuits. C'est à ce point que dans ce moment nous sommes *incapables de travail.* Vous comprenez tout à présent.

Puisque vous vous intéressez au bouquin, — il n'y a eu, à peu près, que des attaques bêtes et vraiment trop inférieures, une grande tartine à peu près folle dans le *Constitutionnel*, un flamboyant X... dans l'*Indépendance*, un éreintement de Y... Je vous envoie de Zola un article qui, en dehors de la sympathie, expose au public d'une manière vive, nette, nerveuse, ce que nous avons essayé de faire. Sainte-Beuve, vous savez ses colères contre tout ce qui tente d'être haut. Le


Digitized by Google

livre l'inquiète énormément pour l'avenir de la littérature, — avenir auquel il nous a dit ne pas croire plus qu'à la postérité, — mais pour un certain *statu quo* classique, qu'ont déjà démoli, nous a-t-il affirmé, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, enfin Gautier et Saint-Victor. Mais vous, vous n'êtes ni Gautier ni Saint-Victor,... vous êtes au delà... vous cherchez le *mouvement dans la couleur*... C'est encore autre chose... Vous cherchez l'*âme des paysages*... C'est trop, c'est trop... la littérature n'est pas faite pour cela... Il faut plaire au public... il faut réussir!

Puis il a terminé par nous reprocher, comme un crime, avec une de ces colères *dindonnes* que vous lui savez, d'avoir faire lire, à Mme Gervaisais, Kant qui n'était pas, de son temps, traduit en français. Ceci nous a semblé venir d'une visite du bon ami Y... Le lendemain nous allions envoyer à Beuve la liste d'une dizaine d'ouvrages de Kant, traduits en français, de 1796 à 1830 avec toutes les herbes de la bibliographie, quand, la lettre écrite, nous avons eu pitié de sa vessie et avons déchiré la lettre.

. . . .

Dernières nouvelles. Beau trait littéraire. Au dernier thé de la cour, S. M. de toutes les Prusses demandant à l'ambassadeur de France ce qu'il lisait en ce moment, bravement l'ambassadeur répond qu'il lit *Mme Gervaisais*. Ça a jeté un froid ! Mme de Valençay, duchesse de Sagan, s'est écriée : « On m'a écrit de Paris que c'était un livre *dangereux*, *immoral* et *antireligieux*. » Le plus héroïque de l'ambassadeur c'est d'avoir laissé échapper le lendemain à déjeuner : « Ah! on entend vraiment trop d'absurdités dans les augustes assemblées! »

Pardonnez l'horrible égoïsme de cette lettre, mais c'est une preuve même de notre confiance dans votre bonne amitié.

A vous, toujours.

J. DE GONCOURT.

Digitized by Google

A LA PRINCESSE MATHILDE

Juin 1869. Royat, par Clermont, Grand-Hôtel.

Princesse,

Nous avons bien souvent pensé à vous, depuis que nous sommes ici, dans la patrie des Allobroges et de M. Rouher. Le *jeune* de nous, arrivé assez souffrant, a été obligé de s'arrêter à Clermont et d'y passer une mauvaise nuit, en un de ces hôtels sales et sauvages, dont l'Auvergne a le privilège. De là, nous sommes venus nous installer à Royat, dans un hôtel presque confortable, à peu près tranquille, et d'où nous avons la vue et la respiration d'un des plus beaux sites du pays. Nous avons eu la chance d'y rencontrer un médecin des eaux, nous connaissant de nom, et on ne peut plus attentionné pour son malade, un de ces médecins revivifiant et remontant le moral des gens avec de bonnes paroles et l'espérance de cette *gueuse* de santé.

Du reste, aucune distraction. Des bancs en pierre avec des chaînes de fer et une chaise en paille; il me semble que je me baigne à Mazas. Pas de casino, pas de musique, enfin rien : le traitement dans la rigueur de sa sévérité. Des verres d'eau et des verres d'eau, puis des promenades par des chemins de chèvres, sous des châtaigniers où vous accompagnent des eaux chantantes et courantes dans de petits canaux, et des moulins et de petites cataractes aux écumes argentines, et des gorges étranglées par des rocs humides et moussus, tapissés de toiles d'araignées où le soleil s'accroche et brille en gouttes, — et des cavernes, des lavoirs à escaliers enfoncés, d'où l'on croirait voir descendre une *Cervarole* d'Hébert, et d'où ne descend qu'une Auvergnate.

Quelquefois, assis dans du blé, à l'ombre d'un grand noyer, nous voyons passer les lents indigènes


LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF
Digitized by Google

descendant de la montagne, ou nous écoutons la douce et triste cantilène mélancolique d'un paysan, qui va sous le soleil et la poussière de la route, berçant à cette musique une petite fille jaune et malade, qu'il porte assise sur son bras.

Le monde de notre hôtel est un monde de tous les pays. Il vient de Paris, de Lyon, d'Odessa, de Constantinople. Il y a de jeunes Grecs anémiques, de vieilles filles anglaises ridicules, persécutant mon médecin — homme marié — pour les ausculter à fond; une femme d'Odessa, qui a des yeux comme des yatagans et le teint de la couleur d'un cigare. Au milieu de ces excentriques et de ces exotiques, un général commandant à Lyon, et qui, s'appelant *Bataille*, la demande dans ce moment-ci, très aimable général du reste...

Voilà donc notre vie, notre monde, nos distractions ici. Ayez donc, princesse, pitié de nous; mettez-vous à ce pupitre, d'où partent des lettres qui nous consolent de ne plus vous voir; rendez-nous, avec votre plume, un peu d'un de vos *mercredis*. Parlez-nous beaucoup de vous, de votre santé, de votre ferme de Saint-Gratien, des événements de la semaine dernière, et si c'est enfin fini?

Ah! c'est à Royat, princesse, qu'on regrette « l'amitié voluptueuse [1] ».

Nous embrassons respectueusement et affectueusement les deux mains de Votre Altesse.

JULES DE GONCOURT.

1. C'est ainsi que Théophile Gautier avait si joliment baptisé l'amitié de la princesse pour ses amis.

Digitized by Google

EDMOND DE GONCOURT

ROMANS

Les frères Zemganno.

Un livre d'imagination, de rêve et de souvenir, tel est, d'après l'auteur lui-même, ce roman qui raconte la vie de recherches d'art, de luttes et de souffrances de deux gymnastes, cherchant à faire un tour de force qui surpasse tous ceux qu'on a faits jusqu'alors. Sans entrer dans le détail de ce récit émouvant, d'une vérité poussée jusqu'aux larmes, ni raconter le sujet de cette étude à fond de l'art des acrobates, quelques pages détachées, choisies dans trois parties différentes du volume, suffiront à en donner l'arome, la quintessence et feront connaître les deux frères Zemganno, Gianni et Nello, fils de la bohémienne Sténapida.

LE PETIT GYMNASTE; LA CLOWNERIE ANGLAISE; LA PANTOMIME GYMNASTIQUE DES DEUX FRÈRES

Gianni avait associé Nello tout petit à quelques-uns de ses tours pour amuser l'enfant, et dans le dessein de l'encourager et de développer en lui le goût et l'émulation du métier. Plus tard, il sentait en son jeune frère un si ardent désir d'avoir sa part dans ce qu'il exécutait, lui! qu'il l'avait successivement intro-

Digitized by Google

duit presque dans tous ses exercices, et il était arrivé en ces dernières années, où Nello était devenu un jeune homme, que l'aîné avait complètement perdu l'habitude de travailler seul, et se serait trouvé tout dépaysé, s'il n'avait eu le travail de son frère noué au sien. Maintenant quand Gianni jonglait, il prenait Nello sur ses épaules, et cette superposition de deux jongleurs n'en faisant qu'un, amenait dans le voltigement des boules, des jeux bizarres et inattendus, des jeux doubles, des jeux alternés, des jeux contrariés. Au trapèze Nello répétait tout ce que Gianni faisait, tournoyant dans l'orbite de son grand frère, tantôt confondu en sa vitesse, tantôt attaché de loin à la lenteur de son flottement mourant. Dans de nouveaux exercices que l'aîné avait étudiés pour produire et mettre en scène *le petit gymnaste*, Gianni, couché sur le dos, faisait tourbillonner Nello, saisi, lancé, ressaisi par ses pieds : des pieds qui ressemblaient, en ces moments, avoir des préhensions et le doigté de véritables mains. Et c'étaient encore des tours communs et partagés, où se mariaient leurs forces, leurs souplesses, leurs agilités, et où, une seconde seulement, le manque d'entente de leurs deux corps, l'inintelligence de leur contact, pouvait amener pour l'un ou pour l'autre, et quelquefois pour tous les deux, le plus grave accident. Mais il y avait une telle compréhension physique entre les deux frères, que cet accord de la volonté avec les *fléchisseurs*, les *extenseurs* et leurs aponévroses pour la production d'un mouvement dans un corps, cet accord semblait seul et unique pour les deux corps.

De ces communications absconses et secrètes entre les membres des deux hommes dans l'exécution d'un tour de force, de ces attouchements de caresses paternelles et filiales, de ces interrogations de muscle à muscle, de ces réponses d'un nerf disant à un autre nerf : « Go! » de cette inquiétude et de cette sollicitude perpétuelle des deux sensitivités, de cet abandon

Digitized by Google

de sa vie, à tout instant, par l'un à l'autre, de cette continuelle mêlée sauve dans le même péril de deux chairs, naissait une confiance morale qui resserrait les attaches d'instinct entre Nello et Gianni, et développait encore la propension naturelle que les deux frères avaient à s'aimer.

. . . .

. . . .

Sinistre est devenue la clownerie anglaise de ces dernières années, et parfois elle vous fait passer légèrement dans le dos ce que le siècle dernier appelait : « la petite mort ». Elle n'est plus du tout l'ironie sarcastique d'un pierrot à la tête de plâtre, un œil fermé, et du rire dans un seul coin de la bouche; elle a même rejeté le fantastique hofmannesque et le surnaturel bourgeois dont elle avait, un moment, habillé ses inventions et ses créations. Elle s'est faite terrifiante. Tous les émois anxieux et les frissonnements qui se lèvent des choses contemporaines, et sous le gris et le sans couleur des apparences, leur tragique, leur dramatique, leur poignant morne, elle en fait sa proie, pour les resservir au public dans de l'acrobatisme. Il y a en elle de l'épouvantant pour le spectateur, de l'épouvantant fabriqué de petites observations cruelles, de petites notations féroces, de petites assimilations sans pitié des laideurs et des infirmités de la vie, grossies, outrées par l'*humour* de terribles caricaturistes, et qui, dans la fantaisie du spectacle, se formule en un fantastique de cauchemar, et vous donne un rien de l'impression angoisseuse de la lecture du *Cœur Révélateur* par l'Américain Poe. On dirait la mise en scène d'une diabolique réalité, éclairée d'un capricieux et méchant rayon de lune.

. . . .

. . . .

La pantomime gymnastique des deux frères ne ressemblait nullement à celle des clowns anglais de la

Digitized by Google

dernière heure. Il y avait dans cette pantomime une réminiscence du rire de la comédie italienne mêlée à un peu de la rêverie que les fils de Stépanida mettaient dans le son de leurs deux violons. C'étaient, en ce qu'ils exécutaient, des choses ingénues qui amenaient l'attendrissement, et des choses doucement comiques qui faisaient sourire, et des choses légèrement lunatiques qui donnaient à songer : toutes choses parmi lesquelles la grâce gamine de Nello jetait un enchantement particulier et qu'on ne peut exprimer. Puis ils avaient introduit dans leurs exercices un certain fantastique, qui n'avait rien de *cimetiéreux*, de triste, de sombre, un fantastique joli, coquet, spirituel à la façon d'un conte noir qui se moque, par-ci par-là, de la crédulité de son lecteur. Et encore tout le temps de l'imprévu, de l'inattendu, de la fantaisie, du caprice, et, à mesure que le temps passait, comme l'éveil, en les membres sveltes de Nello, d'une vie fantasque.

Enfin on ne savait à propos de quoi et comment le spectacle plastique des deux frères évoquait, dans l'esprit des spectateurs, l'idée et le souvenir d'une création ironique baignant dans du clair obscur, d'une espèce de rêve shakespearien, d'une sorte de *Nuit d'été*, dont ils semblaient les poétiques acrobates.

La Faustin.

Après avoir étudié d'une manière si originale les grandes actrices du XVIIIe siècle et en avoir tracé de vivants et durables portraits historiques, le romancier a pensé qu'il serait curieux de pénétrer plus avant encore dans l'intimité d'une de ces attirantes figures du théâtre, et il a créé, d'après les *documents humains*, selon l'expression trouvée par lui le premier, ce roman d'une tragédienne moderne, *la Faustin*; il nous initie à cette existence mouvante, pit-

Digitized by Google

toresque, pleine d'imprévu, suivant la femme dans tous ses actes.

Il la montre créant un rôle :

LA CRÉATION D'UN RÔLE

Créer un rôle, c'est-à-dire donner la vie extérieure de l'âme, donner la vie de la physionomie et des gestes, donner la vie de la voix, à un personnage imprimé, à un cadavre du papier, une rude besogne!

C'est d'abord une première sérieuse lecture, lecture qui avait un côté curieux chez la Faustin : l'apparence d'une opération toute mécanique, et dans laquelle le sens de ce qu'elle lisait ne semblait pas arriver à son cerveau.

Puis commence la véritable étude, suivie presque aussitôt de découragement, d'un sentiment de défiance commun à tous les grands talents, et qui leur fait se dire : « Non jamais, je ne le pourrai jouer ce rôle, jamais! »

Écoutez, sur ce premier moment de défaillance, la confidence faite à un de mes amis par une de nos plus vaillantes actrices :

« Toute création à rendre me semble un monde à soulever. J'ai des exagérations de sensations d'effroi tellement importunes, que j'espère et attends, en pareil cas, un tremblement de terre, un cataclysme qui me délivre de mon angoisse. Je maudis l'auteur, moi, la nature entière, et deviens stupide jusqu'au moment précis, où une simple lueur débrouille le chaos. »

Et la Faustin avait encore, contre elle, une mémoire ingrate et rebelle, et même l'inquiétante préoccupation d'en manquer, et le rôle de Phèdre, on le sait, est un rôle de sept cents vers.

Malgré tout, le rôle prenait possession d'elle, s'emparait de sa pensée, et presque inconsciemment la tragédienne entrait dans le travail de la composition, travaillant, dans le principe, de préférence au lit, qui lui donnait la concentration de l'attention.

Digitized by Google

Alors l'opération qui se fait dans une imagination d'écrivain, lentement échauffée : ce jaillissement du néant d'un embryon de personnage, sa formation successive, son relief final de créature vivante, son existence enfin, l'actrice sentait se faire cette opération mieux que dans son esprit, elle la sentait se faire dans sa personne. Elle cessait d'être elle, au milieu de l'intime et secrète jouissance que l'acteur éprouve à être un autre que lui-même. Une nouvelle femme, créée par le labeur de son cerveau, entrait dans sa peau, l'en chassait, lui prenait sa vie.

Et, ici, je ne puis résister à la tentation de donner, sur cette vie en partie double, un autre morceau de la lettre citée plus haut :

« ... A partir du jour où le rôle m'est confié, nous vivons ensemble. Je pourrais même ajouter qu'il me possède et *m'habite*. Il me prend certainement plus que je ne lui donne. Aussi m'arrive-t-il presque toujours de prendre, chez moi comme ailleurs, le ton, la physionomie, l'allure générale que je veux lui donner, et cela inconsciemment. Impressionnée comme je le suis en pareil cas, je ne saurais être d'humeur gaie, étant aux prises avec un *moi* lamentable ou terrible qui s'impose à mon esprit, pas plus que mes humeurs noires ne résistent à un autre *moi* qui raille, rit et éclate à mon oreille. Voilà qui est dit, me suis-je fait comprendre? En pareil cas, je *suis deux*. C'est tout le secret de mon travail. Je pense et vis le rôle. Il est *vécu* quand je le livre au public. »

Maintenant, chose curieuse, les tragédiens et les tragédiennes, ainsi que les comédiens et les comédiennes, et encore les acteurs et les actrices de drames modernes, n'ont pas le secours de modèles contemporains. La colère d'Achille et l'amour de Phèdre ne sont ni une colère ni un amour qu'on coudoie dans nos rues ou dans nos salons. Il faut donc que l'imagination de ces artistes se meuve dans le sublime, qui est au fond du surnaturel, atteigne par une intuition bien extra-

Digitized by Google

ordinaire à un au-delà des sentiments humains, qu'il leur est commandé de rendre réel. Et qui est-ce qui trouve cela? ce sont des femmes sans éducation comme la Faustin, des ignorantes absolues des époques qu'elles représentent et de l'histoire des héroïnes et des grandes reines qu'elles incarnent; des femmes qui disent à l'ami qui les fait répéter : « Raconte-moi donc un peu ce que c'était que ce M. Thésée », et qui ne l'écoutent pas, reprises par l'empoignement de leur rôle. Et ce sont pourtant ces femmes qui recréent cette humanité d'une manière si illusionnante, et avec des accents, des attitudes, des gestes, tels que ne pourraient en imaginer les lettrés, les sculpteurs, les peintres les plus nourris de l'antiquité. Interrogez-vous les gens du métier, leur demandez-vous comment un pareil miracle peut se faire? ils vous répondent par ce seul mot : « L'instinct, l'instinct! » — et c'est en effet la seule explication de cette faculté de somnambule lucide, de *voyante* du grand passé.

Du corps de la tragédienne, déjà à l'heure actuelle un peu pénétrée de son rôle, et s'essayant à le dire, se levaient spontanément, et d'une façon toute naturelle, de beaux et d'amples gestes de statue antique, que pas plus que les mouvements de sa physionomie, elle n'étudiait dans une glace, — intimement persuadée qu'elle était, que le vrai comédien, sans avoir besoin de s'en rendre compte, porte en lui le sentiment de la justesse de son jeu.

La glace, selon l'expression d'une grande artiste retirée du théâtre, est la ressource de ceux et de celles qui *pensent bas*, des acteurs et des actrices à ficelles, et qui tiennent un registre de tous les procédés artificiels connus à l'effet de produire le sentiment, sans qu'ils y arrivent jamais.

Toutefois, dans la traduction des mouvements de l'âme par la pantomime, trouver et bien trouver est peu de chose. Là où le goût et l'art ont à se montrer, c'est dans le choix, le resserrement, l'élagage de la

Digitized by Google

gesticulation, qu'il faut tout le temps pacifier, tranquilliser, éteindre, renfermer dans ce *tout juste*, que les anciens manuels de théâtre prêchent en recommandant de jouer « les mains dans les poches ». La sobriété, voilà le caractère des créations scéniques parfaites, et qui ont pour idéal d'apporter sur les planches une figure dont la vie dramatique, ainsi que dans un tableau de maître, se détache de la demi-teinte et du repos des couleurs, seulement en quelques places lumineuses.

Mais, peut-être plus que la mimique, la grande difficulté d'un rôle, c'est l'accord de la voix de l'acteur avec le sentiment exprimé par l'auteur, l'arrivée à la sonorité juste, à la vocalisation exacte de l'intention dramatique. De là, des efforts et des recherches, et des reprises d'un vers, d'un hémistiche, que la Faustin faisait sonner de toutes les façons, en élançant le son, le précipitant, le ralentissant, le faisant passer par les infinies modulations d'une voix assouplie et brisée — et cela des centaines de fois.

Un jour, dans un après-midi de courses, où, pour se tenir compagnie, la tragédienne avait emmené dans son coupé le petit Luzy, elle répétait : « Lui, ma joie, mon honneur, ma gloire! » une phrase de la *Czarine* de M. Scribe, qu'elle devait dire dans une matinée du faubourg Saint-Germain, elle répétait cette phrase une heure et demie, enfin jusqu'à l'instant où elle trouvait tout à coup la musique voulue par son oreille.

Puis c'est une répétition à la Comédie-Française.

UNE RÉPÉTITION A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Dans la salle emballée sous d'immenses bandes de toile écrue : la pleine nuit — une nuit dans laquelle il n'y a de volumineux que les petits carrés de feu, produits par la lumière du jour, passant à travers les rideaux rouges de la vitre des troisièmes loges, et le

Digitized by Google

scintillement de saphir du lustre, pareil à un faisceau de stalactites, pendant dans les froides ténèbres, à la voûte d'un glacier.

Ça, et encore un peu de pâleur blême sur les cariatides des avant-scènes, sur les mythologies effacées du plafond, et sur le manche d'une contre-basse émergeant au-dessus de la rampe, du noir profond de l'orchestre, voilà tout ce qu'on voit dans la salle vide, où, sur le rebord du balcon de la première galerie, se promène solitairement un chat blanc.

Sur la scène éclairée par deux quinquets à réflecteur placés dans les coulisses, il fait presque le sombre de la salle, avec dans les frises et les trouées des échafaudages, des lueurs bleuissantes, comme il s'en trouve dans la charpente d'un clocher d'église en construction, sous un clair de lune.

Là dedans des hommes en paletot et en chapeau rond, aux apparences de plumitifs besogneux, et des femmes en tenue de « brûleuse de maison », les mains enfoncées dans de vieux manchons : des espèces de larves bourgeoises se mouvant dans une sorte d'obscurité fantastique.

Et de temps en temps, dans le vide et la mort de la grande salle, frappée d'un vivant soleil sur son toit, vibre le roulement sourd des voitures, dont la sonorité tressautante a l'air de passer et peser dessus, ainsi que le feraient des charretées de moellons sur des catacombes.

Le Théâtre-Français — privilège qu'obtiennent seules pour les pièces de l'ancien répertoire les célébrités dramatiques, — le Théâtre-Français avait accordé à la grande tragédienne de l'Odéon, sa salle pour une douzaine de répétitions, avant celle de la pièce à l'étude, et c'était ce jour-là la première répétition de *Phèdre*.

Les chaufferettes traditionnelles et monumentales de la maison de Molière ont été chargées et apportées sous les pieds des actrices, assises dans des bergères Louis XV du décor de la pièce qu'on doit jouer le soir.


Digitized by Google

Le souffleur a pris place à gauche du théâtre, à une petite table, sur laquelle on a apporté une lampe; le vieux régisseur Davesne est à côté de lui, tournant le dos à un grand bâton au manche de velours rouge, accroché à un clou entre deux portants de coulisse.

Le directeur est installé à droite sur un canapé.

Dans le fond de la scène est suspendue, à moitié remontée, une immense cheminée en bois sculpté d'un drame du moyen âge; et l'Hippolyte de Racine, très enrhumé et emmitouflé dans un cache-nez jusqu'au bout du nez, parcourt les planches, en battant la semelle.

« Nous commençons, hein?... Sommes-nous complets? » dit la voix du directeur.

En ce moment Théramène, mis en retard par un rhumatisme, et appuyé sur une canne, arrive en clopinant, et en commentant tout haut une ordonnance de médecin, qu'il tient ouverte à la main.

« Voyons, décidément, y sommes-nous? reprend le directeur.

— Non, fait quelqu'un, il manque encore Œnone.

— C'est vraiment insupportable... On veut avoir des répétitions *cousues*... et c'est toujours comme cela... Commençons tout de même, ça la fera peut-être venir, d'autant plus qu'elle est en retard d'une bonne demi-heure. »

Et l'on commence dans l'éclairage gris de la scène, emplie comme d'un brouillard matutineux, et où l'on ne voit de blanc que le faux col des acteurs, et où les actrices jouent avec des visages d'ombre et des mains de lumière.

Arrive la scène II.

« Monsieur Davesne? » lance la voix du directeur.

Et pendant que le souffleur prononce tout haut:

. . . .

Hélas! Seigneur, quel trouble au mien peut être égal?
La reine touche presque à son terme fatal.
En vain à l'observer jour et nuit je m'attache...

Digitized by Google

Le vieux Davesne, avec sa barbe blanche, son veston vert, son pantalon jaune, ses chaussons de lisière par-dessus ses souliers, mime pudibondement, en des gestes resserrés et frileux qui se gracieusent, le récit de la confidente à Hippolyte.

« La voilà ! la voilà ! crie-t-on de la coulisse.

— Quel saligot de fiacre ! Ah ! mes enfants, ne prenez jamais un vieux cocher ! » fait Œnone, un type de la menteuse au théâtre, tout en défaisant les brides de son chapeau ; et aussitôt elle donne à la Faustin les répliques de la scène III.

C'est curieux, bien curieux, et chez les artistes les mieux doués, et chez les acteurs les plus illustres, la naissance d'un rôle. Il faut voir la manière inintelligente, enfantine, avec laquelle ils commencent à le dire, ce rôle ! et l'ânonnement et la recherche niaise de l'intonation et du geste, et comme ce n'est que par une infiltration, lente, lente, lente, que la création de l'auteur les pénètre, les emplit, et déborde enfin de leurs êtres enfiévrés, mais seulement tout à la fin, dans un jaillissement de génie. Mlle Mars disait : « Ce rôle, je ne l'ai point encore assez vomi ! » C'était avouer tout ce qu'il fallait à la consciencieuse artiste de temps, de travail, de tâtonnements pour arriver à la perfection, à l'idéal d'un rôle. Et cette poursuite du mieux, cette perpétuelle contention de la cervelle, cette inquiétude morale jusqu'au jour de la première représentation, donnent aux femmes une nervosité non encore décrite, une nervosité dont la peur se traduit chez elles, dans leurs rapports avec les gens de théâtre, par l'affectation d'une humilité excessive, qu'on sent toute prête à se rebeller dans un mouvement d'orgueilleuse colère. C'est ainsi que la Faustin, à une observation du direcrecteur, lui disait avec une condescendance qui étonnait : « Oh ! si c'est votre sentiment, assurément je me trompe ! » — Mais la phrase obséquieuse était dite de la voix la plus rêche, et comme par une femme qui va égratigner. Il y a encore une particularité à noter chez

Digitized by Google

les actrices, dans cette période de l'incubation d un rôle, et surtout dans le labeur agaçant et contrarian des répétitions, elles sont comme enveloppées d'austérité, de froideur, d'*insexualité*. Elles semblent avoir déposé les grâces aimables de leur nature qu'elles apportent à toutes les choses de la vie; elles n'on positivement plus le sourire, et elles se montrent avec la sérieux d'hommes traitant une affaire.

« Ça ne va pas, mais ça ne va pas du tout, aujourd'hui », dit le directeur, en se frictionnant vivement les cuisses de ses deux mains; « pour l'amour de Dieu, mesdames et messieurs, un peu de *vigousse* donc! »

Il faisait un de ces jours, comme il en fait dans le climat de Paris, un de ces jours où, sans qu'on sache pourquoi, l'activité et le ressort du Parisien sont comme endormis, un de ces jours *veules*, dans lesquels tout ce qui travaille de l'intelligence est sans entrain, et où l'air excitant, capiteux, endiablé de la capitale, semble lourdement rouler des bouffées de paresse.

Et la répétition ne marchait pas et la Faustin, à tout moment, au milieu de ce qu'elle répétait, avait des petits clappements de lèvres stridents, et Hippolyte se plaignait « d'avoir mal à la voix » et annonçait qu'il ne pourrait pas jouer le soir, et Théramène scandait ses hémistiches par des gémissements douloureux, et le souffleur somnolait; et dans les interruptions du texte de Racine, on entendait, un long temps, le souffle du lampiste dans les verres du lustre descendu, et qu'il nettoyait, et dont le tournoiement, entre ses mains, faisait le joli petit cliquetis d'un collier de pierreries au cou d'une valseuse.

Le chat blanc lui-même, fatigué de sa promenade sur le rebord du balcon, était allé se glisser dans l'entre-bâillement de la veste d'un machiniste, endormi plié en deux sur un X en bois, le menton dans la poitrine.

« Tout cela, voyez-vous, fit le directeur en se levant impatienté, c'est de la mauvaise, mauvaise besogne...

Digitized by Google

non, il n'y a pas à *creuser* aujourd'hui... Tout le monde est *à la mollesse*... ce qu'il y a à faire, c'est de remettre à un autre jour. »

Et la répétition était abandonnée au milieu du bruit de pas sonores, et la Faustin, ayant encore dans les yeux de la lumière des quinquets, tombait place du Palais-Royal, prise un moment de cette hésitation qui vous fait demander, en sortant de ces endroits de nuit, si vous êtes dans du vrai jour ou dans du jour de rêve.

Et nous voici transportés au foyer des acteurs.

LE FOYER DES ACTEURS

Un curieux et intime musée que le foyer des acteurs de la Comédie-Française, où toutes les vieilles gloires dramatiques, peintes ou sculptées, sont vivantes aux murailles, et semblent se pencher, dans un sourire, sur le repos d'un comédien ou d'une comédienne d'aujourd'hui, pendant un entr'acte.

A ce mur est accrochée la Duclos, apparaissant en la peinture d'apothéose de Largillière dans la majesté, la pompe, le grandiose des reines de théâtre d'autrefois, avec l'ample étal de sa poitrine nue, parmi les lambrequins de son costume d'Ariane, et sous la couronne d'étoiles que tient suspendue au-dessus de sa tête, un robuste amour. Et la Duclos est entre Baron et Lekain, et on voit sous elle, la belle et douce tête méditative de Molière, peinte par Mignard. Contre cet autre mur, sont exposés les deux foyers peints par Geoffroy, et qui font revivre M[lle] Mars entourée des acteurs et des actrices des premières années du siècle ; et au-dessus d'un de ces foyers, se montre la tête de Talma. Là, sur cet autre mur, entre les deux fenêtres, le vieil et monumental régulateur qui a marqué tant d'heures, douloureuses ou triomphales, et qui s'élève entre deux colonnes supportant les bustes en marbre

Digitized by Google

blanc de Clairon et de la Dangeville, avec au bas deux X, sur l'un desquels se tenait toujours Rachel. A ce mur, au milieu duquel la cheminée porte pour pendule, un bloc de marbre blanc surmonté d'un buste en bronze de Préville, c'est d'un côté la toile d'Ingres, représentant Louis XIV, recevant à sa table Molière; c'est de l'autre le tableau archaïque donnant une image exacte de notre vieux théâtre, et de son éclairage aux chandelles, et où se voient figurés, dans un de leurs rôles, tous les histrions et les farceurs du passé, avec, dans un coin, Molière et ses yeux qui ne sont d'ensemble sur aucun de ses portraits : un tableau donné par l'évêque de Nancy à la Comédie-Française.

Et dans le petit musée, pour s'asseoir sous les morts, les vivants ont de larges fauteuils, d'amples canapés, aux belles formes contournées; ils ont un meuble du XVIIIe siècle, qu'un jour le roi Louis-Philippe échangea contre un lustre, qu'il se rappelait avoir vu dans son enfance, chez son père, et dont Beauvallet, en ses noires humeurs, cassait une larme de cristal, avec sa canne, toutes les fois qu'il entrait au foyer.

Les soirs d'hiver, sous ces portraits, sur ces sièges de paresse, au milieu du vert assoupi des tentures, dans cette bonne lumière d'antiques lampes, reflétée par des glaces, en le flambement gai de ces gigantesques bûches, comme il s'en brûle seulement là, et dans la cheminée de la chambre des jurés de la cour d'assises, parmi les pauses d'un moment de comédiennes habillées des vêtements des royaumes de la Fable et de la Fantaisie,.— les soirs d'hiver, ce lieu est tiède, doucement lumineux, et à la fois aimablement vieillot et un peu féerique.

La Faustin, après sa journée enterrée dans son lit, s'était tout à coup décidée à sortir, et était venue, ce soir-là, passer une heure ou deux au foyer des acteurs de la Comédie-Française.

Elle était assise, en sa toilette de ville, les brides de son chapeau dénouées, sur la chaise à l'angle de la

Digitized by Google

cheminée, tournant le dos au vieux tableau qui montre Molière et Gautier-Garguille pantalonnant, et le coude appuyé sur le petit clavecin, aux formes raides, qui figurait aux représentations du XVIIIe siècle, dans le *Barbier de Séville*, sur le petit meuble-relique de la comédie de Beaumarchais.

Ne voulant pas sortir, la tragédienne avait été jetée hors de chez elle par ce besoin impérieux qui pousse, le lendemain d'une création, l'inquiet créateur à aller, malgré lui, aux endroits où il espère entendre parler de sa chose, se voir adresser des mots qui lui disent qu'il occupe l'attention, récolter de la louange, toucher de la bouche des gens qu'il connaît l'admiration publique.

On jouait ce soir-là une grande pièce moderne d'un académicien qui ne faisait pas d'argent, précédée d'un proverbe de Musset, représenté déjà une centaine de fois. Il y avait peu de monde au théâtre, et le foyer des acteurs était presque désert.

Trois personnes seules s'y trouvaient : un magistrat qui avait un attachement dans la place, qu'il dissimulait sous une cour générale faite à toutes les actrices de l'endroit; un vieux lettré, familier de la maison qui, après s'être chauffé toute la journée dans les bibliothèques, venait se chauffer le soir au théâtre; un savant prussien mis à la mode par l'engouement de notre monde scientifique pour la science germanique, et en train de se produire dans le monde, orné d'une cravate à pois roses.

De temps en temps, un acteur jetant du vestibule un regard de reconnaissance dans le foyer, marchait à la tragédienne, lui nommait les journaux de théâtre qui l'avaient bien traitée le matin, mais sans y ajouter rien de son propre fonds.

Seul Bressant, dans son voltigeant costume de Fantasio, venait s'asseoir de l'autre côté de la cheminée, et l'entretenait tout haut, avec une chaude sympathie de camarade, des grandes qualités dramatiques qu'elle avait déployées la veille.

Digitized by Google

Puis le foyer se fit complètement vide.

Enfin entra un monsieur connu de la tragédienne, un petit monsieur sec, à la calvitie soignée, travaillée, au crâne rendu, par des recettes particulières, semblable à une lisse boule d'ivoire, le type insupportable de l'homme du monde *dilettante*, un amateur-brocanteur, un carotteur de livres à succès, un cornac des étrangers de distinction, le parfait *raseur*, en un mot, dont le compliment, sans qu'il le voulût, était toujours blessant, mais toléré, mais pardonné presque, par cette lâcheté du Parisien vis-à-vis d'un personnage, dont le nom est cité par les journaux, dans tous les enterrements célèbres et dans toutes les premières.

Du fond du foyer, s'avançant vers la tragédienne, en un profond salut, il lui dit, la tête penchée de côté, les deux bras tombés le long de son corps, et de sa voix la plus caressante :

« Savez-vous que ça a été tout à fait inattendu pour moi, votre succès d'hier... vrai, je ne vous croyais aucun des moyens que comporte le rôle... mais enfin ce succès, il faut bien s'y rendre, puisque tout le monde le consacre... Ce que c'est cependant, je n'avais aucune confiance... je dois vous l'avouer, je vivais dans un monde niant d'une manière si radicale votre talent... que j'ai éprouvé un véritable étonnement, un étonnement bien charmant, croyez-le... mais permettez-moi de vous présenter un étranger, qui a une furieuse envie de faire connaissance avec notre grande tragédienne. »

Il disparaissait et au bout de quelques instants, présentait à la Faustin un amiral hollandais, parlant si peu et si mal notre langue, qu'il était bien improbable qu'il pût comprendre autre chose en français qu'une pantomime de Deburau.

L'homme du monde *dilettante* et l'amiral hollandais étaient remplacés auprès de la tragédienne par deux jeunes attachés d'ambassade, vernissés et lustrés, et se dandinant au bras l'un de l'autre, et faisant dans la glace de la cheminée des effets de gilet à cœur, et

Digitized by Google

répétant tour à tour sur un ton expirant : « Divine, divine, divine! »

Un enthousiasme sincère ce dernier! C'était un chirurgien célèbre, connu par sa passion pour le théâtre, et qui, traversant le foyer comme un boulet de canon, jetait d'une voix essoufflée ces phrases à la Faustin :

« Pour vous, j'ai manqué une opération à Bordeaux... Oui! j'ai télégraphié à mon malade : « Impossible « demain, la Faustin joue... » Vous avez été admirable, admirable tout le temps. »

La Faustin eut un de ses jolis sourires, au délicat retroussis d'un coin de lèvre, et dit :

« Non, non, très cher monsieur... Voyez-vous, j'ai une chose qui ne me trompe pas... Quand mon talent donne bien, donne tout à fait, je m'écoute... j'ai du plaisir à m'entendre... je jouis de moi-même... je suis en même temps et l'actrice et un peu mon public. Eh bien! hier, oui, j'ai éprouvé cela quelquefois... mais pas toujours... que non, pas toujours. »

— « Admirable tout le temps, tout le temps! » cria en s'enfuyant le chirurgien, à l'appel d'une voix disant : « On commence, Messieurs. »

Puis, sur le bruit, répandu dans la salle, de la présence de la Faustin au théâtre, des amis, des connaissances vinrent la voir, et la louèrent, mais sans qu'ils trouvassent en leurs louanges la phrase qui *gratouille* une vanité. Et d'autres vinrent encore, et ce furent de nouvelles visites et de nouvelles protestations.

Enfin, jusqu'à ce que la Faustin quittât le foyer, se succédèrent des complimenteurs à l'admiration expansive, bruyante, grandiloque.

Chérie.

Deux extraits du roman de *Chérie*, le dernier d'Edmond de Goncourt, « Les Poupées » et « l'Essaiement de la robe »,

Digitized by Google

révéleront la manière neuve et vibrante dont l'écrivain a conçu cette « monographie de jeune fille observée dans le milieu des élégances de la richesse, du pouvoir, de la suprême bonne compagnie, une étude de jeune fille du monde officiel sous le second Empire ».

Nous ne raconterons donc pas comment a vécu cette exquise *Chérie*, élevée par son grand-père le maréchal ministre de la guerre Haudancourt, suivie pas à pas à travers l'existence parisienne par l'écrivain, et conduite jusqu'au sinistre billet de faire part de la dernière page annonçant sa mort à 19 ans.

La voici petite fille, dans le superbe château de Nonains-le-Muguet dans la Meuse :

LES POUPÉES

Puis encore, dans ce vieux corridor obscur, la poupée de Chérie était bien plus « sa fille » que dans les autres pièces du château.

La surprenante et miraculeuse vie prêtée par l'imagination d'une petite fille à un morceau de carton enveloppé d'un bout de chiffon : ce morceau de carton qu'elle berce, qu'elle gronde, qu'elle amuse d'histoires, qu'elle soigne de ses *bobos*, auquel elle donne à manger sa soupe ! — en cela victime volontaire d'une illusion tout à fait extraordinaire, et dans laquelle l'inanimé et la mort de ce qu'elle touche n'a pas même le pouvoir de l'enlever à son hallucination maternelle. La poupée ! ce besoin irrésistible de la petite fille qu'on ne voit jamais s'en passer, et qui met, aux champs, entre les mains des petites gardeuses de bêtes, des poupées fabriquées avec leurs mouchoirs roulés autour d'une touffe d'herbe. La poupée ! cette espèce de jaillissement de l'instinct maternel, et peut-être le tâtonnement et l'apprentissage de soins que donnera plus tard à l'enfant de ses entrailles la mère de la poupée ! Et plus l'enfant est seule, moins elle a de frères et de sœurs, moins elle compte de petites compagnes, plus la poupée devient à ses yeux de la chair et des os, et

Digitized by Google

se fait pour elle, dans la pénombre des appartements, une compagnie vivante.

Chérie eut toutes sortes de poupées, des poupées de carton, des poupées de peau à la figure de porcelaine, des poupées aux paupières qui se ferment, des poupées qui disent *papa* et *maman* quand on leur presse le ventre, des poupées toutes petites, des poupées toutes grandes et dont la jupe de soie bleue de la plus gigantesque envergure servit à la fille d'une ouvrière du château pour rendre le pain bénit, des poupées bon marché, des poupées horriblement chères; mais toutes ses poupées n'avaient pas le don de devenir « ses filles ». Et ne croyez pas que la perfection de la poupée, que sa cherté amenassent l'adoption. Cela venait d'un je ne sais quoi qui, dans une poupée parfois trop grossière, lui parlait comme dans un être humain. Ainsi, une de ses poupées à laquelle elle s'attacha le plus fut une poupée assez commune, une poupée en carton achetée à Nancy; malheureusement, un jour de distraction, elle l'oublia sur un banc du parc, il survint un orage dans la nuit et, quand elle la retrouva le matin, c'était une bouillie, ses doigts enfonçaient dedans. Je n'ai pas besoin de vous dire l'épouvantable désespoir qui suivit. Chérie passa deux ou trois mois sans plus s'intéresser aux nouvelles poupées qu'on lui donnait, pareille à une mère qui aurait perdu un enfant chéri et qui ne voudrait plus en aimer d'autre.

Enfin, un jour qu'on se livrait à un rangement dans le château, on trouva dans le haut d'une armoire une poupée dont on ne s'expliqua pas la présence. On crut à une poupée achetée par la mère du maréchal en vue d'un cadeau important, et qui, par une raison ou par une autre, n'avait point été fait. La poupée était intéressante en ce qu'elle présentait un parfait échantillon de la mode de 1830. Coiffée d'une sorte de toque bleue, surmontée d'une grande tige de fleurs retombante, elle portait des manches à gigot et avait des socques. Cette poupée qui se déshabillait était

Digitized by Google

accompagnée d'un trousseau complet, contenant une demi-douzaine de chemises, de paires de bas, de mouchoirs, que dorénavant on lavait régulièrement en même temps que le linge de la maison dans les lessives du château, avec l'ordre de les remettre à Mademoiselle en personne.

Pourquoi Chérie se prit-elle de passion pour cette poupée archaïque? Peut-être à cause de l'imprévu de la trouvaille; peut-être pour une espèce de regard qu'elle avait dans l'émail de ses yeux. Quoi qu'il en soit, on eut affaire cette fois à une ardente maternité. Afin d'empêcher qu'elle attrapât froid la nuit, des plumes ramassées tous les jours dans le poulailler, Chérie lui fabriquait de petits édredons bien chauds, et pour la *raccommoder*, elle apprenait à enfiler ses premières aiguilles, et, de peur même qu'elle s'ennuyât toute seule à la maison, elle emmenait Mlle *Mastoc* en ses promenades avec elle, traînant la lourde jeune personne dans une petite voiture à laquelle elle s'attelait.

Une particularité curieuse. Cette occupation tendre, ces gâteries, ce dorlotement de la petite fille de carton, calmaient les mouvements d'humeur de Chérie, faisaient tomber ses colères, adoucissaient, bonifiaient la petite fille, et la mettaient après dans la disposition d'esprit enjoué d'une femme qui s'échappe d'entre les caresses d'un petit être aimé.

Les poupées qui devenaient vraiment ses filles, Chérie avait la singulière idée de vouloir qu'elles fussent baptisées. Le baptême de *Mastoc*, dans le corridor des Maréchaux, fut une véritable solennité qui aurait fourni un charmant tableau de genre.

En tête de l'enfantine et drolatique procession, le maréchal qui se trouvait au Muguet et n'avait pu se dérober à la réquisition de sa petite-fille, le maréchal marchait, travesti en suisse d'église de fantaisie, tenant à la main un fragment de hallebarde rouillée, découvert dans les fossés du château, et portant sur la tête

Digitized by Google

un vieux chapeau de son temps de l'École polytechnique. Derrière lui, venait son valet de chambre jouant le rôle de bedeau avec toutes les serviettes de la cuisine. Une couturière, qui travaillait au Muguet, endimanchée dans sa plus belle robe, berçait le poupon de carton, voilé d'un grand mouchoir. Enfin, le rôle du curé était rempli par le petit garçon du jardinier à qui on avait fait passer sa chemise sur le jupon noir de Lizadie et qui, avec un morceau de taffetas pour rabat sous sa figure joufflue, blanche et rose, ressemblait un peu à un de ces jolis petits abbés en porcelaine de Saxe du XVIIIe siècle. Et de graves sourires, et la distribution de boîtes de dragées lilliputiennes, et quand il fut question de faire mine de signer, l'ouverture au hasard dans un grand volume du *Musée de Florence*, à une page remplie par une académie d'hommes, ce qui fit rire les grandes personnes, — et aussi les petites, de confiance.

L'ESSAIEMENT DE LA ROBE

Puis, voici Chérie jeune fille, se préparant à faire son entrée dans le monde et allant essayer sa robe chez le grand couturier Gentillat.

Des jours très pris, très occupés, les jours qui suivaient, des jours donnés à l'essaiement de la fameuse robe, à des séances de deux heures, au bout desquelles le cœur était au moment de manquer à Chérie, qui rentrait à l'hôtel de la Guerre, légèrement migrainée, et attendait le dîner allongée sur une chaise longue.

D'abord, une séance en tête à tête avec la *corsagère* seule. Elle entre, tenant un de ces morceaux de grosse toile dont les tailleurs se servent pour le matelassement de leurs habits, et la voici coupant et épinglant sur le corps de la fillette cette toile dans laquelle elle enferme les contours vivants de cette jeune poitrine, de ces épaules, de ce dos : ce qu'elle fait avec une

Digitized by Google

exactitude dans laquelle elle semble se complaire amoureusement, si bien que lorsqu'elle a fini, dans ce rêche chiffon tenu par des épingles, elle emporte véritablement un moule parfait du torse.

Succèdent les séances où l'on a affaire simultanément à la *corsagère*, à la *jupière* chargée des relevés de la jupe et des détails de la traîne, à la demoiselle spéciale pour le montage de la jupe qui ne regarde pas la *jupière*, enfin à la demoiselle aux épingles.

Le corsage est apporté tout couturé, couturé et baleiné, mais seulement bâti au-dessous des bras et à l'épaule, et aussitôt qu'il se trouve en place : crac, crac, c'est la corsagère qui défait violemment le *bâti*; crac, crac, qui casse le fil à petits coups de doigts colères, puis rassemble les morceaux disjoints, et les fait se toucher étroitement, sans boursouflure, ni godage, les réépinglant avec une application attentive, dans laquelle s'apaise et se tranquillise sa vivacité brouillonne de tout à l'heure.

Arrive le tour de la *jupière* pour draper la jupe sur un dessous de soie, et qui, tout le temps aux pieds de la femme qu'elle habille, se traînant par terre sur une main et sur une hanche, tourne, tourne indéfiniment à l'effet de déterminer la rondeur de la jupe, *entournant* presque la cliente de son éternel tournoiement de cul-de-jatte.

Peut-être est-ce dans les modes, ce produit exclusif du goût et des doigts parisiens, que seulement subsiste encore à Paris l'amour-propre de l'ouvrier, ce sentiment, hélas! s'en allant tous les jours, ce sentiment noblement orgueilleux qui, dans notre industrie d'autrefois, apportait un peu de l'ambition de l'artiste, ne visait pas seulement au salaire, et s'efforçait, en la confection des *jolités* inférieures, de s'approcher de la perfection, d'y faire acte de maîtrise. Eh bien, à l'heure présente, dans ces ateliers de modiste masculin, chez ce petit monde ouvrier de femmes aux légères mains associées aux imaginations du patron, c'est là mainte-

Digitized by Google

nant qu'il faut chercher la fiévreuse émulation du petit chef-d'œuvre.

Réussir une toilette, façonner une délicate chose ayant presque les qualités d'un objet d'art, voilà qui les pousse à travailler à l'envi, et sans jamais se lasser et se rebuter, surtout quand la femme est comme Chérie, jeune, jolie, élégante, et qu'elle n'a pas la *taille de couturière*, et qu'on la trouve « tout faite », ainsi qu'il se dit en ces endroits, pour exprimer qu'elle est divinement bien faite.

La robe semblait finie, terminée, quand Gentillat faisait son entrée dans le petit salon. De la porte, presque à la distance d'où l'on regarde un tableau pour en juger l'effet général, pendant quelques secondes, le couturier enveloppait la robe d'un regard impassible, où rien ne se laissait lire, puis après un silence à la Napoléon, s'écriait : « Non, ce n'est pas cela ! » et de ses doigts prestes, en un clin d'œil, sans diminuer le décolletage, et rien qu'en en diminuant l'ondulation, le serpentement, il le changeait absolument, rendait la toilette toute virginale.

Et, encore du farfouillement de ses doigts, pendant un instant, dans le tulle de l'épaulette, dans l'aérien tissu ne cachant, ne voilant rien, ne masquant rien, de cette épaulette ainsi reprise et qui n'en était pas une cependant, il entourait l'aisselle d'un enveloppement pudique, de quelque chose comme la tombée ombreuse d'une blanche aile d'oiseau qui pendrait au-dessus de la mousse d'un nid.

Puis sur l'assemblage des devants, des petits côtés, du dos, qu'on aurait cru parfait, définitif, les deux pouces de Gentillat se promènent à plat de chaque côté des coutures, les soudant petit à petit, ne laissant entre elles que la suture invisible existant parmi des morceaux de papier collés bout à bout, — et il réépingle, réépingle, réépingle.

Un travail de juxtaposition sur les rondeurs et les rentrants de ce corps, comparable à l'affinement d'un



contour, laborieusement cherché par un sculpteur dans sa glaise, et dont il se recule de temps en temps et à laquelle il revient, toujours resserrant et amenuisant la ligne, sous une adhérence de l'étoffe qui semble impossible.

Les doigts, les doigts de ce diable d'homme, on ne peut vraiment exprimer ce dont ils étaient capables, et le merveilleux chiffonnage qu'ils mettaient soudainement dans une étoffe touchée par eux, et la magique vision qu'ils vous donnaient un instant d'un brimborion de toilette, vous apparaissant comme arrêté, comme cousu, et qui s'en allait en un flot lâche d'étoffe, quand ils se desserraient, ces doigts! C'est ainsi qu'au dernier moment, ne se trouvant pas encore satisfait de la forme de l'épaulette, dans une poignée de tulle plaquée d'une seule main sur l'épaule de Chérie, le couturier laissait entrevoir, parmi le jour de ses doigts ce tulle miraculeusement froncé, dessiner et le bouillonné, et le petit biais, et la ruche de la plus gracieuse et de la plus chaste épaulette de robe de jeune fille.

Tandis que l'illustre Gentillat donnait la dernière main à la création de cette robe, qui était la curiosité, l'occupation, l'entretien de l'atelier, de temps en temps la porte du petit salon s'entre-bâillait, et par la porte arrivait, dans une intonation chatte, cette demande à tour de rôle de chacune des demoiselles :

« Veut-on me permettre de voir un peu? »

Digitized by Google

THÉATRE

Les pièces de *Germinie Lacerteux* et de *Manette Salomon* ayant été tirées par Edmond de Goncourt des romans de son frère et de lui, nous prendrons une scène de la bouffonnerie satirique, due à lui seul, intitulée : *A bas le Progrès!* dans laquelle un voleur s'introduit chez un vieux peintre pour le dévaliser et où ce dernier philosophaille avec lui, au lieu de le faire arrêter :

SCÈNE IV

Le voleur, qui est allé à la baie du fond et qui est en train d'inspecter longuement les alentours, en sifflotant, pendant que le vieux peintre donne des signes d'impatience et de mauvaise humeur en fumant sa pipe. Au fond une mauvaise affaire qu'une maison dans la banlieue... et près d'un chemin de fer. (S'adressant au vieux peintre.) Tout danse chez vous, n'est-ce pas?... pas un pêne n'entre dans la gâche d'une serrure... Il y a des craquements qui vous font croire, toutes les nuits, qu'il y a des voleurs marchant sur votre tête, et c'est empoussiéré de noir, comme les vêtements d'un voyageur qui a cent vingt heures de wagon... et votre cartel s'arrête... et votre vin de Bourgogne tourne dans la cave... et avouez-le, pour votre sommeil, pour votre travail, pour le recueillement de votre pensée, il y a une *chiennerie*, semblable à celle de la villa d'Auteuil, quelque chose de mille fois pire, dans vos oreilles,

Digitized by Google

que tous les pianos de Paris, et tous les métiers à bruits discordants et assourdissants. (A toutes les phrases du voleur, le vieux peintre fait des signes d'un assentiment plus marqué.) Et encore, avec cela, pas gardé.

LE PÈRE. Pas gardé... Vous l'avez dit, jeune homme, et vous ne savez peut-être pas que le peuple français est le peuple de toute la terre qui paye le plus d'impôts.

LE VOLEUR. Pas gardé, pas gardé du tout... Tenez : des deux sergents de ville qui ont la mission de se promener sur votre boulevard, l'un est en train de faire un piquet interminable avec le cocher du 27, et l'autre...

LE PÈRE. Oui, c'est vrai... Sous l'Empire je les trouvais toujours en rentrant sur mon asphalte, et, quand il pleuvait ou neigeait, souvent dans le renfoncement de ma porte, tandis que maintenant...

LE VOLEUR. Oh ça, on ne peut pas dire qu'il n'est pas tout à fait charmant pour nous, ce gouvernement... Jamais on ne nous a laissés plus libres, plus tranquilles, plus à nos affaires... jamais n'a existé une police moins tracassière, et de si bons petits sergents de ville *à la papa* pour mes confrères... et même des présidents de la correctionnelle aussi caressants... Non, du temps que j'ai été chien de commissaire de police... Eh bien, est-ce bête, est-ce bète, est-ce bète, je n'ai pas de sympathie pour ce gouvernement... oui, c'est invraisemblable, je suis né avec un tempérament réactionnaire.

LE PÈRE. Toi réactionnaire?

LE VOLEUR. Réactionnaire et conservateur!

LE PÈRE, levant les bras au ciel en riant. Enfin voilà un homme de mon bord... ce n'est pas absolument le coreligionnaire que j'aurais choisi... mais enfin il faut accepter ce que Dieu nous envoie...

LE VOLEUR. Hein, nos gouvernants! Oh! les bons types... Un souverain qui semble l'ingénieur réussi d'un roman d'Ohnet... Un ministre de la guerre, commandant l'armée, en uniforme de pékin, avec un cha-

Digitized by Google

peau en tuyau de poêle... Des hommes d'État fabriqués dans des *caboulots*... Une Chambre composée d'huissiers et de vétérinaires de province...

LE PÈRE. Oui, le règne de la médiocratie provinciale... Mon beau, mon grand, mon intelligent Paris, sous le joug de l'obscurantisme de prétendus grands hommes de chef-lieu... Crois-tu, mon petit, que j'ai entendu de mes oreilles un nouveau préfet de la Seine, arrivant de je ne sais où, demander l'avenue de l'Opéra?

LE VOLEUR. Ah! oui, ce pauvre Paris, on l'a fièrement provincialisé, *déparisianisé*... Y entendez-vous encore la jolie langue grasseyante du natif de l'endroit?... Non, on n'y entend plus que les résonances du Provençal, de l'Auvergnat, du Wallon...

LE PÈRE. Et un Conseil municipal... tu n'as jamais été à un bal dans un ministère?... Suis-je godiche de te demander ça, comme si... Eh bien, si tu y avais été, tu aurais vu les femmes desdits conseillers, casernées dans un salon, se tenant par la robe à la queue leu leu... et que l'on venait voir de la porte, comme des bêtes curieuses.

LE VOLEUR. Et, nom d'un chien, un système électoral qui permet que le peuple français soit empoisonné par les marchands de vin. (S'asseyant à demi sur la table à thé et prenant un gâteau.) Vous permettez, n'est-ce pas? Hier, je n'ai pas eu le temps de dîner.

LE PÈRE, le regardant avec bienveillance. Il doit-y avoir encore du thé; rallume l'esprit-de-vin. (Poussant un soupir.) C'est vraiment dommage que tu sois une canaille... car il y aurait plaisir à causer politique avec toi... Mais tant pis, la langue me démange... Il faut que ça sorte... Voyons, qu'est-ce qu'ils nous embêtent avec leur droit divin de la République!... Nous en sommes à l'heure de nous ficher de la forme des gouvernements, et de n'avoir pas plus de sentimentalisme pour la République que pour la Monarchie, que pour l'Empire : et voilà mon idée à moi... Ce qu'il nous faut, c'est le gou-

Digitized by Google

vernement dont les gouvernants nous prendront le moins cher pour nous gouverner : un gouvernement en adjudication, qui se soumissionnerait comme une fourniture de *godillots* pour l'armée... oui, une société de banquiers... la société qui ferait les plus grands rabais aux contribuables pour les gouverner depuis leur naissance jusqu'à leur trépas... et tu sais, un gouvernement, s'il filoutait, qu'on enverrait au bagne!

LE VOLEUR. Au bagne!

Digitized by Google

HISTOIRE

Sophie Arnould.

La célèbre chanteuse était également fameuse par son esprit; le chapitre consacré à cette partie de l'étude sur la grande actrice du XVIIIe siècle est un des plus vibrants du volume :

L'ESPRIT

Comment le saisir et le dire, cet esprit de Sophie Arnould? Il était impromptu, courant, volant; — une envolée de guèpes! Il était une pensée, un mot, un éclair. Il était l'esprit de Paris, de la Comédie, d'une femme et d'une *fille* foulant aux pieds les étiquettes de la parole, à l'aise partout et avec tous, et soumettant les plus nobles oreilles au langage familier de la nature sans toilette. Il était une massue et une malice. Il enfermait une larme dans un lazzi, une idée dans un calembour, un homme dans un ridicule. Du sublime de la gaminerie, il allait à l'exquis du goût, du gros sel à l'ironie divine, de l'Opéra à Athènes. Jamais au monde si merveilleuse machine à mots, que cette Sophie! et si bien dotée et si bien armée! Elle-même comparait sa tête à un miroir à facettes. Que d'étincelles et de flammes! Quelle soudaineté! et que d'éclaboussures sur tout son temps! tant de phrases, tant de mots

Digitized by Google

bondis de sa bouche, gardés par l'anecdote comme la chanson, l'écho et le testament libre du XVIIIe siècle; des définitions de choses indéfinies qui ressemblaient à un coup de feu sur un revenant; des soufflets du bout des doigts, des vengeances du bout des dents, des attaques et des ripostes, un génie comique, une compréhension, une imagination, une verve argent comptant; une vision simultanée de l'intention, du sens, et de l'orthographe des paroles; des bonnes fortunes de termes, des mariages d'inclination de mots, des saillies et des épigrammes qui s'échappaient de ses lèvres, sur l'aile de la plus jolie voix du monde; des jeux de langue où le hasard avait l'esprit du pamphlet; des railleries qui saluaient une illusion avant de la tuer; des exécutions d'amour-propre en une seconde, le fouet de Beaumarchais cinglant et battant dos, visages et masques; des mystifications pleines de grâces; des parades à jouer sur un théâtre de la comédie humaine; des caricatures morales; des silhouettes à l'emporte-pièce; des portraits indiscrets de ressemblance comme l'ombre des gens; et Dieu, et le diable, et du La Rochefoucauld déboutonné, et de l'Aristophane au vin de Champagne, et des polissonneries oubliées sur terre par Piron, et des satires d'une ligne, et des épitaphes dont les vivants ne revenaient pas, et des épithètes mortelles, et des riens qui sont devenus des maximes, et des maximes qui sont devenues des proverbes! et des baptêmes d'idées qui ne sont plus à refaire, et des paroles qui ont fait l'esprit de bien des sots et la fortune de bien des causeurs; et des drôleries à la pointe du mot, qui enlevaient le rire : notre jolie langue de finesses et de sous-entendus maniée dans le meilleur de ses délicatesses; un tribunal enfin, l'esprit de Sophie! le petit journal du temps, le compte rendu malin de l'opinion publique, le censeur, et la terreur, et le lutin enjoué des hommes et des choses, des coulisses et des ministères, des systèmes et des événements, des modes et des soleils levants!... Et voltigeant à travers tout

Digitized by Google

cela, comme une sagesse légère, comme une charité galante, la philosophie d'Épicure et de Ninon.

Est-il besoin de répéter la réponse qu'elle a faite la première à un : « L'esprit court les rues. » — « C'est un bruit que les sots font courir! » et le mot sur la tabatière qui portait d'un côté Sully et de l'autre Choiseul : « Oui, c'est la Recette et la Dépense! » ou bien le mot sur la lèpre de La Harpe : « C'est tout ce qu'il a des anciens! » En voulez-vous un autre d'une méchanceté plus polie, plus raffinée, plus française? Bernard composait son *Art d'aimer* sous un chêne : « Je m'entretiens avec moi-même. — dit le poète au salut de Sophie. — « Prenez garde, vous causez avec un flatteur! » Et encore, dans ce même ordre de phrases bien nées, dans la gamme délicieuse des câlineries du cœur, quoi de plus charmant que ce reproche fait à Helvétius qui lui envoyait un cadeau, et ne lui en parlait pas : « Est-ce que vous voulez perdre ce que vous m'avez donné? »

Madame Saint-Huberty.

C'est la préoccupation du costume dans ses rôles que nous trouvons chez la chanteuse de si grand et si personnel talent qu'était Mme Saint-Huberty, ainsi qu'en fait foi ce chapitre :

LE COSTUME

La Saint-Huberty, dans ses créations, ne tirait pas seulement d'un grand talent de chanteuse et d'actrice son éclatant succès; l'illusion qu'elle produisait sur les spectateurs, elle la devait à un ensemble de soins, de détails, de recherches intelligentes, au moyen desquels elle s'efforçait de ressusciter une figure historique.

Dès ses débuts, elle était l'esclave du costume exact,

Digitized by Google

rigoureux. C'est ainsi que, dans l'opéra de *Didon*, elle avait fait faire son costume d'après un dessin commandé à Moreau, dessinateur du cabinet du Roi, et qu'elle s'était montrée aux regards d'un public du XVIIIe siècle dans une tunique de toile de lin, avec les brodequins lacés sur le pied nu, une innovation presque dangereuse pour l'heure.

En ce temps où l'on ne pouvait décider une tragédienne à s'habiller d'une étoffe sans apprêt, donnant les plis enveloppants et sculpturaux des anciens tissus, où il était impossible d'obtenir d'une actrice qu'elle renonçât aux jupons, aux robes plissées, aux fourreaux garnis de bouillons, aux retroussis avec des cordons et des glands, nulle femme de théâtre ne faisait sur la scène meilleur marché de la mode, des habitudes et des élégances consacrées, nulle femme de théâtre, pas même la Clairon, n'osait dans ses costumes une fidélité historique plus hardie, plus contemptrice des religions contemporaines, en un mot plus révolutionnaire.

Et ne voyait-on pas la Saint-Huberty, une autre fois, apparaître dans un opéra, la tunique attachée sous un sein découvert, les jambes complètement nues, les cheveux, ses vrais cheveux, répandus sur les épaules! Elle était applaudie avec ivresse. Mais, le lendemain, des ordres ministériels défendaient à la chanteuse de reparaître sous son costume, et à la seconde représentation, la chasseresse thessalienne était contrainte de revenir aux bas de couleur de chair, à la tunique de burat, à la gaze d'Italie tamponnée, au satin anglais, au taffetas aurore, à la perruque.

Mademoiselle Clairon.

Dans la statue qu'il est question d'élever à la tragédienne illustre, la Clairon, le sculpteur devra obéir à la coura-

Digitized by Google

geuse initiative qu'elle osa dans la tenue théâtrale et que Diderot applaudit :

LA TENUE THÉATRALE

La déclamation simple et l'action naturelle devaient amener forcément la réforme du costume de convention, inventé et créé pour la tragédie, lorsqu'elle était une sorte de ballet, une espèce d'opéra, et avec cette réforme la mise au rancart des agréments de la broderie, des pompons, du clinquant de l'habit de théâtre. Et la Clairon, qui avait vu jouer jusque-là *Electre* — en habit couleur de rose, élégamment garni de jais noir, — eut la bravoure, en dépit de ses coquetteries de femme, de se montrer dans les deux *Électre* de Crébillon et de Voltaire, où elle apportait déjà la révolution du dire et du geste, en simple habit d'esclave, les cheveux épars et les bras chargés de chaînes — et sans panier, sans panier entendez-vous?

Et Diderot d'imprimer :

« Une actrice courageuse vient de se défaire du panier et personne ne l'a trouvé mauvais. Elle ira plus loin, j'en réponds. Ah! si elle osait, un jour, se montrer sur la scène avec toute la noblesse et la simplicité d'ajustement que ses rôles demandent; disons plus, dans le désordre où doit jeter un événement aussi terrible que la perte d'un fils, et les autres catastrophes de la scène tragique, que deviendraient autour d'une femme échevelée, toutes ces poupées frisées, pommadées? Il faudrait bien que, tôt ou tard, elles se missent à l'unisson. La nature, la nature! On ne lui résiste pas; il faut la chasser ou lui obéir.

« Clairon! c'est à vous que je reviens! Ne souffrez pas que l'usage et le préjugé vous subjuguent. Livrez-vous à votre goût, à votre genre, montrez-nous la nature et la vérité. »

De ce jour, comme si le *carnavalesque* de l'ancien habit de théâtre sautait, tout à coup, aux yeux, c'en



était fait des capitaines grecs ou romains apparaissant, au retour d'une victoire, dans le fameux tonnelet, auquel était adapté un petit jupon, c'en était fait, pour les femmes, des grands paniers, des robes de cour, des diamants dans les cheveux, des fourreaux garnis de bouillons et de dentelle, des retroussis à cordons et à glands. Le public ne voulut plus absolument voir Oreste revenir poudré et frisé du temple, où il a fait assassiner Pyrrhus, voir César parader en belle veste blanche, les cheveux réunis à la catogan par un nœud de ruban, voir Bayard débiter de vertueux hexamètres, vêtu d'un habit chinois, et rasé et frisé comme un petit-maître du temps, voir Gustave-Adolphe sortir des cavernes de la Dalécarlie en surtout bleu céleste à parements d'hermine, voir enfin Ariane, et les autres figures de femmes tragiques de l'antiquité, sous les lambrequins de brocart, avec lesquels Largillière habille et drape, à larges plis, la Duclos.

A tenter cette réforme, non seulement Clairon faisait preuve d'un certain courage, mais elle montrait encore un désintéressement, un esprit de sacrifice à la gloire de son art, qu'on ne rencontre pas tous les jours. Elle disait à Marmontel, lorsqu'il la revoyait après la représentation de *Bajazet*, sur le petit théâtre de Versailles, et qu'il la complimentait sur son succès : « Eh! ne voyez-vous pas qu'il me ruine?... toute ma riche garde-robe de théâtre est dès ce moment réformée; j'y perds pour dix mille écus d'habits, mais le sacrifice en est fait! »

LES DONS

Le chapitre qui nous décrit ses dons est également des plus intéressants :

Comme femme de théâtre, comme tragédienne, il faut le reconnaître, Mlle Clairon tenait de la nature les

Digitized by Google

plus heureux dons, les plus extraordinaires *moyens* dramatiques.

Elle avait la puissance des poumons, l'articulation la plus nette, la plus détachée, une voix sonore, timbrée, juste, moelleuse, et susceptible de toutes les intonations, une voix qu'à force de travail, elle était parvenue à assouplir, à régler à sa volonté, à attendrir même presque à l'imitation d'une *taille*, un peu voilée; elle avait un débit pur, motivé, senti, et, selon une expression du temps, distribué avec une *exactitude locale* tout à fait étonnante.

Elle avait une figure expressive, des yeux de flamme, d'où jaillissait la compréhension passionnée de son rôle, une mobilité de traits donnant à sa physionomie une énergie fiévreuse, propre à la peinture des grandes passions.

Elle avait de la noblesse, de la fierté, pour ainsi dire, dans son maintien, ses attitudes, sa gesticulation, ses mouvements, ses coups de tête — et d'une stature médiocre à la ville, je ne sais par quel artifice elle paraissait, sur la scène, d'une taille au-dessus de la taille ordinaire des femmes.

Elle avait une mémoire prompte, rapace, *dévorante*.

Elle avait une faculté de travail cérébrale, donnée à très peu de femmes, disant « que le travail était pour elle un plaisir », et mentionnant toutes les études qu'il lui avait été nécessaire de faire pour parvenir à distinguer les différences, si légèrement nuancées, qu'il y a entre l'ironie et le dédain, le dédain et le mépris, la chaleur et l'emportement, l'impatience et la colère, la crainte et l'effroi, l'effroi et la terreur.

Elle avait enfin, toute maladive qu'elle était, la force nerveuse que demande cette profession fatigante, la force d'enfermer en soi, pendant des années, toutes les émotions tragiques du passé, et de vivre journellement dans le contact et l'intimité émotionnante de toutes les catastrophes humaines des temps antiques et modernes.


Digitized by Google

Donc, Mlle Clairon possédait les quatre dons de nature, qu'elle déclare indispensables pour la réussite au théâtre : organe, extérieur, mémoire, force.

Et en plus, l'intelligence, et en plus encore, une qualité qu'on lui refuse assez volontiers : la sensibilité, non la sensibilité qui se traduit en modulations plaintives ou en inflexions mollement pathétiques, mais la sensibilité que le siècle appelait *sensibilité ardente*.

Puis, chez Mlle Clairon, il faut toujours en revenir à la profonde et calculée science, non seulement des habiletés de génie, mais aussi des petits *trucs*, avec lesquels la tragédienne rendait, d'après un certain *beau idéal*, l'Ambition, l'Orgueil, la Jalousie, la Haine, la Fureur, toutes passions du domaine dramatique. C'est ainsi qu'elle employait des poudres de différentes couleurs, pour se durcir et s'adoucir les sourcils et les cheveux, mais qu'elle ne mettait jamais de blanc — le blanc qui, d'après elle, grossit la peau, immobilise les muscles, ne laisse rien passer de l'âme de l'acteur, à travers son visage *emplâtré*.

Et de cela, elle parle avec une autorité indiscutable, la femme qui avoue, pour les jeux de la physionomie, avoir étudié l'anatomie de la tête, et qui, dans une note de ses Mémoires, renvoie à ce sujet au passage de Buffon sur la description de l'âge viril de l'homme.

Or, écoutez sur cette physionomie de Mlle Clairon, un peu parente de la physionomie de Garrick, épouvantant de sa ressemblance avec le défunt, le peintre Hogarth, qui faisait, d'après lui, le portrait de leur illustre ami Fielding, récemment mort, écoutez un de ses contemporains :

« Un jour, Mlle Clairon s'assit dans un fauteuil et sans proférer une seule parole, elle peignit, avec le le visage seul, toutes les passions, la haine, la colère, l'indignation, l'indifférence, la tristesse, la douleur, l'amour, l'humanité, la gaîté, la joie, etc. Elle peignit non seulement les passions en elles-mêmes, mais encore toutes les nuances qui les caractérisent. Par

Digitized by Google

exemple, dans la crainte, elle exprima la frayeur, la peur, l'émotion, le saisissement, l'inquiétude, la terreur, etc. Sur ce qu'on lui témoignait de l'admiration, elle répondit qu'elle avait fait une étude particulière de l'anatomie, qu'elle savait quels muscles elle devait faire agir, et qu'ensuite la grande habitude l'avait mise en état de faire, pour ainsi dire, agir les fils... »

La Guimard.

Après Sophie Arnould, Mme Saint-Huberty, les célèbres chanteuses, Mlle Clairon, l'illustre tragédienne, c'est la triomphante danseuse la Guimard, dont l'historien nous conte la vie mouvementée, à travers des péripéties de toute sorte, et il nous la montre, vers la fin de son existence, cherchant à prolonger l'illusion de ses succès d'autrefois.

LE DERNIER BALLET

Le ménage Despréaux-Guimard, en ces dernières années, habitait rue de Ménars, en entrant par la rue de Richelieu, à droite, dans la maison où se trouvait, en 1865, une *Assurance*.

Là, la Guimard continuait à voir, ainsi qu'avant la Révolution, une assez nombreuse société, et nécessairement la conversation des uns et des autres ramenait toujours le souvenir des triomphes de la danseuse à l'Opéra. Et chez tous, c'était un regret qu'on n'eût pas une idée de ce talent merveilleux, auquel avait applaudi toute une génération, et c'était autour de la femme une curiosité, presque indiscrète, de quelque chose qui pût donner à son monde, un rien du spectacle de la danse de la Terpsichore de jadis. Enfin, « on arriva à cette flatteuse exigence, que l'artiste septuagénaire assemblât, sans se fatiguer, quelques pas » des ballets où elle avait eu le plus de succès.

Digitized by Google

La Guimard refusait mollement, se retranchant derrière son âge, et la décrépitude de son vieux corps. Mais Despréaux, cet éternel amuseur des gens, cet imaginateur de machines divertissantes, fit dresser dans son salon un théâtre, dont le rideau d'avant-scène ne laissait voir que le genou et les jambes des acteurs. Et lui et sa femme, affublés dans les parties visibles, au-dessous du rideau, d'une *tunique pailletée* et de la chaussure *traditionnelle*, sauvant ainsi tout ce qu'il y avait de vieux dans leur tête, dans leur torse, se mirent à danser avec des jambes et des pieds qui semblaient tout jeunes.

Les invités qui assistaient à cette représentation restèrent sous le charme de cette espèce de résurrection du talent de la vieille danseuse, et Charles Maurice dit :

« Le pied, d'une extrême coquetterie, s'était conservé souple et vigoureux; la jambe fine et solide donnait à l'accentuation des pas, presque toute la fermeté du jeune âge, et la correcte exécution de l'ensemble rappelait, de l'ancienne école, ce qui aurait fait envie au goût moderne. En un mot ce spectacle était des plus séduisants, en ce qu'il prêtait, par l'imagination, de l'esprit à la danse visible, et du dramatique à la pantomime qu'on ne voyait pas. »

Le succès de cette représentation, Charles Maurice le déclare prodigieux, et ce fut à qui solliciterait des places pour les représentations futures. Mais la santé de Mlle Guimard s'opposa à ce qu'on y donnât suite, après cinq ou six soirées.

Plus tard, plus tard, retirée tout à fait du monde, devenue casanière, vivant au coin de son feu, si par hasard quelqu'un mettait la conversation sur son glorieux passé à l'Opéra, la Guimard amusait la petite société réunie autour d'elle, avec quelque chose qu'elle tirait d'à côté de son fauteuil, et qu'elle appelait son théâtre. Ce théâtre grand comme une petite caisse, la femme qui avait eu le théâtre de Pantin et de la

Digitized by Google

Chaussée-d'Antin, le mettait entre ses jambes, sur une chaufferette. Puis on la voyait lier deux de ses doigts, se baisser, lever la toile, annoncer un ballet quelconque, et par une merveille de mémoire et d'agilité de main, danser, avec ses deux doigts, tous les pas de ce ballet : — ses pas à elle, et les pas de celles qui l'avaient précédée, et de celles qui l'avaient doublée, — faisant, dans cette originale et spirituelle représentation, apprécier la supériorité de sa danse.

Et après le premier ballet, un second, puis un autre encore... la vieille Guimard, repassant ses triomphes d'autrefois, oublieuse de l'heure.

Digitized by Google

ART

—

La maison d'un artiste.

Dans ces deux volumes, Edmond de Goncourt a donné l'exacte et merveilleuse description de tous les objets d'art que contient sa maison, un musée vivant sous sa plume, où, à côté d'une peinture minutieuse de quelque rareté, tableau ou japonaiserie, se trouve un souvenir mélancolique comme celui-ci :

PETIT SALON

Pauvre petit salon ! Que de tristes et anxieuses journées passées entre ses murs, d'où l'ébranlement du canon faisait tomber les cadres, au milieu des livres ficelés en paquets, et près de ce feu de bois vert, le feu parisien des mois de décembre et de janvier 1870-1871 !

Ce salon était à la fois ma chambre à coucher, ma cuisine et tout, et j'y vivais en compagnie d'une poule, la dernière survivante de six volailles : toutes les provisions que j'avais faites, hélas ! — moi qui mange avec les yeux, et ne pouvais m'habituer au rose noirâtre de la viande des *tire-fiacres*.

Cette poule ou, pour mieux dire, cette poulette, toute blanche, et joliment cailloutée, et coquettement huppée, était bien la plus impudente petite bête que

Digitized by Google

j'aie jamais rencontrée, sautant sur la table, au moment où on me servait à déjeuner, — quel déjeuner, mon Dieu ! — et de deux coups de bec rapides comme deux éclairs, nettoyant la moitié du maigre plat. La petite misérable pondait, mais il n'y eut jamais moyen d'avoir d'elle un œuf; il n'était pas sorti de son corps qu'il était avalé ! Et l'amusant spectacle qu'elle me donna, quand nous arrivâmes à ce pain qui ressemblait à un cataplasme lardé de cure-dents. Elle commençait à jongler avec les petits morceaux qu'on lui jetait à la fois dédaigneuse et colère, puis elle gémissait, puis elle pleurait, demeurait *rognonnante* toute la journée, et ne se décidait à manger le pain du siège que le soir.

Somme toute, je m'y étais attaché, elle avait des allures si gamines, des remuements de la huppe si crânes, des familiarités si *drôlettes*, elle donnait à ses gloussements, à son caquetage un langage si humain, elle grimpait avec tant de gentillesse le long de mon corps, pour de là s'élancer sur la cheminée, et donner force coups de bec furibonds à la glace qui lui montrait une autre elle-même !

Bref, tous les matins, je la peignais au peigne fin... et ne pouvais me résoudre à la manger.

Cependant les moineaux et même les merles, en oiseaux intelligents, avaient disparu de Paris, ne s'offrant plus aux coups de fusil; j'avais dévoré mes poissons rouges; la mairie d'Auteuil venait de nous délivrer pour moi et ma domestique une petite queue de morue salée qui devait faire notre nourriture pendant trois jours; le pain était *inavalable* : il fallut prendre un parti. Je dis à ma domestique de tuer *Blanche*. Elle ne savait pas, elle n'avait jamais tué d'animaux. Moi pas plus, et je voulais faire passer de vie à trépas la bestiole sans la faire souffrir. Longtemps je cherchai le moyen, quand je me rappelai avoir à la maison un sabre japonais dont la trempe, m'avait-on dit, valait la trempe des cimeterres avec

Digitized by Google

lesquels le sultan Saladin coupait en deux un coussin de plumes.

L'instrument de mort était trouvé, et j'appelais la poulette dans le jardin. En ce moment, il y avait dans le ciel un ouragan d'obus prussiens passant au-dessus de la maison pour aller tomber dans le faubourg Saint-Germain; et la poulette interrogeait le ciel avec le regard défiant des bêtes du Jardin des Plantes d'alors, — et qui avaient l'air, du fond de leurs cabanes, de demander si l'orage qui tonnait là-haut depuis deux mois n'allait pas finir. Il faisait aussi le terrible froid de ce terrible hiver, et la frileuse hésitait à se risquer dehors. Enfin la gourmandise triompha, j'avais émietté par terre un peu d'une galette de vraie farine, cuite le matin, sur les carreaux de ma cheminée. Je prenais bien mes mesures, et au moment où elle relevait le cou pour la déglutition d'un morceau un peu plus gros que les autres, avec mon sabre japonais, je lui détachai la tête aussi bien qu'aurait pu le faire un bourreau du pays du sabre... mais ne voilà-t-il pas que la poulette décapitée se met à courir en laissant derrière elle un sillon rouge sur la neige de l'allée, et à travers le jardin aux arbustes cristallisés, dans le jour blême de l'heure entre chien et loup, elle allait toujours sur ses pattes titubantes, battant frénétiquement des ailes, — une aigrette de gouttelettes de sang au-dessus de son col coupé, à la place de tète.

Cet assassinat est un de mes remords,... d'autant plus que, je dois l'avouer, elle était horriblement dure, *Blanche!*

LES PORTRAITS DE FAMILLE

De chaque côté de la cheminée, au-dessous de deux appliques de jade vert, feuillagées d'un bouquet de plumes de paon, sont suspendus à droite et à gauche

Digitized by Google

des portraits de famille, des miniatures dans des cadres de cuivre doré.

Celle-ci, c'est ma grand'mère maternelle : Mme Le Bas de Courmont-Pomponne, mariée au fermier général guillotiné en 1793. Isabey l'a représentée sous un toquet de velours liséré d'un ruban feu, jeté sur sa chevelure poudrée, la poitrine couverte d'une chemisette transparente, dans l'ouverture carrée d'une robe de velours bordée de fourrure. Et dans le pittoresque de ce costume de polonaise du Directoire, apparaît la séduisante femme, avec ses immenses yeux noirs, son nez à la Roxelane, sa bouche rouge. Ma grand'mère avait été une des beautés de cette époque de plaisir, une de ces veuves qui oubliaient la Terreur au bal, et le poétereau des *Modes ou la Soirée d'été* (1797) a même décoché quelques vers contre sa coquetterie et ses toilettes excentriques :

> Mais, est-il vrai, dis, superbe C....ont,
> Qu'un casque un jour ait ombragé ton front?

De cette grand'mère, j'ai le souvenir d'une vieille femme, se tenant du matin au soir — sauf une petite promenade à quatre heures, au bras d'un abbé, dans le passage de l'Opéra, — se tenant dans le demi-jour d'un appartement très élevé, au mobilier comme emballé sous de vieilles housses, et où partout traînaient des livres de cabinet de lecture : les mémoires des temps qu'elle avait vécus. Son grand corps frileux était toujours empaqueté dans de jaunes cachemires de l'Inde, attachés sur elle par un nœud à l'enfant, et sa pâle et encore belle figure s'amusait de mon bruit, de mes interrogations, mais sans parler, sans répondre, sans sourire; enveloppée du silence un peu intimidant des vieilles gens qui ont traversé des révolutions.

Celle-là, c'est ma mère, peinte en 1822, l'année de

Digitized by Google

son mariage. Coiffée de petits frisons dans lesquels est posé de côté un floquet de rubans bleus, un rang de perles au cou, elle porte une robe de mousseline blanche à rayures satinées, qu'attache une ceinture bleue, et que resserrent, à la saignée des bras, deux bracelets de la soie et de la couleur de la ceinture et du floquet des cheveux. Cette toilette de jeune fille va le mieux possible à ses yeux limpides, à son teint pur et frais, à cette petite bouche dont héritera mon frère, à cet air d'ingénuité et de timidité qu'elle a gardé toute sa vie.

Sous le portrait de ma mère, le portrait de mon frère : une photographie d'après un daguerréotype exécuté en 1855, le seul portrait qui donne l'enjouement moqueur de sa figure, et l'expression de cette spirituelle gaieté, qui faisait se dire entre eux aux domestiques de la famille : « M. Jules dîne ce soir, on va rire. »

De l'autre côté de la cheminée, c'est le portrait, en habit galonné d'or, de Laurent l'ingénieur, le créateur du canal de Picardie, le glorieux anobli fait marquis de Villedeuil, et avec les descendants duquel ma famille a eu des alliances et d'intimes amitiés. Des traits carrés, une figure de volonté que ce Laurent de Villedeuil.

Sous le portrait de Laurent de Villedeuil, le portrait d'un parent dont j'ignore absolument le nom, mais le portrait d'un terrible bon vivant de l'ancien régime, montrant, au-dessous des frimas d'une tête poudrée à blanc et d'épais sourcils noirs, un teint où l'allumement sensuel met comme du fard parmi les bleuissements d'une barbe vivace.

Auprès de ce portrait, la médaille en bronze doré de mon grand-père à l'Assemblée nationale portant la légende : *Louis XVI, restaurateur de la liberté française.* Et à côté de la médaille, la gravure de la collection des portraits de chez Desjabin, qui le montre, ce grand-père, avec son petit œil despotique, son

Digitized by Google

immense nez aquilin, l'avance énergique du bas de son profil :

M. Huot de Goncourt,

Né à Bourmont, le 15 avril 1753.

Député du Bassigni en Barrois à l'Assemblée nationale de 1789.

Au coin de cette cheminée, dans les intermèdes du travail, une cigarette aux lèvres, les yeux errants sur tout le bric-à-brac qui m'entoure, souvent je me suis interrogé sur cette passion du bibelot qui m'a fait misérable et heureux toute ma vie. Et me rappelant les mois de privations que mon frère et moi avons passés, plusieurs années de suite, dans des auberges de peintre à trois francs par jour, pour payer une trop grosse acquisition; et retrouvant dans ma mémoire ces journées maladives d'achats déraisonnables, et dont on sort inassouvi, avec l'émotion d'une nuit de jeu, et une bouche amère, que seule peut rafraîchir l'eau de mer d'une douzaine d'huîtres, je me demandais si cette maladie était un accident, un mal attrapé par hasard, ou si ce n'était pas plutôt une maladie héréditaire, un cas semblable à la transmission de la folie ou de la goutte. Alors je me mettais à remonter ma famille, et j'y trouvais un des grands et des passionnés collectionneurs du XVIIIe siècle, M. Le Bas de Courmont, de la collection duquel viennent quelques-uns des beaux tableaux hollandais du Louvre; mais c'est le premier mari de ma grand'mère maternelle, et par le sang il ne m'est rien. Chez mon grand-père paternel, en sa belle maison de pierre sculptée de Neufchateau, il y avait quelques bronzes, quelques meubles, quelques dessins, achetés par lui à Paris, pendant qu'il siégeait à la Constituante, mais c'était tout simplement du mobilier de la grande ville, apporté par mode, dans la maison d'un provincial, et sans qu'on y rencontrât ni la trace ni le

Digitized by Google

symptôme d'un goût particulier. Mon père, lui, était un militaire, et toute sa vie, depuis l'âge de seize ans passée sur les champs de bataille, ne l'avait pas disposé à donner son regard, à prêter son attention à ces « bêtises », et cependant — c'est singulier, — quand il achetait un objet mobilier et devant servir aux usages les plus vulgaires, une brosse par exemple, il la voulait de choix et jouant presque l'objet d'art; et il eut pour boire son bordeaux, un des premiers verres mousseline que le commerce ait fabriqués. En mon père était, en quelque sorte, une nature d'amateur pour les choses de la vie courante.

LE BOUDOIR DE L'ORIENT

Dans ce boudoir est un tapis de soie persan du XVIe siècle, le *desideratum* des peintres-banquiers, la chose d'industrie artistique qui vous laisse hésitant, si elle n'est vraiment pas de l'art, et si elle ne vaut pas le plus beau tableau de fleurs, enfin la loque *radieuse* par excellence. N'ayant jamais pu réunir assez d'argent pour acheter *de ça*, je m'étais dédommagé en en créant un, dans *les Frères Zemganno*, quand un de ces hasards étranges m'a mis face à face avec l'original du tapis de fantaisie, que j'avais inventé pour les siestes de la Tompkins. C'était bien le morceau de velours ras, tissé dans le lumineux et la tiède tendresse de l'or bruni, de l'argent éteint, du bleu lapis-lazuli. Et elle était si séduisante, la bordure de ce tapis au vert, qui était à la fois une couleur de mousse et d'émeraude, et où couraient des branchages d'un pâle et presque imperceptible violet d'améthyste! Et le fond étalait un si harmonieux ton d'or de paille, d'or chaud de nattes de Manille, avec dessus des rinceaux si maladivement bleus, blancs, jaunes! Et chaque secousse de la main du marchand, dans le tapis de soie, glaçait d'un si éblouissant givre les douces colorations se cassant avec des brillants mi-

Digitized by Google

cacés! Je ne pus résister. Au fond, si mon tapis je l'ai payé cher, fort cher, j'ai, pour me consoler, la croyance, l'illusion, si l'on veut, que tout au plus une soixantaine de ces tapis — on les dit tous venir d'une bataille dans laquelle les bagages du shah auraient été pris par les Turcs, — oui, tout au plus une soixantaine sont dispersés en Europe. Pourquoi n'étais-je pas à Constantinople, le lendemain de l'incendie du vieux Sérail? J'aurais pu aussi bien que M. Gutun, parmi les objets jetés la veille par les fenêtres, acheter au bazar, moyennant 112 francs, soit 56 francs pièce, les deux merveilleux tapis aux suaves couleurs entremêlées de vers d'argent chantant la femme et le vin, — ces tapis dont on demanderait de chacun 25 000 francs, aujourd'hui?

A l'heure présente, c'est bizarre, quand je me prépare à écrire un morceau, un morceau quelconque, un morceau où il n'entre pas le moindre bric-à-brac, pour m'entraîner, pour me monter, pour faire jaillir le styliste, de l'écrivain paresseux et récalcitrant à l'arrachement douloureux du style, j'ai besoin de passer une heure dans ce cabinet et ce boudoir de l'Orient. Il me faut me remplir les yeux de la patine des bronzes, des ors divers des laques, des irisations des flambés, des éclairs des matières dures, des jades, des verres colorés, des chatoiements de la soie des foukousas et des tapis de Perse, et ce n'est que par cette contemplation d'éclats de couleur, par cette vision excitante, irritante pour ainsi dire, que peu à peu — et, je le répète, sans que cela ait aucun rapport avec le sujet de ma composition — je sens mon pouls s'élever, et tout doucement venir en moi cette petite fièvre de la cervelle, sans laquelle je ne puis rien écrire qui vaille. Mais l'excitation produite par le bibelot de lumière obtenue, et le moment arrivé pour me mettre au travail, j'ai besoin pour écrire de me trouver dans une pièce qui n'ait rien aux murs, et que j'aimerais toute nue et blanchie à la chaux.

Digitized by Google

Outamaro.

Ce volume est le premier d'une série entreprise sur l'art japonais du XVIIIe siècle, et qu'il appartenait bien d'écrire à celui qui a si grandement contribué à faire pénétrer la passion du japonisme en France. Outamaro est l'artiste qu'on appela aussi *Le peintre des Maisons Vertes.* L'extrait suivant donne une indication intéressante sur le peintre.

LA MATERNITÉ

Chez ce peintre de la femme des Maisons Vertes, il y a un côté curieux, c'est la tendance de son pinceau à représenter la maternité, à figurer la mère dans l'occupation tendre de son enfant.

Rien de comparable, dans les images de l'Europe, aux planches d'Outamaro sur l'allaitement. Ce sont les penchements de tête de notre Vierge sur le divin *bambino*; c'est la contemplation extatique de la mère-nourrice; ce sont les enveloppements amoureux de ses bras, l'enroulement délicat d'une main autour d'une cheville, en même temps que la caresse de l'autre derrière la nuque de l'enfant, suspendu à son sein.

Outamaro nous peint la mère berçant l'enfant; le baignant dans la cuve de bois, la baignoire du pays; lui retroussant, le peigne entre les dents, sa petite queue; soutenant par une main passée dans sa ceinture lâche, ses premiers pas; l'amusant de mille petits jeux; lui faisant prendre une bille dans sa bouche, lui donnant peur avec, posé sur sa figure, un masque de renard, cet animal légendaire dans les contes de nourrice du pays, et même dans le chapitre des quadrupèdes de l'*Encyclopédie japonaise*, affirmant que le renard soufflant sur les os d'un cheval qu'il ronge, fait jaillir un feu follet qui l'éclaire et qu'il vit cent ans, et qu'alors il salue la Grande-Ourse, et se métamorphose.

Digitized by Google

OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

En ces assemblages, en ces groupements de la mère et de l'enfant, où l'existence des deux êtres n'est, pour ainsi dire, pas encore complètement séparée, et où, des entrailles de la mère, la vie de l'enfant semble être passée sur ses genoux, sur ses épaules, une des planches les plus heureuses est celle-ci : une mère a son enfant sur son dos, penché en avant par-dessus son épaule, et tous deux se regardent dans l'eau du creux d'un tronc d'arbre, et leurs deux figures paraissent se réunir, se rapprocher, s'embrasser presque, dans le reflètement de ce miroir de nature.

Hokousaï.

C'est le peintre fameux qui, vers la fin de sa vie, signait « vieillard fou de dessin à l'âge de quatre-vingts ans » et qui mourut à quatre-vingt-dix ans. Comme pour Outamaro, c'est la première fois qu'une étude est faite sur ce grand artiste, auquel Edmond de Goncourt consacre, en tête de son livre, ces lignes éloquentes :

L'INJUSTICE POUR LE TALENT INDÉPENDANT

Dans les deux hémisphères, c'est donc la même injustice pour tout talent indépendant du passé? Voici le peintre qui a victorieusement enlevé la peinture de son pays aux influences persanes et chinoises, et qui, par une étude, pour ainsi dire, religieuse de la nature, l'a rajeunie, l'a renouvelée, l'a faite vraiment toute japonaise; voici le peintre universel qui, avec le dessin le plus vivant, a reproduit l'homme, la femme, l'oiseau, le poisson, l'arbre, la fleur, le brin d'herbe, voici le peintre qui aurait exécuté 30 000 dessins ou peintures; voici le peintre qui est le vrai créateur de l'*Oukiyôyé*, le fondateur de l'*École vulgaire*, c'est-à-dire l'homme qui ne se contentant pas, à l'imitation des peintres académiques de l'école de Tosa, de représenter, dans

Digitized by Google

une convention précieuse, les fastes de la cour, la vie officielle des hauts dignitaires, l'artificiel pompeux des existences aristocratiques, a fait entrer, en son œuvre, l'humanité entière de son pays, dans une réalité échappant aux exigences nobles de la peinture de là-bas; voici enfin le passionné, l'affolé de son art, qui signe ses productions : *fou de dessin*... Eh bien, ce peintre — en dehors du culte que lui avaient voué ses élèves — a été considéré par ses contemporains, comme un amuseur de la canaille, un bas artiste, aux productions indignes d'être regardées par les sérieux hommes de goût de l'Empire du Lever du Soleil. Et ce mépris, dont m'entretenait encore hier le peintre américain La Farge, à la suite des conversations qu'il avait eues autrefois au Japon avec les peintres idéalistes du pays, a continué jusqu'à ces derniers jours, où nous les Européens, mais les Français en première ligne, nous avons révélé à la patrie d'Hokousaï, le grand artiste qu'elle a perdu, il y a un demi-siècle.

Oui, ce qui fait d'Hokousaï l'un des artistes les plus originaux de la terre : c'est cela qui l'a empêché de jouir de la gloire méritée pendant sa vie, et le *Dictionnaire des hommes illustres du Japon* constate que Hokousaï n'a pas rencontré près du public la vénération accordée aux grands peintres du Japon, parce qu'il s'est consacré à la représentation de la *Vie vulgaire*, mais que s'il avait pris la succession de Kano et de Tosa, il aurait certainement dépassé les Okiyo et les Bountchô.

Digitized by Google

MÉMOIRES

Le Journal des Goncourt.

Ces Mémoires de la vie littéraire, commencés en 1851 par Edmond de Goncourt et Jules de Goncourt et qui ont neuf volumes, appartiennent à la collaboration des deux frères pour les trois premiers tomes, de 1851 à 1870.

A partir de 1870, c'est Edmond de Goncourt seul qui a poursuivi l'œuvre commencée à deux.

TOME I

PREMIÈRE VISITE A GAVARNI

1852. — Sur la route de Versailles, au Point-du-Jour, à côté d'un cabaret ayant pour enseigne : *A la renaissance du Perroquet savant,* un mur qui avance avec de vieilles grilles rouillées qu'on ne dirait jamais s'ouvrir. Le mur est dépassé par un toit de maison et par des cimes de marronniers étêtés, au milieu desquels s'élève un petit bâtiment carré, — une glacière surmontée d'une statue de plâtre tout écaillée : *la Frileuse* d'Houdon.

Dans ce mur fruste, une porte à la sonnette de tirage cassée, dont le tintement grêle éveille l'aboiement de gros chiens de montagne. On est long à venir ouvrir;

Digitized by Google

à la fin, un domestique apparaît et nous conduit à un petit atelier dans le jardin, éclairé par le haut et tout souriant. C'est là que nous faisons notre première visite à Gavarni.

Il nous promène dans sa maison dont il nous raconte l'histoire : un ancien atelier de faux monnayeurs sous le Directoire, devenu la propriété du fameux Leroy, le modiste de Joséphine, qui utilisa la chambre de fer où l'on avait fabriqué la fausse monnaie à serrer les manteaux de Napoléon, brodés d'abeilles d'or. Il nous fait traverser les grandes pièces du rez-de-chaussée, décorées de peintures sur les murs représentant des vues locales : la porte d'Auteuil en 1802.

Nous parcourons avec lui toute la maison et les interminables corridors du second étage, où d'anciens costumes de carnaval, mal emballés, s'échappent et ressortent de cartons à chapeaux de femmes.

Nous redescendons dans sa chambre, où près d'un petit lit de fer étroit — une couche d'ascète, — il y a sur la table de nuit un couteau en travers d'un livre ayant pour titre : *le Cartésianisme*.

LA VENDANGE A BAR-SUR-SEINE

26 septembre 1858. Bar-sur-Seine. — On vendange. Une côte caillouteuse montant dans le ciel implacablement bleu, toute grise et toute violette : d'un gris de perle dans la lumière, d'un violet de fleur de bruyère dans l'ombre. Elle monte, la petite côte, hérissée d'échalas flambants, comme des piques au soleil, et au bas desquels, sous l'abri de quelques feuilles recroquevillées et écarlates, des grappillons brillent comme des perles noires.

Sur le petit sentier serpentant par la côte, et derrière les caprices de la haie, l'écho retentissant des sabots d'une vendangeuse, dont la chemise blanche éclate, de temps en temps, à travers les trous de la haie, et que

Digitized by Google

l'on voit, d'une main, abaissant son chapeau de paille sur les yeux. Partout, montant et descendant, des hommes qui portent la hotte, la tête inclinée en avant, les bras ballants, et partout, çà et là, dans le vignoble, et tout là-bas, où ils ne sont que des points rouges, des points bleus, des reins baissés de femme, que relèvent en plis puissants les courts cotillons. Tout bruit, chantonne et rit. Et la parole, et l'attaque, et la riposte soudaine, par des voix comme grisées, et que semble applaudir, à la cantonade, la batterie sonnant creux des marteaux sur les futailles vides...

. . . .

Sous le hangar aux vieilles poutres, couleur de glaise, là, près des tonneaux rangés en ligne sur un plan incliné, en un air enivré de l'odeur du raisin qui fermente, et dans lequel roulent, les ailes lourdes, des mouches à miel, au milieu du murmure du vin qui coule, goutte à goutte, faisant dans les rigoles de la chanlatte, un ruisseau rouge, sur lequel surnage une mousse rose et comme fouettée, dans le bruit mat de la verrée, tombant d'un coup, toutes les quatre ou cinq secondes, contre le bois du baquet, et scandant le temps comme un hoquet d'ivrogne, parmi le glouglou incessant des cannelles de bois, au bout desquelles pend toujours une goutte, où le soleil met la pourpre d'un rubis; près de ce raisin foulé qui sera du vin un jour, — la pensée fermente et bout, et le crayon à la main, j'y foule mon livre.

LE SECRET DU THÉATRE

Jeudi 12 janvier 1860. — Nous sommes dans notre salle à manger, cette jolie boîte tendue, fermée, plafonnée de tapisseries, où nous venons d'accrocher le triomphant Jean-Michel Moreau de la *Revue du roi*, et qui est toute lumineuse et égayée des feux doux d'un lustre de cristal de Bohême.

Digitized by Google

A notre table, il y a Flaubert, Saint-Victor, Aurélien Scholl, Charles Edmond, Julie, Mme Doche coquettement coiffée d'une résille rouge sur ses cheveux qui ont un œil de poudre. On parle du roman de *Elle et Lui* de Mme Colet, où Flaubert est férocement peint sous le nom de Léonce... Au dessert, Mme Doche se sauve à la répétition de la *Pénélope normande* qu'on doit jouer le lendemain, et Saint-Victor, qui n'a rien pour son feuilleton, l'accompagne avec Scholl.

Entre ceux qui restent, l'on se met à causer théâtre, et Flaubert de blaguer un peu grossement, ainsi qu'il en a l'habitude : « Le théâtre n'est pas un art, s'exclame-t-il, c'est un secret... et je l'ai surpris chez les propriétaires du secret. Voici ce secret. D'abord il faut prendre des verres d'absinthe au café du Cirque; puis dire de toute pièce : Ce n'est pas mal, mais.... des coupures, des coupures! ou encore répéter : Pas mal!... mais il n'y a pas de pièce; — et surtout toujours faire des plans et jamais de pièce.

LA PRISE DE SÉBASTOPOL

8 novembre 1860. — « Savez-vous comment on a pris Sébastopol? Vous croyez que c'est Pélissier, n'est-ce pas? » nous dit quelqu'un d'assez bien informé. Et il continue : « Ah! que la vraie histoire n'est jamais l'histoire! Pélissier n'y a été pour rien. On a pris Sébastopol par le ministère des affaires étrangères. »

Il y avait à Saint-Pétersbourg, pendant la guerre, un attaché militaire de Prusse, M. de Munster, très aimé en Russie, et qui envoyait au roi Guillaume tous les détails secrets de la campagne, les procès-verbaux des conseils de guerre tenus chez les Impératrices. Le roi de Prusse ne communiquait les dépêches de M. de Munster à personne, pas même à son chef de cabinet, M. de Manteuffel. Il ne les communiquait qu'à son mentor intime, M. de Gerlach, un mystique germain,

Digitized by Google

un conservateur féodal à la de Maistre, plein de mépris pour les parvenus du droit national, et outré de la visite de la reine Victoria à Paris.

M. de Manteuffel eut connaissance de cette correspondance secrète. Il la fit intercepter et copier, pendant le trajet qu'elle faisait du palais chez M. de Gerlach. Dans ces lettres se trouvaient toutes les révélations possibles sur la défense de Sébastopol. Ainsi on y disait : « Si tel jour on avait attaqué Sébastopol à tel endroit, il était pris. » Et encore : « Il n'y a qu'un point à attaquer (et qu'on désignait) et tout est perdu, mais tant que les Français ne l'auront pas trouvé, il n'y a rien à craindre. » Le gouvernement français achetait le voleur qui interceptait la correspondance au profit du ministre, et l'empereur Napoléon avait communication des lettres révélatrices. Il envoyait aussitôt à Pélissier l'ordre de tenter l'assaut sur un endroit qu'il lui indiquait, toutefois sans pouvoir lui mander sur quoi il fondait la certitude de son succès.

Pélissier ayant en mémoire l'assaut manqué du 18 juillet, se refusa à donner l'assaut demandé par l'Empereur. Dépêches sur dépêches. Pélissier impatienté, et qui n'était pas commode, coupe le télégraphe. L'Empereur est au moment de partir. Enfin le général Vaillant est envoyé, et les indications de M. de Munster font gagner la Tchernaïa et attaquer Malakoff dans le point juste où il fallait l'attaquer.

Ces lettres n'ont coûté que 60 000 francs, un morceau de pain. Maintenant, allez voir la prise de Malakoff d'après les journaux, au Panorama [1].

PORTRAIT DE SAINTE-BEUVE

Lundi 18 octobre 1861. — Sainte-Beuve, qui nous a écrit pour faire notre connaissance intellectuelle, vient

1. *Note communiquée.* « On a su depuis par une publication de M. Seiffert, le directeur de la Cour des comptes à Potsdam,

Digitized by Google

à deux heures chez nous. C'est un homme petit, rond, court, rustique d'encolure, à la mise campagnarde, une sorte de silhouette à la Béranger. Il a un grand front, un crâne chauve et luisant, de gros yeux à fleur de tête, un nez de curieux, de sensuel, de gourmand, la bouche large au vilain dessin rudimentaire, caché par un aimable sourire, des pommettes particulières, des pommettes saillantes et bombées comme d'énormes loupes. A le voir avec son front blanc, ses joues colorées, la carnation rose et poupine du bas de son visage, on le prendrait pour un bibliothécaire de province vivant dans l'ombre d'un cloître de livres, sous lequel il y aurait un cellier de généreux bourgogne.

Il cause avec bavardage et à petites touches menues, sans jamais un large coup de pinceau : sa conversation ressemble à la palette d'une *peintresse* à l'aquarelle, toute chargée de jolis, de délicats et de timides tons.

que M. de Manteuffel, le ministre des affaires étrangères, pour se prémunir contre les agissements du parti russe, très puissant alors à la cour de Berlin, avait de compte à demi avec M. de Hinkeldey, le président de la police, organisé un service secret, qui, depuis plus d'un an, lui livrait la copie des lettres particulières que M. de Gerlach et M. de Niebuhr échangeaient derrière son dos, avec l'attaché militaire de Prusse à Saint-Pétersbourg. C'est par l'agent du ministre prussien, que M. de Moustier fut informé, au moment où l'on allait lever le siège de Sébastopol, de l'état désespéré de la place. M. de Manteuffel rendait ainsi, par des voies mystérieuses, un signalé service aux puissances occidentales, en même temps qu'à son pays, car si le dernier mot de la guerre était resté à la Russie, la Prusse serait retombée sous la pesante tutelle de la cour de Saint-Pétersbourg. Il est également permis de croire qu'en cette affaire, M. de Manteuffel obéissait un peu à son ressentiment contre le parti russe, qui ne lui pardonnait pas d'avoir empêché le roi de Prusse de prendre fait et cause pour son beau-frère, l'empereur Nicolas. »

Donc le fait avancé par mon frère et moi, dans notre *Journal*, est parfaitement vrai, sauf quelques petites erreurs de détail, provenant du récit, tel qu'il nous a été fait à cette époque.

Digitized by Google

TOME II

TH. GAUTIER A LA RÉPÉTITION DE ROTHOMAGO

1er mars 1862. — C'est la première représentation de *Rothomago*. A un entr'acte je sors. Gautier m'accroche le bras sur le boulevard, s'appuie lourdement dessus, et nous fumons en causant :

« Voilà comme j'aime le théâtre... dehors. J'ai trois femmes dans ma loge qui me raconteront le spectacle... Fournier, un homme de génie ! Jamais avec lui une pièce nouvelle. Tous les deux ou trois ans, il reprend le *Pied de Mouton*. Il fait repeindre un décor rouge en bleu ou un décor bleu en rouge ; il introduit un truc, des danseuses anglaises... Tenez, pour tout, au théâtre, il faudrait que ce soit comme ça... Il ne devrait y avoir qu'un vaudeville, on y ferait quelque petit changement de loin en loin... C'est un art si grossier, si abject, le théâtre... Ne trouvez-vous pas ce temps-ci assommant ?... Car enfin on ne peut s'abstraire de son temps. Il y a une morale imposée par les bourgeois contemporains, à laquelle il faut se soumettre. Il est de toute nécessité d'être bien avec son commissaire de police. Qu'est-ce que je demande ? C'est qu'on me laisse tranquille dans mon coin !

— Oui, vous voulez une carte de sûreté du gouvernement ?

— C'est cela... Eh bien ! j'étais très bien avec les d'Orléans, 48 arrive, la République me met pendant des années au rancart. Je me *rarrange* avec ceux-ci. Me voilà au *Moniteur*, puis arrivent ces affaires... cet homme qui va à droite, à gauche, on ne sait pas ce qu'il veut... Enfin, pas possible de rien dire. Ils ne veulent plus du sexe dans le roman. J'avais un côté sculptural et plastique, j'ai été obligé de le renfoncer. Maintenant j'en suis réduit à décrire consciencieusement un mur, et encore je ne peux pas raconter ce qui est quelquefois dessiné dessus.

Digitized by Google

Puis la femme s'en va. Plus de salon, plus de centre, plus de société polie enfin... Une chose curieuse! J'étais l'autre jour chez Walewski. Je ne suis pas le premier venu, n'est-ce pas? Eh bien, je connaissais à peu près deux cents hommes, mais je ne connaissais pas trois femmes. Et je ne suis pas le seul! »

Mme SAND

30 mars 1862. — Au quatrième, n° 3, rue Racine. Un petit monsieur, fait comme tout le monde, nous ouvre, dit en souriant : « Messieurs de Goncourt! » pousse une porte, et nous sommes dans une très grande pièce, une sorte d'atelier.

Contre la fenêtre du fond, par où vient un jour crépusculaire de cinq heures, et à contre-jour, se tient une ombre grise sur cette lumière pâle, une femme qui ne se lève pas, reste immobile à notre salut de corps et de paroles. Cette ombre assise, à l'air ensommeillé, est Mme Sand, et l'homme qui nous a ouvert est le graveur Manceau. Mme Sand a un aspect automatique. Elle parle d'une voix monotone et mécanique qui ne monte, ni ne descend, ni ne s'anime. Dans son attitude, il y a une gravité, une placidité, quelque chose du demi-endormement d'un ruminant. Et des gestes lents, lents, des gestes, pour ainsi dire, de somnambule, des gestes au bout desquels on voit incessamment — et toujours avec les mêmes mouvements méthodiques — le frottement d'une allumette de cire jeter une petite flamme, et une cigarette s'allumer aux lèvres de la femme.

MONTALEMBERT

26 avril 1863. — M. de Montalembert nous a écrit de venir causer avec lui, au sujet de notre livre : *La Femme au* XVIIIe *siècle.*

Digitized by Google

Sur la table du salon, se trouve une traduction italienne de la biographie du Père Lacordaire, des fables du comte Anatole de Ségur, et sous la copie du mariage de la Vierge du Pérugin, placée au-dessus du piano, se voit un appareil pour faire brûler devant une lampe ou un cierge. On aperçoit encore aux murs des cartons de vitraux religieux, une horrible ronde-bosse argentée de Rudolfi, représentant le *Miracle des Roses* de sainte Élisabeth, et à contre-jour, entre deux fenêtres, apparaît l'aigle de Pologne, brodé en argent au plumetis, et entouré d'une couronne d'épines sur fond de peluche amarante, avec au-dessus : *Offert par les Dames de la Grande Pologne à l'auteur d' « Une nation en deuil ». 1861.*

M. de Montalembert nous fait passer dans son cabinet. Une politesse onctueuse. En vous donnant la main, il l'approche de son cœur. La voix, avons-nous déjà dit, je crois, un peu nasillarde, mais l'élocution aisée, mais le dire spirituel, mais la méchanceté joliment enjouée.

DINER DE MAGNY

11 mars 1863. — C'est le jour du dîner de Magny. Nous sommes au grand complet. Il y a deux nouveaux : Théophile Gautier et Neftzer.

La causerie touche à Balzac et s'y arrête. Sainte-Beuve attaque le grand romancier : « Balzac n'est pas vrai... c'est un homme de génie, si vous voulez, mais c'est un monstre !

— Mais nous sommes tous des monstres, riposte Gautier. Alors qui a peint ce temps-ci ? Où se retrouve notre société ? Dans quel livre ?... si Balzac ne l'a pas représentée ?

— C'est de l'imagination, de l'invention, crie aigrement Sainte-Beuve, j'ai connu cette rue de Langlade, ce n'était pas du tout comme ça.

— Mais dans quels romans trouvez-vous la vérité ? Est-ce dans les romans de Mme Sand ?

Digitized by Google

— Mon Dieu, fait Renan qui est à côté de moi, je trouve beaucoup plus vraie Mme Sand que Balzac.

— Pas possible, vraiment!

— Oui, oui, chez elle les passions sont générales...

— Et puis Balzac a un style! jette Sainte-Beuve, ça a l'air tordu, c'est un style *cordé*.

— Messieurs, reprend Renan, dans trois cents ans on lira Mme Sand.

— Plus souvent... à Chaillot... Mme Sand, elle ne restera pas plus que Mme de Genlis.

— C'est déjà bien vieux, Balzac! hasarde Saint-Victor, et puis c'est trop compliqué.

— Mais Hulot, crie Neftzer, c'est humain, c'est superbe!

— Le beau est simple, reprend Saint-Victor, il n'y a rien de plus beau que les sentiments d'Homère, c'est éternellement jeune... Voyons Andromaque, c'est plus intéressant que Mme Marneffe!

— Pas pour moi! fait Edmond.

— Comment, pas pour vous?

— Votre Homère ne peint que les souffrances physiques. Peindre les souffrances morales, c'est autrement malaisé... Et voulez-vous que je vous dise : le moindre roman psychologique me touche plus que tout votre Homère... Oui, je lis avec plus de plaisir *Adolphe* que l'*Iliade*. »

PORTRAIT DE MICHELET

23 novembre 1863. — Nous allons remercier Michelet, que nous n'avons jamais vu, de la phrase flatteuse, qu'il a mise pour nous, dans la préface de son volume : *La régence*.

C'est rue de l'Ouest, au bout du jardin du Luxembourg, une grande maison bourgeoise, presque ouvrière. Au troisième, une porte à un seul battant, ressemblant à la porte d'un commerçant en chambre. Une bonne ouvre, nous annonce, et nous entrons dans un petit cabinet.

Digitized by Google

Le jour est tombé. Une lampe, à l'abat-jour baissé, laisse vaguement apercevoir un mobilier, où l'acajou se mêle à des objets d'art, à des glaces sculptées, et qui, enseveli dans la pénombre, a l'apparence du mobilier d'un bourgeois, habitué des commissaires-priseurs. La femme de l'historien, une femme au visage à la fois sérieux et jeune, se tient sur une chaise, à côté du bureau où est placée la lampe, le dos à la fenêtre, dans la pose un peu rigide d'une teneuse de livres dans une librairie protestante. Michelet est assis au milieu d'un canapé de velours vert, calé par des coussins en tapisserie.

Il est comme son histoire même, toutes les parties basses dans la lumière, le haut dans une demi-nuit; le visage rien qu'une ombre, avec autour la neige de longs cheveux blancs, une ombre d'où sort une voix professorale, sonore, roulante, chantante, et se rengorgeant, pour ainsi dire, et qui monte et descend, et fait comme un continuel roucoulement grave.

. . . .

Michelet a remué de hautes idées, pendant près d'une demi-heure.

Nous nous sommes levés; il nous a reconduits jusqu'à sa porte. Alors, dans la lumière de la lampe, qu'il portait contre lui, nous est apparu, une seconde, ce prodigieux historien de rêve, ce grand somnambule du passé, cet original causeur; et nous avons vu, croisant sa redingote sur son ventre, dans un geste étroit, et souriant avec de grandes dents de mort et deux yeux clairs, un vieillard criquet, ayant l'air d'un petit rentier rageur, la joue balayée de longs cheveux blancs.

. . . .

LE ROMAN DEPUIS BALZAC

24 octobre 1864. — Le roman depuis Balzac n'a plus rien de commun avec ce que nos pères entendaient par

Digitized by Google

roman. Le roman actuel se fait avec des *documents* racontés, ou relevés d'après nature, comme l'histoire se fait avec des documents écrits.

Les historiens sont des raconteurs du passé, les romanciers des raconteurs du présent.

CAUSERIE DE BERTHELOT

24 avril 1865. — Chez Magny. On cause de l'espace et du temps, et j'entends la voix de Berthelot, un grand et brillant imaginateur d'hypothèses, jeter ces paroles dans la conversation générale :

« Tout corps, tout mouvement exerçant une action chimique sur les corps organiques avec lesquels il s'est trouvé, une seconde, en contact, tout, — depuis que le monde est, — existe et sommeille, conservé, photographié en milliards de clichés naturels : et peut-être est-ce là la seule marque de notre passage dans cette éternité-ci... Qui sait si, un jour, la science, avec ses progrès, ne retrouvera pas le portrait d'Alexandre sur un rocher, où se sera posée un moment son ombre ? »

TOME III

FEMMES ÉCOUTANT DE LA MUSIQUE

8 février 1866. — A une soirée chez la princesse Mathilde.

Ce que j'aime surtout dans la musique : ce sont les femmes qui l'écoutent.

Elles sont là, comme devant une pénétrante et divine fascination, dans des immobilités de rêve, que chatouille, par instants, l'effleurement d'un frisson.

Toutes, en écoutant, prennent la tête d'expression de leur figure. Leur physionomie se lève et peu à peu rayonne d'une tendre extase. Leurs yeux se mouillent de langueur, se ferment à demi, se perdent de côté ou

Digitized by Google

montent au plafond chercher le ciel. Des éventails ont, contre les poitrines, un battement pâmé, une palpitation mourante, comme l'aile d'un oiseau blessé; d'autres glissent d'une main amollie dans le creux d'une jupe; et d'autres rebroussent, avec leurs branches d'ivoire, un vague sourire heureux sur de toutes petites dents blanches. Les bouches détendues, les lèvres doucement entr'ouvertes, semblent aspirer une volupté qui vole.

Pas une femme n'ose presque regarder la musique en face. Beaucoup, la tête inclinée sur l'épaule, restent un peu penchées comme sur quelque chose qui leur parlerait à l'oreille; et celles-ci, laissant tomber l'ombre de leur menton sur les fils de perles de leur cou, paraissent écouter au fond d'elles.

Par moments, la note douloureusement raclée sur un violoncelle, fait tressaillir leur engourdissement ravi; et des pâleurs d'une seconde, des diaphanéités d'un instant, à peine visibles, passent sur leur peau qui frémit; suspendues sur le bruit, toutes vibrantes et caressées, elles semblent boire, de tout leur corps, le chant et l'émotion des instruments.

La messe de l'amour! — on dirait que la musique est cela pour la femme.

LES ESPACES VIDES

1870. — De longs moments où, assis près de moi dans la chambre, il n'est pas avec moi :

« Où es-tu, mon ami? lui disais-je hier.

— *Dans les espaces... vides!* » me répondit-il, après quelques instants de silence.»

« JE VEUX SOUVENT ET JE NE PEUX PAS »

1870. — Ce soir j'ai été douloureusement ému. Nous finissions de dîner au restaurant. Le garçon lui

Digitized by Google

apporte un bol. Il s'en sert maladroitement. Sa maladresse n'avait rien de bien grave, mais l'on nous regardait, et je lui dis avec un peu d'impatience : « Mon ami, fais donc attention, nous ne pourrons plus aller nulle part. » Le voici qui se met à fondre en larmes, en s'écriant : « Ce n'est pas de ma faute, ce n'est pas de ma faute ! » et sa main tremblotante et contractée cherchait ma main sur la nappe. « Ce n'est pas de ma faute ! reprend-il, je sais combien je t'afflige, mais *je veux souvent et je ne peux pas* (textuel). » Et sa main serrait la mienne, avec un *pardonne-moi* lamentable.

Alors tous deux, nous nous sommes mis à pleurer dans nos serviettes, devant les dîneurs étonnés.

LA SÉPARATION ÉTERNELLE

1870. — Dire que cette liaison intime et inséparable de vingt-deux ans; dire que ces jours, ces nuits passés toujours ensemble, depuis la mort de notre mère en 1849, dire que ce long temps, pendant lequel il n'y a eu que deux séparations de vingt-quatre heures; oui dire que c'est fini, fini à tout jamais. Je ne l'aurai plus marchant à côté de moi, quand je me promènerai. Je ne l'aurai plus en face de moi quand je mangerai. Dans mon sommeil, je ne sentirai pas son sommeil dans la chambre à côté. Je n'aurai plus avec mes yeux, ses yeux, pour voir les pays, les tableaux, la vie moderne. Je n'aurai plus son intelligence jumelle, pour dire avant moi ce que j'allais dire ou pour répéter ce que j'étais en train de dire. Dans quelques jours, dans quelques heures va entrer dans ma vie si remplie de cette affection, et qui, je puis le dire, était mon seul et unique bonheur, va entrer l'épouvantable solitude du vieil homme sur la terre.

Digitized by Google

TOME IV

PRISE DE LA BARRICADE DROUOT

Mardi 23 mai 1871. — Malgré cette retraite, ces abandons, ces fuites, la résistance est encore très longue à la barricade Drouot. La fusillade n'y décesse pas. Peu à peu, cependant, le feu baisse d'intensité. Ce ne sont bientôt plus que des coups isolés. Enfin, deux ou trois derniers crépitements, et presque aussitôt nous voyons fuir la dernière bande des défenseurs de la barricade, quatre ou cinq garçonnets d'une quinzaine d'années, dont j'entends l'un dire : « Je rentrerai un des derniers ! »

La barricade est prise. Les Versaillais se répandent en ligne sur la chaussée, et ouvrent un feu terrible dans la direction du boulevard Montmartre. Dans l'encaissement des deux hautes façades de pierre enfermant le boulevard, les chassepots tonnent comme des canons. Les balles éraflent la maison, et ce ne sont aux fenêtres que sifflements, ressemblant au bruit que fait de la soie qu'on déchire.

Un instant, nous nous étions retirés dans les pièces du fond. Je reviens dans la salle à manger, et là, agenouillé, et paré aussi bien que possible, voici le spectacle que j'ai par le rideau entr'ouvert de la fenêtre.

De l'autre côté du boulevard, il y a étendu à terre un homme, dont je ne vois que les semelles de bottes, et un bout de galon doré. Près du cadavre, se tiennent debout deux hommes : un garde national et un lieutenant. Les balles font pleuvoir sur eux les feuilles d'un petit arbre, qui étend ses branches au-dessus de leurs têtes. Un détail dramatique que j'oubliais. Derrière eux, dans un renfoncement, devant une porte cochère fermée, aplatie tout de son long, et comme rasée sur le trottoir, une femme tient dans ses mains un képi, — peut-être le képi du tué.

Digitized by Google

Le garde national, avec des gestes violents, indignés, parlant à la cantonade, indique aux Versaillais qu'il veut enlever le mort. Des balles continuent à faire pleuvoir des feuilles sur les deux hommes. Alors le garde national, dont j'aperçois la figure rouge de colère, jette son chassepot sur son épaule, la crosse en l'air, et marche sur les coups de fusil, l'injure à la bouche. Soudain, je le vois s'arrêter, porter la main à sa tête, appuyer, une seconde, sa main et son front contre un petit arbre, puis tourner sur lui-même et tomber sur le dos, les bras en croix.

Le lieutenant, lui, était resté immobile à côté du premier mort, tranquille comme un homme qui méditerait dans un jardin. Une balle qui avait fait tomber sur lui, non une feuille, cette fois, mais une branchette près de sa tête, et qu'il avait rejetée avec une chiquenaude, ne l'avait pas tiré de son immobilité. Alors, il eut un long regard jeté sur le camarade tué et sa résolution fut prise. Sans se presser, et comme avec une lenteur dédaigneuse, il repoussa derrière lui son sabre, se baissa et s'efforça de soulever le mort. Il était grand et lourd, le mort, et, ainsi qu'une chose inerte, échappait à ses efforts, et s'en allait à droite et à gauche. Enfin il le souleva, et le tenant droit contre sa poitrine il l'emportait, quand une balle fit tournoyer, dans une hideuse pirouette, le mort et le blessé qui tombèrent l'un sur l'autre.

Je crois qu'il a été donné à peu de personnes d'être, à deux fois, témoin d'un aussi héroïque et aussi simple mépris de la mort.

LE MÉTIER D'AGENT DE POLICE DU ROMAN

3 décembre 1871. — La composition, la fabulation, l'écriture d'un roman : belle affaire ! Le dur, le pénible c'est le métier d'agent de police et de mouchard qu'il faut faire, pour ramasser — et cela la plupart du temps dans des milieux répugnants, — pour ramasser

Digitized by Google

la vérité vraie, avec laquelle se compose le roman contemporain. Mais pourquoi, me dira-t-on, choisir ces milieux? Parce que c'est dans le bas, que dans l'effacement d'une civilisation, se conserve le caractère des choses, des personnes, de la langue, de tout. Pourquoi encore? peut-être parce que je suis un littérateur bien né, et que le peuple, la canaille, si vous voulez, a pour moi l'attrait de populations inconnues, et non découvertes, quelque chose de l'*exotique*, que les voyageurs vont chercher, avec mille souffrances, dans les pays lointains.

TOME V

DINER CHEZ HUGO

Lundi 27 décembre 1875. — Je dîne ce soir chez Hugo. Sur les huit heures, il apparaît dans une redingote à collet de velours, la corde lâche d'un foulard blanc autour du cou. Il se laisse tomber sur le divan, près de la cheminée, parle du rôle de conciliation qu'il veut jouer dorénavant dans les assemblées, dit qu'il n'est pas un modéré, parce que l'idéal d'un modéré n'est pas le sien, mais qu'il est un *apaisé*, un homme sans ambition et éprouvé par la vie.

Là-dessus arrive Saint-Victor, qui présente Dalloz. Le directeur du *Moniteur*, tout aussitôt, fait une profession de foi de conservateur progressiste, et se comparant à une jambe qui marche, dans son mouvement en avant, prenant mal son point d'appui sur son pied de derrière, s'embourbe dans son speech, en manquant de tomber.

On passe dans la salle à manger. Le dîner ressemble assez à un dîner donné par un curé de village à son évêque. Il y a une gibelotte de lapin, suivie d'un rosbif, après lequel fait son entrée un poulet rôti. Autour de la table, sont assis de Banville, sa femme, son fils, Saint-Victor, Dalloz, Mme Drouet, Mme Charles Hugo.

Digitized by Google

flanquée de ses deux enfants, son diable de petite fille, et son doux petit garçon aux beaux yeux veloutés.

Hugo est en verve. Il cause d'une manière bonhomme, charmante, s'amusant de ce qu'il raconte, et coupant quelquefois son récit d'un rire sonore, qui se répète deux fois dans sa bouche.

« Il n'y a, dit-il, de vraies haines que les haines littéraires. Les haines politiques ne sont rien. Les hommes n'apportent pas aux idées de ce domaine la même foi qu'à leurs doctrines littéraires, qui sont et le *credo* convaincu et le produit d'un tempérament. » Ici, il s'interrompt pour jeter : « Tenez, nous sommes cinq dans ce salon, qui pensons absolument d'une manière différente, eh bien, je sais que nous nous aimons mieux, que ne m'aime Emmanuel Arago! »

Puis Hugo parle de l'Académie. Il fait un coloré et spirituel portrait de Royer-Collard : « Un œil très fin, très malin, sous un épais sourcil, un œil embusqué sous une broussaille, le bas de la figure disparaissant dans une cravate, qui montait parfois jusqu'au nez, au dos une grande redingote du Directoire, et toujours les bras croisés et la tête renversée en arrière...

« Il m'avait déclaré qu'il avait lu mes livres, que les uns lui plaisaient, les autres non, mais qu'il ne voterait pas pour moi, parce que j'apporterais une température qui changerait le climat de l'Académie... Je vous l'avoue, j'aimais aller à l'Académie, les séances du Dictionnaire avaient un intérêt pour moi; je suis très amoureux d'étymologies, charmé par ce qu'il y a de mystère dans ces mots de subjonctif, de participe... J'étais assidu autour de cette table, où juste en face de moi, comme vous l'êtes, monsieur de Goncourt, j'avais Royer-Collard.

« A l'Académie, il faut vous dire, je ne sais pourquoi, dès mon arrivée, Cousin s'était posé, vis-à-vis de moi, en antagoniste. Un jour arrive le mot : Intempérie. « L'étymologie demande-t-on? » *Intempéries*, répond quelqu'un... « Messieurs, s'écrie Cousin, nous devons ap-

Digitized by Google

« porter une certaine réserve dans le choix des mots « que nous avons l'honneur de consacrer; *intempéries* « n'est pas du latin, ça n'existe dans aucun auteur de « bonne latinité : c'est du latin de cuisine. » Tout le monde se taisait. Alors je jette tranquillement *intempéries* et j'ajoute : « Tacite ». « Tacite, mais ce n'est pas « du latin, reprend Cousin, c'est du latin bon pour le « romantisme, n'est-ce pas Patin, vous qui savez le latin? » Mais avant que Patin eût pris la parole, on entendit sortir de la haute cravate de Royer-Collard, avec une intonation nasillarde et méprisamment moqueuse : « Messieurs, Cousin et Patin sont des messieurs qui « connaissent du latin! » L'on rit, et l'étymologie fut acceptée.

On sort de table. Banville et moi allons fumer une cigarette dans l'escalier, avec la promesse d'un fumoir dans un avenir prochain.

Nous retrouvons Hugo, dans la salle à manger, debout et tout seul, devant la table, préparant la lecture de ses vers : une préparation qui a quelque chose de la manipulation préventive d'une séance de prestidigitation, où le prestidigitateur essayerait dans un coin, ses tours.

Et voilà Hugo s'adossant à la cheminée du salon, le voilà à la main la grande feuille de papier de sa copie transatlantique, — un fragment de ces manuscrits légués à la Bibliothèque, et qu'il nous dit être écrits sur du papier de fil, pour en assurer la conservation.

Puis il met lentement ses lunettes, que longtemps une certaine coquetterie lui a fait repousser, essuie longuement de son mouchoir, et pour ainsi dire avec des gestes rêveurs, la sueur qui perle sur les veines turgescentes de son front.

Il commence enfin, jetant, en forme d'exorde, comme pour nous avertir qu'il a encore des mondes entiers dans la tête : « Messieurs, j'ai soixante-quatorze ans, et je commence ma carrière. » Il nous lit le « Soufflet

Digitized by Google

du père », une suite de la *Légende des siècles*, où il y a de beaux vers surhumains.

Il est curieux à voir lire, Hugo! Sur la cheminée, préparée comme un théâtre pour la lecture, et où quatorze bougies, reflétées dans la glace et dans les appliques, font derrière lui, un brasier de lumière, sa figure, une figure d'ombre, comme il dirait, se détache cerclée d'une auréole, d'un rayonnement courant dans le ras rêche de ses cheveux, de son collier blanc, et transperçant de clarté rose ses oreilles fourchues de satyre.

Après le « Soufflet du père » on décide facilement le grand homme à lire autre chose. Les vers qu'il nous lit cette fois sont tirés d'un nouveau poème qu'il appelle : « Toute la lyre », un poème où il veut mettre tout — et qui lui permet *d'être jeune*, dit-il en souriant.

Sur ce, il déclame un morceau original : une promenade d'amants dans les bois, au printemps. La femme cause politique, et l'homme parle d'amour.

TOME VI

MORT DE FLAUBERT

Samedi 8 mai 1880. — « Est-ce que vous allez dimanche chez M. Flaubert? » venait de me dire Pélagie, quand la petite a mis sur la table une dépêche, qui contenait ces deux mots : *Flaubert mort!* Oh! pendant quelque temps, un trouble de mon individu, dans lequel je ne savais pas ce que je faisais, et dans quelle ville je roulais en voiture. J'ai senti qu'un lien, parfois desserré, mais inextricablement noué, nous attachait secrètement l'un à l'autre. Et je me rappelais, avec une douloureuse émotion, la larme tremblante au bout de ses cils, quand Flaubert m'embrassa en me disant adieu, au seuil de sa porte, il y a quelques semaines.

Digitized by Google

LE DINER DES CINQ

Lundi 6 mars 1882. — Reprise aujourd'hui de notre ancien dîner des Çinq, où manque Flaubert, où sont encore Tourguéneff, Zola, Daudet et moi. Les ennuis moraux des uns, les souffrances physiques des autres, amènent la conversation sur la mort — la mort ou l'amour, chose curieuse, c'est toujours l'entretien de nos après-dîners, — et la conversation continue jusqu'à onze heures, cherchant parfois à s'en aller de là, mais revenant toujours au noir sujet.

Daudet dit que c'est une persécution chez lui, un empoisonnement de la vie, et qu'il n'est jamais entré dans un appartement nouveau, sans que ses yeux n'y cherchent la place et le jeu de son cercueil.

Zola dit que sa mère étant morte à Médan, et que l'escalier se trouvant trop petit, il a fallu la descendre par une fenêtre, et que jamais il ne rencontre des yeux cette fenêtre, sans se demander qui va la descendre, de lui ou de sa femme : « Oui, la mort depuis ce jour, elle est toujours au fond de notre pensée, et bien souvent — nous avons maintenant une veilleuse dans notre chambre à coucher, — bien souvent la nuit, regardant ma femme qui ne dort pas, je sens qu'elle pense comme moi à cela, et nous restons ainsi, sans jamais faire allusion à quoi nous pensons, tous les deux... par pudeur, oui, par une certaine pudeur... Oh! c'est terrible cette pensée — et de la terreur vient à ses yeux. — Il y a des nuits où je saute tout à coup sur mes deux pieds, au bas de mon lit, et je reste, une seconde, dans un état d'épouvante indicible. »

« Moi, fait Tourguéneff, c'est une pensée très familière, mais quand elle vient, je l'écarte ainsi, dit-il en faisant un petit geste de dénégation de la main. Car pour nous autres, le *brouillard slave* a quelque chose de bon... il a le mérite de nous dérober à la logique de nos idées, à la poursuite extrême de la déduction...

Digitized by Google

Chez nous, voyez-vous, on nous dit, lorsque vous vous trouvez dans un chasse-neige : « Ne pensez pas au froid « ou vous mourrez! » Eh bien, grâce à ce brouillard, dont je vous parlais, le Slave en chasse-neige ne pense pas au froid, et chez moi l'idée de la mort s'efface et se dissipe bientôt. »

COLLECTION D'OUTILS DE FEMME

Jeudi 16 octobre 1884. — J'ai été longtemps, et je suis encore tourmenté par le désir de faire une collection d'objets à l'usage de la femme du XVIII[e] siècle, une collection des *outils* de son travail, — et une petite collection qui tiendrait dans le dessous d'une vitrine de la grandeur d'une servante. Il faudrait avoir la navette en porcelaine de Saxe la plus extraordinaire, la paire de ciseaux la plus précieusement orfévrée, le dé le plus divin, etc. J'avais bien débuté par le petit nécessaire en or de la vente Demidoff, qui a l'air d'avoir été ciselé sur un dessin d'Eisen, mais j'en suis presque encore, dans ma collection, à ce nécessaire.

TOME VII

LES FEMMES D'ARLES

Dimanche 4 octobre 1885. Arles. — Les Arènes, un petit Colisée, où le noir des foules modernes fait si bien, par places, sur l'orangé et le gris de la pierre effritée, et là dedans, çà et là, la luminosité douce d'une Arlésienne dans son costume : une merveille d'arrangement et d'harmonie.

Voyez-les, ces filles d'Arles, au teint de rose-thé, coiffées de cet enroulement d'un ruban noir, au fond de tulle grand comme une fleur, et cette coiffure de rien, posée au haut de la tête, sur des cheveux aux bandeaux comme soufflés et légèrement ondulants, et qu'on

Digitized by Google

dirait prêts à se dénouer sur les tempes. Voyez-les, ces filles d'Arles, aux longs regards, avec leur corsage bombé de gaze blanche, qu'enserre dans quatre plis de chaque côté, un petit châle noir d'enfant, et avec leur jupe tombant droit devant, comme la soutane d'un prêtre, et derrière, en faisant le gros tuyautage d'un jupon de paysanne : un costume tout noir et blanc, et où le blanc tient du nuage, — enfin un costume qui a quelque chose de monastique et d'aphrodisiaque, et qui fait ressembler ces femmes à des nonnains d'amour.

LE VOYAGE EN MARINGOTE

Samedi 22 septembre 1888. — Ce matin, Daudet entre dans ma chambre, disant : « Voilà deux ou trois jours que je suis tourmenté par une idée de livre !

Moi. — Quel livre?

Daudet. — Ce seraient mes « Essais de Montaigne », mais dans une forme amenant le renouvellement de ces Essais. Vous savez, ce que vous me disiez du désir que vous avez eu de voyager autrefois en *maringote*, et vous vous rappelez les projets amusants des parcours des environs de Champrosay, faits ensemble, dans une de ces voitures. Eh bien, ce serait une société dans deux maringotes, s'arrêtant, chaque soir, dans un coin de nature... et là, une causerie sur les plus grands sujets... Tenez, jeudi, je me suis laissé aller à émettre devant des *jeunes*, deux ou trois idées, qu'il serait vraiment dommage de laisser perdre.

Moi. — Certes une jolie imagination... quelque chose comme un Décameron philosophique... mais vous avez d'autres livres à faire avant... ça, c'est un bouquin d'arrière-saison !

Daudet. — Oui, oui, certainement, si j'avais dix ans devant moi... Eh, mon Dieu, je ne parle pas de la mort... mais de la diminution de l'intelligence, à laquelle, mon cher ami, je suis peut-être condamné par ma maladie.

Digitized by Google

Moi. — Allons, êtes-vous bête... Permettez-moi d'être cruel... Mettons les choses au pis... Est-ce que Henri Heine n'a pas conservé sa faculté de travail jusqu'au dernier moment?... Et vous, jamais votre cerveau n'a été plus *enfanteur*.

Daudet (*absorbé et tout à son idée*). — Vous comprenez bien toute la variété qu'il y aurait là dedans... depuis les plus grands problèmes sociaux jusqu'au petit caillou de la route... Tenez, le premier soir, le crépuscule amènerait une grande causerie sur la peur... Et aussi sur les épisodes de la journée... Au fait, ce ne seraient pas des chapitres, mais des *haltes*, qui feraient les divisions de mon livre... Puis vous concevez, mes voyageurs seraient de vrais êtres... Je mettrai en contact deux jeunes ménages, deux hommes et deux femmes de tempéraments différents... Oh, pas d'enfant, de peur de donner un caractère de sensiblerie à la chose.

Moi. — Si, j'y mettrais un enfant, moi, mais pas le moutard spirituel, pas l'enfant sentimentalement ventriloque du théâtre, j'y mettrais un bébé comme *Mémé*, un enfant de deux à trois ans, qui y jetterait le *gazouillis* d'un petit être de grâce, dans le sérieux des paroles.

Daudet. — Ma seconde maringote serait amusante. Elle contiendrait une collection de domestiques, impossibles, terribles, dont les brouilles amèneraient une interruption dans le voyage.

TOME VIII

ENVOI DE FEUILLES DU BRÉSIL

Lundi 27 avril 1891. — J'ai reçu, ce mois, un envoi touchant : j'ai reçu dans une grande enveloppe des feuilles qui ont l'air de feuilles argentées et dorées, des feuilles cueillies dans les forêts de l'Amazone, par un enthousiaste littéraire du Brésil, qui me les adresse pour les déposer sur la tombe de mon frère.

Digitized by Google

C'est amusant ce travail japonais d'Outamaro, ce transport de votre cervelle, au milieu d'êtres, aux habitudes d'esprit, aux histoires, aux légendes d'une autre planète : du travail ressemblant un peu à un travail fait dans l'hallucination d'un breuvage opiacé.

EXPOSITION DE CARRIÈRE

Lundi 4 mai 1891. — Exposition de Carrière chez Boussod et Valadon.

Une première impression un peu cauchemaresque : l'impression d'entrer dans une chambre pleine de portraits fantomatiques aux grandes mains pâles, aux chairs morbides, aux couleurs évanouies sous un rayon de lune. Puis les yeux s'habituent à la nuit de ces figures de crypte, de cave, sur lesquelles, au bout de quelque temps, un peu du rose des roses-thé semble monter sous la grisaille de la peau.

Et au milieu de tous ces visages, vous êtes attiré par des visages d'enfants, aux tempes lumineuses, au bossuage du front, à la linéature indécise des paupières autour du noir souriant de vives prunelles, aux petits trous d'ombre des narines, au vague rouge d'une molle bouche entr'ouverte, à la fluidité des chairs lactées qui n'ont point encore l'arrêt d'un contour, — des figures d'enfants regardées en des penchements amoureux, qui sont comme des enveloppements de caresse, par des visages de femmes aux cernées profondes, aux creux anxieux, aux grandes lignes sévères du dessin de l'*Inquiétude maternelle.*

TOME IX

MON CHATEAU EN ESPAGNE

Vendredi 26 octobre 1894. — Mon château en Espagne serait d'avoir une galerie, comme la salle de la gare Saint-Lazare, avec tout autour des livres jusqu'au

Digitized by Google

haut de la poitrine, puis avec des vitrines de bibelots, allant au-dessus de la tête. Un balcon tournant le long des murs ferait un premier étage, tapissé de dessins sur trois rangs, et un autre balcon ferait un second étage, tout tendu, jusqu'à la voûte, de tapisseries claires du XVIIIe siècle. Et je voudrais travailler, faire de l'équitation, manger, dormir là dedans, dont le bas serait, avec sa tiède température, un jardin d'hiver, planté des plus jolis arbustes à feuilles persistantes, enfermant au milieu, dans le vert de leurs feuilles, les *Quatre Parties du Monde* de Carpeaux, en belle pierre blanche.

SUR LA SEINE A CINQ HEURES

Lundi 10 décembre 1894. — Sur la Seine à cinq heures. Une eau violacée, sur laquelle filent des bateaux bruns, avec une frange d'écume blanche à l'avant, sous un ciel tout rose, dans lequel s'élèvent d'un côté la Tour Eiffel, de l'autre les minarets du Trocadéro, dans l'azur d'édifices fantastiques de Contes de fées.

Jamais Paris, dans la criée courante des journaux du soir, dans l'enchevêtrement des voitures, dans la rapidité volante des bicycles, dans la ruée affairée des gens, dans le coudoiement brutal des passants, ne m'est apparu si nettement comme une capitale d'un pays de la Folie, habitée par des agités.

Jamais aussi, le Paris de ma jeunesse, le Paris de mon âge mûr, ne m'a paru aussi miséreux que le Paris de ce soir.

« Oui, disais-je, ce soir chez Mme ..., ces nouvelles lumières du gaz, du pétrole, de l'électricité, ces lumières crûment blanches et sèchement découpantes, quelles cruelles lumières auprès de la douce et laiteuse lueur des bougies ! Et comme le XVIIIe siècle a bien compris l'éclairage de nuit, mettant en douce valeur la peau de la femme, en la baignant d'une lueur assoupie et diffuse de veilleuse, dans l'enfermement

Digitized by Google

de tapisseries crème, où la lumière est bue par la laine des claires tentures. »

1er MARS 1895

Vendredi 1er mars. — Une attention charmante de Mme Rodenbach. Elle m'a envoyé, ce matin, un gros bouquet de roses, apporté par son blond bébé, sur les bras de sa bonne, avec ce gentil billet du père : « Constantin Rodenbach apporte à M. de Goncourt le respect et l'admiration du siècle prochain, dont ils seront tous les deux. »

Le bébé parti, j'ouvre la *Libre Parole*, et je suis agréablement surpris d'y trouver un article, pareil à ceux du temps où j'étais en communauté de cœur avec Drumont, et où il s'associe avec ceux qui me fêteront.

Alors les heures qui n'en finissent pas d'une journée, au bout de laquelle il y a une chose émotionnante, et l'impossibilité de rester chez soi, et le besoin de se promener au dehors, avec des yeux qui ne voient pas, et sur des jambes qui ne savent où aller.

Une queue interminable, et une entrée si mal organisée, qu'au bout de quarante minutes sur l'escalier, Scholl perd courage et abandonne le banquet. Enfin, en dépit d'un garçon qui se refuse à me laisser entrer, j'ai pu me faufiler dans le salon du haut tandis que Daudet est allé s'asseoir en bas, à la salle du banquet.

De chaudes, de nerveuses poignées de main m'accueillent, et l'une de ces mains est la main de Lafontaine, me tendant un petit bouquet de violettes, entouré d'une carte de sa femme, sur laquelle est écrit : ***Henriette Maréchal, le rôle joué en 1865.***

L'on descend pour dîner, et descendant l'un des degrés du haut de l'escalier tournant, je suis frappé du bel et grandiose aspect de cette salle à manger, ayant la hauteur de deux étages, avec son éclairage

Digitized by Google

a giorno, avec l'heureuse disposition de ses tables de trois cent dix couverts, et dans le bruissement d'aimable et joyeuse humeur des convives, s'installant.

J'ai Daudet à ma gauche et le ministre à ma droite, le ministre encore grippé, qui me dit gentiment avoir refusé de dîner la veille, chez le Président de la République, voulant se réserver pour mon banquet.

Le dîner est au dessert, Frantz Jourdain se lève, et lit des dépêches de la Belgique, de la Hollande, des dépèches des *goncourtistes* Cameri et Vittorio Pica d'Italie, des dépèches d'Allemagne, parmi lesquelles se trouvent ces deux lignes de Georges Brandès :

Tous les écrivains scandinaves seront avec moi, aujourd'hui, quand je crie : Gloire au maître initiateur!

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

ROMANS

Digitized by Google

THÉATRE

HISTOIRE

ART

Digitized by Google

JULES DE GONCOURT

LETTRES

EDMOND DE GONCOURT

ROMANS

THÉATRE

HISTOIRE

ART

Digitized by Google

MÉMOIRES

Journal des Goncourt (1851 à 1895), 9 volumes.


LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Coulommiers. — IMP. P. BRODARD. — 533-96.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

This book is DUE on the last date stamped below.

Fine [illegible] day overdue

[illegible]

OCT 9 1947

6Jan'50

27May'60

REC'D LD

JUN 6 1960

11Jan'63DT

REC'D LD

DEC 22 1962

LD 21–100m-12,'46(A2012s16)4120

Digitized by Google

YB 54095

Digitized by Google



Digitized by Google